

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Un café pour deux

Deborah Smith

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DEBORAH SMITH

UN CAFÉ POUR DEUX

roman



MEILLEUR
ROMAN
D'AMOUR
DE L'ANNÉE

The Romance Reader

archi

A

poche

DEBORAH SMITH

UN CAFÉ POUR DEUX

*traduit de l'américain
par Frédérique Fraisse*

ARCHIPOCHE

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DE L'ARCHIPEL

Secrets enfouis, 2002.

La Montagne de l'ours, 2001.

Ce livre a été publié sous le titre
The Crossroads Café
par BelleBooks, 2006.

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions Archipoche,
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.
Et, pour le Canada,
à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal, Québec, H3N 1W3.

eISBN 978-2-3528-7386-0

Copyright © BelleBooks Inc., 2006.
Copyright © L'Archipel, 2009, pour la traduction française.

Sommaire

Page de titre

Du même auteur

Page de Copyright

PREMIÈRE PARTIE

Prologue

1

2

3

4

5

6

DEUXIÈME PARTIE

7

8

9

10

11

12

TROISIÈME PARTIE

13

14

15

16

17

QUATRIÈME PARTIE

18

19

CINQUIÈME PARTIE

20

21

22

23

SIXIÈME PARTIE

24

25

26

27

SEPTIÈME PARTIE

28

29

PREMIÈRE PARTIE

« La beauté extérieure régira encore longtemps le monde. »

Florenz Ziegfeld

« La femme “féminine” demeure à jamais statique et enfantine. Comme ces ballerines dans les boîtes à musique démodées, leurs traits intemporels sont fins et gracieux, leur voix tinte, leur corps planté sur une épingle tourne sur lui-même à l’infini. »

Susan Faludi

« Vous savez, à mes débuts, Lionel Barrymore jouait mon grand-père. Puis il a joué mon père et, pour finir, mon mari. S’il avait vécu plus longtemps, je suis sûre que j’aurais joué sa mère. C’est ainsi à Hollywood : les hommes rajeunissent tandis que les femmes vieillissent. »

Lillian Gish

Prologue

Cathy Crossroads, Caroline du Nord Janvier

Avant l'accident, je n'avais jamais eu besoin de la pénombre pour séduire un homme. J'en impressionnais des millions sous les projecteurs aveuglants, le long des tapis rouges de Hollywood, sous les flashes des appareils photo aux Oscars, sur les plages ensoleillées de Cannes. Les belles femmes n'ont pas peur de lire le désir dans les yeux inquisiteurs des hommes ou l'amertume dans ceux de leurs rivales jalouses. Les belles femmes apprécient la lumière la plus crue. Autrefois, j'étais la plus belle femme du monde.

Aujourd'hui, j'ai besoin de la nuit, de l'obscurité, des ombres.

— Pose ce revolver, lui ordonnai-je tout en laissant mon soutien-gorge et mon pull tomber à terre.

Derrière moi, la pleine lune brillait dans le ciel étoilé au-dessus des montagnes enneigées, accentuant la silhouette de Thomas et la mienne. L'air froid décolorait mon souffle tremblotant. Sous mes pieds nus, l'herbe brune et givrée étincelait. Seule la lune éclairait notre monde ; aucune lampe ne luisait à une fenêtre lointaine, aucun avion de ligne ne clignotait au-dessus de nos têtes. Cette nuit-là, nulle âme ne vivait dans ces anciennes montagnes de Caroline du Nord. Cette nuit-là, il n'y avait que Thomas, moi et l'obscurité qui croissait en nous.

— Je te le demande une dernière fois, Cathy ! s'exclama-t-il d'une voix empâtée mais ferme. Va-t'en !

Il n'était pas du genre à bredouiller, même ivre mort.

Je déboutonnai mon jean. Mes mains tremblaient. Je ne pouvais m'empêcher de fixer le revolver datant de la Seconde Guerre mondiale qu'il tenait avec désinvolture, le bras droit plié, le canon pointé vers le ciel. Ancien architecte spécialisé dans la conservation du patrimoine, Thomas respectait le travail artisanal, y compris l'arme avec laquelle il comptait se suicider.

Lentement, je baissai mon pantalon puis ma culotte. La peau balafrée de ma cuisse droite picota au contact de la toile de jean. Je pivotai afin de la cacher du clair de lune et d'illuminer le seul côté gauche de mon corps et de mon visage. Une moitié de moi était

encore parfaite. Quant à l'autre...

Mes habits entassés à mes pieds, je me présentai à lui complètement nue, enveloppée du seul clair de lune. Une brise importune léchait ma peau ravagée. Je mourais d'envie de me couvrir le visage, de cacher la laideur de mon corps. Thomas m'observa sans bouger, ni parler ou respirer.

Il ne veut pas de moi.

— Thomas, continuai-je calmement, je ne suis plus que l'ombre de moi-même, mais tu préfères vraiment te tuer plutôt que me toucher ?

Pas un mot. Pas la moindre réaction. Je voyais à peine son visage dans l'obscurité. Peut-être valait-il mieux ? La honte me submergea telle une vague glacée. Moi qui m'étais pavanée devant la terre entière sans douter une seconde de moi-même... Je lui tournai le dos pour lui cacher ma déception d'avoir échoué.

— Si tu poses ton revolver, je m'habille et nous oublions ce qui vient de se passer.

Des bruits de pas pressés retentirent derrière moi et avant que je ne me retourne, ses bras m'enserraient. Ses mains effleurèrent ma peau nue. Je lui montrai le côté intact de mon visage, mais ses lèvres cherchèrent l'autre côté et embrassèrent brutalement la chair meurtrie. Je pleurai de soulagement. Lui aussi. Peu importait ce que nous réservait l'avenir, je lui avais sauvé la vie cette nuit-là. Et en retour, il avait sauvé la mienne. L'espoir réside dans le miroir que nous conservons au fond de nous, l'amour voit ce qu'il veut bien voir et seule la beauté intérieure compte.

Parfois, ce vœu pieux vous aide à survivre.

Thomas Dix mois plus tôt Le jour de l'accident

Ce n'était jamais bon signe quand je me réveillais le samedi au coucher du soleil à l'arrière de mon pick-up sur le parking recouvert de gravillons du café. Terrassé par une sale gueule de bois, j'avais passé la journée à ronfler dans un sac de couchage sur la tôle rouillée. Peu après mon installation à Crossroads, j'avais fièrement sauvé cette Chevrolet de soixante ans d'une décharge en pleine montagne où elle croupissait. J'étais architecte, pas mécanicien, mais comme ma spécialité consistait à préserver les objets, je ne pus résister à un tel défi.

Honnêtement, ma bonne vieille Chevrolet méritait mieux que de stationner le week-end entier sous les chênes géants du café. Les arbres hébergeaient une immense famille d'écureuils infernaux qui ne cessaient de crotter sur la voiture et sur... moi. Lors de leur grand ménage de printemps, c'était avec une joie non feinte qu'ils jetaient leurs glands pourris sur la carrosserie.

Lorsque des morceaux de coquille rebondirent sur mon front, j'ouvris des yeux blafards. Et là, je manquai vomir quand je reconnus la forte odeur musquée de feta avariée qui emplissait mes narines. Les yeux mi-clos, je dévisageai un petit bouc blanc qui mâchonnait sereinement à ma droite. Des morceaux de plastique noir tombaient de sa bouche. Tel un chien se délectant d'un os, il était en train de détruire mon nouveau téléphone portable.

— Et allez ! Un de plus... grommelai-je.

Je balayai les glands et les morceaux de portable de ma barbe.

— Dites au concierge que je souhaite me plaindre de la manière dont on réveille les clients de cet hôtel. Si le service d'étage ne s'améliore pas, je regagnerai ma confortable demeure où je boirai jusqu'à plus soif. Un homme ne peut-il donc pas dormir toute la journée dans son pick-up sans être dérangé ?

Crac. Banger, le bouc, me regarda avec un air innocent tandis que le dernier morceau de téléphone se désintégrait entre ses dents. Des fragments de coque s'échappaient de ses lèvres blanches et poilues. Je poussai un long soupir.

— De toute façon, je n'en voulais pas de ce téléphone.

Si mon frère cessait de me le remplacer, Banger s'intéresserait peut-être à des choses plus nourrissantes comme des enjoliveurs par exemple ! Depuis Chicago, John ne souhaitait pas que je me transforme en technophobe. Tant que je possédais un portable, pensait-il, je ne finirais pas par éclairer ma cabane à la lanterne, comme ces opposants à toute forme de technologie. Ou par me tuer.

Pour la lanterne, je ne m'inquiétais pas.

Je m'étirai avec précaution afin de rappeler à chaque partie de mon corps que nous formions une équipe soudée. Estomac barbouillé, œil terne, migraine, dos raide. Le reste de ma personne n'avait que trente-huit ans, mais après quelques heures à l'arrière du pick-up, mon dos aurait bien postulé pour une carte vermeil.

Un grondement me tira de ma torpeur. Je clignai des yeux quand un énorme 4×4 flambant neuf passa devant moi et se dirigea vers la dernière place disponible sur le parking du café. Bouche bée, des enfants tirés à quatre épingles me désignèrent du doigt derrière les vitres. *Maman, qu'est-ce qu'il fait le type bizarre dans sa voiture bizarre avec cette chèvre ?* Une femme pivota sur le siège passager et me dévisagea avant de s'adresser aux enfants. *Arrêtez tout de suite. Ce n'est pas poli de fixer les hommes des montagnes qui dorment avec leur bétail. Ne le provoquons pas.*

Quoi qu'elle ait pu dire, sa progéniture se rassit à sa place et détourna le regard. Je leur adressai un signe de main enjoué. Et la beauté intérieure, alors ?

Mon stock personnel de beauté se trouvait ici, à Crossroads, une petite vallée encaissée dans les montagnes reculées à l'ouest de la Caroline du Nord. Là, une vieille route appelée la piste d'Asheville et une autre encore plus vieille mais non goudronnée, le sentier de Ruby Creek, se croisaient devant un groupe de bâtiments – une ancienne ferme, une vieille cabane en rondins, une rangée de baraques blanchies à la chaux et deux pompes à essence sous un auvent en fer-blanc. Ce carrefour rassemblait une épicerie, une station-service, un bureau de poste, une friperie, un café-restaurant. Ce lieu possédait un nom qui résumait bien l'esprit, les moyens d'existence et le tournant que prenaient les vies qui s'y rencontraient.

Le Crossroads Café. Le café à la croisée des chemins.

Je n'étais pas forcément un citoyen honnête de Crossroads, mais j'avais gagné le respect des gens influents de la communauté. Ou du moins leur indulgence.

Je me rendis soudain compte que ma longue barbe brune était mouillée. Ainsi que ma tête, ma queue-de-cheval, mon visage et, lorsque je soulevai ma barbe, le devant de mon maillot vintage des New York Giants. Trempé. Sacrilège !

C'est alors que je remarquai le message coincé sous le collier de Banger. Il était rédigé au marqueur noir sur un morceau de carton comportant le logo des sucres Dixie Crystals.

Thomas Mitternich,

Amène tes fesses dans ma cuisine à 18 h 30. Cathryn passe à la télé. Cela fera le plus grand bien à tes yeux injectés de sang. Sinon, compte sur moi pour revenir avec un autre seau d'eau.

Tendrement,

Molly

Cathryn Deen. Je n'avais jamais rencontré cette femme, même si je savais évidemment qui elle était. Tout le monde savait qui elle était : une star du cinéma, le glamour à l'état pur. On ne pouvait pas parler d'actrice mais quelle importance cela faisait-il de nos jours ? Elle était belle à damner un saint et incroyablement vive. Ses films rapportaient gros et des photos d'elle paraissaient toutes les semaines à la une des magazines les plus en vue. Après avoir épousé un nabab prétentieux, elle avait récemment lancé sa propre marque de cosmétiques Perfection. Les pygmées amazoniens et les gardiens de yacks mongols vivant dans des huttes au fond de la toundra russe savaient qui elle était. Même à Crossroads, la communauté montagnarde la plus retirée de la côte Est, on pouvait citer la couleur préférée de Cathryn Deen (le vert émeraude, comme ses yeux), son passe-temps favori (le shopping à Paris), et quelles fleurs (des roses blanches couvertes de paillettes d'or à 24 carats) décoraient le kiosque lors de son mariage très onéreux et très privé à Hawaii.

En revanche, les habitants de Crossroads ignoraient pourquoi elle ne se rendait jamais à la ferme qu'elle avait héritée de sa grand-mère, au nord de la vallée, pourquoi elle ne répondait jamais aux amicales cartes d'anniversaire et de Noël que lui envoyait sa lointaine et dévouée cousine Molly, propriétaire du café et maire officieux de Crossroads. Aux yeux de tous les résidents de cette vallée montagneuse reculée, moi y compris, Molly était une reine. Aux yeux de Cathryn Deen, Molly n'était apparemment personne.

Je n'appréciais pas cette attitude.

Les yeux plissés, je m'extirpai du pick-up et je me redressai. Après avoir jeté un regard poli dans toutes les directions, j'avancai entre la voiture et le chêne, je soulevai mon maillot détrempé, je défis mon jean et j'urinai sur les racines apparentes de l'arbre.

— Prends ça ! lançai-je aux écureuils et à Cathryn Deen.

Banger lâcha mon téléphone en ruine et sauta à terre. Un de ses sabots fourchus écrasa gentiment ma basket, tandis que sa tête heurta mon genou gauche. Sa corne perça le jean avant de s'enfoncer dans le creux de ma rotule. Pendant une minute, je vis une multitude d'étoiles.

Après la pluie d'étoiles, je lui frottai le crâne entre les oreilles.

— Si Dieu existe, dis-je au bouc, Il a fait de toi ma conscience.

Muni d'un autre maillot des Giants et d'un slip propre (quand on se réveille souvent en public, c'est toujours une bonne idée d'avoir des habits de rechange dans son pick-up), je m'éloignai de l'arbre en boitant. La couche de gravillons était peut-être finement broyée mais le granit résonnait sous chacun de mes pas.

J'avancai sur la pointe des pieds sans parvenir à en assourdir le bruit.

Une cathédrale céleste et rocheuse apparut devant moi. J'inspirai quelques bouffées d'air pur qui me revivifièrent. La lumière du soir projetait sur la vallée des ombres bleutées. Les Ten Sisters Mountains qui l'encerclaient telle la croûte épaisse d'un soufflé arboraient des reflets dorés et vert menthe parmi des filaments de brume argentée. Je me dirigeai vers un vieux banc d'église installé au bord de la route et m'assis avec bonheur sur la planche usée en châtaignier. Le bitume gris et vieillissant de la piste d'Asheville se craquelait et cloquait devant moi. Ses bords effrangés disparaissaient parfois sous des touffes vertes d'armérias parsemées de petites fleurs de lavande.

Les chevaux-vapeur modernes pouvaient vous emmener à Crossroads et vous ramener à la civilisation dans la journée. La route sillonnait les contreforts des montagnes des Ten Sisters, traversait la vallée herbeuse, faisait un détour par le café avant de croiser le sentier de Ruby Creek. Pour finir, la piste se dirigeait vers l'ouest et le chef-lieu du comté, Asheville. Aux heures de pointe, nous autres locaux voyions passer, disons... une voiture toutes les dix minutes.

Ce qui me convenait à la perfection.

Adossé au vieux banc, je respirai l'air et appréciai la vue. Chaque soir au printemps, les Ten Sisters se couvraient de brouillard blanc et disparaissaient telles des îles dans une douce mer d'écume. C'est pour cette raison que les pionniers nommèrent les Appalaches à l'ouest de la Caroline du Nord les « Smokies », les montagnes qui fument.

L'air et le paysage parvinrent presque à effacer ma gueule de bois. Presque.

— Thomas ! Tu as l'intention de glander dehors encore longtemps ?

La voix traînante et grinçante de Molly me vrilla les tympan. Grimaçant, je pivotai en sa direction. À l'entrée du café, Molly était accoudée à la rambarde du porche – ange nourricier, maternel et dodu

patientant sous le halo chaulé d'un porche de restaurant –, entourée de demi-tonneaux remplis de fleurs et de rocking-chairs défoncés.

Comme tout ce qui subsistait à Crossroads, Molly Whittlespoon semblait être la combinaison parfaite du besoin, du manque et du réconfort. Son tablier de chef attaché de travers sur un T-shirt rose et moite indiquait: « Comme disent les filles du Sud, Saindoux, priez pour nous ! » Une manique dépassait de la poche arrière de son jean blanc de farine. À cet instant, un écureuil détala sur la rambarde, sauta à côté de ses sandales à semelle épaisse et chipa une cacahuète tombée d'une des mangeoires accrochées sous le porche. Un roselin pourpré voleta sous son nez avant de se percher sur une muscadine qui s'entortillait autour d'un poteau.

Cette femme attirait les animaux sauvages et les âmes perdues. D'âge moyen, elle avait les cheveux bruns, des taches de rousseur et des joues rebondies. Affectueuse et obstinée, cette matriarche était célèbre pour sa cuisine et sa manière de diriger ses protégés, moi y compris. Elle était déterminée à me garder en vie.

— Tu entres ou tu veux que ton postérieur de yankee goûte à ma baguette en noyer blanc ? m'interpella Molly.

— Je médite, répondis-je. Banger et moi nous penchons sur la signification de l'existence. Pour l'instant, cela se résume à donner des coups de tête dans ce qui ne nous plaît pas.

— Épargne-moi ta mauvaise humeur. Viens, tu vas rater Cathy à la télévision ! Elle donne une conférence de presse pour Perfection, sa maison de cosmétiques. Ils vont l'interviewer, en chair et en os !

À l'évidence, Molly croyait que mon âme blasée se satisferait d'entrevoir sa cousine de star. Et à chaque fois, je me retenais de lui avouer le fond de ma pensée : je mourais d'envie que Cathryn Deen me donne une érection ainsi que le titre de propriété de la ferme abandonnée de sa grand-mère.

— Si j'entre, tu m'offriras un muffin ?

— Amène-toi ! Maintenant !

Elle me montra du doigt les doubles portes et la petite pancarte qui annonçait : *Le Crossroads Café : à manger et bien davantage.*

— Tu ne veux pas que je te chante une chanson aussi ! Tu as vu ces 4 × 4 et ces camionnettes garés sur le parking ? Ils viennent d'Asheville pour une réunion de famille et j'ai besoin d'un serveur au restaurant.

Je levai le pouce. Elle retourna à l'intérieur.

— Ne m'attends pas, mon cœur, annonçai-je à Banger qui mâchonnait mon mégot de cigare usagé.

Lentement, je me dirigeai vers le café, déjà fatigué d'être debout et sobre. J'entrerais et je fixerais Cathryn Deen, l'incarnation de la beauté.

Je n'étais pas homme à dire non à un petit fantasme.

Cathy Beverly Hills, Californie

Le Visage de la Perfection annonçaient les posters placardés aux quatre coins de mon appartement avec terrasse de l'hôtel Four Seasons, sous un gros plan de mon visage, façon film noir. J'adorais cette photo. Classique. Innocente. Provocante. Une Grace Kelly brune du XXI^e siècle. *Une beauté intemporelle. L'excellence éternelle. Incarnée par l'actrice Cathryn Deen. Parce que toutes les femmes peuvent être parfaites.*

Oui. Comme moi. Idéales.

Parfois, ce battage publicitaire me faisait rougir. Du moins en apparence. Une reine de beauté du Sud est habituée depuis sa naissance à se dénigrer avec charme, afin que les gens lui laissent le bénéfice du doute et ne l'étranglent pas à chaque fois qu'elle accapare l'attention. Une humilité feinte ? Complètement. Quoi de plus pratique durant les interviews et les séances de dédicace ? Nous autres, stars du cinéma ultra glamour, nous sommes des personnes banales, vous savez. Nous ne nous considérons pas comme des êtres à part et supérieurs.

Sincèrement.

Je l'avoue : j'étais une fille prétentieuse, choyée, faussement modeste et bien trop imbue d'elle-même pour être appréciée. Mais qu'une chose soit claire : j'étais la plus belle femme du monde. *People*, *Vanity Fair* l'affirmaient. Ainsi que *Rolling Stone* et *Esquire*, ces revues machistes, cyniques et obsédées par le sexe.

Admirée et dorlotée depuis mon plus jeune âge, je babillais adorablement à chaque fois que mon père m'emmenait dans les salles de bal et de conférence les plus prisées d'Atlanta. Il était si fier de pousser mon landau de designer vert émeraude, assorti à la couleur de mes yeux. Tout le monde m'aimait. Les chiffres du box-office le prouvaient. Je devais recevoir 25 millions de dollars pour mon prochain film, un remake de *Géant* où je reprenais le rôle d'Elizabeth Taylor, Orlando Bloom celui de James Dean et Hugh Jackman celui de Rock Hudson.

Je suis la nouvelle Liz Taylor, pensais-je, heureuse face à un immense miroir éclairé, pendant que mes stylistes personnels s'affairaient autour de moi, comme si j'étais une poupée Barbie grandeur nature.

Prenez ça, Julia, Angelina, Jennifer, Reese... Vous rêvez d'un pareil salaire, hein ?

— Grâce à nous, les filles de quinze ans en paraissent vingt-cinq et les femmes de trente-cinq aussi, déclara Judi, ma coiffeuse, tandis

qu'elle ébouriffait une longue mèche de ma crinière noir moka. Pour que notre culture pornographique veuille nous baiser.

— Notre culture pornographique ? répétais-je avec un sourire. C'est dans la nature humaine que les filles flirtent et que les garçons apprécient.

— Ce n'est pas dans ma nature, mon chou, gloussa Randy, mon maquilleur. Mais si un garçon veut flirter avec moi, là c'est différent.

Il m'effleurait le front avec un pinceau doux. Sa main brune aurait pu appartenir à un artiste. Un nuage de poudre libre ivoire flotta devant nous. Randy agita son pinceau dans la direction de Judi.

— Personnellement, cela ne me fait rien d'avoir l'air licencieux. Ou plus jeune.

— Tu es un mec, grommela Judi. Ce n'est pas pareil pour toi. Les hommes sont encore désirables, même quand ils se sont transformés en gros pruneaux ridés avec un pénis. Quand tu seras une vieille folle décatie, tu seras toujours dans la course.

— J'espère bien !

— La culture pornographique ? renchérit Luce, mon habilleuse. Laissez-moi vous parler de l'époque où je m'occupais des tenues d'un producteur de X. Que des corsets en cuir et des talons hauts. Réservés au bétail sur le plateau, bien entendu.

Avec un mugissement, elle passa une robe en soie argentée par-dessus mon Wonderbra lui aussi argenté. Je glissai les bras dans les bretelles en dentelle puis Luce lissa le corsage sur mes seins tout en les fixant avec attention. *Vérification des tétons*, avions-nous surnommé cette opération.

— Téton qui pointe à gauche, chef !

Je hochai la tête. Même mes nichons étaient fiers d'eux.

— Apportez les pansements. Nous ne voulons pas que les journalistes aient les yeux rivés sur mes pare-chocs, alors qu'ils sont censés écouter mon brillant discours sur mon nouvel empire cosmétique.

Randy claqua la langue.

— Chérie, même si tu mettais une burka et t'aspergeais de musc de chameau, les hommes continueraient à fixer tes seins !

— Du musc de chameau ? Je l'ajouterais bien à ma ligne de parfums... Judi, je n'ai que trente-deux ans. Combien ça fait en années de chameau ? Il me reste combien de temps avant que les chameaux arrêtent de me siffler dans la rue ? La culture pornographique inclut-elle les chameaux ?

— Oh ! Tu m'as comprise, poursuivit Judi. Les femmes sont des objets sexuels. Malgré des décennies de féminisme, cela n'a pas changé. Si tu n'es pas jeune et bonne, tu n'as aucune valeur.

— J'ai l'intention d'être sexy jusqu'à quatre-vingt-dix ans,

marmonna Luce. Tant qu'il y aura du lubrifiant et de la vodka, je coucherai.

J'éclatai de rire. Le sex-appeal est un autre cadeau béni de la vie et j'en avais reçu plus que tous les habitants de cette planète. Je ne pouvais pas m'imaginer autrement que belle. Prétentieuse, moi ? Non...

Mes assistants – à la manière des vieux Américains du Sud, je les considérais un peu comme des domestiques m'appartenant corps et âme –, mes assistants, donc, m'aimaient toujours. Papa et mes autres tantes du Sud – des doyennes de la haute société d'Atlanta qui ne jouaient au golf que dans leur country club – m'avaient enseigné l'art d'être une maîtresse de plantation du Nouveau Sud gentille et généreuse. Je dévisageai Judi sous une mèche de mes cheveux qu'elle tenait comme une corde en chocolat luisant.

— Judi, cette conversation serait-elle en train de déraper vers ta théorie des sorcières contre les ingénieurs ?

— C'est un nouveau programme de télé-réalité sur la Fox ? demanda Randy.

Luce s'étrangla de rire. Judi, elle, se renfrogna.

— Rigole si tu veux. Mais il y a des cons qui affirment que les femmes sont des sorcières – je parle de vraies païennes, pas de salopes – et que les hommes sont des ingénieurs. Les femmes représentent l'émotion, le sexe – les arts obscurs. Les hommes représentent la logique et l'intelligence – les sciences progressives. Le seul but de ces femmes est de se reproduire. Leur boulot consiste à rester désirable jusqu'à la ménopause. Ensuite, elles disparaissent de la circulation.

— Pas moi, m'écriai-je. Je refuse de m'effacer. Et je refuse de vieillir. J'arrête mon horloge biologique... Maintenant ! (Je claquai des doigts.) Voilà, c'est fait. Je ne vieillis plus. Jamais ma peau ne se ridera, ne s'affaîssera, ne se couvrira de taches brunes, ne flétrira à cause du soleil. Sans moi les bajoues et les boutons de la ménopause.

Tout le monde sourit. Autour de moi, leurs visages m'entouraient comme les pétales d'une fleur.

— Chérie... soupira Judi. Jamais tu ne seras laide. Je ne peux pas me l'imaginer. Tu ne seras jamais une simple mortelle comme nous.

Un ruban de nostalgie, sentiment oppressant de solitude, se noua autour de mon cœur. Être hors du commun signifiait être seule. Je n'étais jamais à ma place : nerveux, les hommes me fixaient d'un air stupide, quand les femmes crevaient de jalousie. Je n'avais aucune amie proche, aucun ami hétérosexuel. Avant tout, j'étais « le visage », et non une personne. Un jour, en dépit de mes fanfaronneries, mon visage se fanerait. Et là, je ne serai vraiment personne. *N'y pense pas.*

Je reportai mon attention sur un assortiment de fruits et de yaourts 0 % mis à ma disposition par l'hôtel, entre les produits de maquillage,

les bigoudis et autres accessoires de beauté. Mon régime strict se reflétait sur mon visage : j'avais continuellement faim. L'air lugubre, je fixai le reflet des aliments dans la glace. *Je déteste manger comme un lapin en cure dans un centre de thalasso.* Soudain, le reflet céda la place à ma grand-mère qui tenait une assiette en porcelaine de Chine bleue remplie de biscuits faits maison. Couverts de sauce bien crémeuse. Avec des pépites de saucisse dessus. Un régal.

Attention, je ne pensais pas à ma Granny Nettie et ses biscuits. Je les voyais vraiment dans le miroir. J'avais une vision. Voilà l'ironie d'une vie passée à se regarder dans un miroir : un jour, c'est lui qui vous regarde. Comme en ce moment précis. Ceux qui croient aux pouvoirs métapsychiques parlent de cristallomancie. Granny Nettie prétendait voir des images dans chaque surface polie – glaces, mares, fenêtres. Quand j'étais enfant, elle m'avait raconté que j'avais moi aussi hérité de ce don. Ce soir-là, de retour à la maison, j'avais annoncé à mon père que j'avais vu le visage de ma mère décédée dans une vitre chez Granny Nettie. Alors qu'elle était morte quand j'étais bébé, elle me souriait comme si elle me souhaitait la bienvenue. *C'était ma chambre*, me chuchota-t-elle en pensée. *Elle est à toi maintenant, si tu veux.* Papa me dit que seuls les fous voyaient des images dans les miroirs et plus jamais il ne m'autorisa à retourner chez Granny Nettie. Elle et sa drôle de petite ferme me manquèrent beaucoup.

Depuis, les miroirs m'adressaient des images de temps en temps – celle d'un ex-petit ami tué dans un accident de off-shore, deux présageant la mort de mes tantes, les sœurs de papa. Ma dernière vision, deux ans plus tôt, m'avait terrifiée. Alors que je vérifiais ma coiffure dans les coulisses des Oscars, le visage de mon père m'était apparu.

Il avait remplacé le mien dans le miroir pendant une seconde. Paisible, beau, naturel, strict mais aimant, les cheveux argentés. Ce père qui avait été mon plus grand fan et mon critique le plus sévère. Ce père traditionnel du Sud que j'adorais. Son image dans le miroir me prit tellement au dépourvu que je bafouillai quelques minutes plus tard, au moment d'annoncer les nominées pour l'Oscar de la meilleure actrice devant les caméras. À travers le monde, des millions de téléspectateurs m'entendirent bredouiller *Merle Street* au lieu de *Meryl Streep*.

— Est-ce que j'ai l'air d'un chanteur de country quinquagénaire ? me taquina Meryl un peu plus tard.

Au moment où je quittais la scène, un de mes assistants courut à ma rencontre.

— Tu as reçu un appel urgent d'Atlanta. Cela concerne ton père.

Il était mort d'un infarctus dans son club lors de cette soirée des Oscars. Barnard Deen organisait des fêtes uniquement pour me voir

remettre des prix aux gens à la télévision. Papa était exigeant mais si fier de moi. Comme il n'avait jamais cru aux visions de Granny Nettie, je ne lui avais plus jamais reparlé des miennes. Là, face au visage de ma grand-mère, je m'efforçai de respirer calmement, tandis qu'un frisson me remontait le long du dos. *Va-t'en. Rien de bon n'arrive quand tu vois des visages dans les miroirs.*

Obstinée, rayonnante de vie, je décidai de ne pas quitter mon siège. L'intensité de ses yeux verts était presque effrayante. Ses cheveux poivre et sel flottaient sous une casquette John Deere qui me semblait aussi exotique que le turban d'une sultane. Elle était morte quand j'avais douze ans, peu après ma dernière visite. Par rapport à ma vie à Atlanta, sa ferme dans les montagnes de Caroline du Nord s'apparentait à un pays étranger. Ma mère ne vécut pas assez longtemps pour m'élever et ma grand-mère pour me voir grandir. Les deux femmes les plus importantes de ma vie étaient décédées sans me donner le mode d'emploi de ces visions.

Prise de vertiges, je clignai des yeux. L'apparition s'évanouit.

— Chérie, ça va ? me demanda Judi. Tu veux manger quelque chose ? Tu regardes les kiwis et les brocolis comme s'ils allaient te sauter à la gorge !

Je pris une profonde inspiration, éclatai de rire et posai une main sur mon cœur.

— Mon Dieu, jamais je n'oserais manger avant une conférence de presse ! Si je prends dix grammes, la culture pornographique me réclamera aussitôt ma carte de membre.

Nouvel éclat de rire. Nouvelle inspiration.

J'ai faim, c'est tout. Mon imagination fait le reste. Parfois, un biscuit n'est qu'un biscuit.

Soudain, la porte à deux battants s'ouvrit en grand. Un élégant businessman californien d'un mètre quatre-vingt-dix en costume Armani gris entra à grands pas.

Mon mari, Gerald Barnes Merritt (jamais Gerald Merritt, c'était trop banal), avait treize ans de plus que moi. Costaud, brillant, riche, mais aussi très sexy à sa manière, il avait le talent de Donald Trump question art de la mise en scène. Nous étions mariés depuis moins d'un an, ce qui n'empêchait pas Gerald de vanter aux médias les mérites de ses deux superbes ex-femmes, ses trois magnifiques grandes filles et de se glorifier de ses investissements fructueux dans l'immobilier, la technologie informatique, le marketing et, pour finir, moi. À présent, grâce à lui, j'allais diriger mon propre empire dans les cosmétiques. Perfection, par Cathryn Deen. En vérité, Gerald s'occupait de tout. Il était le PDG. Mais moi, j'étais le visage !

— Prête à affronter la presse, ma beauté ? tonitrua Gerald.

Mes assistants se dispersèrent comme des lapins à l'arrivée d'un

rottweiler. Je me pavanai devant le miroir et évitai de regarder le plateau de fruits mystique.

— Oh ! Je ne sais pas. Remarques-tu quelque chose en moi qui ne serait pas parfait ?

Il me prit par la taille, pencha la tête pour mieux me regarder dans le miroir. Il veilla à ne pas me décoiffer ni à perturber le « Visage de la Perfection », même si je sentais la courbe de son pénis qui me taquinait.

— Tu n’as jamais été aussi belle. Je suis marié, ajouta-t-il doucement, à la fille que tout homme désire.

Un autre léger frisson me glaça les sangs. *La beauté s’envole, mais les biscuits restent.* Un sourire aux lèvres, je chassai cette pensée absurde.

J’étais la plus belle femme du monde. Et je comptais bien le rester.

Thomas

Sur l’écran de la petite télévision portative suspendue au plafond entre les casseroles et les poêles, les journalistes sans visage posaient des questions polies à la plus belle star de cinéma au monde, Cathryn Deen. Je me rendais à peine compte qu’elle me tenait dans le creux de sa main. *Attention, je n’ai pas dit que je l’appréciais !*

Vêtue d’un fourreau argenté, Cathryn était assise sur une chaise devant une affiche vantant *Le Visage de la Perfection*. Sa voix rauque teintée de provocation sexuelle était parfumée au miel de ses origines sudistes aisées, et laissait entendre une légère tendance à la conscience de soi qui dissimulait peut-être une vraie intelligence. Elle penchait la tête et souriait juste ce qu’il fallait ; une longue mèche de cheveux bruns tombait impeccablement sur sa joue, selon un angle parfait. Ses yeux d’un vert profond révélaient qu’elle n’avait jamais connu le doute, et si vous aviez la chance que sa bouche lascive vous embrasse, elle vous ferait oublier les doutes qui vous tourmentaient.

Hypnotisé, je me tenais dans la cuisine du café, tandis qu’une dizaine de membres de la famille de Molly portant un T-shirt « Saindoux, priez pour nous ! » se pressaient autour de moi.

— Dieu est mon berger, grommela Cleo McKellan, la belle-sœur de Molly.

Elle m’appliqua un autocollant « Jésus vous aime » sur le bras avant de passer avec des plats remplis de choux verts, de gratin de courge... empilés sur un bras.

— Mais si dans trente secondes, poursuivit-elle, Il ne t’a pas enlevé de mon chemin, compte sur moi pour te bannir d’ici à jamais !

Son mari, Bubba, sifflait tout en coupant des oignons dans un moule à cake. Je me réfugiai dans un coin moins passant. Elle m’envoya un

chaste baiser avant de disparaître par les portes western qui donnaient sur la salle de restaurant.

— Non, mais quelle belle femme, Thomas ! s'exclama Molly, fière de sa Cathryn à la télévision. C'est la fille de la cousine du mari de ma cousine.

Molly répétait cette information et l'histoire annexe à qui voulait l'entendre. Je hochai vaguement la tête.

Voilà pourquoi certaines personnes attirent notre attention, pourquoi leur charisme nous fait croire qu'en les connaissant ou en les regardant simplement, nous nous élèverons à un niveau supérieur de l'existence. Voilà pourquoi certaines femmes envoient des demandes en mariage à des assassins célèbres derrière les barreaux, pourquoi certains hommes dépensent un mois de salaire contre une place au premier rang dans un stade. Nous voulons profiter de cette célébrité, quelle qu'elle soit et attraper un bout de l'arc-en-ciel, dans le but que ce geste nous rende spéciaux, nous aussi.

Le charme n'est pas la renommée ; c'est la promesse que nous ne sommes pas uniquement des atomes de vie anonymes sur un petit rocher perdu dans un obscur univers. Quelqu'un de célèbre – pour une quelconque raison, bonne ou mauvaise – a été touché du doigt par un destin mystérieux qui semble nous avoir ignorés. Quelqu'un qui inspire naturellement du respect doit être béni. Dieu a souri à cette personne et si cette source sacrée nous accorde ne serait-ce qu'un regard, alors Dieu nous a bénis, nous aussi. Secrètement, nous espérons que ce n'est pas la chance ou le hasard. Secrètement, nous espérons que c'est le destin.

Cathryn Deen l'avait, cette qualité irréaliste qui distingue les personnes ordinaires des personnes extraordinaires. J'avais vu certains de ses films – ma femme était fan d'elle. Cathryn avait tourné de purs navets, mais à chaque fois un atout les faisait briller : elle. Cathryn n'était pas une grande actrice, mais elle avait ce que les publicitaires et les tabloïdes appelaient un « sourire mégawatt ». Ses yeux verts et lumineux, remplis d'humour, d'intelligence et de vulnérabilité lui donnaient un charisme infiniment sexuel. *Je peux vous blesser, mais vous aussi, vous pouvez me blesser*, nous disait-elle.

— Regarde-moi ces yeux, lança Molly, debout à mes côtés, un plateau de biscuits dans ses mains potelées. Tu sais quoi, Thomas ? Les plus grands acteurs et les plus grandes actrices ont ce regard. Un peu triste, comme s'ils savaient qu'ils n'étaient pas éternels. Tu veux mon avis ? C'est merveilleux d'être aussi beau, mais tous les jours, à leur réveil, ils savent qu'ils se rapprochent du quotidien des gens ordinaires comme nous. C'est une sorte de malédiction de devoir sa spécificité à sa beauté.

Elle poussa un soupir, se reprit et tendit les biscuits, telle une

offrande.

— *La beauté s'envole, mais les biscuits restent.* Voilà ce que répétait la grand-mère de Cathryn, Mary Eve Nettie. Elle avait gardé son nom de jeune fille, couchait à droite à gauche sans se cacher et votait libéral. La montagne a été baptisée la crête de l'Indomptée en son honneur.

Tout en hochant la tête, je jetai un œil à la télé dans un rare moment d'excitation paisible. Cathryn Deen incarnait le sexe et le mystère, la douceur et le fantasme, la magie... Elle était d'une architecture classique dans un monde obsédé par la démolition des icônes. Il fallait la parquer, la protéger de la dure réalité.

Molly me donna un coup de coude.

— Elle me ressemble au niveau des yeux, tu ne trouves pas ?

Je sortis de ma transe.

— Définitivement. Mais je parie qu'elle est trop gentille, elle, pour verser un seau d'eau sur des hommes innocents qui dorment sous un chêne.

Molly me frappa avec son torchon de vaisselle. J'encaissai le coup comme un homme, m'emparai du bac à débarrasser et me dirigeai vers la salle à manger. Même un commis volontaire avec la gueule de bois a sa dignité.

Cathy

Dans un éclat de rire, je conduisis mon entourage vers l'une des sorties du Four Seasons destinées aux VIP. Cet hôtel faisait partie des rares repaires des célébrités internationales. Frank Sinatra chantait au piano dans le bar principal le jour de son quatre-vingtième anniversaire. Confondue avec une serveuse au même endroit, Renée Zellweger servit avec bonhomie des cocktails à une table de businessmen. La réception parlait un mystérieux dialecte anglais, à l'accent vaguement euro-asiatique, comme si les employés avaient été importés d'un petit pays élégant pour servir exclusivement les stars. Régulièrement, on pouvait entrevoir des corps célèbres en train d'être massés sous des pergolas privées au bord de la piscine. Le Tout-Hollywood se pressait au bar du hall, ainsi que les prostituées les plus ruineuses, paraît-il.

Deux voituriers accoururent et manquèrent s'entraver quand ils me virent. Ah ! Le pouvoir d'un pull en angora blanc et moulant, d'un caleçon long et de cuissardes Louis Vuitton à talons aiguilles. La parfaite dominatrice.

— Vous avez séduit tout le monde à la conférence de presse aujourd'hui, madame Deen, bafouilla l'un des voituriers. Vous étiez incroyable.

— Eh bien, merci beaucoup.
— Arrête de baver et va chercher la voiture de Mme Deen, ordonna un garde du corps.

Le voiturier se sauva.

J'étais escortée par deux vigiles privés, cinq publicitaires, deux assistants et un assistant d'un assistant de Gerald. Tous excepté moi avaient un téléphone scotch é à l'oreille et parlaient dans le vide. Je signai en riant des autographes aux chasseurs. Mon entourage, aussi gai que des perruches sous ecstasy, continua de discuter sans moi.

— Oui, la conférence de presse était sensationnelle. Fabuleuse. Cathryn déjeune avec *Vogue* la semaine prochaine. On négocie la une. Inscrivons-nous pour mardi à New York.

— Marty ? Cale Cathryn avec Larry King le douze.

— Non, Cathryn ne peut pas faire Oprah ce jour-là. Elle sera en Angleterre pour filmer deux scènes de quelques minutes dans *La Fiancée du pirate*. Sofia Coppola a insisté.

— Allô ? J'appelle de la part de Cathryn Deen. Mme Deen aimerait que vous lui trouviez le meilleur coach vocal pour travailler avec elle sur *Géant*. Oui, elle sait prendre un accent du Sud naturel, mais d'après Mme Deen, la voix traînante du Texas est tout à fait différente de celle d'Atlanta. Elle veut un coach de Dallas. Non, pas le vieux feuilleté télé. Dallas, la ville. Mme Deen exige d'avoir un accent riche du sud du Texas pour ce film. Elle rencontre le réalisateur et les producteurs ce week-end...

— Des femmes comme vous pourrissent la vie des autres femmes, salope !

Ce cri s'éleva alors que je pénétrais dans ma Pontiac Trans Am, modèle 1977, toit ouvrant, en parfait état, noir et or. Je m'arrêtai net, un talon haut sur le bord de la portière. Plusieurs jeunes femmes débraillées cachées derrière les illustres palmiers de l'hôtel surgirent avec des panneaux manuscrits.

« LES VRAIES FEMMES N'ONT PAS BESOIN D'ÊTRE
PARFAITES
CATHRYN DEEN DÉTESTE LES VRAIES FEMMES. »

— Vous obligez celles qui ont un visage et un corps ordinaires à se détester, hurla une des manifestantes. C'est vous le monstre, pas nous !

Mes publicitaires m'encerclèrent, tels des cow-boys essayant de repousser une bande de Sioux en colère. Les manifestantes se débattirent quand mes gardes du corps les firent reculer. Moi, je demeurai bouche bée.

— Pourquoi personne ne m’a prévenue de leur présence? m’étonnai-je. J’aurais pu les inviter à la conférence de presse. Écouter leurs revendications. Leur offrir du maquillage...

— Ne jamais négocier avec les terroristes, déclara un des publicitaires le plus sérieusement du monde.

— Des terroristes ? Vous plaisantez. Ce sont juste des étudiantes féministes aux cheveux gras. Je suis peut-être le sujet d’un projet scolaire.

J’interpellai mes gardes du corps.

— Je veux leur parler !

Mes publicitaires firent une pirouette synchronisée et me fixèrent, les yeux écarquillés.

— Ces filles sont peut-être armées de matraques ou de bombes lacrymogènes ! commença l’un.

— Ou de grenades, ajouta un autre.

J’éclatai de rire.

— Ou d’iPods remplis d’horribles chansons de Britney Spears, de brosses à cheveux pointues, de...

— S’il vous plaît, Cathryn. L’hôtel grouille de photographes. Si la presse s’empare de ce fait divers, vos manifestantes feront la une et c’est tout ce dont les gens se souviendront du lancement de votre ligne de cosmétiques.

Bon point. *Gerald avait investi tellement de travail et d’argent dans cette aventure. Je ne pouvais pas tout ruiner en un claquement de doigts.* Je poussai un long soupir.

— Vous avez gagné.

Ils m’obligèrent à monter en voiture. Un publicitaire, assez jeune, posa la main sur son cœur quand il claqua ma portière.

— Madame Deen, je suis vraiment désolé. Si je gouvernais le monde, j’enverrais tous ces thons à grande gueule sur une île déserte.

Je le dévisageai. Je ne pensais pas être la porte-parole des hommes persuadés que les femmes devaient se taire et être belles. Tandis que je m’éloignais de l’ombre élégante et arborée du Four Seasons, les filles retenues par une troupe de vigiles me fusillèrent du regard. À l’unisson, elles levèrent le bras et me firent un doigt d’honneur.

J’ignorais comment me comporter avec ceux que je n’impressionnais pas. En guise de réponse, je leur adressai donc un signe de la main royal et poli mais tout à fait inadéquat.

Thomas

Peu après la tombée de la nuit, sur la côte Est.

Pause cigarette. À nouveau, je me traînai jusqu’au banc d’église

décrépi au bord du parking.

— Si Cathryn Deen vient ici un jour et nous envoie promener, dis-je à Banger, je la plaque au sol pendant que tu lui manges son portable, d'accord ?

Banger remua la queue d'avance.

J'allumai un morceau de cigare écrasé que je trouvai au fond de ma poche de jean. Le tabac local roulé à la main – héritage de Caroline du Nord – était doux mais rude quand on le fumait le ventre vide. Tiens, une odeur de cochon grillé. Du tabac roussissait dans ma barbe. Quelques tapes rapides et l'incendie fut évité de justesse. Ouf, je n'aurais pas à me retirer du concours du meilleur sosie de ZZ Top.

Quelques bouffées supplémentaires. J'inhalai la bonne odeur de bois qui se consumait dans les chemins alentour, le parfum printanier de la terre, les arômes en provenance de la cuisine de Molly. Les montagnes créaient une brise autour des petits plats de Molly et transportaient leur odeur dans toute la vallée. Depuis ma cabane, je poussais parfois des jurons quand je sentais ses fameux biscuits.

— Hé ! Mitternich, hurla Jeb Whittlespoon à la porte latérale du café. Poker à 21 heures. Après la fermeture du restaurant.

Je levai le pouce.

Poker à 21 heures, ivre mort à minuit, dodo avec les chèvres à l'aube.

Un samedi soir typique.

Vers 20 heures, je débarrassais les tables recouvertes d'une toile cirée à carreaux rouges sous les vieux lustres en étain qui inondaient la salle de leur chaude lumière. Le café me faisait penser à un tableau de Norman Rockwell. D'ordinaire, l'atmosphère m'apaisait, mais ce soir-là, je me sentais tendu. Ce n'était pas cette déprime qui me terrassait habituellement à la tombée de la nuit. Non, c'était pire.

Le café était rempli de familles heureuses, venues contempler les paysages de la vallée et de Turtleville, camper, pêcher la truite dans les torrents, faire de la randonnée. Beaucoup venaient d'Asheville, d'autres de plus loin, de Georgie ou du Tennessee. Tous avaient un but en commun lors de leur visite : dîner au célèbre Crossroads Café où l'on servait dans d'immenses assiettes la meilleure cuisine du Sud, accompagnée des succulents biscuits de Molly.

Cleo et Becka, la belle-fille de Molly, se faufilaient entre les tables. Becka me donna un coup de coude.

— Bouge ton petit cul, Thomas !

Becka flirtait avec moi sans arrière-pensée, me supportait sans faiblir et me commandait sans arrêt. Cleo priait pour moi. Becka et elle avaient demandé à leurs maris de cacher leur fusil quand j'étais ivre.

Quand je me retournai avec une bassine remplie d'assiettes, je me

trouvai nez à nez avec un petit gar çon qui me fixait. Bouche bée, comme hypnotisé. Il ressemblait à Ethan. Plus que les autres. Chaque gar çon de moins de cinq ans me rappelait mon fils. Chaque inspiration. Chaque nuage. Les jouets dans une publicité. Des éclaboussures de faux sang dans un épisode des *Experts*. Je me demandai s'il ne me restait pas une demi-bouteille de vodka sous le siège avant de mon pick-up.

— Monsieur, êtes-vous un plouc ? me demanda-t-il d'une voix tremblante.

Il avait peur de moi.

Son père se précipita vers lui.

— Il ne sait pas ce qu'il dit, l'excusa-t-il.

Je me contentai de hocher la tête. Les mots restèrent coincés dans ma gorge. Un rapide coup d'œil à la salle de restaurant me confirma que tout le monde me fixait. Un mètre quatre-vingt-quinze, un maillot froissé des Giants, un jean délavé, de vieilles baskets, les yeux injectés de sang. Et pour couronner le tout, une queue-de-cheval et une longue barbe ondulée et châtain. Vous imaginez le tableau.

Molly s'interposa entre moi et les clients inquiets avec un grand sourire.

— Non ! Ce n'est pas un plouc, annonça-t-elle. C'est juste Thomas, un architecte cinglé de New York.

Puis elle me chuchota :

— Tu sais que nous t'aimons beaucoup ici, mais tu as un drôle de regard ce soir. Tu fais peur aux enfants et tu causes du tort à tous les ploucs du monde. Prends une pause.

Je hochai à nouveau la tête. J'avais mal à la gorge. Je ramenai ma bassine à la cuisine et sortis. Une fois dans mon pick-up, je cherchai à tâtons ma bouteille de vodka sous le siège. Elle était à moitié pleine. Hourra !

— Ne vois pas ta bouteille à moitié vide, criai-je à Banger. Sois optimiste.

Le bouchon fit un arc parfait dans l'habitable avant de rouler sur le sol rouillé. J'avais mes rituels. Ouvrir une bouteille, baisser le pare-soleil et regarder les photos que j'avais scotchées. Sherryl et Ethan le jour de son premier anniversaire, à Central Park, riant parmi les fleurs. Et l'autre, celle des archives du *New York Times*, une image semblable aux dizaines que j'avais examinées, analysées, archivées.

Une photo du matin du 11 septembre 2001, quand ma femme sauta de la tour nord du World Trade Center avec notre fils dans les bras. J'effleurai les deux photos puis je bus ma première gorgée de la nuit.

— Caaaathryn !

Des adolescents surexcités me doublèrent en Jeep et me klaxonnèrent.

Encore distraite par l'incident de l'hôtel, je leur fis un vague signe de la main. Malgré la densité du trafic, je roulai à toute allure sur la célèbre Ventura Highway californienne, en direction du nord-ouest, loin de Los Angeles. D'autres conducteurs me saluèrent et me klaxonnèrent – des hommes de tous les âges qui portaient la main à leur cœur. Des chauffeurs de semiremorque actionnèrent leurs avertisseurs sur mon passage. Je continuai d'agiter la main, souris et envoyai des baisers. J'étais belle, riche, tout le monde aurait aimé être à ma place. J'étais immortelle.

Les producteurs de *Géant*, une femme et son mari, possédaient un fabuleux ranch (pur-sang compris) à Camarillo, sur la côte. J'avais l'intention de passer le week-end dans leur maison d'amis, de discuter avec eux du script et de rencontrer le réalisateur. J'avais dit au revoir à Gerald à l'hôtel. Il devait partir pour Londres avec notre jet afin de rencontrer nos investisseurs anglais pour *Perfection*.

J'avais une crampe au pied droit à force d'appuyer sur l'accélérateur de la Pontiac. Mes bottes ajustées en cuir d'autruche et à talons hauts n'étaient pas adaptées à une conduite sportive. Mercedes et Jaguar s'accumulaient dans mon garage, mais j'adorais cette caisse plus classique. À l'évidence, mon grand-père Nettie m'avait transmis sa passion pour la vitesse. Il était mort jeune – assassiné lors d'une bagarre dans un relais de montagne. D'après Granny, il faisait de la contrebande d'alcool et des courses de stock-car dans sa jeunesse. Un autre héritage des Nettie que mon père n'aimait pas. Aujourd'hui, comme par une sorte de compensation karmique, je possédais la ferme des Nettie. Mes avocats s'en occupaient, selon les instructions laissées par papa dans son testament. J'avais l'intention de retourner dans cette vieille demeure, mais j'étais trop occupée. Apparemment, si je ne pouvais pas me rendre dans la ferme de Granny Nettie, Granny et sa ferme viendraient à moi. Au travers des miroirs. Je frissonnai. *Ne repense plus à cette vision.*

Je jetai un coup d'œil au compteur de la Pontiac. Cent trente seulement. Selon les standards californiens, je me traînais.

— Hé ! Granny Nettie, regarde un peu ! m'écriai-je.

J'agitai le pied et appuyai sur l'accélérateur. Je souris quand l'aiguille atteignit les cent cinquante kilomètres à l'heure. Le vent s'engouffrait par le toit ouvrant, me fouettait les cheveux. C'était une journée de printemps parfaite, dans les 21° C, le smog teintait l'horizon d'une jolie couleur bleu lavande. En haut d'une colline, je souris devant les grands champs de légumes vert citron qui s'offraient à moi. L'horizon à perte de vue. J'avais des ailes.

Des appels de phare dans mon rétroviseur. Je fronçai les sourcils quand je reconnus le minivan bleu derrière moi. Une main apparut à la fenêtre côté passager. Elle s'agita avec joie, disparut avant de réapparaître avec un gros caméscope. Un type aux cheveux gris blond et hirsutes montra sa tête et ajusta la caméra à son œil.

— Fais chier !

Je le savais. Un con de paparazzi. Une vieille connaissance. Il profitait de moi et m'agaçait surtout prodigieusement. Il m'avait filmée dans tous les aéroports du monde, suivie sur tous les plateaux de cinéma, bondissait du moindre buisson autour des boîtes et des restaurants, m'avait même photographiée seins nus en train de bronzer sur une plage espagnole – photos que le monde entier pouvait encore télécharger pour cinq dollars sur le net.

Et là, il avait l'intention de me filmer sur Ventura Highway ? Ce devait être une semaine creuse chez les people. Les revues trash manquaient à ce point de potins ?

Je n'étais pas d'humeur. *Salope. Mauvais exemple pour nos ados.* Ces mots ne cessaient de résonner dans mon esprit.

Biscuits aussi. Les biscuits couverts de sauce de Granny Nettie. Soudain, je les sentis presque sur ma langue, comme dans la suite de l'hôtel. J'entendis quasiment son fantôme me chuchoter à l'oreille. *Repose-toi maintenant et réjouis-toi. Tu voudras mourir mais tu seras contente d'avoir survécu.*

Drôles de pensées. Un frisson me parcourut l'échine. Je le chassai et fusillai du regard le photographe dans mon rétroviseur avant d'appuyer davantage sur la pédale d'accélérateur.

Les mois suivants, j'essayai de me rappeler chaque détail de cet instant. De me souvenir de chaque nuance, ce que j'avais ressenti, la manière dont j'avais réagi. J'envisageai ce que j'aurais dû faire ou ne pas faire.

À jamais je serai hantée par cette seconde d'éternité où j'agis de travers, où ma vie bascula, tout simplement.

L'extrémité de ma botte glissa sur la pédale et mon talon long et étroit se coinça en dessous. Mon pied fut piégé là deux secondes peut-être, trois au maximum. Assez pour que la Pontiac ralentisse, pour que le chauffeur ignorant remonte par la gauche et se rabatte devant moi. Horrifiée, je fixai les feux arrière de son vieux minivan que je m'apprêtais à emboutir.

D'un coup sec, je libérai mon pied et écrasai les freins. La Pontiac se cabra tel un cheval foudroyé en plein galop. Les pneus crissèrent. Je m'approchai encore du minivan, consciente du choc à venir. Quand je me rabattis sur la voie d'urgence, la Pontiac dérapa et je ne pus la redresser.

Le pare-chocs arrière droit heurta le rail de sécurité. La voiture fit

un cercle complet, je ne pouvais plus contrôler le volant. Le pare-chocs avant enfonça le rail et la Pontiac s'envola par-dessus la rambarde. Le rugissement du moteur et le bruit de métal arraché emplirent mes tympans. Ainsi que mes hurlements.

La Pontiac se dirigea vers un champ de fraises. Je ne vis pas la clôture en fil de fer avant de la percuter. Je ne vis pas le fossé d'irrigation non plus. La Pontiac le heurta de plein fouet, bascula sur le toit puis sur le côté.

Je me cognai la tête sur le volant. Dieu merci, sa housse en cuir était rembourrée. Et Dieu merci j'avais ma ceinture de sécurité. La course de ma Pontiac s'arrêta dans ce fossé ; elle demeura à la verticale mais penchée, les roues côté passager reposant sur la pente.

Plus un bruit. Tout devint soudain si silencieux, si calme. Mis à part une terrible migraine, je n'avais rien. Sonnée, tremblante comme une feuille, je parvins à inspirer de grandes bouffées d'air. J'entendais des hurlements mais pour une raison inconnue, personne ne venait à ma rescousse. Je cherchai à tâtons la poignée de la portière. Impossible d'ouvrir. Je tirai vers moi. Rien à faire. La portière était bloquée. Je commençai à avoir les idées plus claires et à paniquer. Mais quelle était cette odeur ?

De la fumée. C'est de la fumée. Et du gasoil. Sors de cette voiture. Passe par le toit ouvrant.

Je m'agenouillai tant bien que mal sur le siège baquet. Mes talons accrochèrent la boîte de vitesses derrière moi. Je m'agrippai au bord de la vitre à deux mains. Le métal était chaud. Alors qu'une fumée âcre m'envahit le nez et la gorge, une quinte de toux me plia en deux.

— Superbe ! s'exclama le photographe. Superbe, Cathryn ! Continue comme ça.

Le photographe qui m'avait prise en chasse se tenait à quelques mètres de moi et me... filmait !

— Au secours ! Aide-moi, espèce de crétin !

— Allez, Cathryn. Tu peux y arriver ! Tu es une star, baby ! Et les stars ne demandent qu'à jouer. Pense à la publicité que tu vas te faire ! « Waouh ! Vous avez vu Cathryn Deen. Elle exécute ses propres cascades ! »

Il rampa plus près sans jamais poser sa caméra. Je me jetai tête la première par la fenêtre et tombai à la renverse sur le sol.

— Belle technique ! ironisa-t-il.

Je tentai de me relever mais ma botte gauche s'enfonça dans la boue et je trébuchai. J'atterris lourdement sur le côté droit. Cheveux, visage, bras droit, hanche droite, jambe droite. Dans la terre détrempée. Mais quel était ce liquide brillant sur mes mains ? Et cette odeur ? Oh mon Dieu ! Du gasoil ! Le sol en était imprégné. Et mon côté droit par la même occasion.

— Dépêche-toi, Cathryn ! Ton pot catalytique va mettre le feu aux herbes d'une minute à l'autre ! J'aimerais te voir courir dans ce pull moulant et avec ces talons hauts ! Lève la tête pour que je puisse admirer tes magnifiques yeux. Allez ! Plus vite ! Donne quelques frissons à tes fans, poupée !

Je m'extirpai du fossé à quatre pattes. À cet instant, mon désir le plus cher était de rejoindre ce type, de mettre mes mains autour de son cou et de l'étrangler.

Derrière moi, j'entendis un whoosh aussi léger que sinistre.

Une boule de feu fusa à ma droite.

Les victimes d'accidents violents racontent que le temps ralentit, qu'ils se sentent déconnectés, tels des spectateurs. Pas moi. Imaginez que vous enfoncez la partie supérieure de votre corps dans un four brûlant. Imaginez que vous plongez vos mains dans les charbons ardents de votre barbecue.

Je brûlais vive.

Roule. Tombe par terre et roule ! Je me jetai à plat ventre à côté de la Pontiac, je battis des bras, hurlai, me roulai sur le sol. La chaleur s'amenuisa. Les flammes s'évanouirent. Je m'avachis, hors d'haleine, me pissant dessus, vomissant de la bile.

Quatre ou cinq secondes. J'avais été en feu cinq secondes au maximum, affirmèrent des témoins plus tard.

Puis le choc prit le dessus. Là, oui, je me sentais étrangement calme, agréablement détachée. *Il me faudra une bonne semaine de thalasso pour enlever cette odeur*, pensai-je.

J'entendis des sirènes, de nouveaux hurlements, des pleurs aussi. Quelqu'un gémit : « Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Regardez-la ! J'ai envie de gerber. » Ce qui me parut incroyablement grossier.

Je réussis à lever la tête. Le photographe se tenait à moins d'un mètre de mon visage. Excité, il respirait à toute allure. Je le voyais malgré la fumée. J'entendais sa respiration saccadée, comme un homme prêt à jouir. Cette odeur nauséabonde venait-elle de lui ? Ça sentait les cheveux brûlés mais aussi... le cochon grillé. Il dirigea l'œil noir et béant de sa caméra sur mon visage. De mon côté, je regardai dans le miroir noir et poli de cet œil, l'œil de l'Amérique, et je vis un reflet grotesque, carbonisé et écœurant.

Soudain, je réalisai que ce reflet était le mien.

Papa et ses sœurs me firent participer à des concours de beauté alors que je savais à peine marcher. En tant que bourgeois sudistes, ils méprisaient ce genre de compétition qu'ils considéraient terre à terre et vulgaire. Mais vu mon allure exceptionnelle, ils ne pouvaient s'empêcher de m'exhiber.

— Nous honorons simplement la vieille tradition du Sud qui consiste à montrer nos meilleures têtes de bétail, déclara une de mes

tantes à ses amies. Vous verrez! Cathryn gagnera plus de rubans bleus qu'une jolie truie à un concours agricole.

À six ans, j'étais déjà un vétéran à la chambre remplie de trophées et de diadèmes. À dix-huit, je fus couronnée Miss Georgie. J'aurais pu concourir pour Miss Amérique, mais j'obtins alors mon premier rôle au cinéma et je remis ma couronne à ma première dauphine.

On ne passe pas son enfance sur scène, à se frotter à d'autres fillettes ambitieuses et à leurs vicieux parents sans apprendre à tenir bon, peu important les difficultés. Un jour, alors que ma musique et mon costume avaient été sabotés, j'avais chanté la mélodie d'*Annie* sans accompagnement, vêtue d'un simple justaucorps noir et d'une jupe fabriquée à partir de l'écharpe en cachemire rose de ma tante. Je remportai l'audition et le titre de Miss. J'avais quatre ans.

La belle du Sud énergique, la dame de fer du XXI^e siècle, c'était moi. Choyée, bénie, adulée, protégée puis lancée dans le monde du septième art comme fille 100 % glamour et sex-symbol. Jusqu'à aujourd'hui.

Dans l'ambulance, les secouristes parlaient de moi.

Je n'arrive pas à croire que c'est Cathryn Deen. Cathryn Deen ? Tu sais combien de fois je me suis branlé devant sa photo ?

Moi aussi. Mais je le ferai plus, mec. Putain. T'as vu sa tête ? Ah ça non, je le ferai plus.

Tandis que je plongeai dans les ténèbres, je priai pour mourir.

Thomas

La nuit, la vallée et les montagnes environnant le café prenaient une couleur vert foncé, presque noire. On sentait le potentiel maléfique des ténèbres, la surveillance des arbres arrogants, le charme mortel des escarpements et des gouffres subversifs, l'attrait assassin des rivières limpides, la faim des animaux sauvages se faufilant entre les ombres, n'attendant que de se repaître de vous.

Vers minuit, je m'allongeai sur le banc, trop saoul pour une nouvelle partie de poker. La cour était faiblement éclairée par l'enseigne du café sur le bord de la piste d'Asheville. Le parking était désert. Quelques lumières vacillaient dans la salle du restaurant où Molly et son gang de couturières brodaient et potinaient en sirotant du thé glacé mélangé à du bon vin de montagne. Les raisins les plus riches prospéraient aussi dans les endroits les plus sauvages. Je contemplai l'univers qui allumait ses réverbères dans le ciel au-dessus des Ten Sisters.

Allez, viens, déclarai-je au diable. Je sais que tu es là.

Toutes ces menaces lointaines que l'on ignorait. Mais là, sous la

lumière du Crossroads, le monde était sûr et familier, un monde d'antan, une illusion comme dans tous les endroits protégés, mais peu importait. En tant qu'architecte, j'appréciais les illusions. Le chagrin vole la beauté du monde avant de la rendre morceau après morceau, jusqu'à ce que la maison que l'on appelle sa vie soit construite sur l'espoir plus que sur la tristesse. Pour l'instant, j'avais récupéré une fenêtre par ici, une porte par là, et je m'accrochais à ces petits bouts de foi avec mes ongles.

Une étincelle brève et brillante attira mon attention.

Attirée par la Terre, une étoile miroita puis disparut derrière l'horizon, à l'ouest.

Thomas La crête de l'Indomptée

J'étais tombé amoureux de la ferme de Cathryn Deen dès mon premier jour dans la vallée, quatre ans plus tôt. J'étais arrivé par un matin d'été pluvieux, à l'aube, sur une grosse Harley que j'avais achetée avant de quitter Manhattan. Je roulais depuis des heures, à la recherche d'un endroit où me poser parmi des inconnus qui me laisseraient tranquille, pendant que je me saoulerais et pleurerais. Les montagnes de Caroline du Nord remuèrent du popotin et me séduisirent alors que je me rendais sur la côte Est dans le but de passer l'été à picoler de la vodka sur les plages de Californie. Je ne me doutais pas que les Blue Ridge Mountains du Sud pouvaient rivaliser avec les monts Adirondacks de l'État de New York. Ce paysage était à tomber par terre.

Quand mon frère et moi étions enfants, notre vieux nous emmena sur certains de ses chantiers et nous montra des manoirs en bois rustiques créés par des magnats de l'âge d'or comme les Vanderbilt. Notre père, maître charpentier, un vrai salaud, haïssait les émotions sous toutes les formes. Personnage franchement détestable, il brimait John en raison de son sur-poids et me traitait de chochette parce que j'appréciais l'art autant que l'architecture. Finalement, il fit son possible pour qu'on lui crache un jour au visage.

À l'opposé, il chérissait le souvenir de notre mère qui était morte trop jeune pour que John et moi nous en souvenions. Et nous ne doutions pas qu'il se jetterait devant un train lancé à toute allure pour nous prot éger. Il respectait son métier. Que nous l'aimions ou le détestions, nous respections son dévouement. Il nous apprit à être maîtres de nos pensées et de nos sentiments, à créer des univers avec un marteau, une scie et nos mains nues. Comme il n'avait pas fait d'études, il n'avait pas appris suffisamment de mots « efféminés » pour décrire les beautés architecturales qu'il prétendait mépriser, mais on devinait son intérêt dans la vénération qu'il portait aux endroits chargés d'histoire et dans sa contemplation des détails.

Quand j'arrivai dans la vallée de Crossroads ce jour-là et vis ce café qui me tendait les bras tel un phare dans la tempête, je pensai à mon

vieux et me sentis soudain moins seul. De la fumée sortait des cheminées du café et le parking était déjà rempli. Cependant, je ne m'arrêtai pas pour petit-déjeuner. Le sentier de Ruby Creek, un vieux chemin de terre qui croise la piste d'Asheville à côté du café, me conduisit dans les bois ce matin-là.

Je cherchais juste un endroit isolé où étendre un sac de couchage. Je ne le savais pas à l'époque, mais je suivais des fantômes sur un sentier si vieux que les premiers explorateurs français en parlaient déjà dans les années 1700. Plusieurs siècles auparavant, les Cherokees avaient déjà gravé des balises dans les affleurements de roche. Ces pétroglyphes encore visibles – sur des rochers trop gros pour être dérobés – me fascinèrent et avant que je ne m'en rende compte, j'étais dans un creux féerique rempli de fougères.

Perdu.

Je garai ma moto et grimpai sur une crête pour me repérer. Quand j'atteignis le sommet, je fus surpris de découvrir un pré abandonné. De jeunes sapins aussi grands que moi se battaient en duel avec les herbes hautes. Des gouttes de rosée brillaient sur les piquets de clôture en châtaignier affaissés, noircis par le soleil et la pluie. Le pré continuait derrière une courbe dans la forêt, telle une rivière verte prenant un virage. Je ne pus résister à l'envie de la suivre.

Je marchai un long moment avant d'atteindre le sommet de la pente. Je fis une halte. Là, une maison typique en bois me regardait au bout d'une allée bordée de chênes et de peupliers immenses, miroitant sous la lumière iridescente du soleil levant, entourée de vieilles granges grises, d'abris écroulés et de vagues plates-bandes dans une cour oubliée, rose et dorée sous la lumière magique.

On voit souvent ce genre de bâtiment dans les films américains, ces représentants forts et fiers de l'efficacité et de la grâce. Certains sont sophistiqués, d'autres non. Celui-ci, caché au cœur des montagnes, était un bijou dans sa catégorie.

Je me précipitai vers la ferme tel un amant fou, me frayant un chemin dans les herbes hautes, entre les petits pins. Je montai quatre à quatre les larges marches en pierre et m'arrêtai, impressionné, sous l'arche du porche en pierre de taille. Je fis le tour de la maison une douzaine de fois, j'admirai les lourds chevrons. Je caressai l'épaisse cheminée en pierre et arrachai un long enchevêtrement de lierre qui grimpait jusqu'au toit et menaçait de recouvrir la grande lucarne du porche.

Je me fichais complètement qu'on me surprenne en ces lieux. Je mis la main en coupe au-dessus de mes yeux et examinai par la fenêtre les sols en érable et les murs en châtaignier vermoulu, les placards encastés en merisier et les portes à colonnes. Je répétais : « Regardez-moi ça ! Mon Dieu, mais regardez-moi ça ! », comme si tous les

fantômes du sentier m'avaient suivi pour une visite guidée de la maison.

Stupéfait par cette vision, je reculai et examinai les fenêtres bordées par des vitraux aux figures géométriques. Le soleil se réfléchissait sur les rubis et les saphirs grossiers de la taille d'un pois coincés dans les intersections soudées. La maison portait un collier de fenêtres faites à la main et ornées des pierres précieuses locales. Mes descriptions bohèmes auraient fait grincer les dents de mon vieux, mais il aurait apprécié la maison autant que moi. Elle nécessitait des réparations urgentes. Dans sa chute, une branche de chêne avait abîmé le toit. Plusieurs fenêtres étaient fendues et des termites s'étaient attaqués aux principaux chevrons.

La maison avait besoin de moi.

Le repaire des Nettie en haut de la crête de l'Indomptée, l'appelait-on. Je le découvris quand je me rendis au café et demandai des renseignements. La foule de touristes eut un mouvement de recul quand je passai la porte d'entrée ce jour-là. La barbe et les cheveux en broussaille, un vieux jean, les yeux injectés de sang, une veste de motard couturée, je sentais les ennuis à plein nez, je le savais. Quelqu'un se glissa en cuisine et prévint Molly qu'un Hell's Angel avait fait irruption dans son café.

Molly se posta devant moi. La petite bonne femme me sourit avec tendresse, me tendit une tasse de café fumant et déclara à voix haute afin que les clients intimidés entendent :

— Mon garçon, on dirait que tu reviens d'un rodéo. Tu ferais mieux de t'asseoir et de manger un biscuit.

Je lui vouai un amour platonique dès cet instant.

Elle s'assit en face de moi à une table à carreaux et répondit à toutes les questions que je lui posai sur la propriété abandonnée et l'incroyable maison. Mary Eve Nettie était une rebelle, une anticonformiste, une féministe avant l'heure qui avait gardé son nom de jeune fille après le mariage, une légende. Elle avait hérité de la propriété de ses parents qui avaient fait fortune en vendant en contrebande les meilleurs rhums et bourbons maison de Caroline du Nord occidentale.

Les parents de Mary Eve avaient construit la ferme quand elle était petite. À l'époque, toute la vallée en parlait déjà. Les Nettie avaient choisi le modèle « Hollywood », fantaisie et moderne, dans le catalogue Sears and Roebuck et envoyé par la poste un chèque de 5 252 dollars au siège de la compagnie à Chicago – une somme prodigieuse pour l'époque. Leur extravagant achat par correspondance fit d'eux des héros dans cette région montagneuse car ils s'étaient bien moqués des légions d'inspecteurs du fisc incapables de prouver que l'argent des Nettie ne provenait pas du lavage à la batée de rubis.

Sears expédia le bungalow aux trois chambres par le train depuis les parcs à bois de la compagnie, à la frontière canadienne. Planchers, cheminées, meubles encastrés, fenêtres, portes, moulures arrivèrent au dépôt d'Asheville dans des caisses séparées. Franklin Nettie, le père de Mary Eve, transporta en camion les matériaux sur quatre-vingts kilomètres le long des terrifiantes routes de haute montagne jusqu'à la vallée de Crossroads où tout fut transféré sur des mules qui entamèrent un voyage pénible le long du sentier menant à la propriété en haut de la crête. Ensuite, Franklin et ses hommes assemblèrent la maison.

Terminée, la ferme, une maison en kit de style Craftsman, était une merveille de savoir-faire et de détail. Par la suite, Mary Eve l'embellit par petites touches parfaites – du carrelage de la cuisine fait main aux vitraux des fenêtres et de la porte d'entrée. Il n'y en avait pas deux pareilles dans tout le pays. Je ne comprenais pas qu'on ait pu la laisser à l'abandon. Une maison historique vide, inhabitée, ignorée, pourrissant lentement. Quel sacrilège !

À l'évidence, Barnard Deen, le propriétaire, un riche avocat de Georgie, se moquait comme de sa première chemise de l'héritage montagnard de sa belle-mère. J'établis mon campement près du café et lançai une campagne pour acheter la ferme. J'envoyai une douzaine d'offres à Deen, plus généreuses les unes que les autres.

Celui-ci les rejeta toutes. Il ne voulut même pas me rencontrer. Après sa mort, j'essayai de contacter son héritière, la célèbre Cathryn Deen, sans plus de succès. D'autres lettres d'avoués me demandèrent d'oublier, de ne plus contacter Mme Deen et de ne pas m'introduire dans sa propriété.

Naturellement, je m'empressai de désobéir et d'effectuer quelques réparations à la ferme. Je passai plus d'une nuit sous le porche, endormi parmi mes outils et mes fournitures. J'observai les orages rouler avec majesté à l'ouest au-delà de l'horizon, où Hog Back Mountain, voisin des Ten Sisters, emplissait le ciel. Je contemplai les chutes de neige sur les chênes, la forêt se teinter de rouge et d'or à l'automne.

Tous les habitants de la vallée savaient que la maison des Nettie et moi avions une aventure illicite, mais ils ne s'en mêlaient pas. À Crossroads, l'amour entre un homme et une ferme était toléré.

À la même époque, je posai mes valises à proximité, sur douze hectares que j'avais gagnés au poker au beau-frère de Molly, Joe Whittlespoon, alias « Santa Marijuana ». La propriété des Nettie occupait une extrémité de Wild Woman Ridge ; la « propriété Mitternich » nouvellement baptisée en occupait l'autre. Je construisis une cabane sur mes terres, et entre deux cuites, je plantai des vignes. Je n'étais ni fermier ni viticulteur, mais j'avais besoin que la vie

s'enracine sur cette crête, même si, par certaines nuits noires et enivrées, je ruinais la mienne.

Bourru et manipulateur, le shérif Pike Whittlespoon était le gardien de la paix pragmatique du comté de Jefferson qui incluait la vallée de Crossroads. Il était capable de retrouver un enfant perdu sur le versant le plus escarpé, persuader une femme battue de témoigner contre son mari, détruire un laboratoire clandestin à mains nues. Molly et lui étaient mariés depuis l'âge de seize ans – il y avait presque trente-cinq ans – et il vénérât le sol qu'elle foulait. Il était très proche de Jeb, leur ex-militaire de fils, un garçon sensible, coiffé comme un footballeur ; un grand-père ultra protecteur pour les adorables enfants de Jeb et Becka ; et un défenseur résigné de son frère aîné, Joe, un type original, parfumé au cannabis (voir plus haut).

Avec son mètre quatre-vingt-quinze et ses cent vingt-cinq kilos, Pike me dépassait en poids, mais devait tendre le cou pour voir par-dessus ma tête. On pouvait dire que nous regardions le système judiciaire droit dans les yeux. Jamais il ne me frappa pour avoir bu et jamais je ne lui donnai une raison de le faire.

— Fiston ! me lança Pike peu après mon arrivée dans la communauté, instaurant ainsi une relation paternelle et me reléguant à un niveau inférieur. Si tu montes dans cette saloperie d'engin « vintage » quand tu es ivre, et si tu essaies de conduire cette saloperie d'engin « vintage » sur mes routes, je m'assurerai que tu passes les douze prochains mois en costume à rayures, à ramasser des bouses de vache dans la ferme pénitentiaire « vintage » du comté !

Voilà pourquoi je passais beaucoup de temps à dormir dans mon pick-up sous les chênes du café.

Ce dimanche matin-là, j'étais dehors devant ma cabane peu après le lever du soleil. J'évacuai mon humeur morose du samedi soir et une pleine bouteille de vodka. Les deux poignées de ma bêche-tarière semblaient être une solution contre les callosités de mes mains. Du sang, de la sueur et des larmes. Les engrais de mère Nature. Ampoule après ampoule, je plantais ma vigne, tel un hommage aux vitraux de Frank Lloyd Wright.

Je venais d'installer le dernier poteau au sommet de l'arbre abstrait censé représenter « l'Arbre de Vie » de Wright. Le vitrail original est visible dans une maison fin de siècle à Buffalo, dans l'État de New York. Ma version de cent quatre-vingts mètres de long était destinée aux petits avions et aux deltaplanes. Quand j'en aurais fini avec les treillis et la plantation des pieds de vigne, les lignes de Nazca au Pérou seraient minables en comparaison.

Un grondement finit par transpercer le brouillard de mon cerveau. Pendant quelques secondes, je choisis de l'ignorer et me penchai pour mesurer la profondeur exacte de mon nouveau trou. Quand je communiais avec la vigne et me battais en même temps contre la gueule de bois, il en fallait beaucoup pour attirer mon attention. Lorsque le grondement se rapprocha, je finis par lever la tête.

La voiture de patrouille bleu et gris de Pike surgit des bois en pleins phares. Je lâchai mon mètre à ruban. Mon poing se ferma sur ma poitrine et, pendant un instant, je sentis la peur et je vis des corps qui tombaient dans une rue de Manhattan. Les médecins appellent cette hypervigilance un « syndrome de stress post-traumatique ». Moi, je qualifiais cette réaction de maligne.

Pike pila à quelques centimètres de mes bottes tachées de sueur. Je posai ma bêche et redressai mon tripode de géomètre, histoire de me donner de la consistance.

— Va droit au but, Pike. Crache le morceau tout de suite. Qu'est-il arrivé à mon frère ? Sa femme et ses enfants ont eu un accident ?

— Relax. Ton frère et sa famille vont bien. Fiston, tu peux me dire pourquoi tu n'as pas racheté de portable ?

Je soufflai.

— Molly, Jeb... Banger ? Ils vont bien ?

— Oui. Mais Molly veut te voir illico. Elle a besoin de ton aide.

— À quel propos ?

— Cathryn Deen.

— Laisse-moi deviner : le manager de Cathryn Deen a enfin envoyé une réponse personnelle à l'une des lettres de Molly et celle-ci est tellement abasourdie qu'elle veut que tout Crossroads la voie.

Ma blague tomba à plat. Il y avait quelque chose dans le visage musclé de Pike qui me mit à nouveau mal à l'aise. John Wayne arborait ce même regard quand il annonça la sinistre nouvelle à ses troupes dans *Iwo Jima*. Si le Duke devait avaler sa salive avant de délivrer son message à des durs à cuire, cela ne présageait rien de bon.

— Cathryn Deen a eu un accident de voiture hier, déclara Pike. Elle aurait pu périr carbonisée.

Son énumération des détails scabreux me coupa les jambes.

CNN affirmait que Cathryn survivrait, mais les stigmates seraient importants.

— Dommage, finit Pike. Elle était canon. Elle tenait de Molly au niveau des yeux.

Mon instinct de conservation prit le dessus. Le cynisme était un bon antidote à l'empathie. *Si Cathryn Deen meurt, je pourrai peut-être acheter la propriété des Nettie à ses héritiers...* Je n'étais pas fier de cette pensée, je l'admetts.

— Et que puis-je faire pour la cousine hollywoodienne de Molly ?

— Tu sais tirer les ficelles dans le grand monde. Elle veut que tu obtiennes la ligne directe de Cathryn à l'hôpital californien où elle est soignée.

Molly et Pike pensaient que j'étais capable de miracles depuis que j'avais rampé sur une falaise, à Devil's Knob, peu après que Jeb fut revenu d'Irak pour le convaincre de ne pas sauter. Quand on s'est saoulé à la vodka et qu'on se fiche royalement de sa propre sécurité, il est facile de jouer les héros. Je secouai la tête.

— Pike, je suis désolé. Mais...

— Écoute, toi et moi, nous savons que son charlot de mari ne laissera jamais Molly parler à ses médecins. Je te demande simplement d'essayer. Molly déteste être mise en retrait quand les siens ont des ennuis. Même s'ils vivent à l'autre bout du pays et ne lui ont pas rendu une seule visite en vingt ans.

Dans le ciel bleu foncé des montagnes, un faucon en chasse poussa son appel féroce et mélancolique tandis qu'il planait tel un ange au gré des courants aériens. Sans passé, ni avenir, il vivait juste cet instant de gloire, suspendu dans les airs. Les faucons sont des créatures pratiques, ils connaissent le schéma cosmique. Au mieux, Cathryn Deen se moquait de son héritage à Crossroads et de la vieille ferme de sa grand-mère ; au pire, l'idée qu'une obscure parente lui vienne en aide la répugnait.

Contrairement à ce faucon, j'avais des cauchemars remplis de regrets quand je dormais. Des tonnes de misère karmique à rembourser.

— Va au moins t'entretenir avec Molly, insista Pike.

Je hochai la tête.

En équilibre sur un courant d'air parfait, le faucon flottait, immobile, sur la paume invisible de la rédemption.

Molly n'était pas une pleureuse, mais une femme qui dirigeait d'une main de fer un restaurant tellement populaire que *Maisons du Sud* l'avait qualifié de « bijou notoire niché au milieu de nulle part ». Molly régénait une famille montagnarde exubérante et un poivrot barbu qui dormait avec une chèvre au pied de son chêne. Non, une femme telle que Molly n'allait pas s'effondrer et pleurer parce que la cousine du mari de sa cousine se trouvait dans un hôpital de Los Angeles, mutilée à jamais.

« La vie ne se contente pas de "mijoter" le jour où tu as décidé de baisser le feu », répétait Molly.

Cette maxime apparemment profonde ne me parlait pas.

— Je veux savoir comment s'en sort Cathryn, déclara Molly. Ni plus

ni moins. Et tu vas m'aider, Thomas.

Dans la minuscule cuisine surpeuplée du café, Molly, Pike et la famille Whittlespoon me fixaient d'un même regard. Une odeur de nourriture flottait autour de nous. Comme d'habitude, les portes en bois étaient ouvertes et seul l'écran intérieur empêchait les nombreux chats, chiens, bouc et écureuils d'entrer. Sur un tabouret, un ventilateur brassait l'air frais de cette matinée de printemps. Des parfums alléchants s'élevaient d'une table remplie de mets variés. Des voitures et des camions s'accumulaient dans le parking. Le week-end, les gens venaient parfois d'Asheville simplement pour déjeuner.

Aujourd'hui, personne ne les servait parce que Molly et son gang me mettaient la pression dans la cuisine. Que ressortirait-il de ce face à face ?

— Vous, les New-Yorkais, vous obtenez ce que vous voulez, insista Molly. Vous avez les moyens d'agir.

— Contrairement à la croyance populaire, déclarai-je calmement, tous les New-Yorkais n'ont pas un contact dans la mafia ou des amis dans le show-business. Molly, j'ai passé ces dernières années à essayer d'entrer en relation avec Cathryn Deen dans le but d'acheter la ferme des Nettie. En vain. Pourquoi me passerait-on sa chambre d'hôpital aujourd'hui ?

Elle agita son tablier sous mon nez.

— Tu es mon seul espoir ! Quand j'ai appelé cet hôpital à Los Angeles, ils n'ont pas voulu me dire comment elle allait. Quand je leur ai affirmé que j'étais de la « famille », ils m'ont dit que je ne figurais pas sur leurs listes. J'ai dit : « D'accord, passez-moi son mari et là, je serai sur vos listes. » Ils m'ont répondu : « Contactez son publicitaire. » Quel genre de mari a besoin d'un publicitaire pour gérer les appels en provenance de la famille de sa femme ?

Dans un soupir, Pike glissa son long bras autour des épaules étroites de Molly.

— Mon chou, il y a plus de vingt ans que le père de Cathryn vous a découpés de la photo de famille, toi et le reste des Nettie vivant dans ces montagnes. Et depuis, tu as eu affaire à des agents de publicité, des avocats, des managers à chaque fois que tu as essayé de la joindre. Maintenant, son mari dresse un mur identique autour d'elle. Rien de nouveau à l'ouest. Tu ne peux pas aider cette pauvre fille, mon chou. Tu ne peux pas. Et puis, elle n'a peut-être ni envie ni besoin que tu l'aides.

— Comment le saurais-je si je ne l'ai pas au téléphone ?

Molly désigna le petit poste de télé fixé au vieux mur lambrissé entre des étagères métalliques remplies de pots et de casseroles. CNN diffusait une horrible photo de la Pontiac carbonisée de Cathryn.

— Depuis ce matin, ils ne parlent que d'elle. Un membre de ma

famille agonise dans un lit d'hôpital à l'autre bout du pays. Il faut qu'elle sache qu'ici, on pense à elle.

— Si cela peut te reconforter, intervins-je gentiment, je doute qu'elle se doute de quoi que ce soit. Les médecins donnent des sédatifs aux grands brûlés les premiers jours. Vu l'étendue de ses brûlures, ils ont dû la plonger dans le coma.

— Mais elle finira bien par se réveiller et, ce jour-là, elle aura besoin de sa famille. Son père est mort, sa mère est morte, toutes ses vieilles tantes bégueules d'Atlanta sont mortes ou séniles. Je suis la dernière racine en vie de son arbre généalogique ! Thomas, tu étais un architecte renommé à New York et tu étais marié à une femme riche qui... Enfin, tu avais des relations haut placées. Tu dois trouver le moyen d'entrer en contact avec Cathryn.

Cette allusion à mon ancienne vie ne l'aida pas à progresser. Je détournai le regard. Cleo se renfrogna.

— Ne sois pas défaitiste. Jésus croit en toi, même si toi, tu ne crois pas en toi.

— Jésus ne me connaît pas comme je me connais.

Je fis mes adieux d'un signe de la tête et sortis. Je n'avais pas fait cinquante mètres que Molly me rattrapait. Petite mais têtue, elle me bloqua le chemin.

— Tu ne peux pas te cacher du monde le restant de tes jours.

Je la toisai d'un air lugubre.

— Je ne veux être responsable d'aucune autre vie que la mienne.

— menteur ! Sans toi, mon fils serait mort ! Tu as risqué ta peau pour empêcher Jeb de sauter du haut de Devil's Knob, alors que tu venais d'arriver parmi nous.

— J'ai une sainte horreur des gens qui sautent dans le vide, c'est tout.

— J'ai vu ces photos que tu gardes dans ton pick-up. Je t'ai surpris en train de les observer quand tu croyais être seul.

Je me raidis.

— Je devrais entraîner Banger à bêler quand un espion approche.

— Tu t'obliges à revivre la tragédie qui a emporté ta femme et ton fils. Comme si un deuil intense pouvait te ramener en arrière et changer le cours de l'histoire. C'est impossible, Thomas. Personne ne peut remonter le temps. Nous devons nous contenter de tirer une leçon de nos regrets et nous attacher à changer l'avenir.

Elle s'empara de mes mains.

— Thomas, tu sais ce qu'on ressent quand on est pris dans un tourbillon qui nous entraîne au plus profond du gouffre, quand on n'est plus capable de voir la moindre lueur au-dessus de soi. Voilà où se trouve Cathryn aujourd'hui, au fond de ce gouffre. Sois sa lumière, Thomas.

Je demeurai immobile au milieu du parking, tête baissée, épaules avachies. Je m'apprêtais à sortir de ma confortable routine avec des chaussures de plomb. La pression constante exercée sur mes jambes se transforma en une atroce amputation. Mes chevilles se détachèrent de mes pieds. Les os claquèrent, les cartilages se déchirèrent, les veines déversèrent leur sang sur la terre battue de la cour.

— Je passerai quelques coups de fil, lui promis-je. Mais ne te fais pas trop d'illusions.

Un sourire aux lèvres, elle serra mes mains dans les siennes.

— Trop tard.

Cathy

Los Angeles, service des grands brûlés

Malheureusement, personne n'avait eu la bonne idée de me laisser mourir et devenir une légende. J'aurais pu rejoindre Elvis et Marilyn au panthéon des icônes disparues trop tôt, mais non !

— Cathryn Deen ? Cathryn Mary Deen ? Savez-vous où vous êtes ?

Enveloppée dans un cocon de calmants et de sédatifs, je clignai des yeux. Les premiers jours, ils administraient ce cocktail de médicaments aux brûlés pour qu'ils ne prêtent pas attention aux parties carbonisées de leur corps. Je me rappelais à peine mon nom, encore moins ce qui m'était arrivé.

— Qui ? murmurai-je.

Si je m'étais vue, nue sous les draps stériles, d'immenses bandages autour de la tête, du bras droit, du flanc droit, de la jambe droite, les bras attachés, perfusée et branchée de toutes parts, un cathéter entre les cuisses... Si j'avais vu ma tête chauve et enflée, une tonne de bandages plaqués sur le côté droit, j'aurais replongé dans un sommeil profond. De façon permanente. J'avais la tête aussi gonflée qu'une baudruche, et même le côté gauche de mon visage, celui qui redeviendrait peut-être normal un jour, était rouge vif.

Dieu merci, j'ignorais à quoi je ressemblais à cet instant. Je m'entendis marmonner d'une voix faible.

— Papa ? Granny Nettie ? Mère ?

Ils me rendaient visite. Papa se contentait de me sourire. Il n'avait jamais su trouver les mots quand j'avais mal. C'était le travail de la nourrice. Granny Nettie, elle, disait : « Mange, ma fille. Chaque fois que la vie t'offre des biscuits et de la sauce, mange et réjouis-toi. » Dans mes rêves, nous étions toutes les deux dans sa cuisine et nous regardions à travers ses merveilleux vitraux la crête de l'Indomptée, les rayons du soleil et les ombres envelopper de leur sourire les énormes montagnes bleu-vert. *Pas de mauviette maigrichonne chez nous*, me murmuraient ces montagnes. Le parfum du saindoux, du lait, des saucisses, de la farine et du beurre me titillait les sens et, bizarrement,

me réconfortait. *Tout va bien se passer... Trouve ce que tu veux vraiment, me chuchotait Granny. Courage ! Je t'ai laissé une maison. Elle t'attend.*

Ma mère disparue depuis longtemps, et que j'avais découverte bien plus belle que dans mes albums, se pencha à mon oreille : *Oui, rentre à la maison. Nous te reverrons, un jour.*

— Ne me quitte pas.

Trop tard, j'étais éveillée.

— Cathryn ? Madame Deen ? Je vous le demande une nouvelle fois : savez-vous où vous êtes ?

Ma langue me paraissait enflée. Pour la tester, je la passai sur mes dents de devant. Ce geste aide le sourire à glisser sur vos crocs de nacre et vous donne l'air sexy devant un jury masculin. Vieille ruse de Sioux.

— Madame Deen, savez-vous où vous êtes ? insista la femme, pas du tout impressionnée par mes dents.

— En enfer, finis-je par répondre.

— Non, ce n'est qu'une impression. Vous êtes au service des grands brûlés. Je suis votre médecin de première ligne. Vous êtes entre les mains d'une grande équipe médicale.

— Mon entourage.

— Façon de parler. Maintenant, écoutez-moi attentivement. Vous pourrez vous rendormir dans une minute. Vous sortez des soins intensifs. Cinq jours se sont écoulés depuis votre accident. Nous vous avons médicalisée pour votre bien. La douleur serait insupportable autrement. Nous ne voulons pas vous déplacer. Vous êtes sous intraveineuse. Vous avez un cathéter dans la vessie. Il y a quelques heures encore, un tube vous alimentait. Votre situation actuelle est un peu... confinée, je sais. Pour que vous ne deveniez pas claustrophobe, nous continuons à vous traiter avec des médicaments. Cela ira mieux la semaine prochaine.

Assurément. J'irai bien. Je sortirai de là avec quelques cloques, tout au plus.

Ma vision était un peu embuée et quand je levais les yeux, je voyais une masse rouge et boursouflée. Je l'ignorais alors, mais je contemplais l'intérieur enflé de mes paupières. Moi qui croyais porter une casquette à visière rose. Lorsque je regardai en dessous, je découvris la source de la voix. Elle provenait d'une silhouette emmaillottée de blanc qui planait au-dessus de moi. Elle était masquée et gantée, comme si elle s'occupait de déchets toxiques. Peut-être venait-elle d'une planète lointaine ? À l'évidence, elle m'avait confondue avec une victime de brûlures graves.

— Conduisez-moi en thalasso, demandai-je à l'extraterrestre. J'ai juste besoin d'un... bain de boue.

— Concentrez-vous, Cathryn. J'ai de très bonnes nouvelles à vous

annoncer. Vos yeux et vos poumons vont bien. Vous avez eu beaucoup de chance. Vos brûlures couvrent environ 30 % de la surface de votre corps, ce qui augure un rétablissement complet. Vous souffrez en majorité de brûlures au second degré, ce qui signifie que vous n'aurez pas besoin de greffe de peau, même si les cicatrices resteront permanentes.

Cicatrices ? Quelles cicatrices ?

— Comme votre main droite a été touchée en profondeur, vous aurez besoin d'une opération chirurgicale qui assurera la mobilité articulaire de vos doigts. C'est faisable de nos jours.

Faisable ! J'étais faisable.

— Maintenant, je passe au pire. Plusieurs zones ont été brûlées au troisième degré. En ces endroits, la peau a été détruite et ne peut pas se renouveler. Ces zones incluent votre épaule droite, le côté droit de votre cou et de votre gorge et... de votre visage, depuis le coin de l'œil à la bouche jusque derrière l'oreille. Dans les semaines à venir, nous prélèverons de la peau sur le côté gauche qui n'est pas endommagé et dans le dos afin de la greffer. Elle remplacera la peau brûlée.

En résumé, j'avais besoin d'un bon exfoliant.

— Nous avons dû amputer le lobe inférieur de votre oreille droite, mais le reste est intact – bien que gravement brûlé – et votre ouïe ne devrait pas être affectée.

Attendez une minute. Cette créature d'une autre planète plaisantait. Venait-elle de dire que je n'avais plus de lobe d'un côté ? J'allais économiser un paquet sur les boucles d'oreilles ! Les Oscars auraient lieu dans quelques semaines. Harry Winston voudrait-il encore me prêter les boucles que Lady Di lui avait commandées peu de temps avant sa mort ? J'en porterai une à l'oreille valide et l'autre au nombril.

— Très drôle, chuchotai-je.

— J'ai peur que ce ne soit pas une plaisanterie, Cathryn.

— Laissez-moi partir. J'ai du... travail. On m'attend en Angleterre mercredi prochain. J'ai aussi une séance photo pour *Vogue*.

— Ne vous en faites pas pour votre carrière. Vous resterez dans cet hôpital au minimum six semaines. Vous subirez de nombreuses opérations mineures mais aussi, j'en ai peur, des débridements réguliers. Cette procédure consiste à changer vos bandages deux fois par jour et ôter les tissus morts de vos plaies. C'est loin d'être agréable, mais ne vous inquiétez pas, cela se passera bien.

Ne pas m'inquiéter ?

— Gerald ! Gerald ! Mon mari. Dites-lui que... je... veux sortir d'ici. Il se chargera de tout.

— Votre mari est très occupé à l'heure actuelle. Il parle à la presse, à vos agents... Ne vous inquiétez pas.

— Je veux... qu'il vienne.

— J'ai peur qu'il n'en ait pas l'autorisation. Personne ne peut vous rendre visite pour l'instant. L'unité de soins intensifs évolue dans un environnement absolument stérile, Cathryn. Les infections sont une grande source de préoccupation chez les patients qui se remettent d'une perte de peau à grande échelle. Vous aurez droit à très peu de visites et vos proches devront porter une tenue chirurgicale antiseptique comme la mienne.

— Appelez-le. Non, moi, je l'appelle.

— Vous n'êtes pas en état. De plus, votre mari a demandé que vous ne soyez pas dérangée. Nous ne voulons pas que des reporters vous approchent. Vous ne pouvez pas téléphoner et personne ne peut vous joindre sans sa permission. Il ne veut pas que les médias vous harcèlent.

— Mais... J'ai besoin de mes... mes amis. Mes stylistes. Judi, Randy, Luce. Mes assistants.

— Je suis désolée, Cathryn. Pas d'assistants ici. Parfois, l'unité des grands brûlés ressemble à l'endroit le plus isolé au monde. Mais tout va bien se passer. Vous devez vous reposer maintenant. Beaucoup de travail vous attend.

Elle partit. D'autres créatures de la patrouille des déchets toxiques rôdèrent autour de moi.

— Nous allons vous aider à vous rendormir, déclara l'une d'elles. Grâce à votre musique préférée qui vous aidera à plonger dans le sommeil. Votre mari nous a dit que vous aimiez beaucoup Gwen Stefani.

La créature inséra un CD dans le radiocassette stérile. *Hollaback Girl*, le tube hip hop de la chanteuse, se mit à résonner en moi tel un tambour. Je ne pouvais pas être coincée dans un hôpital à écouter une femme de trente-cinq ans chanter « Voilà ma merde », hein ? Je n'aimais pas la musique de Gwen Stefani. Gerald racontait toujours aux gens ce que son service marketing lui conseillait de dire – Gwen plaisait à un public jeune susceptible d'acheter mes cosmétiques.

Ma musique préférée ? Bonnie Raitt, Rosanne Cash, les Dixie Chicks. Des femmes posées et leur guitare. Gerald prétendait qu'elles étaient trop vieilles et féministes pour mon image dynamique. Elles ne se maquillaient probablement jamais et n'encourageaient pas les autres femmes à le faire, mais... mais où était Gerald ? Et pourquoi ne me téléphonait-il pas ?

— Je peux écouter, marmonnai-je. Il me reste une oreille.

— Dormez, m'ordonna une créature en retirant une seringue d'une perfusion dans mon bras. Mieux vaut que vous ne réfléchissiez pas trop.

Je fermai les yeux. Des extraterrestres en combinaison antiseptique

exigeaient que je ne bouge pas et que je ne parle à personne, affirmaient que mon lobe droit manquait, qu'une partie de ma peau devait être remplacée, que j'avais de la chance d'être en vie. En plus, ils m'obligeaient à écouter Gwen Stefani. Aucun de ceux que je connaissais et en qui j'avais confiance n'était auprès de moi. Pas même mon mari ou les fantômes de ma famille.

Les miens étaient absents. Même les morts.

Thomas

— La prochaine fois, demande-moi quelque chose de facile, Thomas, hurla mon frère. Comme essayer d'entrer en contact avec le lapin de Pâques. Et au fait, je t'envoie un nouveau portable. Il sera muni d'un GPS.

J'éloignai de mon oreille le téléphone que j'avais emprunté à l'un des petits-enfants de Molly. La voix de John continua cependant de résonner dans l'habitable nu de mon pick-up.

— OK, hurlai-je à mon tour. Quand le satellite te montrera un signal vagabondant autour de la grange derrière le café, tu sauras que Banger a mangé celui-ci aussi.

— J'aimerais simplement être capable de localiser ton cadavre. Monica et les enfants seront déçus s'il n'y a rien à enterrer. T'ai-je dit qu'elle envisageait un enterrement juif pour toi ?

J'aimais beaucoup la femme de mon frère. Son sens de l'humour morbide collait à merveille avec la marque de fabrique des Mitternich.

— Dis à Monica que j'apprécie du fond de mon cœur athée et gay.

— Elle rassemblera toute la famille et invoquera Shiva en ton honneur. Moi ? Je me rendrai dans le pub le plus proche et je lèverai ma bière à la mémoire de Thomas Karol Mitternich, mon frère aîné au comportement autodestructeur. Ensuite, je trouverai un gentil prêtre qui me mentira et me jurera que ton suicide ne te mènera pas tout droit en enfer.

— J'adore nos conversations guillerettes.

— Moi aussi, Thomas. Mais je digresse. As-tu complètement perdu la tête ? L'entourage de Cathryn Deen ne laissera jamais ta copine Molly – ou toute autre personne qui ne sirote pas du Perrier et qui vit dans des contrées perdues où on apprécie le stock-car – approcher de la chambre VIP de Cathryn dans le service des grands brûlés de Los Angeles.

John s'était remué pour m'aider à mener à bien ma mission, mais il avait raison. Franchir le mur d'intimité (ou de discrétion) que le mari de Cathryn avait érigé autour d'elle était impossible. Plus d'une semaine s'était écoulée depuis son accident. John, planificateur

financier à Chicago, avait la possibilité de suivre une piste monétaire jusqu'à n'importe quelle information. Mais même lui avait échoué. Des célébrités aussi connues que Cathryn Deen étaient soit nues sous les projecteurs, soit invisibles. Malheureusement pour elle, Cathryn était à la fois nue et invisible.

Le salaud qui avait filmé sa pénible extraction de la voiture et collé sa caméra sous son nez alors qu'elle brûlait vive vendait déjà sa vidéo sur Internet. Il avait échappé à un procès parce que son avocat avait argué qu'elle roulait imprudemment avant qu'il ne la prenne en chasse. Dans une situation dangereuse telle qu'un incendie, la loi disait que vous n'aviez pas à risquer votre vie pour secourir celle d'un tiers. Comme c'était pratique !

Ainsi, la vidéo était disponible en téléchargement contre une coquette somme et les chaînes d'information principales en montraient des extraits sous prétexte de présenter la controverse. En termes de nature humaine avilie, les combats de chrétiens contre les lions du Colisée de Rome n'avaient rien à envier aux voyeurs modernes. Molly était furieuse. À mon niveau, je l'étais aussi. J'avais assez souffert qu'on exploite ma famille.

Il ne restait plus qu'une seule option.

— J'appelle Rachel, décrétai-je.

Silence. Puis, avec calme et sérieux, mon petit frère me déclara :

— Elle te mangera les gonades avec un risotto au citron et un bon cabernet.

— Je sais.

— Tu ne mérites pas ce qu'elle te dira.

— Ça se discute.

— Elle veut du sang.

— J'en ai plein.

— Cathryn Deen en vaut-elle la peine ? Une inconnue, Thomas. Franchement ? Pourquoi ? Et ne me dis pas que c'est seulement pour sa ferme.

J'examinai les photos sous mon pare-soleil. L'étreinte lente et continue du chagrin s'installa une seconde.

— Il se pourrait que cette fois-ci, je réussisse à embellir la vie de quelqu'un.

Il y a deux cent cinquante millions d'années, l'Afrique percuta l'Amérique du Nord, poussa des masses de roches métamorphiques par-dessus les couches de calcaire et créa les Appalaches. Ajoutez quelques glaciers et des milliards d'années d'érosion et vous obtiendrez Devil's Knob, un monolithe escarpé et désert jaillissant de Hog Back Mountain, tel un piquant sur le dos d'un hérisson. J'adorais

la pureté originelle de cet endroit. Quand vous touchiez la roche, vous touchiez une antiquité. Quand vous vous teniez sur Devil's Knob, vous vous teniez sur l'éternité.

À deux mille cent mètres, Devil's Knob était l'un des monts chauves locaux les plus élevés. Là-haut, alors que je berçais dans une main un autre téléphone emprunté, je regardais par-delà la crête de Crossroads en direction de New York, à environ quatre États de moi. Entre mon ancienne vie et aujourd'hui il y avait de hautes montagnes, des creux profonds, des forêts de conifères immenses, des rivières à truites impétueuses, des fermes isolées, des granges à tabac délabrées, des ours bruns placides, des troupeaux de daims, des oies sauvages et du trafic d'alcool occasionnel en parallèle à celui de marijuana.

Il n'y avait pas assez de paysages sauvages entre moi et ma belle-sœur, mais cela ferait l'affaire. Rachel, la sœur de Sherryl, était certainement tapie dans son appartement luxueux de la Trump Tower sur la 5^e Avenue, à environ deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Moi, j'étais à mille deux cents mètres. Ça me plaisait de la toiser ainsi.

— Thomas, tu es sûr de ne connaître personne à la CIA qui te renseignerait aussi bien qu'elle ? me demanda d'une voix traînante Joe Whittlespoon.

Le frère aîné de Pike, surnommé « Santa » pour sa ressemblance avec le Père Noël, était assis quelques mètres plus loin, sur le rebord rocailleux de Knob, les pieds dans le vide. Il caressait sa barbe blanche et frisée d'une main et palpa un long cigarillo de marijuana fait maison de l'autre. Une brise s'empara du parfum douceâtre, le mélangea aux riches odeurs de pin et de terre. Un bandana au nœud coloré pendait de sa salopette. Des rubis et des saphirs bruts, pêchés dans les ruisseaux locaux, décoraient les bracelets et les bagues qu'il portait. Tout le pays savait que Santa était un vieil hippie qui cultivait de l'herbe à Hog Back, mais il n'était pas le grand frère de Pike pour rien. Les montagnards du Sud avaient du respect pour leurs aînés, surtout ceux qui avaient un lien de parenté avec le shérif. J'étais intervenu en sa faveur une fois, quand deux jeunes entrepreneurs musclés d'Asheville avaient essayé de voler sa récolte.

— Je dis juste, poursuivit Santa, que la CIA sera plus abordable que la sœur de ta femme. Et mieux lunée.

— Je suis à court d'alternatives. Crois-moi, c'est ma dernière option. Je ne le ferais pour personne d'autre que Molly.

— Je te préviens. Molly te voit comme de la pâte qu'elle peut modeler à sa guise. C'est un art de pétrir les gens de cette manière et elle a eu pour maître la force de la nature la plus irrésistible que la crête ait jamais hébergée : Mary Eve Nettie en personne. Mary Eve faisait tourner les gens entre ses doigts comme un magicien joue avec

une pièce de monnaie. Doux Jésus, cette femme obtenait d'un homme qu'il saute en l'air et beugle puis s'allonge sur le sol et gémit. Je suis bien placé pour le savoir. J'avais dix-neuf ans et Mary Eve en avait au moins trente-cinq la première fois qu'elle m'a allongé sur le dos.

Je le fixai.

— Mary Eve et toi...

Il hocha la tête. Il regarda au loin avec tendresse.

— Cette femme obtenait tout ce qu'elle voulait. Et elle te le rendait bien.

Le téléphone de Santa vibra soudain dans ma paume et joua quelques notes des Grateful Dead, un groupe de rock psychédélique des années 1970. Santa chassa la nostalgie de son regard et se renfrogna.

— Souviens-toi, je t'aurai prévenu que Molly se servait de toi pour arriver à ses fins. Elle ne se sert pas du sexe pour te graisser la patte comme le faisait Mary Eve, mais elle est tout aussi déterminée.

J'examinai le numéro appelant qui commençait par 212. Manhattan. Rachel.

— En piste !

J'écoutai encore un peu *Truckin'* avant de répondre.

— Décroche ou saute du haut de cette falaise ! marmonna Santa. Jerry Garcia ne t'empêchera pas d'échapper à la réalité.

Je plaquai l'appareil contre mon oreille.

— Allô, Rachel ! J'apprécie que tu me rappelles. Si ce n'était pas une urgence, je ne t'aurais jamais demandé ton aide.

— Sale parasite !

Sa voix tremblait d'émotion. Cela me glaçait les sangs d'être à ce point détesté.

— Je m'intéresse encore à ton sort pour une seule raison, Thomas. J'attends le jour où j'apprendrai que tu t'es fait sauter la cervelle.

— Ne tournons pas autour du pot. Tu as eu mon message. Tu sais ce que je veux. Tu es une actionnaire importante qui assiste aux conseils d'administration de l'une des plus grandes corporations hospitalières du monde. Tu peux obtenir le dossier complet de Cathryn Deen, à commencer par le nom de l'infirmière qui vide sa poubelle. J'ai besoin d'une information et... je ferai ce que tu veux en échange.

— Je veux que tu souffres et que tu meures dans des souffrances aussi atroces que Sherryl et Ethan, déchet de chair humaine pathétique et sans cœur.

— Je ne te demande aucune faveur. Je te sollicite pour de braves gens qui ont besoin de la contacter.

— Épargne-moi tes tentatives ridicules de dévier ta culpabilité en devenant le bon Samaritain de ces petits péquenots blancs avec qui tu traînes.

— Rachel, obtiens-moi ce renseignement et je t'envoie la montre.

Silence. Au bout d'une minute, je l'entendis pleurer doucement.

— Expédie-moi la montre par transporteur privé. Assure-la. Et à l'instant où je la tiendrai dans ma main, tu auras l'information que tu recherches, sale manipulateur d'émotions.

Elle raccrocha.

— Ça s'est bien passé !

Je rendis le téléphone à Santa qui fronça les sourcils derrière un panache de fumée médicamenteuse.

— Molly ne s'attend pas à ce que tu achètes la Faucheuse des Yankees avec ton souvenir le plus précieux.

La Faucheuse des Yankees. J'aimais la manière qu'avaient les Sudistes de catégoriser les démons de tous les jours. On donnait au démon un nom rigolo et il cessait de vous harceler. Je sortis ma vieille montre en argent de ma poche et m'approchai du bord de Devil's Knob. Tout en regardant les rochers en contrebas, les escarpements et la cime verdoyante des feuillus, j'ouvris le couvercle de la montre et frottai la gravure avec le pouce une millionième fois. Cette montre était l'une de mes pierres de touche. Il ne m'en restait plus beaucoup.

Elle avait appartenu au grand-père de Sherryl. Ma femme l'avait fait graver pour moi. *Merci de m'avoir donné Ethan.* Ce mot résumait la raison pour laquelle notre mariage branlant en valait la peine. Il résumait pourquoi il était merveilleux de se réveiller tous ces matins. Notre fils. Cette montre était plus qu'un colifichet à mes yeux, plus qu'un héritage accidentel de ma belle-famille. Rachel le savait. C'était le dernier présent que Sherryl et Ethan m'avaient offert avant leur mort.

Et je venais de l'échanger pour aider Cathryn Deen, une inconnue.

Santa se leva lentement sans me quitter des yeux. Il était trop défoncé pour m'empêcher de sauter en contrebas et il le savait.

— Thomas... Je sais pourquoi tu es venu ici.

Il fit un signe de tête en direction du téléphone pour que je le lui rende.

— Comme je sais pourquoi tu n'aimes pas que le monde extérieur te trouve trop désinvolte, pourquoi tu te rends dans de pareils endroits pour contempler le vide et penser à ce qu'ont ressenti ta femme et ton fils. Mais crois-moi, un jour, tu regarderas vers le haut et tu verras les choses différemment.

Je fermai la montre, la glissai dans ma poche et reculai.

Je ne voyais que le vide.

Essoufflée par l'effort, Molly grimpa à l'échelle sur le toit en pente

douce de la maison de Mary Eve Nettie et s'assit à côté de moi tandis que le soleil se couchait. Or, rouge, lavande et rose, le ciel au-dessus de Hog Back était un concentré d'arc-en-ciel. La brume frangeait le sommet de la montagne et la nuit bleu foncé dans l'infini du ciel m'attirait imperceptiblement. Seul le toit de Mary Eve sur la crête de l'Indomptée offrait pareille vue sur les montagnes.

Un petit troupeau de daims – des biches au ventre arrondi pour la plupart, mais aussi des petits d'un an et de jeunes mâles aux bois à deux pointes – paissait dans un pré non loin d'une grange en ruine. Des oies sauvages picoraient près des daims. J'avais entassé des sacs de blé dans la grange des Nettie et j'en jetais plusieurs seaux par jour pour attirer les foules. Je ne chassais pas. J'aimais juste la compagnie.

— Je pense que Mary Eve apprécie qu'un bel homme soit assis sur son toit, chuchota Molly. Elle se trouve sûrement là-bas dans le pré à nous observer. Cette grosse biche aux yeux brillants ? Ouais. C'est elle. Mary Eve disait toujours qu'elle aimerait revenir dans la peau d'une biche. Manger, dormir, baiser et traîner avec ses amis. « Rester simple, mais élégante », aimait-elle dire.

— Je suis d'accord avec elle.

Molly me tapota le bras.

— Ta montre à gousset est en route pour New York. Anthony l'a récupérée il y a une heure. Il a promis de faire super attention.

Anthony Washington était le chauffeur UPS d'Asheville. Molly insistait pour qu'il mange à chaque fois qu'il faisait sa tournée à Crossroads. Contre des poulets, des quenelles et des biscuits, il remettrait la montre en main propre à la Trump Tower.

— Thomas, je...

— Ce n'est qu'une montre.

— Non, c'est faux. Merci, Thomas.

— Je l'ai fait parce que je veux cette maison.

— Tu ne sais pas mentir.

— Quand Cathryn Deen ira mieux, tu lui demanderas de me vendre la maison de sa grand-mère. On sera quittes. D'accord ?

— Tu devrais savoir que je ne conclus pas de marché avec des pochtrons qui sentent aussi fort que l'alambic de mon grand-père. Va mettre le nez dans un placard du café et inspire. Alcool de blé. Grand-père était un vieux chien intrigant et adultère qui a déshonoré la réputation des McKellan dans cette région pour des décennies. En plus, il m'appelait « le gros laideron » et racontait à tout le monde que je ne valais pas tripette. Tu ne veux pas avoir la même odeur que son souvenir ?

— C'est mon after-shave. Eau de Vodka. Ne change pas de sujet. Je veux cette maison.

Elle tapota le toit.

— Thomas, tu n'as pas besoin de cette maison vide. Tu as besoin d'un foyer.

— Sa jumelle n'existe pas. Je pourrais la restaurer dans les règles de l'art. J'ai l'argent, en dépit des apparences. Il n'y a pas grand-chose au monde que je peux protéger et préserver, mais cette maison ? Je sais que je peux la sauver.

— Moi qui croyais que tu restais à Crossroads pour ma cuisine.

— Je veux cette maison, répétais-je. J'ai vendu mon âme à ma belle-sœur pour toi. Je ne te demande qu'une chose en retour : assure-toi que Cathryn Deen me vendra cette ferme.

— Elle ne peut pas te la vendre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle en aura besoin quand je l'aurai convaincue de revenir vivre ici. Haut les cœurs ! Je suis sûre qu'elle appréciera tes projets de rénovation.

Molly me tapota le bras, renversa ma bouteille de vodka à moitié vide et redescendit. Je ramassai ma mâchoire inférieure tombée sur les bardeaux en cèdre du toit. L'alcool dégoulinait le long du pignon sans que je m'en préoccupe.

Dans la pénombre, Molly laissa derrière elle le sourire du chat d'Alice.

Cathy

— Des appels pour moi ? murmurai-je à l’infirmi ère.

— Non, madame Deen, pas aujourd’hui.

Ni appel, ni visite, ni mari, ni lobe droit.

Douleur. Sommeil. Douleur. Sommeil.

Pleurs.

Et pour couronner le tout, je souffrais de cauchemars. Chaque fois que je fermais les yeux, je prenais feu.

Deux semaines après l’accident, j’étais incohérente dans mes propos et je trouvais à peine les mots pour décrire ma vie. Aucun médicament n’annihilait complètement la douleur, rien n’apprivoisait mes cauchemars, rien ne me donnait le désir insatiable de boire les milk-shakes crayeux riches en protéines qu’un grand brûlé doit ingurgiter constamment s’il veut ravitailler un corps qui cherche désespérément à guérir.

— Soit vous buvez ces cocktails, soit les perfusions le feront à votre place, madame Deen, m’informa la nutritionniste qui me présentait une paille.

Je sirotai.

Gerald était venu me voir une seule fois, cinq petites minutes. Il avait revêtu par-dessus son costume sur mesure la tenue à la mode dans les unités des grands brûlés : charlotte stérile, masque, robe, gants. Je ne vis que ses yeux et je me dis que son regard répugné n’était que le fruit de mon imagination.

Ce n’est qu’un rêve, pensais-je. Le dégoût, les flammes. Un cauchemar de plus.

Cependant, j’étais attachée à mon lit par des tubes et des pansements et je ne pouvais bouger que mon index gauche afin d’appuyer sur le bouton d’appel et le goutte-à-goutte de morphine. La télévision de la chambre ne passait que des films approuvés par Gerald. Bien que droguée, j’étais à peu près certaine d’avoir vu Leo et Kate s’enlacer sur le *Titanic* une bonne quinzaine de fois.

La nuit, quand la télé était éteinte, Gwen Stefani chantait son rap de merde sans interruption. Maintenant, je sais quelle chanteuse ils

passent dans les ascenseurs en enfer. Seule au fond de mon lit dans l'obscurité, avec Gwen pour unique compagnie, je pleurais sans utiliser le moindre muscle de mon visage rôti, sans verser de larmes.

Énorme. Je deviendrai énorme à force de boire ces milk-shakes, me répétais-je. Terminé la bombe parfaite d'un mètre soixante-dix, taille 38.

Depuis toujours, ma vie tournait autour de ma beauté, sauf quand je rendais visite à Granny Nettie en Caroline du Nord. Papa, qui ne l'appréciait pas, désirait que son souvenir disparaisse. Je revenais de chacune des visites heureuse, bronzée, couverte de bleus à force de tomber des arbres, plus lourde de quelques kilos et plus informée sur les questions de politique, de droits des femmes et de religion. Mes tantes d'Atlanta détestaient Granny Nettie et poussaient papa à m'interdire de nouvelles vacances chez elle.

Vous voyez, je suis issue d'un mariage mixte. Mon père venait d'une vieille famille de riches Sudistes des basses plaines, d'Atlanta et de Caroline du Sud. Ma mère venait d'une famille de Sudistes montagnards, des Appalaches de Caroline du Nord occidentale. Ma mère mourut quand j'avais trois ans et Granny Nettie était bien déterminée à saper l'influence de mon père. Les Deen la traitaient ouvertement de sorcière rustre, voire pire. Ses épais poignets étaient agrémentés de bracelets funky constellés de rubis et de saphirs bruts qu'elle avait ramassés à la batée dans son ruisseau près de la ferme. Elle élevait des chèvres et faisait pousser des sapins de Noël, connaissait *Cats* par cœur, avait des amants, certains plus jeunes qu'elle, et ne niait pas que grand-père Nettie avait été descendu en 1967, au cours d'une dispute sanglante avec l'un de ses cousins cherokee dans la réserve de Qualla Boundary.

Ne pas grossir, ne pas s'épaissir, pensais-je, hébétée, dans mon lit. Les grosses n'ont pas de succès. Je dois faire des exercices isométriques pour garder la ligne. Contracte et relâche. Contracte et relâche. Si seulement je pouvais me souvenir où se trouvait mon cul.

Il fallait que je parle à quelqu'un, à n'importe qui. J'avais besoin d'une voix dans mon oreille valide, qu'on me dise que je serais vite sur pied. Mais Gerald contrôlait tout contact avec le monde extérieur. Pourquoi? Avait-il honte de moi ? Je me ferais belle pour lui s'il m'en donnait l'occasion. J'appellerais Luce, Randy et Judi, je prévoirais une mise en beauté.

Oui ! Dans quelques mois, une fois toutes les opérations et autres tortures terminées, je serais prête pour mon gros plan, monsieur DeMille. J'avais admiré trop de visages de vingt ans sur des actrices de cinquante pour perdre foi en la chirurgie esthétique d'aujourd'hui. Défigurée à vie, qui ça ? Moi ? Nan... Mensonges ! Cette rumeur vient d'une perfusion remplie de narcotiques altérant la réalité et procurant des hallucinations inspirées par la projection en boucle de *Titanic*.

Je pleurais à chaque fois que la musique enflait et que le paquebot, ce légendaire et magnifique insubmersible, coulait.

Thomas

Je souffrais d'une gueule de bois aux proportions épiques. À chaque fois que je levais la tête, un test de Rorschach me frappait entre les yeux. Un patchwork XXL à moitié fini était suspendu au chevalet dans la salle à manger du café. Le samedi soir, les petites mains de Crossroads se retrouvaient là. Molly prétendait que le motif était un ananas. Abstrait. Octogonal. Les rayons du soleil éclaboussaient le fatras de couleurs et me faisaient loucher.

Molly s'en moquait.

— Appelle ! m'ordonna-t-elle, les yeux rivés sur le combiné posé entre nous sur la nappe à carreaux. Il est presque midi en Californie. Je parie que Cathryn est réveillée et s'apprête à manger. Parfait. Les gens m'écoutent mieux le ventre creux.

Pas étonnant. Molly sentait toujours la farine et le sucre, même un après-midi de la semaine. Un vrai aphrodisiaque pour les affamés de l'esprit. Tel un coussin moelleux posé sur ses os, sa peau avait la douceur de la cinquantaine. Ses avant-bras trapus étaient couverts de taches ; ses mains puissantes et rapides. Molly était une tarte aux pommes vivante. D'un geste distrait, elle lissa les plis de son tablier. Ses doigts me montrèrent le téléphone.

Je lui avais promis une connexion téléphonique. Un appel, un contact personnel et rien d'autre. Cette idée de faire venir Cathryn Deen ici pour qu'elle vive dans la maison de sa grand-mère ! Ah la naïveté de Molly ! La maison des Nettie m'appartient.

Je poussai un long soupir, bus une gorgée de thé glacé si revivifiant et si sucré que ma langue se contorsionna, puis tapai le numéro que les larbins de Rachel avaient faxé au café. Nous aurions de la chance si Molly n'était ni ignorée, ni insultée, ni rembarrée. Je ne voulais pas qu'on fasse du mal à Molly. Ceux qui croyaient en la bonté des êtres humains méritaient la protection de ceux qui n'y croyaient pas.

Au bout de deux sonneries, nous arrivâmes à l'autre extrémité du continent.

— Service des grands brûlés, bonjour, répondit une voix officieuse de femme. Sécurité.

— J'aimerais parler à Cathryn Deen, annonçai-je sur le même ton. J'ai mon code de sécurité.

— Merci, monsieur. Veuillez taper les chiffres puis appuyez sur la touche étoile.

Je tapai un numéro à dix chiffres et appuyai sur la touche étoile.

J'entendis un clic. Plus rien. Nouveau clic.

— Unité des grands brûlés, bonjour, répondit une autre femme.

— Gerald Merritt...

— Monsieur Merritt ! Je suis si contente que ce soit vous. Votre femme ne dirait pas non à des appels plus fréquents de votre part. Son psychologue m'a demandé de vous dire qu'elle se sent très seule. Comme toutes les victimes de brûlures sévères, elle lutte contre des émotions contradictoires. En tant que chef des infirmières, je me dois de questionner votre décision d'interdire à ses amis d'appeler. Elle a besoin de contact avec le monde extérieur. Maintenir intacte son image publique semble un prix élevé à payer en de telles circonstances. Qu'est-ce qui pourrait vous faire changer d'avis ?

Voilà un scénario inattendu. Mentir sur mon identité pour que Molly entre en contact avec Cathryn Deen était une chose. Décider des privilèges téléphoniques de Cathryn Deen en était une autre. À l'évidence, son mari était un con fini.

Molly agitait les bras tel un moulin à vent. *Gerald*, articula-t-elle sans un bruit, *est une vraie bite de mule*.

Nous avions un consensus.

Je collai ma bouche contre le combiné.

— Votre requête est légitime. Ma femme a effectivement besoin de plus de contact avec ses amis et sa famille. Il se trouve qu'elle a une petite cousine en Caroline du Nord. Elle se nomme Molly Whittlespoon. À partir d'aujourd'hui, à chaque fois que Molly téléphonera, transmettez-lui son appel, je vous prie.

— Merveilleux ! Molly Whittlespoon. C'est noté. Je vous donne un numéro direct que Molly pourra utiliser. Votre femme n'est pas capable de décrocher mais, comme vous le savez, elle peut recevoir des appels via un haut-parleur. Quand je vous aurai mis en communication, n'attendez pas qu'elle réponde. Parlez.

Molly marmonna « Yes ! » et serra le poing en signe de victoire.

— Très bien, répondis-je sur un ton sec, à la Gerald. En fait, j'ai Molly sur une autre ligne en ce moment. Vous pouvez transférer son appel à ma femme et...

— Vous n'auriez pas pu appeler à un moment plus opportun ! Les infirmières changent les pansements de votre femme en cet instant précis et je suis sûre qu'elle a besoin d'entendre votre voix. Petit conseil : attendez-vous à des hurlements. Tous les patients hurlent lors du processus de débridement. Je préviens votre femme que vous êtes au téléphone.

— Attendez ! Ne...

Clic. Je croisai le regard horrifié de Molly.

— Je ne peux pas continuer à faire semblant...

Molly me prit la main.

— Il le faut. Cathryn a besoin de toi. Elle subit un débrichose... une épreuve qui m'a l'air terrible.

— Elle a besoin de son mari !

— Thomas, as-tu écouté cette fille ? Il ne lui rend jamais visite. Il ne l'appelle même pas. Il l'a abandonnée. Elle n'a pas besoin d'un homme comme lui, mais d'un homme comme... toi.

— C'est de la folie...

Clic.

— Gerald, supplia une voix douce et épuisée. Au secours.

Tout s'arrêta soudain. Je me focalisai sur la douleur transmise par sa voix. Tout à coup, peu importait que je ne sois pas Gerald. J'étais présent, lui pas. Cette bite de mule.

— Au secours, répéta-t-elle par deux fois.

— Cathryn...

J'essayai de lui parler avec douceur, avec tendresse. J'essayai de l'envelopper de compassion intime. Mon bon sens s'envola.

— Cathy, je suis là.

Silence à l'autre bout. Un silence de mort. Ma voix était-elle si différente de celle de Gerald ? Peut-être avais-je utilisé un surnom que Gerald n'employait jamais ? *Cathy*. Je me serais frappé. En face de moi, Molly s'approcha du combiné et pencha la tête pour mieux entendre. Résonnèrent des bruits de métal, des instruments de chirurgie cliquetant sur des plateaux. Des bruissements. Un appel de détresse au loin. Cathryn qui gémissait.

— Désolée, je ne te snobais pas, finit-elle par chuchoter. J'ai eu une petite baisse d'énergie quand l'infirmière m'a... Je n'avais plus les idées très claires.

Soudain me parvint un son auquel je ne m'attendais absolument pas. Un éclat de rire. Faible et déchiré. Un cri de guerre.

— Moi qui trouvais qu'une épilation du maillot était douloureuse.

Nouveau bruit métallique. En arrière-plan, une infirmière s'adressa à elle.

— Cathryn, inspirez un bon coup. Je vais frotter cette zone écorchée. Vous allez saigner, mais c'est normal.

— Mon Dieu... soupira-t-elle. Rien n'est normal ici.

Ma respiration me trancha la gorge.

— Inspire, Cathy. Inspire doucement. Tu peux le faire.

Elle gémit à nouveau, puis rit. Son rire s'acheva en halètement.

— Désolée... d'être une chochette.

— Non, mon ange.

Mon ange ! Molly me sourit avec fierté. Je lui répondis par un froncement de sourcils. J'étais dedans jusqu'au cou et je n'envisageais pas une seule seconde de m'arrêter là.

— Tu es forte, Cathy. Tu es une survivante, pas une chochette.

Parle-moi, mon ange. Raconte-moi ce qu'il se passe.

— Ils appellent cette procédure le... débridement. Ils feraient mieux de l'appeler... torture.

Nouveau son inquiétant. Nouveau gloussement malheureux.

— Débridement, débriefing, débris de moi... Ah ! Stop, stop ! Je vous en prie. Je gèle.

Elle claquait des dents.

— On fait une pause, déclara l'infirmière. Je penche un peu plus les lampes, parce que je ne peux pas vous couvrir d'un drap tant que nous n'en avons pas termin é. Là. Vous avez chaud ? Je sais que ces ampoules sont affreusement lumineuses.

— Comme si je bronçais... sur une plage de nudistes... malsaine.

Des perles de sueur coulèrent sur mon front quand je réalisai ce qu'elle venait de dire. Elle était allongée là-bas, nue, en sang, la chair à vif. Et elle croyait partager cette souffrance intime et humiliante avec son cher mari.

Cela aurait dû être ainsi. Où se trouvait ce salaud ?

— Gerald ? grommela-t-elle. Essaie de venir me voir... cette semaine. Je suis un peu carbonisée, mais...

— Tu restes la plus belle femme du monde, bafouillai-je, la voix rauque, comme si je le pensais.

Je le pensais.

Elle poussa un gémissement.

— Je n'aurais jamais cru... que tu le redirais un jour. Je t'aime.

— Je... *Ne le fais pas. Tu vas trop loin.* Je t'aime aussi.

Nouveaux sons entrecoupés. J'avais réussi à la faire pleurer. Elle pleurait parce que son mari lui avait déclaré son amour. Parce qu'elle pensait que son mari ne l'aimait plus. J'aurais aimé avoir une petite discussion avec Gerald. Dans le style des montagnes. Je lui aurais botté le cul en bon péquenot de Caroline.

Molly me tira par la manche.

— Et moi ? chuchota-t-elle. Présente-moi.

— Cathy, j'ai quelqu'un de spécial en ligne. Tu vas trouver ça un peu bizarre, vu que tu n'as pas eu de nouvelles de la famille de ta mère depuis très longtemps, mais une de tes cousines m'a contacté. Elle vit en Caroline du Nord et...

— Bonjour, Cathryn Mary Deen, cria Molly. Cathy Deen, je suis ta cousine Molly ! J'étais l'une des meilleures amies de ta maman et la dernière fois que tu as rendu visite à ta Granny Nettie, alors que tu n'étais qu'une petite fille, je suis passée avec mon fils, Jeb, et nous avons pris un merveilleux déjeuner tous les quatre. Ta grand-mère était une cuisinière hors pair et aujourd'hui, je fais des biscuits selon sa recette. J'aimerais savoir, Cathy...

— Des biscuits ! s'exclama Cathy.

— Des biscuits, répéta Molly. Je vends les biscuits de ta grand-mère.

— Des biscuits...

Nostalgie, urgence, connexion. Le mot magique.

— Je suis désolée, Cathryn, les interrompit une infirmière. Nous devons reprendre les soins. Essayez de vous détendre. Inspirez profondément.

— Molly, vite ! Parle-moi, la supplia Cathryn. Parle-moi des biscuits de Granny Nettie. De la Caroline du Nord. De sa maison. Est-elle encore debout ? Aide-moi à penser à autre chose qu'à ce débris de moi. Biscuits. Biscuits. Tu ne sais pas ce qu'ils signifient pour moi. Je veux tout savoir sur Granny Nettie, ses biscuits, toi, là-bas...

— Oh doux Jésus, oui, bien sûr.

Les yeux brillants de Molly reflétaient sa victoire. Elle se lança dans un discours fervent sur le café, son menu, le secret d'une bonne cuisson, l'art de la pâte feuilletée. Un système solaire dans lequel la douleur, les pinces chirurgicales arrachant des tissus morts sur des nerfs à vif, l'humiliation d'être nue, la solitude, les inconnus comme moi qui se faisaient passer pour des maris aimants n'existaient pas. Molly offrit à la fille de la cousine du mari de sa cousine un monde réconfortant qui tournait fidèlement autour d'une orbite large et dorée, le biscuit éternel.

Cathryn ne dit pas un mot après cela, mais ses gémissements de douleur et ses gloussements étouffés ponctuaient les anecdotes de Molly, le cliquetis métallique des instruments chirurgicaux et le bruit sourd de la gaze ensanglantée qui tombait sur le plateau.

La tête penchée, les yeux clos, je ne bougeai pas de ma chaise.

Cela peut sembler idiot, mais je tombai amoureux de Cathryn Deen ce jour-là. Un après-midi de semaine au café, sous le frais soleil de printemps, alors que je faisais semblant d'être son mari, sous les octogones psych édeliques d'un patchwork baptisé « Ananas », au téléphone. Je m'étais trompé à son sujet. Elle était forte et intelligente, elle se souciait de son héritage et de sa famille. Et je me souciais d'elle.

Tous les patients hurlent lors du débridement, avait affirmé l'infirmière.

Pas Cathryn Deen.

Pas Cathy.

Cathy

Comme elles sont drôles les conversations que l'on a avec soi-même alors qu'on est plongé dans une stupeur médicamentée, nue sur une table métallique, sous des lampes à infrarouge, pendant qu'une infirmière racle les endroits où votre peau devrait se trouver.

Je suis une femme à présent. Gerald me considère comme une femme. Il n'avait jamais utilisé ce mot avant. J'étais une « fille », pas une femme. Une fille magnifique, somptueuse. Peut-être que « femme » est le seul terme adéquat aujourd'hui. Une marque d'affection par défaut.

Non, cela sonnait comme un compliment. Il paraissait sincère.

Cela ne lui ressemble pas.

Il t'a appelée « Cathy ». Si intime. Si doux.

Il déteste les surnoms. Ses camarades de pensionnat l'appelaient « la Gerbille ».

Il avait une voix si tendre. Une lotion chaude. Profonde, apaisante, compatissante.

Tu vois ! Ce n'est pas Gerald.

Il t'aime. Il te l'a dit.

Alors pourquoi ne te rend-il pas visite ? Pourquoi ne téléphone-t-il pas ?

Il a appelé. Et il t'a offert un présent. Molly Whittlespoon.

Oui, tu as raison. Il t'aime.

— Madame Deen ? Un paquet pour vous, m'annonça une infirmière. Une livraison express par UPS, de la part de Molly Whittlespoon, en Caroline du Nord. Voulez-vous que je l'ouvre ?

— Molly ?

Je frappai mon goutte-à-goutte de morphine, attendis que la douleur s'éloigne un peu et levai à peine la tête. Mon côté droit, encore couvert de bandages épais, me faisait l'effet d'un steak cru sous un tas d'éponges. Les physiothérapeutes venaient tous les jours et me demandaient de soulever diverses parties pansées de mon corps.

Emmaillotée à la mode antiseptique en vogue, l'infirmière posa un grand carton sur ma table de chevet, coupa le scotch et ouvrit. Mon cœur frémissant combattit une intraveineuse d'anxiolytique. Molly. La cousine du mari de ma cousine. Quand je n'étais pas sous sédatifs et traumatisée, je me souvenais vaguement d'une petite femme brune et enjouée qui avait rendu visite à ma grand-mère pendant un de mes séjours en Caroline du Nord. Dans ma condition altérée actuelle, mon cerveau se rappelait Molly en tant qu'essence de la vie. Molly était un biscuit.

Un biscuit aimant et réconfortant. Merveilleux.

L'infirmière souleva une poignée de quelque chose.

— Des CD ! s'exclama-t-elle. Bonnie Raitt. Rosanne Cash et les... Fendeuses de Bûches !

— Mes nouvelles chanteuses préférées.

— Les Fendeuses de Bûches ?

Mon esprit embrumé ne put lui fournir d'explication. Les sourcils

froncés, je passai en revue les nombreuses anecdotes fascinantes que Molly me racontait à chaque appel. Vu qu'elle téléphonait deux fois par jour pendant mes séances de débridement et parlait sans interruption pour me distraire, j'avais moult détails à réorganiser. Une de ses voisines possédait des vergers. Pendant son temps libre, sa copine et elle écrivaient des chansons et jouaient de la guitare sèche dans un groupe de filles – les Fendeuses de Bûches.

— Ce sont des lesbiennes, appris-je à l'infirmière. Des musiciennes lesbiennes. Oh ! Elles cultivent des arbres fruitiers aussi.

Elle posa les CD sur le côté.

— Qui l'aurait cru ? Avec un nom pareil ! commenta-t-elle.

Puis elle sortit du paquet deux boîtes isothermes scotchées avec soin.

— Elles doivent contenir des denrées périssables. Il y a des packs réfrigérés.

— Réfrigéré. J'adore ce mot.

Nouveau coup de ciseau. Elle enleva le couvercle d'une tasse, l'approcha de son masque facial et renifla.

— On dirait de la glu blanche. Je suis végétalienne et je peux vous assurer que cette matière blanche et gélatineuse sent le lait. Beurk...

Ma tête se souleva de cinq bons centimètres de mon oreiller.

— De la sauce crémeuse !

Elle reposa la tasse, ôta le couvercle de la seconde boîte, haussa les épaules en voyant le contenu qu'elle soumit à mon examen.

— Des biscuits ! tonitruai-je.

J'avais mal tellement mon excitation était grande. Après m'être effondrée sur l'oreiller, je marmonnai :

— Coupez les biscuits en morceaux. Plongez-les dans la sauce et apportez-les-moi.

— Mais c'est froid !

— Tant mieux. Rien de chaud. Jamais plus.

Elle enfila ses gants stériles, me prépara une petite assiette de biscuits trempés dans la sauce froide puis me l'apporta. Toujours dans les vapes, je tendis la main gauche vers l'assiette, attrapai un bout de biscuit et, traînant l'intraveineuse tel un cyborg très bronzé, j'enfournai la nourriture. Bouche bée, l'infirmière se dépêcha de me flanquer une serviette sous le menton. Des miettes de biscuits et des gouttes de sauce froide dégringolaient sur le tissu. En larmes, je mâchai joyeusement.

Maintenant, je n'étais plus seule. J'avais Molly Whittlespoon, Bonnie et Rosanne, les Fendeuses de Bûches, et les biscuits de Granny Nettie.

De la nourriture sudiste pour l'âme.

Thomas

Tu as menti à Cathryn Deen. Tu l'as trompée. Elle l'a deviné à l'heure qu'il est. Elle doit penser que tu es un de ces escrocs qui essaient de l'exploiter. Nom de Dieu ! Pourquoi as-tu laissé Molly t'entraîner dans cette histoire ?

À moitié nu, souffrant d'une gueule de bois terrible, armé d'une brosse à dents et d'un déodorant, je me trouvais dans les toilettes extérieures pourvues de lavabos du café. Les « Cabinets d'art moderne », comme tout le monde les appelait, ressemblaient à un musée d'art populaire doté de plomberie. Les artistes en visite avaient dessiné un zoo entier d'animaux abstraits. Une scène de l'arche de Noé vagabondait au plafond et une bande de dindes roses vivait dans l'étroite alcôve où se trouvait la cuvette. Assis sur un siège couvert de truites bleues, l'amateur d'art moyen avait la garantie d'un mouvement d'intestins en dix secondes chrono.

Au-dessus du lavabo, des cailloux en quartz laiteux avaient été collés en un arc de cercle rococo sur une vieille armoire à pharmacie. Au-dessus de l'urinoir, des dizaines de pointes de flèches se dirigeaient vers un soleil en papier mâché enroulé de fil de fer barbelé rouillé. Cette œuvre transformait le simple fait d'uriner en un exercice de contemplation surréaliste.

Les Cabinets d'art moderne dataient des années 1940, quand les parents de Molly avaient bâti l'épicerie en rondins près de leur ferme et installé des pompes à essence dans leur cour. À l'époque, les Cabinets attiraient les voyageurs épuisés grâce à leurs ampoules électriques et à leur chasse d'eau, deux denrées rares dans les montagnes. On peut dire que ces toilettes furent la première attraction touristique moderne de la vallée. Aujourd'hui, elles oscillaient entre légende originale et source d'inspiration pour les amateurs d'art populaire. À Asheville, presque toutes les galeries d'art vendaient des œuvres célébrant les toilettes de Crossroads. Photos, tableaux et même une sculpture en papier toilette.

J'enlevais la bave de bouc de mon visage après une nuit passée dans mon pick-up avec Banger, quand Molly tambourina à la porte en bois

délabrée. Le verrou lâcha, ce qui arrive quand on frappe à une porte vieille de soixante ans, décorée de lézards verts aux yeux roses. J'envisageai de plonger dans le trou des toilettes avec la truite et les dindes, mais comme j'étais en tenue décente – jean taille basse et un mètre carré de barbe brune par-dessus mon torse nu – je me contentai de fixer Molly et de froncer les sourcils.

— J'aimerais crier et rougir mais j'ai la gueule de bois, déclarai-je, impassible.

— Cathryn a reçu notre paquet. Elle a adoré !

— Elle n'a pas deviné que c'était moi qu'elle avait eu au téléphone et non son mari ?

— Non ! Elle est heureuse de croire en tes paroles. À partir d'aujourd'hui, je lui envoie un colis par semaine. Biscuits, sauce et cadeaux. Je compte sur toi pour trouver des idées qui la ragaillassent.

Pour Molly, les gens reprenaient toujours le dessus à la fin. Je rangeai ma brosse à dents dans mon nécessaire de rasage.

— Je peux peut-être lui trouver une machine à voyager dans le temps sur eBay ? proposai-je calmement.

— Non, mais tu peux trouver un téléphone et la rappeler.

Je me figeai.

— Ne tentons pas le diable.

— Il n'y a pas de mal à dire un pieux mensonge en des moments difficiles.

— Quand je t'aurai dénoncée à Cleo, elle te demandera de lui rendre son bracelet *Que ferait Jésus ?*

— Qui cela gênerait que tu fasses semblant d'être Gerald ?

— Cela n'est pas honnête envers elle ! Si son mari est un bon à rien, c'est un bon à rien. Je risque d'empirer les choses.

— Peuvent-elles être pires qu'elles ne le sont déjà, Thomas ? Sa vie est en vrac. Elle arrive à peine à formuler une phrase entière vu qu'ils la bourrent de médicaments. Mais elle m'a dit à quel point elle était heureuse que son mari nous ait mises en contact. Thomas, que craignons-nous de ce taureau sans cœur ?

— Il lui rend peut-être visite, ou bien il lui téléphone et elle a les idées embrouillées.

— Même une femme droguée sait quand son homme l'a abandonnée. Thomas, s'il te plaît...

— Non. Elle finira par découvrir la vérité et elle sera choquée qu'un inconnu ait envahi ainsi sa vie et abusé de sa confiance. Elle me traitera d'escroc.

J'hésitai avant de lancer un regard lugubre à Molly.

— Elle pensera peut-être la même chose de toi, ajoutai-je.

Molly resta bouche bée. Elle n'avait pas envisagé les choses sous cet

angle.

— Oh ! Mon Dieu.

— Je suis désolé. Tu ne sais pas à quel point j'aimerais l'aider.

Après une seconde de réflexion, je rectifiai mon tir.

— Parce que je veux la maison des Nettie.

— As-tu lu les journaux à scandale cette semaine ? Toutes ces unes effroyables ! « *Défigurée à vie. Une carrière jetée aux flammes. L'autoroute du cauchemar pour la reine de beauté.* » Ils ne parlent que d'horreur, de tragédie, de mutilation. D'après eux, Cathryn ne serait plus bonne à rien. Et toutes ces stars de la télévision qui débattent de la « culture de la beauté, de la renommée, de la célébrité »... Pas un seul d'entre eux ne reconnaîtrait la culture de la décence si elle bondissait de leur Martini à dix dollars et leur mordait le derrière ! Le nez froncé, ils montrent des extraits de la vidéo prise par ce photographe sordide en feignant d'être horrifiés.

— Quand il s'agit d'« information », rien ne me surprend plus. Ils veulent nous vendre du mélodrame et faire du fric. Et je ne te parle pas de la propagande pour la cause politique du jour.

— À la radio le matin, les animateurs se moquaient d'elle. Tu sais ce qu'une de ces crapules a osé dire ? « Mettez-lui un sac sur la tête. Je m'occupe du reste. » Pourquoi les hommes parlent-ils ainsi ?

— Je ne parle pas ainsi. Pike non plus. Jeb et Bubba non plus. Mon frère non plus. Ne nous mets pas dans le même panier, je t'en prie.

— Je sais, je sais ! Mais je ne comprends pas ces types qui parlent des femmes de cette manière !

— Ce sont des imbéciles. Ils ouvrent la bouche comme les gorilles crient et se frappent le torse. Parce qu'ils se sentent vulnérables en présence d'une femelle de leur espèce. Ils veulent qu'elle soit soumise.

Histoire d'alléger ma diatribe, je serrai mon T-shirt contre mes pectoraux nus.

— En parlant de vulnérabilité et de soumission, je ne dirais pas non à un peu d'intimité.

— Te sentirais-tu menacé par les femmes ?

— Absolument. Mon vieux nous a élevés ainsi, mon frère et moi : les filles peuvent nous frapper, pas question de riposter. Cette règle est à la fois littérale et métaphorique. Elle inclut une liste exhaustive de comportements dignes d'un gentleman.

— Belle idée ! J'aurais beaucoup aimé le rencontrer. Un homme bon. Un gentleman. Les hommes devraient respecter les femmes. Nous sommes tout ce qu'ils ont !

— Les femmes peuvent se montrer aussi cruelles que les hommes. Ce traitement obscène de Cathryn ne relève pas du sexisme. C'est une question de jalousie et d'argent, de pouvoir et de coupable idéal. La société place des personnes extraordinaires sur un piédestal... avant

de les renverser.

— Ce n'est pas juste pour autant.

— Tu sais quoi ? La vie n'est pas juste.

— Que va-t-elle ressentir quand elle sortira de son cocon et s'apercevra qu'elle est la risée du monde ? Que certaines personnes sont contentes de son malheur ? Que ces personnes se font de l'argent sur son dos ? Je n'en reviens pas que le photographe n'ait pas été inculpé. Elle allait vite, d'accord, mais il l'avait prise en chasse !

Molly secoua la tête et sortit en claquant la porte. J'enfilai mon T-shirt et passai quelques secondes à chercher un nouvel endroit où revisser le loquet dans l'encadrement de la porte grêlée. Ses mots résonnaient en moi. Je détestais ce qui arrivait à Cathy et je n'affectionnais pas mes condisciples, surtout les jours où ils détournaient des avions de ligne remplis d'innocents sur des gratte-ciel remplis d'innocents. Peut-être devrais-je devenir pasteur ? Je pourrais prêcher sur la nature malfaisante de l'homme. Alléluia ! Mais je doutais que les fidèles veuillent écouter ma bonne parole.

Pourquoi Dieu avait-il offert à Cathy tout ce dont une femme pouvait rêver et le lui avait-Il repris d'un coup ? La mauvaise blague... Pourquoi laissait-Il ses enfants mourir dans d'atroces souffrances ? Pourquoi Dieu, l'univers, le destin... s'en était-il pris à Cathryn Deen comme il s'en était pris à Sherryl et Ethan ? Oui, laissez-moi prêcher. Je dirais aux gens que Dieu s'en fiche.

Si Dieu existait, s'Il avait des projets pour Cathy et moi, il fallait à présent qu'Il nous montre le chemin.

Cathy

Un jour à marquer d'une pierre blanche au Royaume des Actrices Cramées. Je parvins à m'asseoir. Enfin, à moitié. Et au lieu d'être nue, j'eus le droit de porter une superbe blouse d'hôpital très chic qui couvrait le côté relativement indemne de mon corps. Ma peau pelait comme une orange. Si je ne prenais pas suffisamment de stéroïdes pour alimenter une équipe de base-ball entière, les démangeaisons étaient insupportables.

Lentement, je mâchai les dernières cuillerées de sauce froide et de biscuits tout en regardant la millième rediffusion de *Titanic*. J'avais d'autres films à ma disposition, mais j'avais développé une tendresse particulière pour les icebergs et l'eau. Tout ce qui était humide et frais. Il n'y avait pas d'incendie dans le *Titanic*.

Une infirmière entra.

— Vous ne voulez pas que je réchauffe votre plat ?

— Non merci.

J'avais aussi une légère aversion pour les aliments chauds. Je ne pouvais pas les ingurgiter. La chaleur, sous toutes ses formes, ne devait pas s'approcher de moi. Pour l'instant, j'avais réussi à duper les psys. Ils me répétaient que les peurs irrationnelles étaient fréquentes chez les grands brûlés, que les idées et les réactions excentriques étaient normales. De mon côté, je leur marmonnais que la sauce blanche froide était un délice dans le Sud. *Ah ! Je les avais bien eus !*

— Vous avez de la visite, continua l'infirmière qui me prit mon plateau.

Gerald ! Enfin ! Par instinct, je levai la main gauche pour vérifier mon maquillage et ma coiffure, mais elle fut stoppée par une attache trop courte. De temps en temps, je me rendais compte que mon bras était peut-être attaché pour que je n'arrache pas mes pansements et voie mon visage meurtri. J'étais la femme bionique reliée à diverses intraveineuses.

— De quoi j'ai l'air ? demandai-je à l'infirmière avec excitation.

Elle me dévisagea sous son masque.

— Mieux de jour en jour.

Hé ! Bonne nouvelle !

Elle ouvrit la porte, fit entrer un inconnu en uniforme antiseptique et nous laissa seuls. Je clignai des yeux, fronçai les sourcils. L'inconnu resta sur le seuil de la porte, comme si j'étais contagieuse.

Ce n'était pas Gerald. Cette personne vêtue d'un masque et d'une blouse avait des jambes de femme et du mascara. Elle tenait contre elle une enveloppe en plastique transparent remplie de papiers. Le visage de l'inconnue, le contour de ses yeux, son front sous la charlotte stérile, étaient plus blancs que mes draps et perlaient de sueur. Par contre, elle ne cillait pas. Une femme aux yeux de requin.

Mon Dieu...

— Soit vous êtes agent, commençai-je. Soit femme de loi.

— Femme de loi, madame Deen. L'une des avocates de M. Merritt.

— Je ne vous connais pas.

— Nous ne nous sommes jamais rencontrées. Je suis une... spécialiste.

Mon Dieu...

Elle avança de quelques pas tout en sortant un document de son enveloppe.

— D'abord, M. Merritt m'a donné l'autorisation de relayer ce message personnel.

Elle se racla la gorge avant de poursuivre :

Cathryn,

Toi et moi avons un partenariat fondé sur ce que tu représentais.

Aujourd'hui, je considère notre mariage comme nul et non avenue. Tu as choisi de ne pas rouler prudemment. Tu as choisi de conduire cette affreuse voiture de sport indigne de toi, malgré les nombreuses fois où je t'ai suppliée de prendre soin de ton image publique. Tu as choisi de te passer de tes gardes du corps, au mépris de ta protection et de mon investissement dans ton avenir. Je suis désolé, mais tu as trahi ma confiance et aujourd'hui, tu dois en accepter les conséquences.

L'avocate rangea la lettre dans l'enveloppe et me regarda avec fermeté derrière son masque.

— En vertu des statuts de la Californie et des arrangements de votre contrat pré-nuptial signé par les deux parties, M. Merritt demande le divorce. J'ai prévenu votre avocat. Voici une copie du dépôt.

Puis elle posa l'enveloppe en plastique sur le bassin hygiénique à côté de moi.

— Sur ce, bonne... Euh, désolée.

Elle quitta la pièce.

L'homme qui avait juré de m'aimer jusqu'à la fin de mes jours devant Dieu, un prêtre et cinq cents amis proches lors d'une cérémonie à un million de dollars sur une plage privée de Hawaii, avait décrété que je n'étais plus un investissement rentable.

Il a peut-être raison. Tout est ma faute. Cet accident... Je suis laide, et je mérite d'être punie.

Au bout de quelques instants, je m'aperçus que je bougeais un peu ma main valide et je me mis à tapoter la seule partie de mon corps que je pouvais atteindre : ma hanche gauche.

Là, là, tout va bien se passer.

Même moi, je ne me croyais pas.

Thomas

Le week-end de Pâques annonçait le début de la saison touristique du printemps dans les montagnes, et le café se transforma en asile de fous. Des arômes merveilleux s'élevaient des casseroles sur la grande table chaude. Gratin de courges et de pommes de terre saupoudrées de fromage, pain de viande et purée de maïs à la crème, feuilles de navet remplies de morceaux de jambon, pour n'en citer que quelques-uns.

— Jésus n'est pas revenu d'entre les morts pour que tous ces gens aillent camper ! s'écria Cleo, tandis qu'elle s'emparait d'assiettes pleines et se rendait en salle.

Un sourire aux lèvres, Molly remuait du chou vert.

— Le Seigneur comprend leur besoin de communiquer avec la nature et de manger mes plats.

Alors que je remplissais le lave-vaisselle, Pike entra. Après avoir jeté son Stetson sur une pile de casseroles propres, le shérif aida Becka et Jeb à mettre de grands pichets de cocktail à la pêche dans un carton. Un membre du nouveau club de golf de Turtleville organisait un pique-nique de Pâques. Qui savait que Jésus avait ressuscité au niveau du dix-huitième trou ?

— Poker à 21 heures pile samedi soir dans mon bureau, annonça Pike à son gang. Ma tournée de lapins en chocolat.

Le « bureau » de Pike était en fait une vieille caravane comprenant une table de poker, un vieux frigo Coca-Cola rempli de bière et un auvent en bois à l'arrière où ses invités pouvaient cracher, fumer et pisser comme des hommes sur un tas de bois. En d'autres termes, l'endroit parfait.

— Rappelle-moi... Je t'ai pris combien la semaine dernière ? lui demandai-je.

— 250 dollars et 52 cents, grommela Pike. Tu veux une autre reconnaissance de dette ?

— Non. Ce sera deux lapins en chocolat. D'avance.

— Quelqu'un allume la télé ! ordonna Molly qui sortit du four une grande plaque couverte de biscuits. C'est l'heure d'*Entertainment Tonight*. Ils donnent parfois des nouvelles de Cathy. Elle ne regarde pas cette émission et je lui ai promis de lui signaler chaque ânerie qu'ils diront sur elle.

— Comme s'ils avaient l'habitude d'en raconter, ironisa Jeb qui se baissa quand sa mère lui lança un biscuit.

Il l'attrapa au vol et se réfugia dans un coin pour le manger. On ne gaspillait pas les biscuits au café, même ceux qui servaient de projectile. Au déjeuner et au dîner, Molly les proposait avec du beurre et du miel. Au petit déjeuner, elle les noyait sous de la sauce crémeuse agrémentée de bouts de saucisse épicée. Si Dieu existait, Il servait ce plat au paradis. Sans les bouts de saucisse pour les anges kasher et les végétariens.

— Thomas, ces tables sales n'attendent pas la fin de ta gueule de bois ! s'exclama Molly, tandis que je finissais d'installer les assiettes dans le lave-vaisselle. Active un peu.

— Je ne suis pas payé pour travailler sous pression. En fait, je ne suis pas payé du tout.

— Tu manges gratis et tes congénères t'aiment comme tu es. Que voulez-vous de plus, monsieur Mitternich ?

Elle me tendit un biscuit... qu'une main noire intercepta.

— Eh bien, merci, madame Molly, répliqua Anthony, le livreur

d'UPS qui était entré par la porte de derrière. Mange mes miettes, petit Blanc.

— Tu es en uniforme. Ce n'est pas contraire au règlement de manger mon biscuit pendant tes heures de boulot ?

— J'ai effectué ma dernière livraison à Turtleville il y a une demi-heure. Je rentre chez moi à Asheville dès que Molly m'aura préparé ma commande. J'ai promis à ma femme de rapporter le dîner ce soir.

— Ça te dirait un poker ce week-end ? Il y a des lapins en chocolat à gagner.

— Je préférerais le samedi d'après. Ma femme va voir sa mère à Detroit.

— Je te garderai peut-être un biscuit. Ou peut-être pas. Tout dépend si j'ai mon quota.

Molly me lança une lavette au visage.

— Chut ! L'émission commence.

Elle appuya sur la télécommande et, soudain, le générique nous creva les tympans. Une blonde guillerette apparut à l'écran.

— Rebondissements dans l'histoire tragique de Cathryn Deen ce soir, annonça-t-elle. Au bout d'un an de mariage, son époux a demandé le divorce et nous venons juste d'apprendre qu'une infection a renvoyé Cathryn Deen en soins intensifs. Les médecins jugent son état sérieux.

Molly se figea. Moi aussi. Quand elle se tourna vers moi, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Elle va mourir, lâcha Molly.

Je secouai la tête.

— Pas si je peux l'en empêcher.

Cathy

À présent, le monde entier savait que Gerald m'avait quittée.

Le malaise qui s'empare des survivants d'incendie après quelques semaines de traitement est assez pénible sans qu'en plus, l'être aimé les abandonne. Les équipes médicales vous considèrent comme un animal de laboratoire, les médicaments vous volent vos journées, vous ne disposez d'aucun miroir et vous commencez à croire que vous n'existez pas. Ajoutez le rejet brutal de l'homme qui a juré de vous aimer pour le meilleur et pour le pire, et vous vous évaporez.

Je me sentais... morte.

La veille de Pâques, je gisais sur mon lit d'hôpital, hébétée de stupeur, dans une chambre calme et sombre, l'esprit errant entre des souvenirs douloureux de Gerald et des rêves étrangement colorés où des animaux bizarres grimpait aux murs avant de tomber du

plafond, carbonisés. Soudain, une voix masculine s'adressa à moi par le haut-parleur.

— Cathy, je m'appelle Thomas et je vais te décrire le coucher du soleil au-dessus de Hog Back Mountain aujourd'hui, depuis le porche de la maison de ta Granny Nettie.

Sa voix grave m'était vaguement familière. L'avais-je déjà entendue ? Je l'associais à une notion de confort.

— Bonjour, Thomas, répondis-je, sans ouvrir les yeux.

Inutile de faire les présentations. Je connaissais cette voix...

— Je passe une mauvaise journée.

— Je sais, mon ange.

— Je ne comprends pas. Pourquoi moi ?

— Je croyais que les malheurs n'arrivaient qu'aux autres. C'est faux.

— Le méritais-je ? Je ne vois pas ce que j'ai fait de mal !

— Tu n'as rien fait de mal, Cathy.

Peut-être imaginais-je cette voix ? Peut-être un ange me parlait-il ? On ne devrait jamais ignorer les anges.

— Comment en es-tu aussi sûr ?

— Je suis expert en culpabilité.

— Pourquoi ?

— Ma femme et mon fils sont morts dans un accident. Si j'avais agi différemment, ils seraient peut-être encore vivants à cette heure-ci. Mon fils au moins. J'étais censé le garder ce matin-là, mais j'avais un projet à rendre. Ma femme et moi nous disputons toujours à ce sujet : qui de nous deux avait l'agenda le plus important. J'ai insisté pour qu'elle l'emmène avec elle.

— Oh Thomas ! Je suis désolée.

— J'ai toujours cru que ceux que j'aimais étaient protégés par une sorte de bulle magique, simplement parce que je les aimais. Si Dieu existe, Il voudrait que les miens ou moi soient à l'abri du danger. J'étais quelqu'un de bien. Je n'avais jamais fait de mal à personne de manière délibérée, alors pourquoi Dieu me punirait-Il ? Et puis un événement grave est survenu, si horrible que je n'aurais pu l'imaginer. Toutes mes idées sur le destin, la chance, la justice sont passées par la fenêtre. Depuis, j'ai l'impression de vivre sur les ruines de la maison que j'ai toujours habitée. Logiquement, je sais la reconstruire, mais ce ne sera plus jamais la même. Je ne sais pas par où commencer.

— Vide. Si vide. Je comprends.

— Je ne suis ni pasteur, ni philosophe, ni thérapeute, mais j'ai passé beaucoup de temps à essayer de comprendre pourquoi les gens souffrent. D'après les bouddhistes, le but n'est pas de l'expliquer mais de le prendre à bras-le-corps et de voir quel bien il en ressort pour les autres et soi-même.

— Après la pluie... le beau temps.

— Exactement. Les musulmans, eux, considèrent la souffrance comme une épreuve divine que nous devons tous subir. L'affrontons-nous avec espoir, patience et courage ? Sans souffrance, pas de salut...

— L'islam, ce n'est pas pour les mauviettes.

— Oui. Pas de marge de manœuvre.

— Quant aux épiscopaliens... Les meilleures bouchées !

— Pardon ?

— Ma famille en faisait partie. Mes tantes disaient toujours... les épiscopaliens sont plus respectables que les unitariens et servent de meilleurs... hors-d'œuvre.

Thomas, mon mystérieux confident, émit un bruit. Un gloussement ! compris-je, malgré mon apathie et le brouillard provoqué par les médicaments. *Je l'ai fait rire !* Imaginez un peu. Une partie de moi était peut-être encore charmante...

— Continue de parler, lui demandai-je.

— Tu t'y connais en base-ball ?

— Mon père m'emmenait souvent voir des matchs. Le seul passe-temps que nous partagions.

— Allons assister à un match ensemble quand tu iras mieux, d'accord ?

— D'accord. En attendant, remonte-moi un peu le moral.

— Quand on a tout perdu, dis-je lentement, on devient aveugle. On s'assoit dans le noir et on attend que la lumière revienne. Elle s'infiltre par-ci, par-là, juste assez pour nous garder en vie. Notre boulot, c'est de croire que la lumière éclairera un jour toute la pièce.

— Je suis complètement aveugle.

— Je sais, mais ne baisse pas les bras.

— Qu'est-ce qui m'en empêche ?

— Nous avons rendez-vous au stade.

— OK.

— Tu as souri !

— De travers. Tout mon côté me fait mal.

Je me tus quelques secondes avant de reprendre sur un ton bourru.

— J'avais promis de te décrire le coucher du soleil depuis le porche de la maison de ta grand-mère. Prête ?

— Oui, le coucher du soleil. Aide-moi à voir sa lumière.

— Je suis assis sur les marches en pierre. Elles sont en granit gris veiné de quartz blanc, usées au centre, teintées de mousse verte aux extrémités. De minuscules fleurs sauvages jaunes poussent au pied de chaque marche et entre les dalles qui partent du porche. J'ai coupé les mauvaises herbes dans la cour avec une petite faux pour que les rayons du soleil atteignent les fleurs sauvages plus petites, ce qui donne à la cour un délicat ton doré.

— Ah !

— Ce n'est que le début du printemps mais les grands chênes autour de la ferme sont enfin couverts de feuilles. Elles ont une couleur tendre entre le vert tilleul et le vert pomme. D'ici juin, elles seront plus foncées. Les arbres doivent avoir plus de cent ans. Ils ont un tronc énorme et forment une canopée naturelle au-dessus de la maison. Le toit apprécierait un peu plus de lumière, car de la mousse apparaît à certains endroits dès qu'il pleut en été. Mais les arbres en valent la peine. Pendant les pires chaleurs en août, la cour et la ferme sont fraîches et ombragées.

Dans la cour, il y a aussi un vieux cornouiller parsemé de fleurs couleur crème en ce moment. Tu devrais voir la cour de ta grand-mère quand des centaines de petits crocus pourpres fleurissent sous une fine couche de neige. Comme si on avait éparpillé les pétales sur une couverture blanche. Les azalées sauvages sont en fleur aussi. Il y en a un bosquet entier à la lisière de la forêt, le long du pré. D'un orange flammé. Elles sont si étincelantes qu'elles luiraient presque la nuit. Et les jonquilles ! J'ignore combien ta grand-mère en a planté à l'origine au bord de la cour, mais elles se sont multipliées au fil des années et, aujourd'hui, on doit en compter des centaines sur un demi-hectare. De magnifiques trompettes jaune d'œuf. Partout. J'oubliais les deux forsythias géants. Énormes. De la taille d'un petit éléphant. Couverts de minuscules fleurs jaunes.

— Tu... Tu t'y connais en fleurs et en arbustes. Serais-tu jardinier ?

— Non, mais on m'a confié un travail qui nécessitait certaines connaissances en art paysager.

— En tout cas, tu as le cœur d'un poète. La manière dont tu décris les choses. Si joliment.

— Non, je suis simplement fasciné par les détails.

— Alors continue de m'en donner. J'adore les détails.

— Voyons... Dans quelques mois, les althæa sur le côté fleuriront. Ils mesurent trois mètres cinquante de haut et deux de large. Les fleurs ressemblent à de grosses trompettes, comme les hibiscus. D'un rose doux. Si tu voyais le nombre d'abeilles que ces arbustes attirent. Je regarde au bout de l'allée le champ immense qui s'écoule en bas de la colline. Imagine un parcours de golf envahi par des herbes hautes et bordé d'une vieille clôture de piquets en châtaignier. J'ai coupé le vieux fil de fer barbelé. Rouillé et absent par endroits, il risquait de blesser les daims qui paissent dans le coin.

Le champ au bout de l'allée t'emmène directement à Hog Back Mountain, une extension des Ten Sisters. Les crêtes inférieures sont couvertes de feuillus, alors que plus haut, on trouve des conifères en abondance. Toute la palette des verts est représentée. Des ombres bleu foncé emplissent les creux et les vallées ; une brume blanche s'élève le soir, comme à cet instant.

— Magique, chuchotai-je.

— Ça commence, la lumière faiblit. Les ors, les bleus et les roses sont absorbés par les arbres, les prairies, la terre. L'ombre de la montagne tombe sur les prés et les arbres, puis sur nous, à tel point que, dans quelques minutes, la ferme fera partie de la montagne tout comme le coucher du soleil. C'est une expérience extraordinaire de contempler le soleil qui se couche sur Hog Back. On a l'impression que l'univers est en sécurité dans les entrailles de la montagne jusqu'au petit matin.

— En sécurité, murmurai-je.

— Je t'enverrai des photos de la maison de ta grand-mère. Des photos de paysages et d'habitants de la vallée aussi. Regarde-les bien, mémorise chaque détail, crois ce que tu vois. Cet endroit est unique. Promets-moi d'aller mieux et de venir ici admirer le coucher de soleil depuis la maison de ta grand-mère. Promets-le-moi! Ne baisse pas les bras.

— Promis, chuchotai-je. Continue de parler, je t'en prie. Je suis... absorbée par la montagne et... ça me plaît.

— Bien. Il faut dormir maintenant. Combats cette infection, tu peux y arriver.

Il s'appelle Thomas, pensai-je tandis que je perdais conscience, et j'aime la manière dont il me voit. Il doit avoir des yeux magnifiques.

Thomas

Je fourrai le téléphone dans ma poche arrière et m'appuyai contre l'arche en pierre du porche. Sous cette avancée au milieu des bois, je la sentais à mes côtés. *OK. Mary Eve, j'ai gardé ta maison en vie. Maintenant, aide-moi à m'occuper de ta petite-fille. D'accord ?*

Le dernier rayon de soleil me fit un clin d'œil par-delà Hog Back.

Thomas

Pendant la convalescence de Cathryn, trois hommes garèrent leur berline sur le parking du café et dégainèrent leurs appareils photo. Ce jour-là, j'étais venu acheter du pétrole et des boîtes de conserve à l'épicerie – les articles de base nécessaires à ma vie dans ma cabane. Les inconnus demandèrent à tout le monde où la grand-mère de Cathryn Deen avait vécu. Molly n'était malheureusement pas là pour leur concocter une réponse dont elle avait le secret. Elle avait du travail chez elle. Pike et elle vivaient au bout d'un sentier ombragé qui cheminait derrière le café.

— Des années que la maison des Nettie a brûlé, leur expliqua Bubba McKellan, le frère de Molly, sans lever les yeux de son tour de potier.

— Elle a été vendue à un couple de motards de Nashville, raconta Cleo tout en jetant des cartons de tomates vides dans la poubelle derrière le café. Ils ont transformé la ferme en école apocalyptique. Ils ont plein de fusils et de gros chiens méchants. Ils prient Jésus.

— Un groupe de nudistes a loué la maison, affirma Becka qui triait le courrier. Les inconnus ne s'aventurent pas dans le périmètre de tir. Ces nudistes deviennent sauvages quand on viole leur vie privée.

Des fanatiques en tenue d'Adam vivant dans une maison brûlée. Bien entendu, ces versions ne convainquirent pas nos visiteurs. Ils m'abordèrent alors que je chargeais un carton de corned-beef entre les légumes en boîte, le pétrole, un paquet de dix rouleaux de papier hygiénique, une caisse de vodka que Jeb m'avait achetée à Asheville, et un sac de deux kilos de gruau moulu sur meule produit par un vieux moulin à Turtleville. Une fois que vous avez adopté le gruau dans votre alimentation, vous êtes un Sudiste. Je crois que cet aliment altère votre code génétique.

Les visiteurs grimacèrent à la vue de ma liste de courses éclectique.

— Mec, toi t'es un homme du monde ! remarqua l'un.

Mec ? Les autres me dévisagèrent, comme s'ils s'attendaient à voir mon cousin albinos surgir sans prévenir et commencer à jouer du banjo. Après presque quatre ans dans les montagnes, je pouvais prendre un accent montagnard correct – du moins une imitation digne

d'une série B. En tout cas, elle était assez bonne pour duper une bande de trous du cul ignorants venus d'on ne savait où.

— Pour sûr, répondis-je d'une voix traînante. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Je parie que tu chasses et pêches dans ces montagnes. Je parie que tu sais où se trouvent toutes les vieilles fermes et les maisons abandonnées.

— Eh ben, disons que je sais pour sûr où que des cadavres sont enterrés.

Ils pâlirent avant de rire aux éclats. Le trou du cul en chef s'adressa à moi.

— OK, mec. Ça te dirait de te faire cinquante billets en l'échange d'une petite promenade ?

— Cinquante billets ! Sacré nom de Dieu ! Vous, vous avez une idée derrière votre tête.

— Tu as déjà entendu parler de l'actrice, Cathryn Deen ?

— Pour sûr ! J'ai vu un ou deux films d'elle. Sacré nom de Dieu !

— Il paraît qu'elle rendait souvent visite à sa grand-mère. Une certaine Mary Eve Nettie. Nous sommes... nous sommes des fans de Cathryn et nous aimerions voir la maison de sa grand-mère.

— Eh ben, c'est qu'y a pas grand-chose à voir.

— Peut-être pas, mais nous aimerions faire quelques photos. Que dirais-tu de cent dollars pour nous conduire là-bas ?

— Putain, cent dollars !

Je m'approchai lentement de leur berline.

— Vous savez quoi, les gars ? Je suis pas sûr que cette bagnole montera la route jusque chez les Nettie. Faudrait peut-être que je vous y emmène.

— Pas de problème, mec.

Je jetai un coup d'œil sur le siège arrière de leur voiture.

— Vous êtes sacrément équipés en matériel photo ! Vous m'avez l'air de pros, je dirais. Tout ça pour trois photos ? Je suis impressionné. Dites ? Vous travailleriez pas pour des magazines de potins qui se vendent à l'épicerie, hein ?

— Plus ou moins. Alors ? Marché conclu ?

— Pour sûr. Chargez le matériel à l'arrière de ma camionnette et je vous y conduis tout de suite.

— Cool !

J'attendis qu'ils aient chargé pour disons... dix mille dollars d'appareils, de zooms, de flashes et de tripodes dans mon pick-up à côté de mes provisions. Puis je m'exclamai :

— Une minute ! J'ai une idée pour que vous soyez confortables derrière.

J'attrapai un démonte-pneu millésimé sous le siège avant de mon

pick-up millésimé et je m'approchai d'eux sans sourire. Je pris alors ma plus belle voix de Brooklyn, aussi lugubre et citadine que celle de mon père.

— Fichez-moi le camp d'ici ou j'explode votre putain de cervelle sur ce parking !

Là, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, tandis qu'ils criaient, se baissaient, suppliaient et détalait comme des lapins, je réduisis en miettes leur matériel photographique.

La belle sculpture pour les Cabinets d'art moderne que voilà !

Je la baptisai : « Vie privée. »

Je me tenais devant le juge Benton Kaye au tribunal de Turtleville. Mis à part Anthony, le livreur d'UPS, le juge Kaye était le seul Noir du comté de Jefferson. Avec son allure trapue, son visage qu'une mine au Vietnam avait fini d'abîmer et sa carrière de boxeur professionnel à temps partiel pendant ses études de droit, on aurait pu croire que le juge éprouverait un peu de compassion pour un étranger privé du droit de vote comme moi. Surtout que je jouais au poker avec lui tous les samedis soir au café et que j'avais construit une glorieuse pour sa femme, Dolores, dans son jardin où elle cultivait des plantes oubliées.

Eh bien non ! Le juge Kaye pointa son maillet dans ma direction, le manche vers moi, le poing fermé sur la tête du marteau si bien que l'instrument fendait l'air comme un pic à glace. Il déclara avec un accent à la Corleone :

— Ces photographes rentreront chez eux et clameront partout que les gens d'ici sont des culs-terreux violents de lignée consanguine. Moi y compris. Je n'apprécie pas du tout la plaisanterie.

— Je comprends, juge. Je te promets que cela n'arrivera plus. Crois-moi, ils ne reviendront pas. En fait, je pense qu'ils ne remettront plus jamais les pieds en Caroline du Nord.

— Ton attitude de chien de garde ne serait pas motivée par des intérêts personnels, par hasard ? Tout le monde sait que tu as des vues sur la maison des Nettie.

— Oui, je veux cette ferme. Je l'ai toujours voulue. Si Cathy Deen accepte de me la vendre un jour, je l'achèterai. Mais ce n'est pas tout. Sa vie privée a été assez exploitée comme cela. Je ne laisserai pas des photographes souiller la ferme de sa grand-mère en plus.

— Tes bonnes intentions ne se substituent pas à la loi. Je crois comprendre que tu n'éprouves aucun remords pour avoir terrorisé trois pauvres parasites de la société sans défense et détruit leur matériel.

— Faux, juge ! J'ai des remords. Je regrette de ne pas avoir fracassé

l'objectif de 400 mm. J'ai juste éraflé le boîtier.

Benton posa son marteau puis regarda la greffière par-dessus ses lunettes de lecture.

— Madame Halfacre, vous pouvez reposer vos doigts de fée une minute. Ceci reste entre nous.

Le sourire aux lèvres, Mme Halfacre posa les mains sur la jupe de son tailleur jaune canari aux revers brodés de poussins de Pâques roses. Benton me lança un regard sombre.

— Une question me brûle les lèvres depuis quatre ans. Vu que tu es sous serment, j'attends de toi une réponse sincère.

— Il y a la vérité et il y a les faits. Je ferai de mon mieux.

— Après le 11-Septembre, est-il vrai que tu as voulu t'enrôler dans l'armée ?

— Oui, plusieurs fois. Ils m'ont refusé. Comme quoi j'avais plus de trente ans et trop envie de tuer tous ceux qui s'appelaient Mohammed.

— As-tu envisagé de suivre un programme de gestion de la colère ? Tes sessions avec les Dr Smirnoff et Absolut ne comptent pas.

— Ce genre de thérapie est utile aux personnes qui éprouvent une colère et une culpabilité irréalistes. Ma colère et ma culpabilité sont totalement basées sur la réalité.

— J'ai lu ce que tu as fait le 11-Septembre. Ta culpabilité n'a rien de réaliste.

— J'étais censé garder mon fils ce matin-là. Ma femme et moi nous sommes disputés, comme d'habitude, au sujet de nos emplois du temps. C'était à qui avait le plus important. Et j'ai insisté pour que notre fils l'accompagne. Résultat, ils sont morts tous les deux. Rien ne pourra changer cet état de fait.

— Je vois. Nous sommes donc censés voir l'avenir et baser nos décisions sur chaque dénouement possible, y compris des actes de terrorisme de grande ampleur. Thomas, tu en veux à la mesquinerie brutale du destin aveugle. Et cela, ni toi ni personne ne peut le vaincre.

— Je peux quand même essayer.

— Tu cherches à punir quelqu'un. Si on te présentait Oussama Ben Laden à cet instant, on te donnait un revolver et on t'autorisait à tirer, serais-tu satisfait ?

— Il faudrait remplir un stade avec ceux qui doivent mourir avec lui.

— Des noms ?

— Commençons par toutes les personnes qui bénéficient politiquement et économiquement des retombées du 11-Septembre, qui se font de l'argent depuis ce jour.

— J'ignorais que tu adhérais à la théorie du complot.

— Il n'y a pas une seule guerre dans l'histoire du monde qui n'ait

pas été déclenchée par les riches pour les riches.

— En tant que gamin du New Jersey qui s'est engagé volontairement dans la Marine en 1966, je suis choqué que tu considères le patriotisme comme une façade pour l'intérêt personnel et le cynisme.

— Il y a les patriotes et il y a les politiciens. Les uns ne sont pas forcément les autres. Le vrai patriotisme est attaché à la maison, à la famille et à la communauté, pas au meurtre de civils innocents à l'autre bout du monde au nom de grandes compagnies.

— La « communauté » rassemble notre pays tout entier. C'est une manière de vivre.

— Dès que des envahisseurs poseront le pied sur la côte de Caroline du Nord, je leur trancherai la gorge et je les saignerai. Pas avant.

Je jetai un coup d'œil à Mme Halfacre dont les poussins tremblotaient.

— Excusez mon langage grossier, ajoutai-je.

Benton se percha le menton sur le bout des doigts.

— Qu'est-il arrivé à cet homme qui voulait tuer tous les Mohammed ?

— Il a vu trop de photos de femmes et d'enfants irakiens que nous avons tués.

— Nous ?

— Si nous croyons sincèrement que « nous, le peuple des États-Unis » sommes le gouvernement, alors oui, nous les avons tués.

— Si Eisenhower s'était préoccupé de la mort accidentelle de civils pendant le débarquement en Normandie, nous parlerions tous allemand aujourd'hui.

— Si Eisenhower était parmi nous, il répéterait ce qu'il a dit quand il a quitté la Maison Blanche : « Veillons à ne pas donner trop de pouvoir aux corporations et aux militaires. »

— Je récapitule, Thomas. Quelqu'un a assassiné ta femme et ton fils. Tu ne sais pas exactement qui est responsable, tu ne crois à la version de personne, tu veux punir des légions d'anonymes méchants et par conséquent... tu t'en veux et tu t'attaques à du matériel photographique.

— Je m'en veux d'avoir envoyé ma femme et mon fils à la mort pour satisfaire mon emploi du temps matinal. Quant à la destruction des appareils photo, eh bien... c'est un début.

— Sois honnête avec moi, tu te moques du respect de la vie privée de Cathryn Deen...

— Votre Honneur, vous avez fait un long détour et atteint la mauvaise destination.

— Montre-moi la vérité, le chemin et la lumière, alors !

— Si je peux lui sauver la vie, si le paradis existe et si mon fils y est

allé, peut-être le retrouverai-je là-bas quand je me suiciderai...

Silence. Seulement brisé par un halètement de Mme Halfacre.

Lentement, Benton approcha les mains de son marteau.

— Tu... Tu vois en Cathryn Deen le moyen de gagner des points pour rejoindre Dieu ?

Qu'attendait-il comme réponse de ma part ? La vérité ? Que je ne croyais pas au paradis, que je ne reverrais jamais Ethan, que je considérais Dieu comme une sale blague balancée à l'humanité telle une drogue bon marché ? Que j'aimais Cathryn ? Purement et simplement. Une femme que je n'avais jamais rencontrée. Non, si j'admettais cela au tribunal, les poussins de Mme Halfacre risquaient de se chier dessus. Je haussai les épaules.

— J'accepte tous les crédits karmiques que je peux glaner. Peut-on revenir à l'affaire qui nous concerne maintenant ?

— Madame Halfacre, soupira Benton, ôtez la main que vous avez sur le cœur et recommencez à taper.

— Doux Jésus, s'exclama Mme Halfacre. Peu importe ce que les gens colportent sur vous, monsieur Mitternich. Vous êtes fou, mais pas dangereux.

— Eh bien, merci, répondis-je en inclinant la tête.

Benton s'empara de son marteau.

— Thomas, tu dédommageras ces photographes et je ne peux pas te laisser partir sans te donner des travaux d'intérêt général.

— Je vais te manquer au poker. Qui te laissera gagner ?

— Tu viens de sceller ton destin.

Il leva son maillet.

— Dommages-intérêts, six mois de mise à l'épreuve et deux semaines à la ferme du comté.

Bam.

Il fallait donc que je purge ma peine. Avec Pike, les criminels n'avaient pas la vie facile. Au travail de bonne heure, ils étaient contraints de porter la célèbre combinaison à rayures.

— Waouh ! Fiston ! se moqua Pike la première fois que je sortis de ma cellule. Super look vintage !

En tant que nouveau membre du club des forçats du comté, j'envisageai de me réfugier au café le Lucky Bean en face du tribunal, sur la place ombragée de Turtleville. La petite cité était perchée sur les berges rocheuses de Upper Ruby Creek, si bien qu'une brume fraîche s'élevait dans la rue principale quasiment tous les jours. Sympa en été, cette humidité vous pétrifiait de froid en hiver. En cette journée de printemps, elle transformait ma combinaison peu épaisse en un gant

moite et glacé. Avril est un mois bien trop frais pour envoyer les bagnards jouer avec l'eau dehors. Et un pyjama zébré est encore plus humiliant quand il vous colle à la peau. Moi et mes deux compères – Bert, le roi du chèque en bois, et Roland, le fou de vitesse récidiviste – frissonnions sur notre échafaudage disposé contre la façade du tribunal. Nous lavions à haute pression les gargouilles en pierre situées au-dessus de l'entrée principale.

— Fiston, nettoie un peu mieux l'oreille gauche de la gargouille, m'ordonna Pike depuis son banc confortable et sec sous l'échafaudage. Il y a encore du vert. On dirait qu'elle a une otite.

— Elle est en calcaire ; sa surface est poreuse. Il faudrait la sceller avec un bon apprêt.

— J'en parlerai au conseil municipal. Ils seront contents d'apprendre que tu proposes des améliorations pour la communauté. Preuve que notre système de réhabilitation fonctionne.

— Si je fais partie des administrés maintenant, je peux emmener Bert et Roland en face boire un cappuccino?

— Un quoi ? demanda Bert d'une voix traînante.

Il se battait avec sa lance qui bombardait le socle en pierre des gargouilles.

— Du café au lait, espèce d'ignare jamais sorti de son trou, rétorqua Roland qui tira le compresseur à l'extrémité de l'échafaudage. Je préférerais un café viennois.

— Personne ne descend boire un café ! décréta Pike, les sourcils froncés. Thomas !

— J'aimerais savoir quelque chose, continua Bert. Pourquoi a-t-on des singes sur la façade du tribunal de Turtleville et pas des tortues ?

— Ce ne sont pas des singes, imbécile ! rétorqua Roland. Ce sont des démons.

— Je suis baptiste et j'appelle ça des singes : des singes en pierre baptistes.

— Ce sont des gargouilles, affirmai-je sur un ton professoral. Au Moyen Âge, elles servaient à évacuer les eaux de pluie des cathédrales. Aujourd'hui, elles sont simplement ornementales.

— OK, m'accorda Bert. Comment se fait-il alors que nous ayons des gribouilles ornementales dans la ville des tortues ? On devrait plutôt avoir des tortues ornementales !

— Turtleville doit son nom aux Cherokees, espèce d'âne, aboya Roland. Ma grand-mère était cherokee et la ville a été baptisée ainsi bien avant que les Blancs n'arrivent. Les Indiens avaient une haute opinion des tortues. Ils disaient que le monde avançait sur le dos d'une grosse tortue.

— Ne dis pas ça aux baptistes. Ils seraient capables d'apposer un autocollant sur les livres de science.

Roland me dévisagea.

— Qu'en penses-tu, Mitternich ? Crois-tu à l'évolution naturelle du monde, à la Genèse ou au pouvoir des tortues ?

— Je crois à la théorie du chaos. En d'autres termes, « c'est la vie » !

Bert et Roland s'esclaffèrent. Bert visa avec sa lance les mots « Comté de Jefferson » gravés dans l'arche sur laquelle étaient assis les singes en pierre baptistes.

— Très bien, monsieur le Yankee qui se croit plus malin que les autres, réponds à cette question : à qui le comté doit-il son nom ?

— Thomas Jefferson, je présume. Notre troisième président, un architecte réputé au passage.

— Faux, c'est Amos Jefferson. Notre premier chevrier, un homme à femmes réputé au passage. Trois femmes – épousées en même temps – et dix-neuf enfants. Shérif ? cria-t-il vers Pike. Molly et vous ne seriez-vous pas des descendants de ce bon vieux Amos ?

Pike grommela.

— Tous ceux dont la famille a vécu plus de deux générations dans le comté de Jefferson ont un lien de parenté avec lui. Les Whittlespoon, les McKendall, les Nettie et j'en passe.

Cathy aussi alors ! Je pensais sans arrêt à elle. Une descendante d'Amos Jefferson ? Le destin avait-il décrété que je serais apprécié par Cathy et les boucs locaux ?

— Chevrier ? m'exclamai-je. Je présume que Banger a pour aïeul un bouc pionnier qui mangeait des portables pionniers ?

Bert et Roland ricanèrent.

— Arrêtez de bavasser et remettez-vous au boulot, ordonna Pike. Tom, tu as une mauvaise influence sur tes amis du crime.

Je me concentrai sur l'oreille gangrenée de la gargouille. Une fine brume d'eau rebondissait sur la pierre et me trempait la barbe.

— Si je ne peux pas leur servir d'exemple, je peux au moins les mettre en garde.

Pike ne rit pas. Il ne croyait ni au chaos, ni aux excuses personnelles. Il m'avait dans le collimateur.

Je finis mon oreille et éteignis le compresseur. Bert et Roland travaillaient encore.

— Thomas ! m'appela Molly.

Je jetai un coup d'œil en contrebas. Dolores Kaye et elle me dévisageaient avec fierté.

— Je vous ai apporté de la tarte à la myrtille. Les Fendeuses de Bûches m'ont vendu leurs dernières réserves de myrtilles qu'elles ont cueillies chez elles à l'automne. En ton honneur.

Roland et Bert me sourirent.

— Eh bien, mon salaud ! chuchota Roland. Tu sais que ces lesbiennes ne cèdent pas leur dernière récolte à n'importe qui !

— Merci ! lui criai-je. Des nouvelles ?

— Oui ! Cathy n'a plus de fièvre. Ils contrôlent son infection. Elle est sortie des soins intensifs et est retournée dans l'unité des grands brûlés. Elle m'a demandé de lui envoyer des biscuits. Elle ne m'a pas reparlé de son mari. On dirait que quelque chose ou quelqu'un lui a remonté le moral. Peut-être lui raconterai-je ta rencontre avec ces crétins de photographes ? Il faut qu'elle sache qu'il existe un endroit dans le monde où un homme digne de ce nom prend encore la défense d'une femme.

Sa fièvre est tombée. Un nœud se défit dans ma poitrine. Je souris. Pike et Molly n'en crurent pas leurs yeux.

— Non, mais tu as vu ça ! ironisa Pike. Il a des dents !

Molly posa la tarte couverte d'un linge sur le banc, pinça la joue de Pike (celle du bas, pas celle de son visage, car elle croyait que personne ne la regardait), et se rendit au café. De son côté, Dolores Kaye me sourit. Imaginez une matrone noire aux dreadlocks grises relevées en chignon et en rangers, jean en stretch et pull portant le slogan horticole suivant :

*Toutes les roses ne sont pas rouges,
Toutes les violettes ne sont pas bleues.
Visitez le Jardin historique de Kaye
Et savourez ses tons chaleureux.*

— Thomas, me lança-t-elle avant de suivre Molly, j'ai commandé davantage de Vidal blanc pour toi. C'est cadeau.

Pourquoi un forçat n'aurait-il pas droit à son fan-club?

Cathy

Jamais je n'aurais cru me réjouir de retourner dans l'unité des grands brûlés, mais l'ambiance y était un peu plus joyeuse qu'en soins intensifs. Mon premier objectif était d'en savoir plus sur cet homme mystérieux qui m'avait réconfortée pendant mon infection.

— Un certain Thomas m'a appelée l'autre jour, racontai-je à Molly.

— J'aurais dû le savoir ! jappa-t-elle.

— Un autre cousin à moi ?

— Non, mon cœur, pas même un cousin lointain par eau bénite. Il n'est pas du coin, mais il s'est bien adapté. Il y a quelques années, il a sauvé la vie de mon fils. C'est une longue histoire. Je te la raconterai quand tu auras envie de l'entendre.

— Il lui a sauvé la vie. Il a de l'entraînement... Je m'en doutais.

— Hum... On dirait que Thomas et toi avez fait connaissance.

— Il parlait et moi, j'écoutais.

— Il vit à côté de la propriété de ta grand-mère ! Et sincèrement, il

adore cette drôle de vieille maison. Il garde un œil dessus. Peut-être même plus qu'un œil ! Laisse-moi te parler de lui...

— Non, j'aime le mystère.

— Mais tu ne veux pas...

— Non. Je m'imagine un... grand-père. Dans les cinquante-cinq, soixante ans. Un peu chauve, bedonnant. Veuf, m'a-t-il appris. Sa femme et son fils sont morts jeunes. Il doit se sentir seul.

— Mon cœur, si tu n'accordes ta confiance qu'aux pères et aux grands-pères doux et inoffensifs...

— En effet ! Toute ma vie, les hommes m'ont désirée à cause de mon apparence. Je ne me rendais pas compte à quel point mon existence était facile parce qu'ils s'intéressaient à moi. J'avais bâti mon identité sur des fausses fondations. Aujourd'hui, je suis laide et les hommes ne veulent plus de moi, ne m'emmènent plus au restaurant. Terminé les hommes ! Du moins, plus comme avant. J'ai besoin qu'ils soient... neutres. S'il te plaît !

— D'accord, soupira Molly. Laisse-moi te dire quand même une chose : Thomas n'est pas une bite de mule comme Gerald.

— C'est bon à savoir.

Après notre conversation, je passai un peu de temps à affiner mon image mentale de Thomas. Il vivait dans une petite maison tranquille, aux volets blancs et aux mangeoires à oiseaux dans la cour. Il avait un jardin, un chien gentil et paresseux qu'il avait adopté à la SPA et deux gros chats domestiques. Il regardait les matchs de base-ball via le satellite – grâce à une énorme coupole installée dans la cour et non sur le toit, comme les plus récentes. Des photos encadrées de sa femme et de son fils décoraient ses étagères et les coiffeuses des chambres.

Il portait des pantalons kaki avec des bretelles à cause de sa brioche, des mocassins indiens usés aux endroits où ses oignons poussaient le cuir, et des chemises de golf avec ses nom et prénom brodés sur le sein gauche. Il avait acheté ces chemises lors de la vente de l'église pour récupérer des fonds destinés au nouveau sanctuaire. Il était gentil et attentionné, et jamais il n'essaierait de blesser quelqu'un délibérément. Moi y compris.

— Cathryn ? Êtes-vous prête ?

À côté de mon lit, le psychiatre tenait un grand miroir à main, dos à moi. Derrière lui, infirmières et thérapeutes m'observaient avec prudence, tels des gardes-chasse sur le point de mettre sous tranquillisants un ours acculé. Ma main valide serrait si fort le barreau du lit que mes doigts s'engourdissaient. *Ils ont tout planifié. Ils me*

ratrapperont si j'essaie de m'enfuir. Descendez-moi avec un fusil. Je me réveillerai dans une cage, une étiquette à mon oreille valide.

— Prête, mentis-je.

Lentement, le médecin fit pivoter le miroir à main et le tint devant mon visage.

Je contemplai la chose dans le miroir. La chose qui avait encore de beaux yeux verts, des pommettes hautes et une superbe bouche voluptueuse. Mais aussi un nez incliné et guilleret, la peau crémeuse sur un côté. À l'opposé, l'autre moitié du visage de la chose ressemblait à un masque de mauvais film d'horreur, comme si les spécialistes en effets spéciaux avaient renversé du latex sur la peau en étranges rigoles et en rustines rebondies puis les avaient peintes en effroyables teintes de rose, rouge, marron, et blanc ivoire. Le latex imaginaire s'étirait aux coins droits de la bouche et des yeux de la chose, les déformant quelque peu. La chose arborait un sourire affecté permanent.

Les tissus abîmés déployaient leurs tentacules vers le haut et le cuir chevelu de la chose. Son crâne était encore chauve de ce côté, tandis qu'un léger duvet brun avait eu l'autorisation de pousser sur le côté intact. Les cheveux de la chose avaient pire allure que ceux de Demi Moore dans *À armes égales*.

Et l'oreille droite de la chose ! Eh bien, les types des effets spéciaux devraient se débrouiller pour en fabriquer une plus belle. On aurait dit qu'ils avaient versé du latex dans un moule et simplement remué le caoutchouc avant qu'il ne prenne. Quand ils avaient enlevé l'oreille du moule, ils en avaient accidentellement déchiré le lobe. Non, cette oreille déformée ne convenait pas du tout.

— Cathryn ? murmura le psy. Comment vous sentez-vous ?

Je vais bien, mais cette chose dans le miroir voudrait mourir.

— Je me suis assez vue pour aujourd'hui. Maintenant, je vais manger quelques biscuits à la sauce blanche.

Je plaquai contre moi le dernier paquet de survie de Molly et Thomas, coupai un morceau de biscuit, le plongeai dans la crème puis jetai le morceau au fond de mon gosier. Tout en mâchant violemment, je fixai mes bourreaux qui finirent par ranger leurs fusils et conclurent qu'ils pouvaient me laisser seule. Psys et infirmières quittèrent la pièce et emportèrent le miroir avec eux.

Je lâchai le biscuit sur mon ventre et fondis en larmes. Récemment, j'avais insisté pour voir tout ce qui avait été écrit et télévisé à mon sujet. Mauvaise idée. Les blagues, la vidéo exploitée, la méchanceté joyeuse des gens. Un critique de cinéma m'avait appelée « L'impératrice de la culture pop à la confiance tragique et icarienne en sa propre infailibilité ».

Comme je n'étais jamais allée au lycée (je jouais dans le célèbre film

Princesse Arianna) et avais passé mes années d'ado à obtenir de pauvres « C » dans un lycée privé d'Atlanta, je dus chercher Icare sur un ordinateur de l'hôpital. Icare était bien entendu le Grec imprudent dont les ailes fabriquées par ses soins fondirent lorsqu'il s'approcha trop du soleil. « Comme Icare, expliquait le critique, Cathryn Deen a été la victime de son ego démesuré. »

Je dus chercher « ego » aussi.

Tremblante, j'effleurai les textures sinistres du côté droit de mon visage. Je caressai d'un doigt craintif la crête accidentée qui était autrefois mon oreille. La chose n'était pas simplement dans le miroir. La chose, c'était moi.

Plus personne ne me photographiera jamais. Je n'irai pas en Caroline du Nord, et Molly ne verra pas à quoi je ressemble. Jamais je ne montrerai cet horrible visage à Thomas.

Je voulais qu'il demeure le grand-père protecteur de mes rêves.

Et je voulais demeurer dans ses rêves.

Belle.

DEUXIÈME PARTIE

« Voilà le plus urgent : l'identité des femmes doit être fondée sur leur "beauté", afin qu'elles demeurent vulnérables à l'approbation extérieure et continuent d'exposer l'organe sensible et vital de l'estime de soi. »

Naomi Wolf

« Avec un instinct profond, j'ai choisi un homme qui me pousse à être forte, qui exige beaucoup de moi, qui ne doute pas de mon courage et de ma ténacité, qui ne me considère pas comme naïve ou innocente, qui a le courage de me traiter comme une femme. »

Anaïs Nin

Cathy

— Attention, n° 1. Le chaton est sur le seuil. Je répète. Le chaton est sur le seuil.

— Noté, n° 2. La porte est ouverte. Prends garde aux coyotes. Coyotes nombreux dans la rue.

— Je répète, n° 1. Nous approchons.

Mes gardes du corps adeptes de langage codé étaient aussi sérieux que des agents des services secrets, et aussi bien armés. J'étais assise entre deux d'entre eux sur la banquette arrière d'une petite limousine aux vitres si teintées qu'on se serait cru dans une grotte. Dehors, l'étrincelant soleil de mai luisait sur les palmiers et les bégonias dispendieusement arrosés de ma mini-villa sur Hollywood Hills. J'étais enfin libérée de l'hôpital. Maintenant, j'avais le droit d'être prisonnière de ma propre maison.

— Désolé, madame Deen, s'excusa un de mes gardes, tandis qu'il me jetait un voile noir sur la tête. Simple précaution. Ces vitres ne sont pas tout à fait opaques.

— Pas de problème, répondis-je sous le voile. J'aime sortir couverte.

Alors que nous passions le portail du mur de trois mètres cinquante qui entourait ma propriété, les vigiles stoppèrent un petit groupe de paparazzi qui bondissaient de camionnettes et de voitures. Mes avocats avaient requis une ordonnance restrictive contre le type qui avait filmé l'accident. Pendant au moins douze mois, je n'avais pas à craindre d'embuscade de sa part. Mais je demeurais un mets de choix pour les autres « coyotes ». Les paparazzis n'attendaient qu'une chose de moi : la première photo hors de prix de mon visage meurtri.

Mon but ultime dans la vie était qu'ils ne l'obtiennent pas.

Dix secondes plus tard, le portail se referma sur la limousine et le garde du corps retira mon voile. Affaiblie et soulagée, je contemplai le cyprès italien et l'élégance méditerranéenne de ma cour ensoleillée.

— Je veux sortir.

— Encore quelques secondes, madame Deen. Entrons au garage d'abord. Nous pensons que des photographes sont en planque sur un toit dans la colline. Si vous sortez maintenant, ils vous repéreront tout

de suite.

Je hochai la tête et restai assise, droite comme un I, luttant contre une envie soudaine de griffer les vitres. Des perles de sueur coulaient sur mon front et sous mes lunettes de soleil. J'étais enveloppée dans un foulard, une chemise à manches longues et un pantalon baggy. Sans mentionner le masque thérapeutique serré autour de mon crâne. Imaginez des bas de contention... pour le visage. On aurait dit que je comptais dévaliser la supérette du coin. Sous mes vêtements, je portais une combinaison sur mesure, assortie au masque. Ce serait ma seconde peau pendant les mois à venir. Avec un peu de chance, la pression obligerait ma peau à cicatriser de manière plane et harmonieuse et non à la Freddy Krueger.

La limousine pénétra aussi loin que possible dans le garage frais et calme. J'examinai ma collection de voitures et frissonnai. Seule la Pontiac manquait. Des voleurs avaient dérobé des morceaux de la carrosserie brûlée dans un entrepôt de Los Angeles. Le volant avait réapparu sur eBay.

De toute manière, je ne voulais pas la récupérer. Jamais plus je ne conduirais de voiture de sport. Ou de voiture tout court. Je ne voulais même plus voyager en voiture ! Le trajet rapide en limousine entre l'hôpital et chez moi avait éveillé des images de poursuite, de fracas. De brûlures. J'ajoutai la voiture à ma liste grandissante de phobies.

— *Señora Cathryn* ! Bienvenue à la maison !

Bonita et Antonio Cavazos se précipitèrent à ma rencontre quand je descendis en titubant du véhicule. J'avais les jambes coupées, les nerfs à vif. Je tombai pratiquement dans les bras des Cavazos. Le couple d'une cinquantaine d'années entretenait ma maison de la cave au grenier. Ils supervisaient les bonnes, les cuisiniers, les jardiniers, et vivaient dans un petit pavillon près de la piscine. Maintenant, il ne restait plus qu'eux et moi. Moins on me voyait, mieux c'était.

— Avez-vous enlevé tous les miroirs de la maison ? m'enquis-je.

L'air triste, ils hochèrent la tête.

Oui, je devenais névrosée, mais je ne pouvais pas supporter mon reflet. Celui de mon visage et de mon corps. Des cicatrices serpentaient le long de ma joue, mon cou, mon épaule et mon bras droits. Elles composaient un patchwork de textures et de couleurs étranges, comme si ma peau avait fondu avant de se reformer. Il y avait des éclaboussures de tissu cicatriciel sur le côté de mon sein droit autrefois parfait. Des faux plis sur ma hanche droite. Un réseau de balafres qui ondulaient sur ma jambe telles des lianes malades. Si je me regardais à nouveau dans un miroir, aurais-je une autre vision en rapport avec mon avenir maudit ? J'en tremblais à l'idée que ce fût pire.

— Pas de miroirs ? insistai-je.

— Non, non, pas de miroirs. Entrez, *querita*, proposa Bonita sur un ton apaisant.

Je leur donnai le bras et avançai à pas lents, boitillants. Mes jambes tremblaient. Quand j'entrai enfin dans ma villa en pierre et en brique rouge, j'étais si épuisée que je n'eus pas l'énergie de pleurer à la vue des pièces principales.

Vides.

En partant, Gerald avait emporté tous les meubles.

— Nous avons fait décorer une des suites selon votre style préféré, m'assura Bonita, les larmes aux yeux. Venez vous asseoir sur le balcon. Je vous apporte un rafraîchissement. Vous pourrez contempler la ville.

— *Gracias*. Antonio ? Les nouveaux auvents ont été posés ?

— Oui, selon vos désirs. Tous les patios et tous les balcons sont couverts. Auvents, panneaux latéraux et rideaux transparents à l'avant. Vous pouvez vous asseoir n'importe où à l'extérieur, personne ne vous verra. Je leur ai aussi demandé d'installer une cabine au bord de la piscine.

— *Gracias*.

Ce n'était pas les photographes qui m'inquiétaient le plus, mais le soleil. Certaines parties de ma peau en voie de cicatrisation étaient hypersensibles aux UV. J'avais sans arrêt des démangeaisons. Ensermée dans du tissu cicatriciel, ma main droite nécessitait d'autres opérations mineures pour étirer la peau au fur et à mesure qu'elle guérissait. J'avais l'impression de porter un gant en caoutchouc. Chauffer cette main au soleil de Los Angeles ? Pas question.

Les Cavazos m'aiderent à ramper jusqu'à ma chambre, un adorable cocon dans des tons chauds de bleu et vert sauge avec une touche de soie rose çà et là. Les meubles étaient de style français et anglais rustique, le bois blond, sans fioritures. Je disposais d'un lit à baldaquin, avec voilages en dentelle. La lumière filtrait par de grandes fenêtres en cintre. Les contre-portes donnaient sur un balcon privé, à présent couvert d'une sorte de tente. Depuis la chambre, on accédait à une grande salle de bains et un sauna, une salle de sport et même une petite cuisine. J'avais demandé à Bonita et Antonio d'enlever le four à gaz. Pas de flammes. Seul le micro-ondes était autorisé.

— Vos amis vous ont envoyé un cadeau, m'annonça Bonita.

Sur la coiffeuse m'attendait un paquet de Molly. Bonita et Antonio sortirent de la pièce et fermèrent doucement les grandes portes derrière eux. Le silence s'abattit sur moi. La solitude m'étreignit au point que j'en eus mal aux os.

J'enlevai mon foulard, mes lunettes de soleil, ma chemise, mon pantalon, mes chaussures et je demeurai là, dans cette horrible combinaison moulante. Lentement, j'ôtai mon masque facial et le laissai tomber sur le carrelage frais.

J'ouvris le paquet. Des biscuits de Molly accompagnés de la sauce crémeuse si bénéfique à l'âme. Et une grande enveloppe à bulles sur laquelle était écrit : « Bienvenue à la maison, Cathy », en lettres nettes et carrées, comme si un dessinateur avait esquissé les mots pour un plan.

À l'intérieur se trouvaient les photographies les plus merveilleuses qui fussent. Je reconnus aussitôt les lieux. La maison de Granny Nettie, sa grange, son champ, Hog Back, les daims, les dindes, les fleurs de printemps, le soleil couchant.

Et un mot. Simplement signé : Thomas.

Bienvenue à la maison. Tout cela t'attend.

Je serrai les photos contre ma poitrine et éclatai en sanglots.

Je n'avais pas le courage de me rendre là-bas.

Ma nouvelle vie de recluse hollywoodienne s'installa dans une certaine routine. Même si je suivais encore de légers traitements, je fus capable de retourner à un semblant de vie normale. Ma définition de « normal » avait simplement changé.

Je n'avais ni passé ni avenir. Je vivais tel un vampire dans une grotte à quatre millions de dollars, évitais les fenêtres sans rideaux et ne m'aventurais jamais dehors avant 2 heures du matin. Par-dessus ma combinaison pressurisée et ma cagoule, je portais des pulls à capuche, des fichus, des lunettes noires et des chapeaux. Je ressemblais à une clocharde estampillée Gucci.

Je passais mon temps à attendre la prochaine livraison de biscuits, de sauce et de photos de Caroline du Nord. Certaines semaines, c'était cette seule pensée qui me sortait du lit. Je lisais des livres de développement personnel qui ne développaient rien en moi, regardais *Cuisine* + à la télé, une chaîne sans risque et enjouée, dormais, pleurais, scotchais les photos envoyées par Thomas dans toute la pièce, des photos de cette maison que j'avais trop peur de visiter. Sur un cliché, une main désignait une fleur. *La main de Thomas, certainement. Une belle main. Étonnamment maigre et virile pour un grand-père à la retraite.*

Non seulement je ne rencontrerai jamais Thomas en personne, mais je ne quitterai jamais plus ma villa. L'intérêt d'être riche et excentrique ? Pour un certain prix, n'importe qui et n'importe quoi viennent à vous. Médecins, thérapeutes, infirmières, vigiles. Je devins la reine d'abeilles (payées à la visite) dans l'une des villas les plus protégées de Los Angeles. Une recluse parmi les reclus. Mes grilles avaient des grilles.

La vue d'une flamme d'allumette ou d'un poêle allumé à la télé me

mettait mal à l'aise. Même l'émission *Cuisine* + me tendait parfois des embuscades avec ses desserts flambés. Je ne pouvais pas regarder l'émission de télé-réalité *Cops* parce que les poursuites sur l'autoroute me déclenchaient des crises d'hyperventilation. Quand j'étais obligée de retourner à l'hôpital pour des traitements ambulatoires douloureux et humiliants, je faisais appel à des fausses camionnettes de service afin de me cacher des photographes qui rôdaient en permanence près des grilles. J'avais été jusqu'à maintenant du linge sale, un canapé nécessitant un nouveau rembourrage et un contrôle des termites. Pendant ces trajets, je tremblais, transpirais et priais pour que le camion ne se crashe ni ne brûle.

Mon divorce serait finalisé d'ici l'automne, dans quelques mois. La douleur provoquée par l'abandon de Gerald était profonde mais celle de ma propre stupidité l'était davantage. Comment avais-je été assez idiote pour épouser un bonimenteur insensible ? J'avais trente ans quand je tombai amoureuse de lui. J'avais attendu d'être adulte pour convoler et j'avais l'intention de me marier une seule fois, avec un partenaire mature et intelligent, l'homme de ma vie. Au lieu de cela, j'avais été séduite par un type qui me traitait comme un chat persan de compétition. Un objet à montrer et à vendre.

Gerald continua avec Perfection, comme si rien ne s'était passé. En vérité, la notoriété de mon accident l'aida à lancer la compagnie. Je commençais à réaliser qu'il m'avait isolée à l'hôpital pour que le public oublie le vrai moi. Il voulait que les femmes regardent mon visage dans les publicités et aient envie d'acheter les produits. Il ne fallait pas qu'elles pensent à ma peau carbonisée.

Il voulait que Cathryn Deen, la vraie Cathryn Deen, soit oubliée.

Et j'étais trop contente de coopérer.

— Le plus ironique ? dis-je à Molly lors de l'une de nos conversations téléphoniques. La dernière fois que j'ai parlé à mon mari, avant qu'il ne m'envoie les papiers du divorce, j'ai eu l'impression qu'il m'aimait et m'acceptait enfin. Quand il a appelé pour te présenter, il était merveilleux.

— Comme si tu parlais à un adorable inconnu... ajouta Molly sur un ton espiègle.

— Oui.

— Pourquoi ne nous rendrais-tu pas une petite visite ? Ces montagnes te feront du bien. Pas de photographes, pas de grilles, pas de murs, pas de rideaux. Thomas te conduira sur la crête de l'Indomptée, à la maison de ta grand-mère. Il faut que tu rencontres Thomas.

— Je ne peux pas encore effectuer de grands trajets. Ne crois pas ce que tu lis dans les tabloïds. Je ne suis pas recluse, je me consacre juste à mes thérapies. Les médecins pensent pouvoir restaurer

complètement mon visage. Il existe de nouveaux traitements fabuleux et des techniques de chirurgie plastique incroyables. J'irai bien dans quelques mois. Mon agent reçoit déjà toutes sortes d'offres intéressantes.

Mensonges, mensonges, mensonges.

Mon agent était assise sur le bord de la cheminée dans mon salon vide. J'étais sur une chaise de jardin pliante à l'endroit où avait trôné le sofa de Gerald. Je portais mon masque facial, un joli foulard Versace et un pull. J'avais réglé la clim sur 15° C.

— Tu n'as pas chaud dans cette tenue ? me demanda mon agent qui frissonnait. Comment peux-tu supporter cette cagoule ?

— C'est thérapeutique. Plus je la porte, plus mes greffes de peau guériront en douceur. Mon visage retrouvera sa splendeur dans une poignée de mois. Vraiment !

— Cathryn, je suis désolée, mais il est temps de voir la vérité en face.

— Absolument ! Tu disais que tu avais une longue liste d'offres dont nous devons discuter. Alors, discutons !

— Je ne dis pas que je recommande ces offres, mais je suis tenue de te les rapporter.

— Commençons par les rôles de cinéma. J'aimerais quelque chose de petit et de chic, pourquoi pas un film indépendant tourné par un réalisateur plein d'avenir ? Hum... Ce doit être sympa d'aller à Sundance pour une première. J'adore l'Utah sous la neige. Tous ces mormons gelés.

Mon agent me fixa.

— Des rôles au cinéma ? Non, je n'ai pas d'offres de ce genre.

Je le savais, comme je savais que mon visage ne serait plus jamais fabuleux, ni même à moitié normal. Mais je devais sauver la face, par fierté. Notez le jeu de mots.

— OK. D'accord. Nous reparlerons cinéma dans quelque temps. Qu'as-tu d'autre ?

— Un contrat pour un livre sans concession sur ton accident. Droit ciné inclus. Apparitions dans des émissions de télé pour parler de ta vie depuis le drame. Larry King et Oprah Winfrey. Oprah d'abord. Elle ne prend jamais les restes de Larry.

— Je ne veux pas parler de mon accident. Je veux revenir sur les plateaux.

— J'ai peut-être des pistes. Pas au cinéma, mais dans des séries télé, en invité surprise.

— Pas mal ! Je recharge mes batteries sur le petit écran. Et si dans

cette nouvelle étape de ma carrière, j'avais le premier rôle dans ma propre série ? Un truc romantique qui a de la classe... Une de ces séries bien écrites que les gens intelligents aiment regarder.

Mon agent détourna le regard et se racla la gorge.

— Tu as le choix entre : une victime d'un incendie dont le mari a été assassiné par son ex-femme dans *New York District*. Une jeune femme médecin courageuse brûlée au troisième degré dans *Urgences*. Une avocate de la défense idéaliste à qui un ex-condamné jette de l'acide au visage dans *Boston Justice*.

— Tu plaisantes, hein ? Qui suis-je ? La nouvelle représentante des peaux cramées ? Quand les agences de casting tapent « Actrices roussies » dans leur base de données, c'est mon nom qui apparaît ?

— Écoute, je ne suis que leur messagère.

— Tu n'as pas de messages plus réjouissants ?

— Le meilleur pour la fin : une bonne douzaine de magazines importants s'intéressent à toi. Tous réclament les droits exclusifs sur tes premières photos postaccident. *Vanity Fair* te garantit la une, si tu poses nue pour Annie Leibovitz.

Poser nue ? Avec mes seules cicatrices comme vêtement ? *Venez voir le monstre !* Je la fixai. J'aurais aimé me réfugier dans un trou.

— As-tu perdu l'esprit ? lui demandai-je à voix basse. Je suis encore capable de jouer. Je suis une bonne actrice. J'allais succéder à Elizabeth Taylor dans *Géant*, merde !

— Eh bien, mon chou, aujourd'hui, tu incarnes Liz après sa rupture avec Burton, Elizabeth Taylor jouant la belle-mère de Fred dans *La Famille Pierrafeu*. Je suis désolée.

— J'ai gardé mon talent, ma personnalité...

— Ta beauté avait de la valeur. Tu étais spéciale. Sans ton visage, tu n'es qu'une actrice parmi d'autres. Tu ne peux même plus distraire les gens avec un corps sexy. Tu ne peux plus porter de robes décolletées, sans manches...

— Je ne me résume pas aux parties de mon corps. Les femmes sont davantage que des parties de corps assemblées.

— Pas dans ce métier. Pas dans ceux où les hommes aiment mater les filles. Télévision, cinéma, jeux vidéo. Tu as vu les petites journalistes souriantes sur le câble ? Taille mannequin, moins de trente-cinq ans.

— Ça fait partie du business.

— Ah oui ! Tu crois que Rachel Ray est la star de *Cuisine* + parce qu'elle sait cuisiner ?

— Et Paula Deen ? rétorquai-je. Elle est plus âgée, maternelle, grisonnante...

— C'est une grande cuisinière, elle. Tu sais préparer des spaghettis ?

— Non, mais je peux jouer des personnages ayant du caractère.

Regarde tous ces hommes qui ont réussi à la télé avec leur visage aux allures de pizza...

— Les femmes vieillissent, les hommes mûrissent. Oui, ce dicton est vrai, Cathryn. Il y a deux poids, deux mesures. Les femmes grossissent, les hommes ont des poignées d'amour. Les femmes sont larguées pour des femmes plus jeunes. Les hommes choisissent... des femmes plus jeunes. Les hommes effectuent la plupart des choix, gèrent le porte-monnaie. De manière un peu sournoise, malgré des décennies d'avancées dans les droits de la femme, les hommes contrôlent encore la situation. Et nous les femmes, nous devons nous y faire. Nous trahissons notre sexe.

— Je ne te connaissais pas sous cet angle ! Tu détestes donc les hommes ?

— Non, individuellement, je n'ai rien à leur reprocher. Mais en groupe, ce sont des tyrans qui frétille de la queue. Et les femmes ne disent rien. Nous voulons les satisfaire pour ne pas devenir le vilain canard, la grosse dinde ou la planche à repasser qu'ils ignoreront. Nous savons qu'ils aiment regarder les belles femmes. Belles et jeunes de préférence. Le reste du troupeau ne sert qu'à renouveler l'espèce ou subir les railleries.

— C'est faux ! Regarde toutes celles qui ont réussi grâce à leur cerveau et leur travail acharné.

— Ce sont les exceptions qui confirment la règle. Dis ça à toutes les femmes grosses, sans prétention et ordinaires qui maudissent le système, s'énerva mon agent. Pendant mon enfance dans le Minnesota, je voulais devenir patineuse artistique. Mes parents se sont saignés pour me payer les entraînements. J'étais une athlète douée, Cathryn. J'avais les moyens de décoller. Mais quand les entraîneurs importants ont commencé à choisir les futures championnes, capables d'aller un jour aux Jeux olympiques, ils ne m'ont pas donné ma chance. Ce n'était pas une question de talent ou de combativité. Je n'étais simplement pas assez jolie.

— Tu aurais pu te lancer dans le patinage de vitesse ou le hockey sur glace, ou...

Soudain, je réalisai ma stupidité.

— Désolée, enchaînai-je. Tu te souviens de cette vieille pub dans laquelle un mannequin disait : « Ne me détestez pas parce que je suis belle ? » Et tout le monde la détestait pour cette phrase. Je n'ai jamais compris pourquoi. Je pensais que c'était une blague. Je n'ai pas demandé à naître belle. Je comprends que ce don m'apportait beaucoup d'avantages, mais je ne les ai pas demandés. Maintenant, je comprends pourquoi les autres sont indignés par tant d'avantages, mais est-ce que cela signifie que je ne peux pas montrer au monde qui je suis vraiment ?

— Cathryn, ma grand-mère juive aimait dire : « La chance est un bouquet de roses, *bubelah*. Certaines personnes reçoivent un gros bouquet d'un coup, d'autres une fleur à la fois jusqu'à ce qu'un jour ils s'exclament : "Ah ah ! J'ai enfin un bouquet !" »

— J'ai travaillé dur pour recevoir mes roses !

— Je sais, soupira-t-elle. Mais tu as commencé avec plus de roses que le commun des mortels. Il t'a suffi de les disposer dans un vase... Mais peu importe ! Cathryn, contente-toi des roses que tu as déjà reçues. Quelques-unes attendent peut-être que tu les cueilles, dehors, dans des endroits que tu n'as pas encore explorés. Ta carrière – celle que tu désires – est terminée. Pars de Los Angeles. Éloigne-toi de ce métier. Oublie la vie que tu as eue. Trouve-toi un passe-temps. Épouse un type sympa et fais des gosses. Tu es riche, tu n'as pas à t'inquiéter pour tes fins de mois, lance une fondation par exemple. Tu es quelqu'un de bon, d'intelligent. Tu peux faire quelque chose de bien de ta vie.

Elle se leva.

— Ou tu peux jouer les victimes jusqu'à la fin de tes jours.

Comme je demeurais muette, de peur que je n'éclate en sanglots, elle serra mon épaule valide et quitta la pièce.

Je retournai au lit.

Mon rendez-vous coiffure et maquillage avec Luce, Randi et Judi fut l'un de ces moments utiles et charnières dont je me souviendrai plus tard comme d'une expérience qui vous forge le caractère. À l'époque, il s'agissait d'une goutte d'eau de plus dans le vase qui risquait à tout instant de déborder. L'épée de Damoclès n'est pas vraiment une épée, mais plutôt un millier d'aiguilles soi-disant inoffensives suspendues au-dessus de nos têtes et tombant les unes après les autres, pointe la première. Une vraie torture médiévale.

— Salut, les enfants ! m'exclamai-je quand le trio entra dans ma chambre.

Vêtue d'un T-shirt et d'un pantalon noirs, sans masque facial, j'arborai un air faussement nonchalant. Mes cheveux courts et bruns avaient été coupés au bol, à la Jeanne d'Arc.

— Bienvenue dans l'Antre du Fantôme ! Laissez opérer votre magie sur moi, m'exclamai-je sur un ton parfaitement enjoué.

J'avais passé des heures à m'entraîner.

Tous trois me fixèrent, horrifiés.

— Je suis vraiment désolée, murmura Judi. J'ignorais que c'était si grave.

En pleurs, Luce hocha la tête.

— Nous croyions que les rumeurs étaient exagérées, renchérit-elle.

Une main sur le cœur, Randy recula vers les portes.

— Il me faut de l'air... bafouilla-t-il.

Quand un Noir a la peau blême, c'est plutôt mauvais signe.

Merci mon groupe de soutien cosmétique ! Leur pitié absolue était un choc auquel je ne m'étais pas préparée. Je décidai de les chasser.

— Merci d'être venus, mais on se verra une autre fois, d'accord ? Je dois subir d'autres opérations du visage, vous savez. Je n'aurai pas cette tête la prochaine fois que vous viendrez. Quand on repensera à vos réactions d'aujourd'hui, on en... rira. D'accord ?

Ils s'enfuirent aussi vite que les bonnes manières et l'hyperventilation de Randy le permettaient. Lentement, je m'approchai de mon bureau dans un coin et les effaçai tous trois de mon carnet d'adresses. Il n'y aurait pas de leçon de style dans un avenir proche.

Cette nuit-là, je me faufilai à l'extérieur. Los Angeles scintillait sous une belle lune solitaire. Je m'assis au bord de la piscine et plongeai mes pieds nus dans l'eau. Le clair de lune se reflétait à sa surface et je pleurai de frustration : j'étais incapable de regarder mon reflet dans l'eau.

Je fouillai dans ma pharmacie et tombai sur un flacon de pilules que j'avais cessé de prendre quelques semaines plus tôt, la douleur devenant supportable sans elles. Je déversai les capsules dans le creux de ma main brûlée, les comptai, puis les remis dans le flacon l'une après l'autre. Clic clic clic, faisait chaque dérivatif opiacé en tombant.

Arrose-les avec une bouteille de bourbon et ils chasseront la douleur de manière définitive. Une pensée à garder dans un coin de l'esprit.

« RECLUSE ET ANÉANTIE, HONTEUSE, LE CŒUR BRISÉ, CATHRYN DEEN SE CACHE DE SON PUBLIC. RIDEAUX OPAQUES, VÊTEMENTS COUVRANTS, PLATS FROIDS... LES EXCENTRICITÉS DE LA STAR SE MULTIPLIENT! LA PLUS BELLE FEMME DU MONDE EST DEVENUE LA PLUS TRAGIQUE DES BRÛLÉES VIVES. »

La plupart du temps, les tabloïds crachaient des moitiés de vérité, des exagérations sans nom, des mensonges flagrants. Malheureusement, dans mon cas, ils mirent dans le mille. Judi, Luce et Randi ne résistèrent pas à la tentation de parler à des amis qui parlèrent aux journalistes.

Seuls les paquets de survie de Molly et Thomas m'empêchaient d'avaler le flacon de pilules. Un jour particulièrement déprimant, je sortis deux photos, les contemplai et eus une réaction tardive.

« Sur cette photo, Cathy, tu sommeilles dans les champs », avait écrit Thomas au bas du cliché. Un petit veau jaune et blanc somnolait au soleil. Sur la deuxième photo, le veau était poursuivi par un chevreau. « Là, tu batifoles dans le foin avec Ellen (baptisée ainsi en hommage à Ellen DeGeneres). La petite Ellen et toi êtes bonnes amies. »

L'héritier d'un armateur grec avait donné mon nom à l'un de ses yachts. Un célèbre chef avait nommé un dessert en mon honneur. Mais personne n'avait jamais baptisé une vache « Cathryn » avant. Le veau or et blanc avait de grands yeux bruns et un museau si petit et délicat qu'il devait tenir au creux de ma main.

Elle était si belle. Je plaçai les photos sur ma table de chevet, devant les pilules.

Merci, Thomas, pour cette lumière qui m'aide à poursuivre encore un peu.

Thomas

Je n'avais pas l'intention de nommer un veau « Cathy ». Cet événement arriva un peu par hasard.

Quoi de plus drôle par une chaude journée d'été que l'odeur du fumier de vache et de sang. Ajoutez quelques grosses mouches bleues et un public composé de femmes soupçonneuses, et vous avez les ingrédients d'une mauvaise émission de télé-réalité – *Les aventuriers de Crossroads*.

J'étais assis par terre dans la grange du Verger des Déesses à l'Arc-en-Ciel – le royaume de nos fermières lesbiennes locales, Alberta Groover et Macy Spruill, plus connues sous leur nom de scène : les Fendeuses de Bûches. J'avais mes gros pieds nus de mâle plantés fermement de chaque côté du vagin d'une vache. Autour de moi, deux douzaines de femmes et d'enfants me fixaient avec attention. Ils travaillaient et vivaient en cet endroit qui était à la fois une ferme, une communauté, une coopérative et un abri officieux pour femmes battues.

J'étais donc entouré par un éventail de femmes allant de celles qui n'avaient pas besoin d'hommes, à celles qui ne voulaient pas d'hommes, celles qui ne faisaient pas confiance aux hommes et, finalement, à celles qui pensaient que les hommes devaient être castrés et obligés de regarder *Thelma et Louise* en boucle. Certaines spectatrices étaient armées de binettes et de pelles. Si un incident survenait lors de la naissance du bovin, j'espérais juste qu'elles ne me tueraient pas devant leurs gamins.

Je suis votre humble serviteur, accoucheur de vaches. J'étais juste

passé pour emprunter du matériel photographique en vue de mon prochain envoi à Cathryn et Alberta et Macy m'avaient aussitôt embauché comme forceps humain. Une victoire de la force brutale masculine.

— Bon, Thomas. Prends ce bébé par les pattes et tire doucement, m'ordonna Alberta.

Macy et elle étaient accroupies à côté de moi sur les talons de leurs bottes couvertes de fumier et observaient la petite paire de sabots ensanglantés et couverts de mucosités qui sortaient du vortex à vif de la vache épuisée.

Je me penchai en avant entre mes jambes repliées, pris à pleines mains les petits pieds du veau et tirai. La mère, une Guernesey jaune et blanche, grommelait. La laitière était tellement exténuée qu'elle ne pouvait mettre bas sans aide. C'était son premier et le travail durait depuis trop longtemps, même si le veau se présentait correctement et aurait dû glisser comme une lettre dans la boîte.

— Tire, ça vient. Tire, ça vient, psalmodiait Alberta.

Les femmes poussent les bébés, les hommes tirent les bébés. J'étais la fierté de mon genre.

Quand le veau visqueux, en sang, enveloppé dans son placenta, gicla contre moi, je l'attrapai au vol. Il chevrota avant de se débattre. Aussitôt, mes mains et mes bras furent couverts de sang coagulé, mon jean fut taché, ma barbe maculée de sang, de mucus et de placenta. Le public applaudit, cria de joie, poussa des « Waouh ! ».

— Bien tiré. Nous nous en chargeons, déclara Macy.

Alberta et elle frottèrent le nouveau-né avec de vieilles serviettes. Quand sa peau douce et dorée commença à sécher, le veau révéla une tache blanche sur le dos, les pattes avant et une large bande sur le visage. Ce bovin était vraiment splendide.

Je me relevai et, un peu groggy, j'observai l'animal. J'avais des bourdonnements. Je me trouvais dans la salle d'accouchement quand Ethan était né : je me tenais près de la tête de Sherryl, je la soutenais et la contemplais, un peu effrayé, tandis que notre fils minuscule et parfait venait au monde. Il parut sourire dès qu'il sortit du ventre de sa mère. Évidemment, il avait eu des crises de pleurs et de colère pendant les trois années suivantes, mais, aujourd'hui, je ne me souvenais plus que de son sourire.

— Pourquoi fallait-il qu'un homme nous aide ? chuchota une femme dans mon dos. Je pensais qu'aucun homme n'était autorisé ici. Avec sa tignasse et sa barbe, ce type ressemble à Chewbacca.

— Chut, répliqua quelqu'un à voix basse. C'est Thomas Mitternich. Tu sais... Celui qui a perdu sa femme et son fils... tu sais... le 11-Septembre...

— Oh mon Dieu ! Tu veux dire que c'est l'alcoolique qui est

intervenue quand l'ex-copain de Georgina et ses amis bikers ont essayé de lui faire quitter la route ?

— Ouai. C'est lui. Devine quoi ! Il est hétéro et célibataire.

— Non!

— Si !

Leur conversation me parvenait dans un brouillard total.

— C'est une fille, proclama Macy qui avait jeté un coup d'œil entre les pattes arrière du veau.

Par respect pour moi et la poignée de garçons présents, les autres femmes réprimèrent leurs démonstrations d'allégresse et leurs applaudissements.

Alberta me dévisagea avec le sourire.

— Tom, pour honorer ton travail de sage-femme, tu as le droit de la baptiser.

Un trait sombre obscurcissait ma vision.

— D'accord, marmonnai-je. Cathy. Ce sera Cathy.

— Mouais, ronchonna Alberta.

Macy et elle se regardèrent de travers avant de hausser les épaules. Macy se tourna vers le public.

— En ces lieux, nous baptisons notre nouvelle génisse, notre sœur d'allaitement, Cathy !

Applaudissements.

J'avais donné le nom de Cathy à une vache laitière.

Je sortis d'un pas prudent de la grange, les bras loin du corps. J'essayai de me concentrer sur les champs arrosés par le soleil du printemps, l'énorme maison en rondins des Fendeuses de Bûches, les granges où les sœurs à quatre pattes de Cathy produisaient du lait bio via les mains chaudes des employées. J'essayai d'apercevoir les poules fermières qui pondaient des œufs politiquement corrects, les chiens, chats, lapins et cochons ventripotents sauvés des asiles, la statue dénudée d'une déesse dans le jardin aromatique, sculptée à la tronçonneuse dans un morceau de chêne de trois mètres de haut. Mais je ne pensais qu'à la couche visqueuse de fluides nataux qui commençaient à sécher sur ma peau, à s'affermir, à me couper le souffle. *N'y va pas. Respire. Ne baisse pas les yeux.*

Mais l'horreur, la pulsion étaient trop fortes. Je posai les yeux sur mes mains ensanglantées et suppliantes. Soudain, j'étais de retour à Manhattan, couvert de sang caillé et de poussière des morts, cherchant Sherryl et Ethan.

Enveloppé dans la mort, une nouvelle fois.

Allez, vodka !

Cathy

« La beauté m'ouvrit toutes les portes ; elle m'apporta beaucoup de choses, même si j'ignorais que je les voulais, même si je ne les méritais certainement pas. » Voilà ce que disait Janice Dickinson, l'un des premiers mannequins qui fit la une de *Vogue* trente-sept fois en trente ans de carrière. Aujourd'hui, à plus de cinquante ans, Janice était une star de la télé-réalité dont le langage aurait fait rougir un Marine. Je cite : « Je préfère être une salope honnête qu'une fille de pute lèche-cul, passe-plat et mollassonne. »

Moi aussi, me dis-je. Si je pouvais seulement rassembler l'énergie d'être en colère contre quelque chose.

Les trois livres de mémoires de Janice gisaient sur mon lit, à côté de mon ordinateur portable, de livres de développement personnel sur les phobies et les attaques de panique, de manifestes féministes comme *La Femme mystifiée* et *Quand la beauté fait mal*, une Bible, un livre sur le bouddhisme zen et *Autant en emporte le vent*.

Scarlett était la reine de beauté par excellence. Donnez-lui un micro, demandez-lui ses centres d'intérêt et elle vous lançait son fameux sourire assassin avant de répondre d'une voix douce et cadencée : « Je compte consacrer ma vie à la paix dans le monde. » Alors qu'au fond d'elle, elle pensait : *Au diable la paix dans le monde. Je veux du fric, Tara, Rhett avec une bonne trique. Je veux qu'Ashley me baise les pieds et me coiffe. Mélanie ? Broute-moi, espèce de sainte-nitouche.*

Au pied de mon lit, sur un écran plat géant, un homme flasque mais bien monté s'activait en levrette sur une femme au regard sévère et aux vergetures sur les cuisses. Sur une autre télé immense, Mary et Laura recevaient une leçon de vie austère mais adorable de la part de Charles, via *La Petite Maison dans la prairie*. Le porno et *La Petite Maison* avaient deux points communs : personne ne prenait feu et, de près ou de loin, aucun ne reflétait la vraie vie.

Parfait. La vraie vie ne m'intéressait pas. J'avais cherché sur Google la biographie de reclus célèbres, mes âmes sœurs en résumé. Je ne fus pas surprise de découvrir que l'argent était le grand émancipateur de tous les ermites cinglés du monde, le mur lisse entre un sans-abri qui

fuit ses démons dans les égouts et Howard Hughes terré dans un de ses hôtels de Las Vegas.

Adossée à des coussins au centre de mon lit, j'étais vêtue de ma combinaison pressurisée couleur chair et de ma glorieuse cagoule, plongée dans un état méditatif à cause des médicaments, une oreillette Bluetooth dans mon oreille valide grâce à un petit trou découpé sur le côté du masque. Un des livres de Janice contre mon cœur, je regardais paresseusement le porno et mangeais des biscuits de Molly.

Des photos encadrées de la ferme de Granny Nettie décoraient à présent toute la pièce. J'avais scotché les derniers clichés de Thomas aux montants de mon lit. Je repris la lecture du livre de Janice. J'étais fascinée par sa détermination fébrile à survivre et la colère joviale avec laquelle elle observait le monde. Je voulais comprendre comment les gens parvenaient à se mettre en colère. Ma situation ne m'excédait pas, elle me déprimait chaque jour davantage. Je cherchais des points de repère sur une route déserte sans carte. Bonjour, amis voyageurs !

Que ce soit bien clair, dans ma vie pré-barbecue, j'étais un modèle de vertu moderne : je ne fumais pas, ne me droguais pas, ne buvais pas outre mesure, ne couchais pas avec le premier venu pour du sexe non protégé ou une interview avec Howard Stern. Je lisais des livres de plus de vingt pages, écrits en petits caractères, j'allais à l'occasion au musée, écoutais de l'opéra sans m'endormir. Je n'avais jamais posé nue ni montré mes seins ou mon cul à l'écran. Attention, je n'étais pas radicalement opposée à toute forme de nudité en public, c'était juste que mes vieilles tantes d'Atlanta m'auraient rayée de leurs associations caritatives et mon conservateur de père en aurait eu le cœur brisé.

En résumé, j'avais toujours été une personne saine.

À présent, je regardais du porno telle une crêpe grillée, lisais des bios épouvantables et repoussais sans cesse mon suicide. J'avais trop d'orgueil pour avouer mes étranges craintes à quiconque, et surtout pas à mes médecins qui, bien entendu, savaient que je cachais dans une boîte de Pandore des idées biscornues, mais ne pouvaient pourtant pas agir sans ma permission. Il n'était pas question qu'un psy fasse la chronique de ma descente aux enfers. Et si, un jour après l'apocalypse, la sécurité intérieure décidait d'arrêter tous les excentriques ? Ils taperaient le mot « zarbi » sur Google et ils trouveraient dans la base de données des archives médicales pas si privées. Direction le camp d'internement, grognasse.

Je savais que je devais être reconnaissante d'être en vie, reconnaissante de recevoir les meilleurs soins médicaux que mon argent pouvait m'offrir, reconnaissante d'être si riche que je n'aurais pas à travailler le restant de mes jours, reconnaissante pour les biscuits, Thomas, les photos. Mais je ne l'étais pas, pas de manière sincère et joyeuse. Je voulais mon ancienne vie. Je me sentais

coupable d'être riche et d'avoir survécu, d'avoir été une princesse dorlotée qui avait fini par attirer un mauvais karma sur elle.

Soudain, une réponse surgit de nulle part.

Je dois soudoyer Dieu.

Certains promettent de se montrer charitables si Dieu leur sauve la vie ou celle d'un être cher. Ma prière était simple : *Je vous en prie, mon Dieu, montrez-moi comment être heureuse avec ce corps.* Qu'est-ce que je pourrais abandonner qui incarnait ma vanité, ma richesse, mon ego ?

— Je sais ! m'exclamai-je un après-midi.

Je me redressai dans mon lit.

— Haute couture !

Je courus dans mon dressing attendant à la salle de bains. Je passai le sauna, le coin massage, le salon de beauté personnel et son espace épilation. J'ouvrai en grand les deux doubles portes de trois mètres de haut, allumai la lumière et scrutai les rangées de vêtements de créateurs.

Si Dieu m'accordait à nouveau la beauté, même si ce n'était qu'une illusion, je donnerais tout à une œuvre caritative. Valentino, Chanel, Donna Karan et Vera Wang que j'adorais aussi. Je commençai à décrocher de leur cintre des robes innocentes et sans méfiance.

Plusieurs heures après, je transportai ce que je pensais être le minimum sacrificiel dans la salle à séjour vide. J'étais chaque robe sur le sol. La grande pièce ressemblait à la version haute couture d'une scène de meurtre. Au lieu des lignes à la craie, Yves Saint Laurent et Versace marquaient l'emplacement des corps.

Soudain, Dieu me parla ou bien me parlai-je à moi-même ou bien Il m'écoula simplement.

Cathryn, je remarque que tu as gardé les robes à col montant et manches longues.

Eh bien, Seigneur, ce sont celles qui cacheront le mieux la plupart de mes cicatrices au cou et au bras droit.

Tu as l'intention d'enfiler une belle robe et de sortir en public ? Grande nouvelle ! Si tu te sentais vraiment en confiance avec ton nouveau toi, tu ne te soucierais pas de cacher tes cicatrices.

Qu'insinuez-vous, Seigneur ?

Que tes efforts pour venir à bout de tes cicatrices se font un peu à contrecœur. En fait, tu as envie d'un miracle. Sache que je ne te donnerai pas ce miracle. Tu veux redevenir belle. Tu ne veux pas te sentir belle, mais l'être. Et ça, je ne peux pas te l'offrir.

— Alors tu n'auras pas le reste de mes robes ! répliquai-je avec amertume.

J'allai me coucher.

Le lendemain matin, Bonita hurla quand elle vit les robes de couturier étalées aux quatre coins de la pièce.

— Toutes ? Vous voulez toutes les donner à la mission catholique de ma sœur ?

Pour plaisanter, Bonita aimait appeler sa jumelle « Ma Sœur Ma Sœur » et, par le passé, j'avais effectué des dons importants au couvent de Ma Sœur Ma Sœur, mais jamais ils n'avaient atteint une telle somme.

— Oui. Contactez une maison de ventes aux enchères, vendez les robes et envoyez l'argent à Ma Sœur Ma Sœur. Une minute ! Gardez-en une partie. Je veux remercier ma cousine en Caroline du Nord.

— Il doit y en avoir pour près de 2 millions de dollars!

— Au moins. Maintenant que je ressemble à un monstre infâme, je suppose que ces robes se vendront deux fois plus cher que ce qu'elles m'ont coûté.

— Soyez bénie, mais...

— Demandez juste aux nonnes de dire une prière pour moi.

— Une prière ? Mais cette vente fait de vous une sainte !

— Je ne veux pas la sanctification ! Qu'elles demandent juste à Dieu une séance de maquillage. Ou alors un indice sur mon avenir.

Elle me serra dans ses bras et partit appeler Ma Sœur Ma Sœur à Mexico.

Depuis, je posais mon flacon de pilules sur ma table de chevet tous les jours. Je les sortais, les comptais puis les remettais dans le flacon.

Tous les jours.

Thomas

Cet automne-là, quand Anthony apporta un chèque de Cathy d'un quart de million de dollars, tous les habitants de la vallée en tombèrent le cul par terre. Je m'avançai dans la cour de la grande maison en rondins de Molly et Pike – après une marche de dix minutes sur un sentier sinueux derrière le café – et découvris que le barbecue familial du samedi après-midi s'était transformé en pow-wow autour du chèque. Plusieurs dizaines de personnes (c'est-à-dire la majorité des résidents de la vallée) étaient venues jeter un coup d'œil. L'odeur entêtante de porc fumé se mélangeait aux doux parfums de l'automne et de l'argent.

— D'après elle, ce chèque servira à couvrir mes frais d'envoi des biscuits et de la crème, hurla Molly, tandis que Billy Ray Cyrus chantait *Achy Breaky Heart* sur la chaîne hi-fi. Et le développement de tes photographies. Moitié, moitié ! Je lui ai dit que je n'en avais pas besoin et qu'en plus, on ne se faisait pas payer pour envoyer des biscuits à ses proches. Tu sais ce qu'elle m'a répondu ? « Donne ta moitié à l'église locale, alors ! » Et moi, je lui ai dit : « Pas question ! Après avoir reçu cet argent, le pasteur méthodiste de la vallée de Crossroads dira au pasteur baptiste de Turtleville d'aller se faire foutre. » Cathy m'a répliqué : « Demande au pasteur de harceler Dieu de ma part. Je ne pense pas que Dieu t'écoute. »

Essoufflée d'avoir crié, Molly prit une minute pour s'en remettre, pendant que j'étudiais le chèque rempli à la main. La signature de Cathy était élégante et tentaculaire mais penchait dangereusement. Un expert en graphologie en aurait conclu qu'elle désespérait de trouver sa voie.

Ne le dis pas à mon cœur, mon pauvre petit cœur brisé, chantait Billy Ray.

— Que comptes-tu faire de ta moitié ? hurla Molly.

Je secouai la tête. Grâce à John qui gérait quelques bons investissements que j'avais faits, et grâce à mon style de vie spartiate, digne d'un pionnier, je n'avais pas besoin d'argent. J'avais refusé la compensation gouvernementale du 11-Septembre et donné ma part –

plus d'un million de dollars – à des associations caritatives pour les enfants. Je ne voulais pas que le gouvernement achète mon silence. Je voulais qu'on réponde à cette simple question : « Pourquoi ? » Espoir futile. L'argent n'achetait pas l'amnésie. Les billets ne me feraient pas oublier la terreur dans la voix d'Ethan et Sherryl la dernière fois que je leur avais parlé. Les billets ne rachetaient pas la culpabilité.

Cathy essaie de se racheter, en conclus-je. Cathy, tu n'as rien fait de mal. Crois-moi. Je suis un expert en culpabilité.

— Tu gardes ma part pour le moment, répliquai-je à Molly. Dis à Cathy que je saurai en faire bon usage. Mon geste poussera peut-être Dieu à la contacter !

Quelques semaines plus tard, j'ignorais encore comment dépenser l'argent de Cathy et Molly me traitait de cossard.

Par un frais matin d'octobre, tandis que je cuvais dans mon pick-up, elle me versa une casserole pleine d'eau et de glaçons sur le visage. J'ouvris les yeux, chassai l'eau froide de mes paupières, brossai les glaçons tombés dans ma barbe et contemplai les narines roses de Banger. Il tira la langue et me lécha le nez.

Après l'avoir repoussé, je m'assis et me pris la tête entre les mains. Ma gueule de bois avait loué les services d'un gros marteau-piqueur.

— C'est bon, il est réveillé, on peut y aller, clama une voix accompagnée de hennissements.

Je louchai par-dessus la ridelle. Sa casserole vide à la main, Molly disparaissait par la porte de derrière du restaurant. Six jeunes visages me fixaient de près. Le plus vieux appartenait au fils de Bubba, Brody, quinze ans. Le plus jeune au bébé de Jeb, Laura, huit ans. Tous des petits-enfants, nièces et neveux de Molly. Ils m'observaient avec une joie indifférente.

— À plus, s'écria Brody. On a un bus à prendre. Tante Molly nous a demandé de nous assurer que tu étais réveillé après son arrosage.

Je réussis à lever un pouce. Les six enfants se rendirent à l'arrêt de bus le long de la piste d'Asheville, traînant derrière eux sacs à dos, iPods, téléphones et ordinateurs portables. Nous étions vendredi et, le vendredi, c'était initiation à l'électronique dans les villes du comté de Jefferson. Enfin, quelque chose dans ce genre. Je ne parvenais pas à réfléchir. J'avais très mal à la tête.

— Bah ! lâcha Banger en mâchouillant ma chemise.

Des morceaux de téléphone portable étaient éparpillés sur ma barbe. Je repoussai à nouveau le bouc. Ma main toucha un bout de carton. Je déchirai le message de Molly attaché au collier de Banger et essayai de me concentrer. Elle n'avait écrit qu'un mot, en grosses

lettres courroucées.

RENÉGAT

Je rampai hors du pick-up. Il avait gelé sur les citrouilles et les forêts de feuillus des Ten Sisters s'étaient métamorphosées en un tableau impressionniste rouge et or. Ma chambre à la belle étoile avait besoin d'une couverture supplémentaire par-dessus le sac de couchage. Ainsi qu'un parapluie, apparemment. Je me rendis aux toilettes en titubant, me débarbouillai et retournai à ma voiture. Je m'avachis sur le siège avant, baissai le pare-soleil et touchai les photos d'Ethan et Sherry.

Aujourd'hui, c'était l'anniversaire d'Ethan.

Il aurait eu huit ans.

Pour son anniversaire, je décidai de planter une autre rangée de vigne dans mon vignoble baptisé « l'Arbre de Vie ». J'empruntai donc la piste d'Asheville dans la direction de Turtleville et, à mi-chemin, je tournai à gauche sur une route secondaire sinueuse appelée Fox Run Lane. Un grand panneau vert m'accueillit à l'entrée du Jardin historique de Kaye. Dolores et le juge vivaient dans une jolie petite maison victorienne surplombant la pépinière. Ils avaient converti une grange en magasin et bureaux. Grâce à Internet, UPS et la poste, Dolores avait réussi dans la vente par correspondance de roses. Ses parterres couvraient les coteaux en terrasse, bordés de grillage à mouton pour retenir les daims amateurs d'arbustes. L'été, les rosiers explosaient dans une cacophonie de couleurs si belles qu'elles attiraient les curieux de toute la Caroline du Nord.

Dans son magasin, Dolores conservait bonsaïs et orchidées, mais vendait aussi des objets de jardinage haut de gamme et de l'artisanat local. Sa boutique était l'une des préférées des dames patronnesses d'Asheville. Il n'était pas rare de voir des berlines luisantes ou des petits 4 × 4 remplis de femmes bronzées se rendre directement du café à la pépinière. Les femmes n'aiment pas l'admettre, mais elles préfèrent faire du shopping en meutes, comme les loups. J'attendis qu'un wagon de ces dames parte avant d'entrer. Mon masque social avait tendance à effrayer les inconnues qui palpaient systématiquement leur sac à main à la recherche d'une bombe lacrymogène.

— Tu as une tête de déterré, remarqua la serviable Dolores.

Accoudé sur le comptoir près de la caisse enregistreuse, j'inhalai un pot-pourri à la rose qui me calma l'estomac.

— J'aime quand tu me flattes.

— Tes pieds de Vidal blanc sont arrivés, mais j'attends encore le baco noir que tu as commandé. Tu sais, ce serait dommage que tu plantes ces merveilleux hybrides pour le plaisir et non pour en faire du vin. Le baco noir produit un rouge succulent. Les plants se plaisent à

cette altitude. Tu devrais ouvrir un petit établissement vinicole, Thomas. C'est la mode dans ces montagnes en ce moment.

Mon vignoble inspiré par Frank Lloyd Wright était destiné à rétablir de l'ordre dans ma vie personnelle, pas à créer un bon verre de vin. Il me distrayait quand j'étais éveillé. Peut-être Ethan le voyait-il depuis le ciel ?

— Je garde cette idée à l'esprit, mentis-je.

— Renégat ! me lança-t-elle, l'air sévère.

— Je vois qu'on s'est passé le mot !

— Je sais que c'est l'anniversaire de ton fils, aujourd'hui. Molly me l'a dit. Tu crois qu'il aimerait te voir dans cet état ? Tu crois être la seule personne au monde à avoir vécu une tragédie ?

D'un signe de tête, Dolores désigna les photos joliment encadrées de leur fille. Celle-ci était morte dans un accident de voiture sur une autoroute de Floride avec son mari et leur nouveau-né. Leur disparition avait dévasté Dolores et le juge qui avaient déménagé à Crossroads pour échapper aux souvenirs.

— Crois-moi ou pas, continua-t-elle d'une voix douce, je suis bien consciente que ce monde est rempli de chagrin et de souffrance. Je n'ai jamais eu la prétention d'être spéciale, et je ne demande à personne de prendre pitié de moi. Thomas, tu as le droit de les pleurer, mais tu dois avancer, tu dois tendre la main. Je comprends l'épreuve que tu traverses. Quand Benton et moi sommes arrivés ici, nous n'avions qu'une envie : mourir. Nous ignorions ce que nous réservait la culture de ces montagnes blanches. Peut-être avons-nous emménagé ici pour nous prouver que le monde était un endroit méprisable et froid, rempli de personnes qui ne voulaient pas de nous et s'en fichaient de notre anéantissement. Mais tu sais quoi ? Molly Whittlespoon est entrée dans nos vies. Elle est apparue sur le seuil de notre porte le jour de notre arrivée. Elle s'est exclamée, comme seule Molly en est capable : « Salut les Noirs, vous voulez un biscuit ? » Ou quelque chose dans ce genre. Pike, leur famille et elle nous ont accueillis à bras ouverts et se sont assurés que le reste de la communauté aussi. Molly nous a sortis de notre désespoir jour après jour. Nous ne l'oublierons jamais, et nous la remercierons en étant là pour toi, comme elle l'a été pour nous. Tu ne dois pas baisser les bras.

— J'apprécie ta sollicitude, mais...

— Je ne m'exprime pas à coup de slogans religieux, comme Cleo au café, mais je crois que Dieu nous a mis sur cette terre pour une raison. Il existe des gens qui ont besoin de toi, dont la vie serait affreuse sans toi. Mais il faut que tu fasses l'effort de trouver ces personnes et de les reconnaître quand elles te trouveront.

— J'aimerais le croire.

— Tu le sais, au plus profond de ton cœur. Ou il y a belle lurette

que tu te serais tué.

J'étais incapable de poursuivre cette conversation. Je fis un pas en arrière.

— À propos de ces bacos noirs... poursuivis-je.

— Chut... murmura Dolores qui avait remarqué quelque chose par la fenêtre derrière la caisse enregistreuse. Une de mes filles est arrivée. Elle coud à la main ces fabuleux carreaux en soie qui garnissent les chaises en paille. Je fournis le matériel, elle s'occupe du reste. Tu as vu ces femmes qui viennent de partir ? Elles ont acheté dix coussins à 30 dollars pièce. Cette fille est l'une des couturières les plus créatives que je connaisse.

Dolores appelait les artisans qu'elle employait ses filles et ses fils. Elle avait besoin de materner les gens. Ou dans mon cas, de les frapper à coup d'amour. De ma position, je ne voyais rien par sa fenêtre, si ce n'était le pare-chocs avant d'une vieille berline bleue au capot défraîchi.

— Je suis dehors, je charge du paillis dans mon pick-up.

Dolores claqua la langue, apparemment contrariée par la personne que je ne voyais pas.

— Je parie qu'elle est encore défoncée. Je devrais le signaler à Benton. Mais j'ignore ce qui est pire : la laisser s'occuper des fillettes ou les contraindre à grandir sans leur tante ?

Les ragots ne m'intéressaient pas, comme les discussions impliquant des enfants d'ailleurs. Je me dirigeai vers l'arrière-boutique tout en sortant une paire de gants de travail de ma poche.

— Je suis dehors, répétais-je.

— La fille s'appelle Laney Cranshaw. Il n'y a pas un mois qu'elle est là. Elle vient de Raleigh, je crois. Depuis la mort de sa sœur, elle élève ses deux nièces, et elle n'a pas, je reste polie, un récipient pour uriner dedans, ni une fenêtre par laquelle jeter le contenu dudit récipient.

J'ajustai mes gants.

— Je suis...

— Les fillettes et elle vivent dans une tente à l'orée du parc forestier. C'est une question de jours avant que les gardes ne les chassent. J'ai essayé de lui en parler – la communauté ne cherche qu'à l'aider – mais à mon avis, elle a trop peur que les autorités s'intéressent de trop près à son passé. Ou à ses drogues.

— Petit conseil d'ami : on ne peut pas aider ceux qui ne veulent pas d'aide.

— Les gens ont besoin d'être aidés ! répliqua-t-elle. Le problème, c'est qu'ils ne veulent pas toujours l'admettre.

Quelques minutes plus tard, je remplissais mon pick-up de paillis quand des petits bruits de pas rapides crissèrent derrière moi dans l'allée en gravillons.

— Hagrid ! s'exclama une petite voix aiguë et traînante. Comme tu as maigri !

Je me retournai lentement et baissai les yeux. Le plus merveilleux des petits visages m'observait. Ses yeux foncés brillaient derrière une chevelure noire, longue et luisante. Elle avait les bras croisés sur un T-shirt défraîchi des Super Nanas. Un petit papillon jaune voletait autour de ses sandales roses et de son jean baggy.

Le papillon était sous le charme.

Et contre ma volonté, moi aussi.

— Hagrid ? répétais-je d'une voix douce pour ne pas l'effrayer – même si elle ne paraissait pas nerveuse et me dévisageait avec un émerveillement inspiré par Harry Potter. Pardonne-moi, mais je ne suis pas Hagrid. Je suis son cousin maigrichon, Herman.

— Herman ! Aurais-tu vu ma chouette ? Je l'ai expédiée avec un mot pour ma maîtresse. Je ne peux pas aller à l'école demain parce qu'Ivy et moi, nous devons aider tante Laney à déménager notre tente sur un nouveau campement. Je suis en CP.

La main en coupe sur les sourcils, je scrutai l'horizon.

— Je n'ai pas vu de chouette récemment, mais je garderai l'œil ouvert. Comment s'appelle-t-elle ?

— Mme Jones.

— Voilà un nom intéressant pour une chouette.

Une cascade de rires enfantins s'éleva dans les airs.

— Mme Jones, c'est ma maîtresse. Ma chouette s'appelle Arianna.

— Oh ! Quel beau nom pour une...

Princesse Arianna. Le premier rôle important de Cathy, alors qu'elle n'avait que dix-neuf ans, dans un film fantaisiste d'épée et de dragon intitulé *Princesse Arianna*. Le succès du film avait été une surprise et elle avait tourné deux suites : *Princesse Arianna et le dragon* puis *Princesse Arianna et le sorcier*, qui avaient aussi explosé le box-office. La trilogie faisait désormais partie des œuvres préférées des enfants et des amateurs de fantasy et de science-fiction qui écumaient les réunions de fans avec des oreilles de Spock. Il faut le reconnaître, Cathy avait été la plus belle princesse qui ait honoré de sa présence un film d'épée et de sorcellerie.

Attention, je ne connaissais pas tous les films de Cathy – des films de nana pour la plupart. Quant aux *Princesse Arianna*, ils étaient plus crémeux qu'un vieux brie. Molly, elle, possédait tous les films de Cathy en cassette et en DVD. Chaque samedi soir, elle en passait un à la télé du café pendant la séance couture. Je ne pouvais m'empêcher de regarder quand je me rendais à ma partie de poker.

— Quel joli nom pour une chouette, finis-je sur un ton bourru. Je parie que tu as vu tous les films de la Princesse Arianna.

— Oui ! Je l'adore. Avant, on avait les cassettes mais un des copains

de tante Laney les a cassées.

Tous mes sentiments paternels se coagulèrent en une boule d'instinct protecteur.

— Je connais un endroit où tu pourrais regarder les films de Princesse Arianna le samedi soir. Gratuitement.

— Où?

— Entrons et allons en discuter avec Dolores. Elle demandera à ta tante...

— Hé ! Toi là-bas ! Tu vas la laisser tranquille !

Une tornade préadolescente sortit par la porte de derrière et remonta l'allée en courant. Ma première impression fut celle d'une masse de cheveux-brun roux et crépus autour de grands yeux bleus sur un visage rond et marron clair couvert de taches de rousseur. Elle se planta entre la petite fille et moi avant de me fixer avec une peur évidente, mais aussi une détermination à toute épreuve.

— Monsieur ?

La petite examina les alentours puis me sourit.

— Ivy, il ne s'appelle pas monsieur, mais Herman ! C'est le cousin d'Hagrid, d'accord ?

— Combien de fois je t'ai dit de ne pas parler aux inconnus !

— Ce n'est pas un inconnu, mais Herman, le cousin de...

— Non, cet homme n'est pas le cousin d'Hagrid. Il ne sort pas d'un conte de fées. Il est poilu et nous ne le connaissons pas.

— Ivy, ne sois pas si méchante ! s'exclama la fillette. Je m'appelle Corazon. Mon père était mexicain. Mon prénom signifie *cœur* en espagnol. Tu peux m'appeler Cora.

Elle tira sa sœur par la manche.

— Et voici Iverem, mais tout le monde l'appelle Ivy. Son père était afro-américain. Elle a douze ans et moi sept.

— Ne t'approche pas de nous, me conseilla Ivy, les dents serrées. Je sais frapper les hommes où ça fait mal. Viens, Cora !

Elle entraîna sa sœur le long de l'allée en gravillons.

— On ne parle pas aux inconnus !

— Mais ce n'est pas...

— Iverem est un prénom nigérian, je crois, lançai-je.

Ivy s'arrêta puis se retourna, les yeux écarquillés. Cora demeura bouche bée.

— Autrefois, j'ai travaillé avec une architecte originaire du Nigeria, poursuivis-je. C'était une très bonne amie à moi, une personne très intelligente et très forte. Quand elle s'est mariée, son mari et elle ont donné des prénoms nigériens à leurs enfants. Je les ai aidés à effectuer des recherches. *Iverem*. Cela ne signifie-t-il pas « grâces » ?

D'après le regard que me décocha Ivy, j'avais marqué pas mal de points, mais elle plissa les yeux et eut un mouvement de recul.

— Artiste de merde, siffla-t-elle avant de rentrer dans la boutique avec Cora.

La fillette disparut tout en regardant derrière elle et en me faisant signe de la main.

Je m'assis contre le hayon du pick-up. Mes mains tremblaient. Ma gueule de bois n'était pas seule en cause. Les épiphanies sont parfois délicates, douloureuses et fines comme des aiguilles. Dolores avait raison. Les gens avaient toujours besoin d'aide, ils ne voulaient simplement pas l'admettre. Surtout quand ils étaient jeunes et craignaient que le monde ne soit rempli de monstres. Les plus durs sont sur la défensive, les plus doux créent des contes de fées autour d'eux.

Le jour de l'anniversaire d'Ethan, ici, soudain, je trouvai un cadeau que je pouvais lui faire. L'espoir d'une vie meilleure. Pas la sienne ou la mienne, mais la leur. Celle de deux petites inconnues prénommées Cora et Ivy. Me sentant éclairé, comme si la lumière filtrait brièvement par les pores de ma peau, je jetai un coup d'œil à l'arrière de la boutique. Dolores m'observait derrière son comptoir.

À ton tour de remercier Molly, me fit-elle.

À cet instant, je sus comment.

Cathy

D'abord, Thomas nomma une vache Cathy. Puis il fit de moi une propriétaire.

Chère Cathy, merci pour l'argent que tu as envoyé, tu es maintenant la fière propriétaire d'une maison que tu loues, m'écrivit-il. Cette maison est en fait un petit cottage sur Fox Run Road et tu la loues à Laney Cranshaw et ses nièces pour un dollar par mois, tout compris. Tu as également meublé la maison, ajouté une télé, un lecteur DVD et la collection complète des Princesse Arianna et des Harry Potter. Avant cela, le trio vivait sous une tente à Turtleville. Elles sont fauchées.

Vivre sous une tente. Je relus ce passage plusieurs fois au creux de mes confortables coussins en soie. Vivre sous une tente, quand l'hiver approche...

Molly a raconté à Laney que tu avais fait un investissement en achetant la propriété, que tu ne voulais pas gagner de l'argent sur les loyers. Tu avais juste besoin de quelqu'un pour entretenir les lieux. Laney ne se doute pas que je suis derrière tout cela. Molly agit comme agent de liaison parce que Laney se méfie des « bienfaiteurs » en général. Molly l'a convaincue que tu étais réglo. Voilà ce qu'elle lui a dit : « Pourquoi une star du cinéma avec des millions de dollars à la banque réclamerait un loyer à qui que ce soit ? »

Bon point. Un peu dans les vapes, je clignai des yeux. Il fallait que je me concentre. J'avais passé la journée à l'hôpital. Les chirurgiens plastiques travaillaient encore sur ma main où les tissus abîmés devaient être coupés et étirés afin que je puisse remuer les doigts en douceur. Je posai en équilibre la lettre sur une mitaine en gaze de la taille d'un gant de base-ball.

Tu te souviens des photos que je t'ai envoyées du Jardin historique de Kaye ? Ta petite propriété se trouve un petit peu plus haut. Deux jolis hectares avec une maison, une cour, des bois magnifiques et un coude de Ruby Creek. La moitié de ce chèque qui m'était destin é couvrir la totalité de l'achat, y compris les frais de notaire. Le prix n'est pas le même dans les montagnes ! Ci-joint des photos.

Je fouinai dans le dernier paquet de survie de Molly et Thomas, trouvai une grande enveloppe et déposai les photos sur ma robe. La première montrait une ravissante maison en bardage blanc, des stores métalliques démodés rouges et blancs, et des volets rouges. Elle se trouvait à l'ombre de grands gommiers noirs dont les feuilles étaient d'un rouge éclatant, et d'un érable qui avait pris une couleur jaune ensoleillée. C'était adorable. Thomas, ce doux grand-père, avait choisi une maison que des fillettes et des elfes adoreraient. J'approuvai.

Le cottage a une histoire qui me plaît beaucoup. Et cette histoire a un lien avec ta grand-mère. Son grand-père, Parker Nettie, a construit cette maison pour le frère de sa seconde épouse, Samuel Barkley (selon Molly qui connaît l'arbre généalogique de chaque famille vivant dans le verger de Crossroads). Samuel s'en servait de cabane de mineur à la fin des années 1800, quand une petite fièvre de l'or s'est emparée de la vallée. La recherche de pierres précieuses s'est estompée au fil des années, mais il y avait (et il y a encore) plein de pierres semi-précieuses dans les ruisseaux, ainsi que de rares rubis et saphirs dignes d'intérêt. Ils sont composés du même minéral, le corindon. Seule la couleur les différencie. Les rubis sont rouges, quand les saphirs sont bleus, verts, jaunes, lavande... Couleur et clarté déterminent leur qualité. Sais-tu ce qui donne au corindon sa couleur ? Les impuretés qu'il contient ! Tu crois ça, Cathy ? Les pierres les plus belles ne sont pas des pures races, mais des bâtardes !

Bâtardes. Rubis. Moi. Peut-être avais-je simplement besoin de plus d'impuretés dans mes minéraux ? Thomas trouvait toujours des manières étranges et attachantes de me dire que je n'étais pas laide et que peu importaient les cicatrices. Il ne m'avait pas vue !

D'après Molly, ta grand-mère et ta mère étaient des laveuses à la batée hors pair. Elles avaient l'œil pour déceler les pierres brutes. C'est un don, parce que les pierres à l'état brut ressemblent à des cailloux gris normaux. On disait qu'elles sentaient l'endroit où trouver les meilleures pierres dans le ruisseau, tel un sourcier qui prétend « sentir » la présence d'un courant souterrain. J'ai cru comprendre que ta mère était morte en couches alors que tu n'avais que deux ans. Molly possède de superbes photos d'elle quand elles s'amusaient ensemble dans la vallée. Tu devrais la voir avec Molly en salopette, maniant la batée dans ce ruisseau qui t'appartient aujourd'hui. Les fillettes n'avaient pas plus de dix ans ! J'en ferai une copie et je te les enverrai.

Ma mère, en salopette, jusqu'aux genoux dans un ruisseau de montagne ? Sur les photos que j'avais vues d'elle, ma mère portait des robes de bal, des tailleurs Chanel, ressemblait à Jackie Kennedy au bras de papa, plus âgé et poseur. Tandis que je parcourais les photos du cottage que je venais d'acheter, je m'arrêtai soudain. Deux fillettes me dévisageaient.

Voici les nièces de Laney Cranshaw. Ivy a douze ans, Cora sept. Elles

sont de père différent et leur mère est morte il y a quelques années. Leur tante a quelques problèmes et la vie n'a pas été facile pour toutes les trois. Quand bien même, Cora est un petit ange rempli d'espoir. Ivy est intelligente mais se méfie de tout. Pike s'est renseigné sur elles. Les filles ont été placées en famille d'accueil il y a deux ans, après qu'un copain de la tante a molesté Ivy. Au crédit de Laney Cranshaw, elle a immédiatement appelé la police, mais le mal était fait.

Je dois me montrer très prudent avec Ivy. Elle a facilement peur et ne fait pas confiance aux hommes – qui pourrait l'en blâmer ? Elle se montre très protectrice envers Cora. La semaine dernière, elle a mis un crochet du droit à un gamin qui se moquait de Cora et de sa propension à croire aux contes de fées.

Je lus et relus ce dernier passage, me sentant plus déprimée et en colère à chaque fois. J'avais eu une enfance privilégiée, bien qu'elle ne fût pas très heureuse. Papa m'adorait, mais demeurait distant; mes tantes, des mondaines bourruées, aimaient m'exhiber comme si j'étais une pièce d'argenterie. Peut-être avais-je hérité de leur manque de sensibilité ? Les sœurs de papa, plus âgées que lui et déjà mères depuis longtemps à mon arrivée, préféraient nettement le golf et leurs chiens à leurs propres enfants.

— N'importe quel imbécile peut se reproduire ; cela ne nécessite pas un gramme de bon sens, d'élégance, de sagesse ou de fortune, me dit tante Emiline, un jour, cigarette dans une main, martini dans l'autre. Mais les femelles intelligentes protègent leurs atouts physiques, choisissent leur mâle dans un but pratique et se reproduisent quand cela les arrange. Ensuite, elles élèvent leur progéniture sans effusion de sentiments et expédient les petits ingrats dans le monde le jour de leurs dix-huit ans. Si tu t'organises correctement, Cathryn, tu peux en avoir terminé avec tes enfants – et ton mari – tout en étant encore assez jeune pour pouvoir profiter de la vie.

Parfois, je me demandais si, secrètement, mes tantes n'étaient pas contentes que ma mère soit morte jeune. Elles avaient de nouveau papa, leur adorable petit frère, pour elles toutes seules (ses maîtresses du grand monde ne représentaient aucune menace) et elles pouvaient m'élever comme une jolie poupée, sans interférence maternelle et sans responsabilité aucune.

En tout cas, je grandis sans exprimer le moindre désir de mettre un jour au monde des enfants. Alors que j'avais vingt-trois ans, buvant du vin sur un plateau de cinéma, je me souviens avoir écouté avec un grand soulagement quelques femmes de l'équipe confesser qu'elles ne mouraient pas d'envie d'avoir un enfant. Ah ah ! La société secrète des femmes heureuses sans enfant n'était pas si secrète.

Là, je tenais dans les mains la photo de Thomas et étudiais Cora et Ivy avec plus de soin. Je ne voulais pas d'enfant et pourtant, dans un

sens, ces fillettes étaient... mes fillettes. Du moins, elles vivaient dans une maison qui m'appartenait. Ivy me fixait, le front plissé, les yeux perçants et bleus, la peau café au lait, les cheveux formant un nuage brun-rouge autour de son visage et ses épaules. Elle était un peu ronde, ses traits n'étaient pas tout à fait symétriques, ni blancs ni noirs. Un air lugubre d'autodéfense irradiait de ses yeux d'acier intelligents.

Je lui lisserais les cheveux, comme Beyoncé, lui ajouterais des mèches dorées, pensais-je, et je lui achèterais un pull en velours marron, une veste cintrée rouge foncé et des bijoux fantaisie turquoise pour rappeler le bleu de ses yeux. Et je trouverais le moyen de lui rendre le sourire. Je lui promettrais que plus jamais elle n'aurait à vivre sous une tente. Et que plus jamais on ne lèverait la main sur elle. Jamais.

Quant à Cora... elle était un soleil qui illuminait le monde. Ce sourire, cette innocence. Une Jennifer Lopez miniature aux cheveux noirs et raides, si fins qu'ils flottaient autour de son visage enjoué, comme électrofilés par tant d'énergie. Je les dégraderais, mettrais des barrettes en faux diamants par-ci par-là, lui offrirais une robe or pâle avec des petits plis sur le corsage. Et je ferais tout ce qui serait en mon pouvoir pour garder cette lueur innocente dans ses yeux.

Des poupées. J'habillerais mes deux poupées vivantes avec de ravissantes étoffes, comme papa et mes tantes l'avaient fait pour moi et je leur répèterais à quel point elles étaient belles... Non, je leur dirais de ne pas prendre la beauté au sérieux, d'être heureuses avec leur corps, leur visage et d'apprécier les biscuits de la vie.

Je grommelai. Que devrait-on dire aux fillettes ? Ignorez les pressions, les publicités, les affiches sexy, les magazines ? N'idolâtrez pas les dernières chanteuses anorexiques avec des implants ? Ignorez cette culture qui vous pousse à vous sentir moches. Ne cherchez pas à tout prix le maquillage et les vêtements parfaits qui vous transformeront en une image de la féminité digne d'une pub pour de la bière !

Je frappai la photo avec ma main bandée.

— Pas de string avant vos dix-huit ans ! prévins-je Ivy et Cora. Si les sous-vêtements provocants sont si sains et beaux, pourquoi ne voit-on pas de petits garçons en slip bikini sur lequel serait écrit *Chaud devant* ? Nous ne sexualisons pas les petits garçons pour nous amuser, voilà pourquoi ! Mais les filles sont des proies rêvées.

Vous n'êtes pas obligées de gober ce baratin, vous savez. Ni de vous transformer en mini-reines de beauté et en pétasses miniatures ! Vous pouvez... jouer au softball si vous le souhaitez ! J'aurais tant aimé jouer au softball. Quand j'avais treize ans, je m'étais inscrite dans l'équipe de mon lycée privé et j'avais réussi à l'intégrer. Mais mon père avait refusé que je continue. Je risquais d'être blessée, d'abîmer

mon si beau visage, de perdre une dent. Tant pis si je récoltais quelques cicatrices ou si je devais aller chez le dentiste, j'adorais ce jeu ! J'adorais quand la balle heurtait le gant, quand je frappais avec la batte.

Je fis rebondir la photo sur ma mitaine en gaze. Je hurlai presque.

— Vous jouerez au softball si cela vous chante, les filles ! Au hockey sur glace, au basket, au...

Je criai après deux petites inconnues sur un bout de papier photo.

Je m'avachis contre les coussins et posai la photo. Qui étais-je pour donner des conseils sur le mépris des autres, sur le besoin de suivre son cœur ? Si un génie jaillissait soudain de la bouteille vide de Perrier à côté de mon lit et m'offrait trois vœux, mon premier serait : *Que je sois à nouveau belle*. Je m'enfonçai dans mes coussins. Au bout d'un moment, de guerre lasse, je pris la lettre de Thomas et en terminai la lecture.

Là, Ivy a dessiné une rampe de lavage semblable à celle qu'avait construite Samuel, autrefois, sur Ruby Creek. Elle a trouvé un vieux schéma dans une brochure sur l'histoire locale de l'exploitation minière. Ivy a l'œil pour les formes et les structures. Elle adore lire et crayonner, et c'est une championne en maths. Sa nature soupçonneuse fait qu'elle est difficile à approcher, mais cette fillette aurait beaucoup de potentiel si on lui donnait sa chance. Quant à Cora, elle adore les animaux et a toujours rêvé d'en avoir. Les Fendeuses de Bûches possèdent un refuge indépendant à côté de leur ferme et ont proposé à Cora de choisir un chat. Regarde la photo suivante.

Je sortis une autre photo du paquet. Cora se tenait sous le porche du cottage, un grand sourire aux lèvres, et serrait contre elle un chaton placide. Si je m'étais attendue à l'animal qui était perché sur la rambarde, à côté de l'épaule droite de Cora !

Un coq. Borgne et déplumé !

Le petit chat calico de la photo fait sa fierté et sa joie. Cora l'a baptisé Princesse Arianna en ton honneur. C'est aussi le nom de sa chouette invisible. En parlant d'oiseau, des saligauds ont jeté un coq à moitié mort dans un fossé. D'après Molly, il s'agirait d'un coq de combat et, à première vue, il a mené son dernier récemment. Il lui manque un œil et pas mal de plumes. Mais il est gentil et apprivoisé, ce qui explique peut-être la fin de sa carrière sur le ring. Cora a décidé qu'une chouette magique avait endossé l'apparence de ce coq et elle l'a nommé Herman, en mon honneur. Ne me demande pas pourquoi. C'est une longue histoire.

Herman, le coq pacifiste. Un chat portant le nom du personnage qui m'avait rendue célèbre. Une chouette. Sans oublier le fameux veau Guernesey prénommé Cathy.

Au fait, finit Thomas, Cora t'envoie un rubis qu'elle a trouvé dans le ruisseau. Regarde au fond de la boîte.

Je fouillai jusqu'à ce que je trouve un petit sachet brillant fermé par un ruban. Je l'ouvris et, doucement, je déposai son contenu dans la paume de ma main valide. Un caillou. Petit, semblable à ceux des jardins. Même moi, j'étais capable de reconnaître un caillou ramassé dans une cour. Je repris la lettre de Thomas.

Cette pierre ressemble peut-être à un morceau de quartz ordinaire de l'allée. Mais aux yeux de Cora, il s'agit d'un rubis. Si tu pouvais voir comment Cora appréhende le monde, tu saurais que ce bout de quartz est un rubis dans son cœur.

Je fermai la main sur le caillou. Autour de moi étaient éparpillées des dizaines de feuilles déchiquetées. Mes papiers finalisés du divorce. Gerald m'avait envoyé une autre jolie avocate au regard de requin. La beauté était son obsession. Elle attendait que je sois rentrée de mon opération de la main. Les médecins étaient incapables de restaurer mon visage, mais au moins, mes doigts pourraient étrangler Gerald. Comme je n'avais pas deux mains valides pour le moment, je décidai de détruire les papiers avec les dents.

Ne jamais contrarier une actrice dont les incisives n'ont pas été limées.

Mes rêves avaient volé en éclats. Je ne croyais plus depuis longtemps à la magie, la chance, la gentillesse des inconnus, l'adoration des hommes, les bonnes grâces de Dieu. Mais grâce à Thomas, je pouvais encore agiter une baguette magique. Je pouvais changer une tente en vraie maison et donner un sanctuaire à deux fillettes, un chat et un coq borgne. Je pouvais donner à Cora et Ivy quelque chose que je tenais pour acquis durant mon enfance : la sécurité.

Je posai le rubis de Cora à côté de mon flacon de pilules. Une photo de Gerald et de sa nouvelle copine n'était pas loin.

Thomas

Mme Deen vous demande à tous les deux d'établir un fidéicommiss au nom de Cora et Ivy, assurant une scolarité complète aux deux enfants. Elle veut laisser derrière elle un héritage positif, loin du portrait de recluse ratée qu'ont brossé les médias.

Molly jeta la lettre de l'avocat sur la table ensoleillée du café.

— Thomas, j'ai cinquante ans et tu vas mourir d'une cirrhose d'ici deux ans, mais Cathy donne l'impression que nous lui survivrons. Elle planifie l'avenir, comme si elle n'allait pas être là pour le superviser en personne.

Les sourcils froncés, je parcourus la lettre.

— Elle aime peut-être couvrir toutes les éventualités.

— Elle a peut-être l'intention de baisser les bras et de mourir, insista Molly. Regarde ces gros titres.

Elle étala sur la table quelques tabloïds achetés à l'épicerie.

— « Ses amis s'inquiètent pour sa santé mentale », « Les voisins ne l'entraperçoivent que la nuit », « Le divorce de la star est prononcé, s'en remettra-t-elle ? » Que pouvons-nous faire, Thomas ? Bien entendu, quand je l'appelle, elle prétend ne pas lire ces torchons, mais ces magazines mentiraient-ils tous ?

Elle tapota un tabloïd avec son index couvert de farine, laissant des empreintes blanches sur Brad et Angelina.

Je poussai les feuilles à scandale sur le côté. Je voulais prendre Cathy par les épaules, la regarder droit dans les yeux et lui dire : *Bats-toi ! Rien ne peut te faire de mal, si tu te rebiffes un peu.* Sauf que je n'étais pas le mieux placé pour lui donner ce genre de conseils.

— De quelle autre manière pourrions-nous l'aider ? demandai-je.

— Je lui ai proposé de venir ici, déclara Molly dans un soupir. Je l'ai invitée à habiter chez moi jusqu'à ce qu'elle soit prête à vivre seule. Pourquoi ne lui passerais-tu pas un petit coup de fil ? Qu'elle continue de penser que tu es un gentil grand-père ayant envie de papoter !

— Bonne idée ! Nous pourrions partager ma philosophie, renchéris-je. Emménager à Crossroads et s'enivrer pendant quelques années.

— Pourquoi pas ? Regarde les progrès que tu as réalisés, Thomas. Tu ne cuves plus dans ton pick-up qu'une fois par semaine et les paris sur ton suicide prochain sont descendus à un contre cent. Je ne devrais pas te le dire, mais ils étaient montés à un contre cinq.

— Je suis flatté.

— Si tu pouvais parler à l'ancien toi, celui qui traînait sa peau toute la journée, que lui dirais-tu ? Qu'est-ce qui t'a retenu ?

— J'ai une règle. Si mes mains tremblent quand je prends le revolver que je garde dans ma cabane, c'est que je ne suis pas sûr de mon coup. Le doute fiche en l'air le suicide le mieux planifié qui soit. Difficile de tirer droit quand on a la main qui tremble. Je ne veux pas me rater.

Lentement, Molly s'assit sur sa chaise, horrifiée.

— Doux Jésus, chuchota-t-elle.

— Fallait pas demander...

Ses épaules s'affaissèrent.

— Dieu merci, les femmes ne se tirent pas une balle, elles.

— Non, elles avalent des pilules.

Ma langue se figea sur ce dernier mot. Molly me fixa avant de poursuivre d'une voix transie :

— Cathy a l'intention de se tuer.

Je sortis aussitôt mon nouveau portable de ma poche de jean. John

avait collé au dos une tête de chèvre barrée d'un trait rouge, à l'intérieur d'un rond rouge.

Je passai un coup de fil.

Cathy

C'était peu après minuit. J'avais passé un moment au bord de la piscine. Rien de tel que de boire à grands traits un chardonnay à deux cents dollars la bouteille. Un demi-litre de bourbon de vingt-cinq ans d'âge m'attendait. Le bourbon est la boisson des Sudistes morbides du monde entier. Le julep dans le mint julep, le clair de lune dans les magnolias. J'étais prête à partir et le bourbon, ainsi que les pilules antidouleur, me ramèneraient à la maison.

Mes cheveux étaient joliment vaporeux et duveteux. Ils avaient suffisamment poussé pour cacher mon oreille déformée et, à coups de laque, j'avais placé mes boucles au bon endroit. Je m'étais maquillée, du moins la partie non brûlée de mon visage. Mes célèbres yeux me parurent gros et sensuels, bien qu'injectés de sang. J'avais revêtu un pyjama en soie légère, d'un rouge profond, comme un rubis. Pardessus je portais un superbe kimono rouge. Quand le bureau du médecin légiste divulguerait des détails de mon suicide, ils mentionneraient mon élégance. Gerald et sa nouvelle copine ne m'éclipseraient pas lors de mes funérailles.

— *Cobarde !* hurla Bonita. *Lâche.*

Furieuse, ma chère gouvernante se tenait au milieu de ma chambre. Elle agitait mon flacon de pilules.

— J'ai trouvé ceci dans votre table de chevet ! Ma fille est morte d'une overdose et vous le savez ! Comment avez-vous pu envisager un seul instant d'en finir ainsi ? Vous n'avez pas pensé à quel point vous blesseriez ceux qui vous aiment ? Comment osez-vous...

Durant toutes ces années où Antonio et elle avaient été à mon service, Bonita n'avait jamais fouillé dans mes affaires personnelles. Qui l'avait prévenue ? Personne ne connaissait ma cachette.

— On me les a prescrits, insistai-je.

— Ah oui ! Les médecins ne vous en donnent plus depuis des mois.

Elle potota la bouteille avec l'index.

— Vous avez vu la date ? Vous les gardiez pour... vous savez ! Ah *querita* ! Un million de nonnes peuvent prier pour vous, mais cela ne vous sauvera pas si vous attendez à votre vie.

— Les épiscopaliens ne vont pas en enfer, mais au country club.
— Vous l'admettez alors ! Vous comptiez vous tuer !
— Je garde ces pilules en cas de migraine.
— Une migraine ? Oh ! Ne me mentez pas. Ma fille me mentait sans arrêt. J'aurais dû voir les signes. Et j'aurais dû faire ceci pour ma fille.

Bonita courut dans la salle de bains.

Je la suivis aussi vite que je pus, chancelant un peu, m'accrochant aux meubles. Quand j'entendis qu'elle ouvrait le robinet à fond, je hurlai :

— J'ai l'ordonnance !

Trop tard. Je m'approchai en titubant du lavabo et regardai ma dose létale tourbillonner en direction du Pacifique. Bonita me fit face.

— Je sais que vous pouvez en acheter d'autres, me lança-t-elle. Dans le quartier, les revendeurs de drogue roulent en Mercedes et se disent vos « amis ». Ils vous remettent de jolies pilules dans de jolis flacons, mais ils ne valent pas mieux que les dealers des bas-fonds. Si vous les contactez, Antonio et moi, nous démissionnerons. Nous partirons.

— Vous ne pouvez pas me quitter, sanglotai-je.

Elle me serra dans ses bras.

— Nous ne voulons pas partir, *querita*. Mais je ne veux pas entrer dans votre chambre un matin et découvrir votre cadavre.

— J'aimerais juste que... la douleur s'arrête.

— Je sais, je sais... Chut...

Elle m'aida à me coucher, poussa tous mes livres et me tint la main pendant que je me recroquevillais sous les couvertures.

— Que vais-je devenir ? me lamentai-je. Je ne sais rien faire d'autre qu'être belle. J'ai peur de tout et de tout le monde maintenant, sauf de vous et d'Antonio. Qui vous a donné l'idée de chercher des pilules dans ma chambre ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Personne. Personne n'était au courant.

— Peut-être ont-ils deviné ? Des amis qui ont eu les mêmes pensées tristes que vous. Quelqu'un qui en sait long sur le désespoir. On ne peut pas en vouloir à ses amis de s'inquiéter.

Molly ? Mais c'était l'âme la plus enjouée et stable de l'univers. Non. Elle n'avait jamais eu de pensée suicidaire, elle. Thomas ? Un gentil grand-père qui m'envoyait des couchers de soleil, des fleurs et les vitraux de Granny Nettie en photo. Thomas qui m'avait confié à l'hôpital : *Je pensais que les malheurs n'arrivaient qu'aux autres. Mais c'est faux.*

Il connaissait les tragédies. Il connaissait le désespoir. Peut-être me connaissait-il mieux que je ne le croyais. *Thomas.*

Mon téléphone flambant neuf sonna à 5 heures du matin et me sortit d'un cauchemar. Je suffoquais dans un nuage de poussière, mes mains étaient couvertes de cendres et de sang séché. Les tours tombaient, encore. J'étais paralysé.

— John ? bafouillai-je l'instant d'après. Il y a un problème ?

Le téléphone contre l'oreille, j'étais déjà debout, nu, à côté de mon lit. Un raton laveur et deux opossums sortirent ventre à terre par la porte ouverte de ma cabane, laissant derrière eux une corbeille à papier renversée et des boîtes de corned-beef vides sous le clair de lune d'un automne frais.

— Thomas ? (La voix de Cathy.) C'était toi, pas vrai ? Tu as appelé ma gouvernante tout à l'heure. Tu lui as demandé de chercher des pilules dans ma chambre. Tu as cru que je voulais me tuer.

J'inhalai un bon coup et me frottai le visage.

— D'après le ton de ta voix, j'en conclus que j'avais raison. Tu cachais des pilules. Tu avais l'intention de les prendre. Correct ?

— On me les avait prescrites. Il n'y a rien de mal à cela. Tu n'avais pas le droit de terrifier mon employée.

— Ah oui ? Quand on est mort, on est mort, peu importe si un médecin t'a prescrit les médicaments ou si tu les as achetés à un type dans la rue.

— Je ne compte pas me suicider.

— Faux.

— Tu es devin ?

— Non, mais je sais à quel point c'est tentant de baisser les bras.

— Dans ce cas, je suis désolée, mais ce ne sont pas tes oignons.

— Si.

— Tu m'envoies des photos. Tu me téléphones. J'apprécie ton amitié, mais tu ne connais absolument pas mon vrai moi.

— Je sais que tu avais l'intention de prendre ces pilules. Tu ferais mieux de l'admettre.

— Je ne vais rien admettre du tout ! Et puis, qu'est-ce que cela peut te faire ? Aurais-tu une idée derrière la tête ? Qu'attends-tu de moi ?

Tout, rien. Plus que je ne peux le dire. Restons simple.

— D'accord. Je veux acheter la maison de ta grand-mère.

Silence abasourdi.

— La maison de ma grand-mère... Tu es entré dans ma vie pour que je te vende sa ferme ?

— C'est toi qui le dis. Mais vu qu'on en parle, tu devrais me la vendre, cette ferme. Qu'est-ce qui t'en empêche ? Tu t'en fiches, tu ne la veux pas. Ton père et toi, vous l'avez abandonnée.

— C'est faux. Quelqu'un s'en occupait. Et très bien, d'ailleurs. Mon

père me l'a dit. Quand il est mort, il y a quelques années de cela, son bras droit m'a assuré que la ferme était en bon état.

— Il a menti.

— Mon père n'était pas un menteur.

— Eh si ! Écoute, tu ne veux pas de la maison ? Super. Vends-la-moi. Je l'achète, je la restaure, je la chéris.

— Je vois... C'est donc vrai. Tu t'es montré gentil pour me prendre la maison.

— Tu ne comprends donc pas, Cathy ? Viens ! Viens voir de tes propres yeux.

— Je ne peux pas, s'étrangla-t-elle. J'aimerais, mais je ne peux pas. Tu ne comprends pas mes problèmes.

— Oh que si ! Je sais combien ça fait mal de fermer les yeux soir après soir, d'avoir peur de voir et de sentir ce dont on ne veut pas se souvenir. Je sais ce que c'est de se réveiller le matin en se demandant comment on va réussir à mettre un pied devant l'autre. Il n'y a pas de solution miracle pour surmonter cela. Mais tu n'es pas lâche. Nulle autre que toi n'est capable de serrer des dents et de raconter des blagues pendant qu'une infirmière frotte sa peau à vif... Tu es plus forte chaque jour.

— Comment... Tu ne m'as jamais parlé pendant... Oh ! C'était toi au téléphone ce jour-là à l'hôpital ! Pas Gerald, mais toi !

— Molly mourait d'envie de t'avoir au téléphone et je l'ai aidée. Je ne comptais pas te duper, c'est un simple concours de circonstances.

— Toi !

— Oui, moi. Et ce que j'ai entendu ce jour-là m'a convaincu que tu avais les tripes pour survivre. N'abandonne pas maintenant.

— Après ce que je viens d'apprendre, pourquoi te croirais-je ?

— Te préoccupes-tu de l'héritage de ta grand-mère ?

— Oui. Malgré ce que tu penses, j'aime cette maison, mes souvenirs, la liberté que j'éprouvais quand j'y allais... j'adore cet endroit.

— Alors écoute-moi bien : si tu te suicides, je brûle la maison. Tu m'as compris ? Si tu meurs, tout ce que tu aimes et tout ce que ta grand-mère t'a laissé meurt aussi. Je te le jure. Si c'est le seul moyen pour que tu restes en vie.

— Tu es encore plus fou que moi, haleta-t-elle.

— J'ai des années de pratique.

— Je me suis vraiment trompée à ton sujet. Tu es un sociopathe. Et un pyromane.

— Tu n'as pas à croire en moi. Je crois en toi. Reste en vie, viens nous rendre visite et prouve-moi que j'ai raison.

Elle me raccrocha au nez.

Je baissai les yeux. Au moins je l'avais empêchée de prendre ses pilules. Je lui avais sauvé la vie. Ce soir, tout au moins. Cette victoire

me donna la plus belle érection de ma vie.

— Tu as menacé de brûler la maison de sa grand-mère ? répéta lentement Molly, montrant les dents entre chaque mot. D'y mettre le feu ? Tu as menacé une femme qui a été brûlée vive ? Thomas !

Cerné. Le lendemain matin, dans la cuisine du café, j'étais cerné par Pike, Jeb, Becka, Bubba, Cleo et Santa. Le clan Whittlespoon au grand complet semblait composer un jury impromptu, avec moi comme accusé. Ils étaient armés d'économes et de faitouts.

— Peut-être n'ai-je pas employé la bonne tactique, admis-je, mais j'ai capté son attention. Je voulais la mettre en colère, la sortir de sa dépression ne serait-ce qu'une seconde, la faire réfléchir. Le plus dur quand on est aussi malheureux, c'est d'avoir les idées claires. Il faut profiter de ces brefs moments de lucidité et s'accrocher à eux. J'espère qu'elle le fera.

Silence. Avaient-ils compris mes arguments ? Pike se renfrogna. Les autres fixèrent le sol. Les mains sur les hanches, tête baissée, Molly fermait les yeux. Finalement, la mâchoire serrée, Jeb leva la tête.

— Tom a raison. Il a agi avec Cathryn Deen de la même manière qu'il a agi avec moi, quand il m'a rejoint en haut de la falaise et m'a dissuadé de sauter. Je ne vous répéterai pas ses paroles. Elles restent entre nous, mais il m'a montré la lumière.

Nul ne se doutait que la vodka y était aussi pour beaucoup. J'avais dû dire un truc du genre : *Jeb, bordel de merde, soit tu sautes soit tu te pousses pour me laisser la place de sauter. Tu as une famille qui compte sur toi. Pas moi.* Le fait que Jeb ait pris cette repartie sinistre pour un subtil conseil de sagesse – un destin en commun, une promesse de fraternité – avait été un pur coup de chance. Quelqu'un nous observait, Jeb et moi, ce fameux jour. J'ignorais si j'aurais autant de chance cette fois-ci. Qu'avais-je accompli la nuit précédente ? Et si ma provocation nous avait rayés de sa vie ?

— Et si elle ne répondait plus à mes coups de fil ? demanda soudain Molly, comme si elle avait lu dans mes pensées.

— Je l'appelle et je m'excuse. Maintenant. Je ferai mon possible pour la calmer.

— Non, tu as assez fait de dégâts comme ça. Je doute qu'elle t'écoute à nouveau un jour.

Molly me lança un biscuit.

— Sors de ma cuisine !

Je hochai la tête, attrapai le biscuit au vol pour le petit déjeuner de Banger et sortis.

Le vin m'avait donné la migraine. J'avais les yeux sablonneux d'avoir pleuré la nuit entière. Pourtant, je me sentais propre, comme si mes larmes m'avaient désintoxiquée. Et le plus étonnant, j'étais dans une rage folle. Enfin.

— Molly ?

— Cathy, je suis tellement contente de t'entendre. À propos d'hier soir...

— Thomas Mitternich se promène-t-il à Crossroads avec des entraves aux chevilles ? Serait-il sous libération conditionnelle ?

— Thomas ? Pourquoi ? C'est le plus gentil des... Tu as l'air différent. Ça va, mon chou ? Je suis désolée s'il t'a contrariée. Il essayait juste de t'aider.

— Me contrarier ? Il m'a accusée d'être suicidaire !

— Et tu ne l'es pas ?

— Il a avoué m'avoir menti dès le départ pour mieux m'approcher. Et ensuite, il a menacé de détruire la maison de ma grand-mère. Apparemment, ce n'est pas l'homme que je croyais.

— Tu comptais donc te suicider.

— J'avais un flacon de pilules. Prescrites par le médecin.

— Bien, bien. Ainsi son instinct ne l'a pas trompé. Et je dois dire que cela fait du bien de t'entendre râler comme une vieille poule pondeuse en colère.

— Il ne me fera pas du chantage avec l'héritage de ma grand-mère.

— Que comptes-tu faire ?

— D'abord, je veux tout savoir à son sujet. À commencer par son nom complet.

— Mitternich, me lâcha-t-elle. Thomas Karol Mitternich. Ils étaient hollandais du côté de son père, il y a longtemps, dans le nord de New York. Il ne m'a pas parlé de sa mère. Elle est morte quand son frère et lui étaient petits.

— Mitternich. Tu peux me l'épeler, s'il te plaît ?

En même temps, je tapai les lettres sur mon ordinateur portable. Thomas Mitternich.

— D'accord. Il n'est donc pas natif de Caroline du Nord, mais de New York. Comment se fait-il qu'un Yankee désaxé ait fini dans notre communauté et réussi à gagner ton amitié ?

Pendant un instant, il y eut un silence du côté de Molly.

— Je peux te raconter la vie de Thomas, mais ce serait mieux que tu lises son histoire. Tape son nom dans... Google. Oui, c'est ça, dans Google. Et vois ce que les journalistes ont écrit à son sujet il y a quelques années de ça.

Je fronçai les sourcils.

- Il existe des archives publiques sur lui ?
- On peut le dire. Vas-y. Lis tout. Les articles t'ouvriront mieux les yeux que tous mes bavardages.
- D'accord, acquiesçai-je, estomaquée.
- Hé, Cathy ?
- Oui ?
- C'est bon de te sentir vivante !
- Je n'ai pas le choix. Ma vie a été envahie par cet homme.
- Rends-nous visite dès que tu peux et tu jugeras Thomas sur pièce. On ne sait jamais ce qu'il nous réserve.
- Oh ! Pas d'inquiétude. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour protéger la ferme de ma grand-mère.
- Bonne nouvelle ! Reste énervée ! Cherche Thomas sur Google, puis viens ici lui botter les fesses. Hé, mon chou ?
- Oui ?
- Je cliquais déjà avec fébrilité sur le bouton Recherche. Je crus entendre un gloussement à l'autre bout du fil, mais j'étais trop occupée à chercher des informations sur mon nouvel adversaire, Thomas Mitternich, pour lui demander ce qui l'amusait autant.
- Des biscuits t'attendent, ajouta Molly. Avec double ration de sauce.

« HÉROS DU 11-SEPTEMBRE : DES CITOYENS ORDINAIRES
ONT FAIT MONTRE D'UN COURAGE EXTRAORDINAIRE. »

UN REPORTAGE D'ATRIUM NEWS

« Le jour de leur mariage, Thomas Mitternich, fils d'un charpentier de Brooklyn, convainquit sa femme, Sherryl, héritière de la respectable famille Osken de New York, de quitter l'Upper East Side bourgeois pour les rues historiques de Manhattan. Le quartier offrait le meilleur des deux mondes : un charme désuet et une vue époustouflante sur les gratte-ciel et le World Trade Center.

Mitternich, trente-quatre ans, jeune architecte primé spécialisé dans la conservation des monuments historiques, embrassa Sherryl et leur fils de trois ans, Ethan, le matin du 11 septembre 2001, tandis que Sherryl installait Ethan dans sa poussette. Sherryl avait un rendez-vous à 9 heures avec des organisateurs d'événements au fameux restaurant *Windows on the World* au sommet de la tour nord du World Trade Center. Elle planifiait un anniversaire surprise pour sa sœur, la femme d'affaires mondaine Rachel Osken Cantaberry. Seuls quelques pâtés de maisons séparaient l'appartement des Mitternich et les tours jumelles.

Les Mitternich adoraient vivre au dixième étage de cet ancien immeuble de bureaux datant des années 1890, que Thomas avait lui-même restauré pour Schmidt & Roman, les célèbres promoteurs immobiliers de Manhattan. Comme il travaillait chez lui ce matin-là, il voyait aisément les tours nord et sud depuis la fenêtre de son bureau.

Alors que Sherryl et Ethan s'approchaient des ascenseurs de leur immeuble, Thomas mit le jouet préféré de son fils, un camion-benne vintage en métal que Thomas avait acheté et restauré, dans ses mains. Ethan sourit et demanda à son père s'il les emmènerait, son camion et lui, au parc un peu plus tard. Oui, bien entendu, répondit Thomas.

Quand le vol 11 d'American Airlines frappa la tour Nord, Thomas entendit un bruit sourd, tandis que sa table à dessin était prise de tremblements. Lorsqu'il leva les yeux, de la fumée s'échappait des étages supérieurs de la tour. Il se rua dans la rue et se rendit à pied au World Trade Center, tout en essayant en vain de contacter Sherryl sur

son portable.

Le temps qu'il atteigne le complexe, des personnes paniquées couraient déjà dans les rues environnantes. Thomas suivit obstinément le feu, la police et les ambulanciers vers la tour Nord. Poussière et fumée saturaient l'air. Des débris jonchaient les rues, heurtaient les passants dans leur chute. Chose horrible, les débris incluaient des restes humains. Thomas fut recouvert de sang et de chair quand un torse heurta le trottoir pile devant lui, se désintégrant sous le choc. Des tessons de verre entaillèrent le crâne du jeune architecte et un morceau de métal gros comme le poing lui fractura la clavicule gauche.

En sang, blessé, mais déterminé à retrouver sa femme et son fils, Thomas se fraya un chemin jusqu'au gratte-ciel. Là, au milieu du chaos qui régnait dans le hall, son portable sonna. C'était Sherryl.

— Je ne sais pas à quel étage nous sommes. Il y a beaucoup de fumée et il commence à faire chaud. Je cherche les escaliers.

— Je vous trouverai, je te le jure. Je serai là aussi vite que possible !

En arrière-plan, il entendit leur fils pleurer.

— Dis à Ethan que je ne laisserai personne lui faire du mal. Je lui promets.

Il entendit son enfant hurler "papa" avant que le téléphone ne coupe.

Thomas monta quatre à quatre les marches avant d'être bloqué par les gens qui descendaient – de nombreux blessés, en sang, brûlés. Deux pompiers transportaient des employés de bureau grièvement blessés. "Votre femme et votre fils ont sûrement emprunté un autre escalier, déclara un pompier à Thomas. La tour Sud a été touchée, elle aussi. Elle risque de s'effondrer. Celle-là aussi. Vous feriez mieux de sortir de cet immeuble. Vous ne pouvez pas monter plus haut."

Priant pour que sa famille se soit échappée par un autre escalier, Thomas aida les pompiers à transporter les victimes en lieu sûr. Malgré ses blessures, il retourna trois fois à l'intérieur pour évacuer d'autres blessés.

Il portait une jeune femme auprès d'une équipe d'urgence dans la rue quand la tour Nord s'effondra. Comme de nombreuses personnes ce jour-là, il assista incrédule à l'implosion de l'immense gratte-ciel. Les secours durent l'entraîner de force dans leur ambulance quand un gigantesque nuage de poussière suffocante déferla dans la rue.

Il était déterminé à retourner au pied de la tour pour chercher sa femme et son fils, même dans les ruines. »

« LES POMPIERS LOUENT LES CIVILS VENUS LES AIDER. »

« Thomas K. Mitternich a été nommé pompier honoraire du NYFD pour avoir aidé les pompiers à secourir ses concitoyens le 11-Septembre, et pour son travail intensif de bénévole sur Ground Zero dans les semaines et les mois qui ont suivi. Mitternich continue de travailler sans relâche sur le site, d'aider les chercheurs et de coordonner les informations à destination des survivants et de leurs familles.

La femme et le fils de Mitternich sont toujours portés disparus. »

« LES PIRES CRAINTES D'UN HÉROS DU 11-SEPTEMBRE CONFIRMÉES PAR DES PHOTOS ET DES ANALYSES ADN »

CORRESPONDANTS DES PRESSES DU NORD

« Pour Thomas Mitternich, héros civil du 11-Septembre et volontaire infatigable sur Ground Zero, le jour qu'il redoutait depuis sept mois a fini par arriver.

À l'aide d'analyses ADN et de dossiers dentaires, le Bureau de médecine légale de New York a confirmé le décès de Sherryl, la femme de Mitternich, et d'Ethan leur fils. En plus de cette tragique nouvelle, des experts en photographie ont identifié Sherryl et Ethan parmi les dizaines de victimes ayant perdu la vie après avoir sauté du haut des tours. Un cameraman sur les lieux de l'accident avait pris une photo d'une femme serrant dans ses bras un petit enfant, tandis qu'elle sautait par une vitre soufflée de la tour Nord – Sherryl et Ethan Mitternich.

Nous ne rangeons pas les personnes qui ont sauté des tours le 11-Septembre parmi les suicides, a déclaré une porte-parole. Ils n'avaient pas le choix. Soit ils mouraient asphyxiés par la fumée et la chaleur, soit ils étaient tués lors de la chute du bâtiment, soit ils sautaient dans le vide. Ils savaient que les secours ne viendraient pas.

On estime que Sherryl, Ethan et d'autres victimes qui ont sauté des étages les plus élevés de la tour Nord sont tombés pendant dix longues secondes avant de heurter la rue en contrebas. Même si la mort fut instantanée au moment de l'impact, les experts admettent que la plupart sont restés conscients durant leur chute.

La semaine dernière, les ouvriers de Ground Zero ont donné à Mitternich un objet poignant qu'ils avaient retrouvé dans les décombres : la carcasse du vieux camion-benne qu'il avait tendrement placé dans les mains de son fils en ce matin maudit. »

« La plupart sont restés conscients durant leur chute. »

Cette phrase me hantait. Après avoir lu les articles en ligne sur Thomas et sa famille, je m'allongeai sur le carrelage froid de mon balcon entouré de rideaux, assommée par le trop-plein d'informations. Thomas n'était pas un grand-père, il avait une bonne trentaine d'années. Sur les photos grenues qui accompagnaient les articles, je vis un homme grand et maigre, les cheveux bruns, le regard solennel, hanté. Un homme qui souffrait. Oui, il voulait la maison de ma grand-mère, mais ce n'était pas le genre d'homme qui tricherait ou comploterait pour l'obtenir. Et oui, il m'avait sauvé la vie. Et il méritait mieux que les horreurs que je lui avais débitées. Infiniment mieux.

Lentement, je me relevai et arpentai l'espace ombragé. Les lourds rideaux en toile ondulaient sous une rare brise, une bouffée sèche de l'air cuit de Californie du Sud. Des tessons de lumière zébraient le sol, puis s'évanouissaient quand les panneaux bougeaient. Je marchai sur les flots de lumière, puis l'ombre qu'ils laissaient derrière eux.

Sa femme et son fils avaient sauté. Ils allaient mourir brûlés vifs, alors ils avaient sauté. Il n'aurait pas pu les sauver. Sherryl Mitternich avait pris son fils dans ses bras et plongé. Et elle savait ce qui les attendait. Pendant sa chute, elle eut tout le temps d'y penser, son fils terrifié serré contre elle. Si j'étais Thomas, une pensée ne me quitterait jamais. *Papa, pourquoi ne nous as-tu pas sauvés, maman et moi ?*

Dans un grognement, je me cachai le visage dans les mains. *Si je ne sors pas de cette maison, plus jamais je n'aurai de vie. Je ne mériterai pas d'en avoir une. Je ne prouverai jamais rien à Thomas. Je ne mériterai jamais son respect. Regarde ce qu'il a traversé !*

Je me précipitai vers les rideaux. Pendant des mois, je ne les avais jamais ouverts, je n'avais jamais vu la lumière du jour. Là, je les écartai et posai les mains sur la rambarde. Le soleil chaud de cet après-midi à Los Angeles m'enveloppa. Je jetai des regards éperdus en direction des villas sur les collines en contrebas, leurs jardins manucurés derrière les grilles de sécurité. Chaque buisson cachait peut-être un zoom surpuissant attaché à un photographe.

— Vous ne me faites pas peur, leur criai-je. Allez-y, prenez-la cette photo.

La voix était déterminée, mais les genoux fébriles. Ils chancelaient et, un instant, je craignis de basculer par-dessus bord, poussée par mes pensées paniquées. Je regagnai ma chambre en titubant et m'assis à mon bureau.

Les mains tremblantes, je tapai « Crossroads, Caroline du Nord » sur un site de cartes satellite. Pas de réponses. Bien. La petite vallée

adorée de Molly n'était pas connue dans la stratosphère. Combien d'autres endroits sur terre étaient-ils aussi bien cachés ? En nage, je tapai l'adresse du café. Aux yeux des satellites et de la poste, la vallée ne devait exister qu'à proximité d'une grande ville comme Turtleville.

Une image satellite emplît l'écran de mon portable. Super !

Des forêts. Rien que des forêts et quelques taches grises où des pierres nues émergeaient parmi les montagnes vertes. Zoom avant. Quelques minuscules clairières apparurent, éparpillées au milieu de nulle part. Nouveau zoom avant. Voilà Turtleville et ses petites rues, perchée sur une rivière et desservie par une poignée de routes. Et à droite, coincée parmi des immenses bleu-vert et des déserts gris, se trouvait une cuvette. La vallée !

Du bout des doigts, j'effleurai les maisonnettes, les granges et les barrières.

— Molly et Pike doivent habiter ici. Et là, ce doit être la maison de Jeb et Becka, là celle de Bubba et Cleo, là-haut ce doit être le refuge de Santa. Molly a raison : il cache à merveille son champ de marijuana.

Troisième zoom.

Une route. Minuscule. La piste d'Asheville ! Là, le café. Et autour, un groupement de maisons, comme du sperme en bois se blottissant contre un ovule. Le Crossroads Café. Le grand réconfort de ma vie. Molly et le café. Le logis de mes biscuits spirituels et autres. Ayant trouvé les repères dont j'avais besoin, je pouvais désormais chercher Thomas et sa voisine, la ferme de ma grand-mère.

Le souffle court, je dirigeai le curseur vers le nord-ouest. Quand je vis deux îlots dans la mer d'arbres, côte à côte, bien que séparés par une bande de verdure, je zoomai une dernière fois.

— Granny, chuchotai-je.

Sa grange était clairement visible, mais le reste était caché par les arbres. On entrapercevait juste le toit de sa maison entre les chênes géants. Bien cachée.

Personne ne me verra là-bas. Je pourrai sortir, m'asseoir sous les arbres, m'allonger dans l'herbe, danser dans les prés telle une biche sauvage et personne ne me prendra en photo. Pas même les satellites.

Je déplaçai un peu la carte et étudiai la clairière de Thomas. Il n'y avait qu'une microscopique cabane. Pas d'arbres imposants, pas de dépendances importantes, mais... quel était ce dessin géométrique dans son champ ? Je plissai les yeux. On aurait dit des arbres abstraits, ou peut-être une paire de flèches abstraites et une troisième en construction. Je les recopiai sur un carnet.

Quoi que ce fût, c'était magnifique. Éthéré. Cela semblait désigner la maison d'à côté. Vers celle de ma grand-mère. Vers mon héritage. Vers moi.

J'éteignis mon portable et, les bras croisés sur la poitrine, je me balançai d'avant en arrière sur mon fauteuil.

Tu vas en Caroline du Nord. Prouver que tu peux prendre soin de toi sans l'aide de personne. Trouver de quoi tu es faite, prouver que tu as plus à offrir qu'un visage. Vivre dans la ferme de ta grand-mère. Tu seras forte. Tu montreras à Thomas que tu ne baisses pas les bras. Il te respectera comme toi tu le respectes en secret. Ou bien tu mourras en essayant.

TROISIÈME PARTIE

« Une femme doit pouvoir se demander sans se sentir coupable : “Qui suis-je ? Et qu’est-ce que j’attends de la vie ?” »

Betty Friedan

« Il faudrait que les femmes se mettent dans la tête que personne ne leur donne le pouvoir. C’est à elles de le prendre. »

Rosanne Barr

Thomas Thanksgiving

Cathy quitta Los Angeles sans prévenir personne, le lendemain de Thanksgiving. Il faisait 24° C au soleil. Dans la vallée, la température frôlait les - 2° C et il neigeait. Chaque hiver, nous avons deux tempêtes de neige au maximum, en janvier généralement, mais cet automne-là, un vent du nord vengeur soufflait sur les Ten Sisters et Hog Back.

— Sa gouvernante me répète que Cathy a « déménagé », m'apprit Molly dans la cuisine du café, tout en martyrisant un torchon. Cathy lui a donné l'ordre de ne pas nous dire où. D'après la gouvernante, elle aimerait disparaître mais il faudrait que les paparazzi pensent qu'elle vit encore à Los Angeles. Elle nous contactera dès qu'elle sera installée. À ton avis, Thomas, qu'est-ce qu'elle mijote ?

— Je crois que nous n'avons pas le choix : attendre.

L'air triste, Molly désigna un carton sur un des comptoirs de la cuisine.

— Je lui préparais un autre colis, soupira-t-elle. Avec de la dinde, des assaisonnements et de la tarte à la citrouille.

— Je sais... (Je lui tendis une enveloppe marron.) J'avais l'intention de lui envoyer des photos de la maison sous la neige. Même si elle me prend pour un pyromane et un sociopathe, je me disais qu'elle ne résisterait pas aux photos.

— Je pense qu'elle t'a pardonné, marmonna Molly. Du moins elle a changé d'opinion à ton sujet récemment.

— Qu'as-tu fait ? m'enquis-je, les sourcils froncés.

— Je lui ai juste donné ton nom complet. Et suggéré de le taper dans Google. Est-ce que cela titille donc les gens à ce point de chercher le nom d'un proche sur Google ? Il semblerait...

Le poids d'un long hiver froid rempli de souvenirs s'installa sur mes épaules.

— Tu sais que je n'aime pas...

— Elle avait besoin de savoir qui tu étais vraiment.

Je secouai la tête et sortis par-devant. La neige tombait à gros flocons, en douceur, et cachait les montagnes, la piste d'Asheville... Ce

soir, le restaurant n'aurait aucun client. L'immense vallée était recouverte d'un épais manteau blanc. Cet après-midi de novembre disparaissait sous la blancheur argentée. Cela sentait la fumée des cheminées, l'odeur propre de la neige, les parfums de cuisine. Une nuit douillette se présentait aux êtres blottis autour d'un foyer chaleureux et d'une table bien garnie. Une nuit idéale pour déguster des plats réconfortants et faire l'amour sous une couette douce et épaisse.

Les épaules rentrées, je montai dans mon pick-up et regagnai ma cabane. J'avais besoin d'être seul, d'étudier l'intérieur de mon esprit et de parvenir à un accord avec la solitude de cette nuit froide. J'avais un peu trop bousculé Cathy et cela ne m'avait pas aidé que Molly la renseigne sur mon histoire. Cathy avait suffisamment à faire de son côté sans mes discours de motivation hypocrites. *Architecte, commence par effectuer des travaux de restauration sur ta personne ; après, on verra.* Elle avait probablement quitté le pays, elle se cachait dans une station de ski d'Europe ou sur une île privée, sous les tropiques. Elle envisageait de se suicider dans un lieu où je ne pourrais pas intervenir.

Cathy

— Êtes-vous certaine qu'il existe une intersection dans cette vallée, madame Deen ? demanda mon chauffeur. Je ne vois rien au milieu de ce blizzard.

— Cherchez un groupe de bâtiments sur la droite.

La nervosité me faisait claquer des dents. Non, pas la nervosité, la terreur. Et l'épuisement. J'avais quitté ma villa californienne à l'aube, heure de Los Angeles, dans un camion de livraison. Deux heures plus tard, je m'envolais en jet privé. À 14 heures (côte Est), je quittais l'aéroport d'Asheville dans un énorme Hummer tirant une remorque remplie d'équipement de camping high-tech. Nous étions précédés par un second Hummer afin que mon chauffeur et mes gardes du corps puissent retourner à la civilisation sans moi.

L'équipe de Cathy la Pionnière, les appelais-je.

Pionnière. Exactement. Je portais un pull en laine sous une veste en Gore-tex, un caleçon long en peau de mouton calorifugée, de grosses chaussettes en laine, des chaussures de randonnée imperméables, des gants en laine et une cagoule aux motifs aztèques qui me couvrait la tête et le visage. Je ressemblais à une grosse piñata, mais au moins, je ne mourrais pas de froid dans la maison sans chauffage de ma grand-mère. J'avais planifié mon voyage dans les montagnes sauvages de Blue Ridge, tel un explorateur de l'Arctique qui partirait en trek au pôle Nord.

Le seul élément imprévisible de mon plan ? Moi. Après des mois d'isolement, je participais à une épreuve de cross-country en compagnie de ma peur des voitures, des incendies et de la publicité. J'avais emporté tellement de flacons de tranquillisants dans mon sac à main qu'il cliquettait à chaque fois que je cherchais un mouchoir en papier. Malgré les médicaments, je souffrais régulièrement de crises de panique et j'en avais une à cet instant. Autrefois, je plaisantais souvent à ce sujet : « Hé ! les amis, j'ai une autre crise de panique », en pensant que les gens qui en souffraient se sentaient juste très nerveux. Je me trompais. On aurait dit que l'on me coupait tout accès à la réalité, à l'oxygène et aux pensées claires. Je voulais partir en courant, fuir... Mais quoi ? Où ? Mon cœur battait à cent à l'heure ; une déconnexion irréaliste et sinistre enflait en moi, court-circuitait toute pensée rationnelle, me plaçait en pilotage automatique. Une attaque durerait en moyenne un quart d'heure, s'évaporerait comme elle était venue et me laissait épuisée.

— Ça va, madame Deen ?

— Quand vous verrez... le café, l'épicerie et d'autres petits bâtiments, déclarai-je en claquant des dents, ce sera Crossroads. Le croisement se trouve... après le café.

— Il est 16 heures. Si nous n'atteignons pas très vite la ferme de votre grand-mère, il fera nuit. Êtes-vous certaine de ne pas vouloir retourner à Asheville et reprendre la route demain matin ?

J'hésitai quelques instants. Nous venions de passer une heure effroyable sur une étroite route à deux voies qui zigzaguait dans les montagnes entourant la vallée. *Des montagnes russes sans voie de sécurité.* À quasiment chaque tournant, on avait un escarpement d'un côté et une paroi en pierre verticale de l'autre.

Si tu abandonnes maintenant, tu ne reviendras jamais.

— Certaine.

— D'accord. J'appelle l'autre Hummer et je lui dis qu'on poursuit.

Pendant qu'ils contactaient les gardes du corps, je serrai un peu plus mes mains tremblantes autour du corps en métal froid d'un petit extincteur. « T'inquiète, me disait le véhicule, je ne suis pas près de me renverser et de prendre feu. » Si ce véhicule high-tech et massif ne pouvait pas me conduire à la ferme de ma grand-mère par ce blizzard, j'appellerais le Pentagone et demanderais le remboursement de mes impôts. Des ingénieurs avaient conçu le Hummer pour escalader les montagnes, passer les rivières à gué, traverser les champs de bataille sans perdre un seul écrou. Il avait intérêt à me transporter jusqu'à la crête de l'Indomptée !

— Voilà votre café, annonça le chauffeur. M'a l'air plutôt désert. Pas un chat par un temps pareil !

Les yeux plissés à cause de la neige éblouissante, je regardai par la

vitre. Le café. *Oui, il est agréable, amical, comme dans mes rêves.* Malgré la lumière qui baissait, la neige qui tourbillonnait, le parking vide et l'unique ampoule allumée sur le panneau près des pompes à essence, le Crossroads Café était une image rassurante dans mon périple de folie.

Tu pourrais t'arrêter ici. Entrer, surprendre Molly, lui tomber dans les bras. Ce doit être son genre de serrer les gens contre son cœur. Ensuite, elle t'offrira des biscuits et de la sauce blanche, t'invitera à passer la nuit chez elle.

Non. Ce serait choisir la facilité. Je ne pouvais pas demander de l'aide à Molly (ou à Thomas), je ne pouvais pas retourner à Asheville et dormir dans un joli petit hôtel. Je devais me rendre le plus vite possible dans la maison de ma grand-mère. Si j'entrais dans le café, j'admettrais que je n'étais pas capable de m'en sortir seule. Ce qui embarrasserait certainement Molly. *Une fille de la ville... dans un Hummer rempli de gardes du corps,* chuchoteraient les voisins. *En plein blizzard. Elle portait un extincteur.*

La gorge sèche, j'avalai avec difficulté une autre pastille tranquilisante. Ces pilules amélioraient le niveau de sérotonine du cerveau. À cet instant, je devais en avoir ingurgité assez pour calmer un grizzly enragé. Y avait-il des grizzlis dans les parages ? Non, juste des ours bruns. Inoffensifs. Ils se contenteraient de visiter la maison, voler ma nourriture et grogner après moi. Grrr... Cathrrryn...

La peur m'assaillit à nouveau, tandis que le café et son univers disparaissaient dans la tempête de neige.

— Voilà l'intersection, annonça mon chauffeur. Nous... Euh... Nous prenons ce chemin ?

Je tendis le cou pour mieux voir entre les sièges avant.

— Oui ! C'est là ! Le sentier de Ruby Creek !

Thomas avait rafraîchi mes souvenirs d'enfance avec ses descriptions tendres et détaillées de la route sauvage menant à la maison de Granny. J'étais quasiment certaine de retrouver l'endroit.

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à suivre Ruby Creek pendant une vingtaine de minutes. Quand nous arriverons à un embranchement, prenez à gauche et montez la crête. Le chemin serpente avant de sortir de la forêt à côté du champ de ma grand-mère. Nous devrions voir la maison de là.

— Madame Deen, poursuivit le chauffeur, êtes-vous sûre que personne n'a été dévoré par des loups dans le coin récemment ?

— Pas récemment.

En vérité, mon estomac se serra de peur tandis que mes Hummer et la remorque quittaient la route civilisée pour sa cousine primitive. La promenade champêtre devint plus chaotique. La forêt sombre et enneigée se referma sur nous. À droite, alors que nous traversions un

creux rempli de rhododendrons et de sapins de Noël imposants, Ruby Creek apparut à côté de nous ; ses courants peu profonds bouillonnaient entre les rochers couverts de neige.

Je collai le front contre la vitre. Granny Nettie m'avait emmenée ici laver à la batée ! J'avais trouvé des petits cailloux gris avec un soupçon de couleur. Elle les avait polis pour moi sur sa meule. Bien que ce ne fût que des cailloux pourpres, je les avais emmenés avec moi à Atlanta et gardés dans ma boîte à bijoux. Après la mort de Granny, j'avais demandé à papa que notre bijoutier me fabrique un bracelet avec les rubis. Il m'avait donné son accord... avant de les perdre. Paraît-il.

Je pleurai dans ma cagoule aztèque, tandis que le ruisseau m'accompagnait jusqu'à la maison de ma grand-mère, ma maison désormais, polissant la magie des choses que j'avais perdues ou qui m'avaient perdue.

Vingt ans après avoir vu pour la dernière fois la drôle de petite maison de ma grand-mère par la vitre arrière de la Mercedes paternelle, j'entrai dans la cour. De la neige jusqu'aux chevilles, je contemplai la ferme. Son linceul de neige tourbillonnante, son épais toit à faible pente, ses chevrons cachés dans l'ombre, ses adorables vitraux sombres et gelés. Cela semblait presque irréel et ressemblait davantage à une vision spéculaire qu'à un bâtiment de pierre et de bois.

Quatre larges dalles menaient à la grande véranda. Des flocons de neige voletaient sous l'immense arche en pierre sur laquelle reposait l'avant-toit rustique. Cette arche habillait la ferme avec élégance. J'étais très jeune lors de ma première visite à Granny et, dans mes souvenirs, j'avais été impressionnée par cette entrée. Je pensais avoir découvert la demeure d'une sorcière au milieu des bois. Peut-être était-ce le cas ?

Abracadabra, Granny ! Je suis là, je suis revenue !

— Madame Deen, souhaitez-vous que nous forçons la serrure ? me cria l'un de mes gardes du corps, comme si la neige le rendait sourd.

— Non, laissez-moi chercher la clé.

Les jambes flageolantes, je m'appuyai contre un des épais murets qui bordaient les dalles. En toute hâte, mes gardes m'éclairèrent le sentier à l'aide de leurs torches, marchèrent devant moi au cas où les dalles fussent verglacées. La gorge serrée, je m'arrêtai devant la grande porte d'entrée. Comme dans mes souvenirs, elle était en bois sombre ; un magnifique vitrail rectangulaire en ornait le haut.

— Cette porte me semble en merisier. Du solide, déclara un garde à

un autre.

— C'est exact, confirmai-je.

Quand je braquai une petite torche sur le panneau de verre, je faillis pleurer de joie. Cette scène complexe m'avait fascinée, enfant. Le kaléidoscope représentait les méandres du ruisseau, les arbres entremêlés, les montagnes vertes et étincelantes en arrière-plan. Ma grand-mère avait dessiné elle-même cet exquis vitrail.

Il détenait le secret capricieux de son ouverture. Granny m'avait appris le poème afin que je ne l'oublie jamais.

Troisième montagne sur la gauche

Scrute l'ouest par-delà sa couronne

Là tu trouveras la clé

Ou tu ne la trouveras jamais.

Les murs de la maison étaient couverts de bardeaux en cèdre brun foncé sciés à la main. Du bout de mon index ganté, je traçai une ligne imaginaire depuis le pic de la troisième montagne sur la gauche du vitrail jusqu'au bardeau le plus près de l'encadrement de la porte. Le souffle court, je glissai mon doigt sous le coin inférieur du bardeau et poussai. Comme à l'époque où j'étais une fillette perchée sur un tabouret à trois pieds pour l'atteindre, le bardeau pivota sur la gauche.

Et là, sous le bois, qui était accrochée à un petit clou ? La clé de la porte.

Il ne s'agissait peut-être que d'un courant d'air sous l'avant-toit de la véranda, mais j'aurais juré avoir entendu Granny me chuchoter : *Tu vois ? Tu n'as jamais oublié cette maison et elle non plus ne t'a pas oubliée.*

L'équipe de Cathy la Pionnière vida la remorque, fit un rapide tour de la cour et de la grange puis visita la maison vide, depuis le petit grenier inachevé jusqu'à la cave en pierre. Leurs pas lourds résonnaient sur les lattes du plancher. Pendant ce temps, je restai dans le salon à côté de mes provisions, ouvris des cartons et déroulai un sac de couchage sur un lit de camp dans le coin près de la cheminée. J'alignai les lanternes à piles sur le rebord de l'âtre. Trop nerveuse pour remarquer les détails, j'avais simplement une impression écrasante de bois sombre, de pierres et de fenêtres dépourvues de rideaux. Des flaques de lumière dessinaient d'étranges motifs sur les murs et le plafond lambrissés. Le vent gémissait dans la cheminée. Un vieux morceau de contreplaqué en bouchait l'entrée.

Je ne pouvais quitter des yeux cet écran prohibitif. Un feu aurait été si chaud, si accueillant.

Si terrifiant.

Pas de feu. Je déclarai cette maison zone hors feu. Je tapotai ma coucoule. Plutôt grelotter !

Je sortis un marteau et des clous d'une boîte, ainsi que plusieurs couvertures en laine que je fixai aux fenêtres. Je me souvenais d'une

maison baignée de soleil la journée, de meubles confortables, de tableaux, de poteries étranges et de la lumière jaune et vacillante des belles lampes à pétrole le soir. Sans les meubles de ma grand-mère, la maison ressemblait à un mausolée en bois. Je me réservai une exploration plus complète dès le lendemain matin.

L'équipe de Cathy la Pionnière avait fini de sécuriser le périmètre.

— Où sont les interrupteurs, madame Deen ? demanda le chef.

— Il n'y en a pas. Ma grand-mère n'a jamais installé l'électricité.

— Les WC ? La salle de bains ?

— Des pots de chambre et un lavabo. Pour la grosse commission, elle utilisait les toilettes extérieures.

— Madame Deen, nous avons rapidement inspecté la cour. Il n'y a pas de toilettes. Pas même un tas de débris où l'abri devait se tenir.

— Elles sont dehors quelque part. Mon père a loué cette maison à des agriculteurs après la mort de ma grand-mère. Ils vivaient encore là, il y a quelques années de cela. Il doit y avoir des toilettes relativement récentes et intactes.

— Non, madame.

Nouvelle surprise inamicale, comme la cheminée barricadée par du contreplaqué. J'improviserai.

— Peu importe. J'ai mes toilettes chimiques portables dans un carton par ici. Je les installerai et trouverai l'abri extérieur plus tard.

— Madame Deen, savez-vous où trouver de l'eau potable ? Nous n'avons vu qu'un petit trou dans le mur au-dessus de l'évier de la cuisine. Quelqu'un l'a bouché avec du bois.

Je fronçai les sourcils.

— Il doit y avoir un robinet alimenté par une pompe quelque part. (Je fis semblant de pomper.) Vous savez. Un truc démodé. Vous appuyez sur un levier et l'eau finit par sortir. Il y a une citerne qui récupère l'eau de pluie dehors et un tuyau qui va droit dans le mur de la cuisine. On le voit de la fenêtre. Petite, je grimpais dans la citerne et m'asseyais dans l'eau.

— La citerne existait peut-être à l'époque mais elle n'est plus là. Et d'après le trou dans le mur, il n'y a pas eu de robinet au-dessus de cet évier depuis des décennies.

Mon cœur flancha. Thomas avait raison. Mon père m'avait menti au sujet de la ferme maternelle. Il voulait s'assurer que personne, moi y compris, ne conserve la ferme de mon embarrassante famille rétrograde des montagnes.

— Eh bien... j'ai plein de bouteilles d'eau pour boire. (Je pris une profonde inspiration.) De la neige que je ferai fondre pour me laver. Il y a un puits dans la cour, ainsi qu'une jolie construction au-dessus...

Leurs hochements de tête m'apprirent que ceux-ci avaient également disparu.

— Je demanderai à quelqu'un de me creuser un nouveau puits. En attendant, dites-moi si la petite mare à l'autre bout de la grange existe encore ? Elle était alimentée par une source et ma grand-mère y élevait des poissons-chats.

Acquiescements.

— Vous voyez ! J'ai une mare. Et donc plein d'eau !

Malgré leur air dubitatif, les hommes m'aidèrent à déballer quelques cartons de nourriture et d'eau, puis à installer mes toilettes dans un coin du salon. Ils vissèrent un solide verrou dans la porte pour remplacer le piètre crochet et son œillet. Pour finir, ils s'assurèrent que toutes les fenêtres étaient fermées par un loquet.

— Nous pourrions les clouer de manière définitive.

Cette idée me fit voir mille étoiles pendant une seconde. Comment m'échapperais-je en cas d'incendie ?

— Pas question, annonçai-je aux hommes déçus.

— Madame Deen, changez d'avis et revenez avec nous à Asheville, me supplia le chef. Quand je travaillais pour Halliburton en Irak, j'ai vu des bunkers dans le désert plus modernes que cet endroit.

— Ma grand-mère a vécu heureuse ici toute sa vie. Mon grand-père est mort jeune et après que ma mère fut partie pour se marier avec mon père, Granny est restée seule ici. Quand je lui rendais visite, elle laissait les fenêtres ouvertes et ne verrouillait jamais les portes. Elle se sentait en sécurité. Et moi aussi.

— Est-elle décédée de mort naturelle ?

— Elle est morte d'une attaque alors qu'elle était à la tête d'une manifestation anti-Reagan à Asheville. Écoutez, j'apprécie votre sollicitude, mais tout va bien se passer. Allez-y maintenant. Vous avez trente minutes de route sur un sentier enneigé avant d'atteindre la route goudronnée de la vallée. Plus une heure en pleine montagne. Partez d'ici avant la nuit. Sauvez votre peau ! Non, je rigole. Souvenez-vous : j'ai des amis dans la vallée si j'ai besoin d'aide.

Mais ne comptez pas sur moi pour leur en demander ! ajoutai-je en silence.

L'équipe de Cathy la Pionnière soupira, abandonna la partie, fouilla dans les cartons et me présenta un cadeau surprise : un fusil de chasse et deux boîtes de cartouches.

— Comme c'est gentil ! Merci, les gars. La première créature que j'abats, je la fais empailler et je vous l'envoie !

Au moins, ils n'eurent pas à me donner des cours de tir. Une de mes tantes, championne de tir au pigeon, m'avait appris les bases. Bien entendu, je ne portais pas son accoutrement, mais une fille a-t-elle vraiment besoin d'un bracelet en diamants décoré du sigle des défenseurs des armes à feu et d'un fusil sur mesure à la plaquette en acajou monogrammée ?

Je chassai l'équipe de Cathy la Pionnière puis les saluai depuis le porche. Dès que les feux arrière de mon Hummer de secours disparurent dans la neige et l'obscurité, mon assurance et ma bonne humeur firent place à la réalité. Fini l'argent et le luxe. La nuit froide des montagnes s'approcha de moi, se pencha par-dessus mon épaule, me renifla tel un vulgaire morceau de viande et me chuchota à l'oreille : *Le feu n'a pas eu ta peau, mais la glace le pourrait.* Le vent projetait des flocons humides dans les trous de mon masque, plantait des baisers froids et mouillés sur mes yeux et ma bouche.

Effrayée, j'examinai les alentours. Cette aventure était-elle un appel à l'autarcie ou un guide d'autodestruction pour imbéciles ?

Les mains tremblantes, j'éteignis ma lampe torche pour tester l'effet de la solitude au sommet de la crête de l'Indomptée. Oh oui ! C'était l'obscurité de mon enfance. Noir de chez noir. Le noir utérin. Pas de réverbères, pas de bruit urbain, pas de sirène, pas de lumières lointaines de la ville, rien. Juste moi, mes cicatrices, mes phobies et ma fierté qui me poussaient à montrer à Thomas Mitternich une chose ou deux sur la force de caractère.

Une petite porte s'ouvrit dans ma tête. Les gonds grincèrent. Des toiles d'araignée diaphanes entouraient le bouton de porte. Un panneau disait : *Superstitions primaires ou trucs effroyables auxquels il vaut mieux ne pas penser.*

Ces vieilles Appalaches regorgeaient d'histoires de fantômes, de sorcières, d'apparitions et de revenants, de panthères mortes rugissant dans la forêt, de lumières spirituelles dansant dans les creux, de rencontres avec Belzébuth. Le genre d'histoires que les enfants de banlieue se racontent à la lueur des lampes de poche lors de soirées pyjama. Sauf qu'ici, ces histoires étaient pires, puisque basées sur des faits réels.

Et leurs sources étaient enterrées non loin.

Oh mon Dieu ! J'avais oublié le cimetière des Nettie dans les bois derrière la maison. Des dizaines de Nettie, certains datant du XVIII^e siècle, étaient enterrés dans la jolie clairière où ma grand-mère avait planté des jonquilles. Chaque printemps, les tombes se transformaient en océan de fleurs jaunes et parfumées. Des Nettie pionniers sous des pierres tombales picotées et illisibles ; des Nettie modernes sous des frontons fantaisie en granit ; des bébés Nettie sous des chérubins ; mais aussi les chiens et chats préférés des Nettie, ainsi qu'une chèvre très spéciale sous des dalles plates comportant leur nom.

Les seules Nettie à ne pas être enterrées là étaient les deux guides spirituels dont j'avais le plus besoin : mère et grand-mère. Mère était enterrée avec les Deen dans une église épiscopaliennne d'Atlanta et Granny dans le cimetière de l'église méthodiste de Turtleville. Papa et

moi étions en vacances en Europe quand elle décéda. D'après papa, nous ne pouvions rentrer à temps pour ses obsèques et il ne pouvait organiser un enterrement démodé dans le cimetière isolé des Nettie. Peut-être ne voulait-il pas honorer une coutume qu'il considérait comme archaïque, voire primitive, à l'image de l'héritage des Nettie en général ?

— Mère ? Granny ? chuchotai-je dans l'obscurité. Je sais que les esprits ne se préoccupent pas de géographie, mais j'aimerais sincèrement que vous soyez dans les parages en ce moment, parce que là, je me souviens de quelques détails assez atroces de notre héritage posthume.

Le fantôme du frère de Granny Nettie n'avait-il pas erré le long de Ruby Creek avec une sinistre blessure à la tête, alors qu'il cherchait le rival qui l'avait assassiné pour une femme ? Un triste matin de 1946, Granny n'avait-elle pas tourné le dos à sa cuisinière et vu sur la table de la cuisine une petite empreinte de main taquine dans sa pâte à biscuits, le genre d'empreinte que le frère aîné de ma mère, Lucas Nettie, aimait laisser dans la pâte immaculée pour la faire enrager, sauf que le petit Lucas était mort la semaine précédente, d'une méningite ? N'avait-elle pas vu grand-père Nettie, debout dans le champ des heures après avoir été descendu ? N'avait-elle pas vu l'esprit cherokee de son arrière-grand-mère métisse flotter le long du sentier des biches dans ces bois, pleurant les parents indiens que l'armée avait envoyés sur le sentier des Larmes ?

Granny m'avait raconté ces histoires avec une sincérité factuelle et sans arrière-pensée morbide.

— Il existe une différence entre les fantômes et les esprits, m'avait-elle expliqué. Les fantômes sont des âmes perdues, les esprits t'informent qu'ils sont ici pour une raison précise. Pour t'apprendre quelque chose et te reconforter.

À cet instant, je ne me sentais pas reconfortée par une vision ectoplasmique quelle qu'elle soit, peu importait dans quelle catégorie Granny la rangeait. Je fixais le portail sombre de la cour, entendais les doigts squelettiques des grands chênes claquer et bruire dans le vent, sentais des générations de parents montagnards dans l'ombre qui attendaient que j'abandonne et parte en courant.

Je ne veux pas voir de Nettie morts.

Au-dessus de ma tête, quelque chose gronda.

Je me précipitai dans la maison, allumai la torche, m'emparai du fusil déchargé puis agitai la lumière en direction des chevrons du porche. Deux yeux ronds me dévisagèrent. Un petit raton laveur s'abritait de la tempête pour la nuit. Il poussa un autre grognement... non, le bruit ressemblait plus à un gloussement effrayé.

Mes épaules s'affaissèrent.

— Au moins, tu n'es pas mort et tu ne fais pas partie de ma famille.

Je reculai lentement dans ma nouvelle maison, en fermai la porte à double tour, chargeai le fusil, le posai sur la cheminée à côté de mon petit lit, coinçai plusieurs oreillers sous mon sac de couchage pour me caler, puis je me glissai toute habillée dans le duvet, parka doublée de fourrure comprise. Le sac de couchage remonté sous les narines, j'attendis l'aube sans trouver le sommeil.

Cathy la Pionnière était arrivée.

Thomas

Alors que la nuit enneigée de Thanksgiving s'installait, j'étais allongé dans mon lit, éclairé par la cheminée, me demandant où se trouvait Cathy et m'en voulant encore d'avoir provoqué son départ de Los Angeles. Ma cabane, ou Château Vodka comme j'aimais l'appeler, me rendit claustrophobe cette nuit-là. Si je calculais bien, je pouvais envoyer un jet de salive d'un bout à l'autre de la pièce. Piètre record. Quand mon portable vibra sur la table de la cuisine, je finis de tisonner une bûche dans la cheminée et me versai une double dose de vodka dans une tasse, avant de rouler sur le lit et de m'emparer du téléphone sans mettre un pied par terre.

Pike me parla d'une voix traînante à l'oreille.

— Thomas, aurais-tu croisé quelqu'un sur le sentier de Ruby Creek quand tu es retourné chez toi, tout à l'heure ?

— Non, personne. Pourquoi ?

— Eh bien, Falter Perkins « prenait l'air » – ce qui signifie qu'il chassait la dinde hors saison dans la neige, pour que les gardes-chasse ne repèrent pas ses empreintes – et il jure avoir entendu des grosses voitures – ou quelque chose du genre – passer sur la route du ruisseau. Juste avant le coucher du soleil.

— J'avais déjà quitté le café. Je n'ai vu personne se rendre dans cette direction.

— Tu sais, des imbéciles heureux prennent parfois la route du ruisseau comme raccourci pour se rendre à Turtleville. Ils vont jusqu'à la bifurcation et se rendent compte qu'ils sont au milieu des montagnes, sans route devant eux et sans ville non plus. Seul un idiot s'aventurerait là-bas dans la neige et le froid, à la tombée de la nuit.

Je me levai. Cette histoire de véhicule sur le sentier m'inquiétait.

— Je vais jeter un coup d'œil, informai-je Pike.

— T'es malade ? Ton pick-up vintage de merde n'a rien d'un 4 × 4 ! Tu resteras coincé dans la neige et ce sera à bibi de te récupérer. Molly et moi allions nous coucher avec une tarte à la citrouille, une bouteille de cidre et le dernier *Playboy*. La neige et les restes du repas

de Thanksgiving réveillent la bête qui sommeille en cette femme.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je sortirai mes chaînes vintage !

Après lui avoir dit au revoir, je jetai le téléphone sur la table et fis les cent pas. Trois enjambées à l'aller, trois enjambées au retour. Les hamsters dans leurs manèges ont plus de latitude. Dehors, la neige emplissait la pénombre de cristaux glacés isolants. Je m'imaginai Cathy sur une plage de sable blanc, loin des regards inquisiteurs, méfiante et seule dans sa cabine face à l'immensité de l'océan.

La maison de sa grand-mère constituait mon meilleur espoir de la garder en vie et de rester en contact avec elle. Quel mal y avait-il à la surprotéger ? Nul ne saurait que j'avais entrepris une sortie périlleuse au milieu d'une tempête de neige pour vérifier les lieux.

Nul autre que moi.

Merde. Des traces de pneus sur la route menant à la ferme des Nettie. La neige n'avait pas tout à fait recouvert les larges lignes parallèles qui apparaissaient dans les phares de mon pick-up. La vache ! Que conduisait cet envahisseur ? Un tank ?

Je rétrogradai pour mieux suivre les traces le long du chemin boueux. Les branches lourdes de neige des sapins et des cèdres se penchaient sur la route, giflaient mon pare-brise, s'accrochaient aux essuie-glaces persévérants. Ses vieux bras se rebellaient et gagnaient à chaque fois.

L'artisanat de qualité était fait pour survivre. Je sortis un vieux revolver de la Seconde Guerre mondiale d'un sac en tissu sur le siège. Face à un tel engin, les intrus pouvaient dire adieu à leurs sous-vêtements propres.

J'éteignis les phares quand le pick-up eut escaladé le monticule. Je baissai ma vitre, passai le bras dehors et éclairai les derniers mètres avec ma lampe jusqu'à l'endroit où le sentier quittait les bois. Sur ma gauche apparurent les poteaux en châtaignier du champ de devant. Je longeai en pick-up la clôture avant d'arriver au coin de la cour. Cinquante mètres plus loin, c'était les arbustes et l'allée de la maison. Je garai le pick-up, rangeai le revolver dans la poche intérieure de mon manteau en peau de mouton, rabattis le rebord d'un vieux chapeau mou sur mes yeux et avançai dans la neige tombante. Seule la pointe de mes bottes était éclairée. Je suivis les mystérieuses traces de pneus jusqu'à un énorme Hummer noir garé sous les chênes.

Celui qui possédait ce char d'assaut urbain friand en essence n'était pas venu là pour le plaisir de se promener. Autocollants de Caroline du Nord. Comté de Buncombe. Asheville. Une voiture de location ? Les photographes que j'avais chassés plusieurs mois auparavant

profitaient-ils de la tempête de neige pour rôder impunément sur la propriété de Cathryn ? Peut-être avaient-ils senti son départ de Los Angeles et stationnaient-ils dans les lieux où ils étaient susceptibles de lui tendre une embuscade ? À tort ou à raison.

À mon tour de préparer une embuscade.

Je contournai la maison, remarquai la faible lueur derrière les rideaux que quelqu'un avait placés aux fenêtres de devant. Celles de la salle à manger, de la cuisine et des deux chambres étaient sombres et nues, comme avant. Je risquai un œil à chacune. Vides et obscures. Rien à signaler.

Les quatre années précédentes, j'avais traité la maison des Nettie comme ma chasse gardée. Je n'étais ni un voleur, ni un vandale, mais une sentinelle volontaire. J'avais forcé toutes les fenêtres, croché la serrure de la porte d'entrée, visité la maison au gré de mes envies. Je savais ce qui était stocké au grenier, à la cave. Je savais quelles fenêtres grinçaient quand je les ouvrais, quelles lattes de parquet geignaient sous mes pieds.

Je savais comment me faufiler à l'intérieur en silence.

Il n'y avait pas de verrou à la porte du petit porche pris en sandwich entre la chambre du fond et la cuisine. Sur les plans de cette maison *Sears*, il était surnommé le « porche dormant ». Il mesurait un mètre dix par deux mètres cinquante et, d'après Molly, Mary Eve dormait là par les chaudes nuits d'été. Les minuscules fenêtres de la chambre et la cuisine donnaient sur cette pièce. Comme j'avais récemment réparé le contrepoids du châssis de la fenêtre de la chambre, je savais qu'elle s'ouvrait sans un bruit. Je soulevai le loquet à l'aide de mon couteau de poche, puis passai la tête par la fenêtre, le souffle court, tout ouïe.

Aucun son en provenance de la maison. Bien. Je surprendrais les intrus dans leur sommeil. Les mains sur le rebord de la fenêtre, je me hissai à l'intérieur et atterris en douceur sur le parquet. La maison était solide, les lambourdes résistantes. Les grandes lattes en érable avaient été assemblées telles les pièces d'un puzzle.

L'artisanat de qualité ne grince pas quand on marche dessus.

Avançant lentement, un pas après l'autre, je pénétrai dans le couloir central de la maison. De là, j'avais une vue dégagée sur le salon. Par l'embrasure de la porte, j'aperçus un étrange assortiment de boîtes empilées près de la porte d'entrée, ainsi qu'une petite lanterne projetant une lueur blanche. Le reste du salon était plongé dans le noir.

Aux aguets, je longuai le vestibule. Ni ronflements, ni conversation, ni bruissement de pages qu'on tourne, ni musique douce provenant d'un CD ou de la radio. J'effleurai le revolver dans ma poche, mais décidai de ne pas le sortir. Notre vieux nous avait appris, à John et moi, les règles de base. La première étant : *Seuls les putains d'abrutis*

braquent les gens sans avoir l'intention de tirer, et la deuxième : *Tu n'es pas un putain d'abruti*.

Je passai la cuisine et la salle à manger sur la gauche, la chambre de devant sur la droite. Deux pas silencieux et je serais sur le seuil du salon. À ce moment-là, j'affronterais celui qui avait eu les couilles de s'installer dans cet endroit très privé et très spécial.

Un pas. Je préparais le suivant...

J'entendis un léger clic bien huilé derrière moi. Quelque chose de dur s'enfonça dans mon dos. Je me figeai.

— Tu dois te poser une seule question, fit calmement une voix féminine et rauque. « Est-ce que je suis chanceux ? » Alors, l'es-tu ?

Une femme. Une femme... citant Clint Eastwood dans *Inspecteur Harry*. Je connaissais cette voix rocailleuse. J'eus soudain la chair de poule. Non, ce n'était pas possible...

— Bonsoir, répliquai-je doucement.

S'il fallait citer des répliques à deux balles, je ne serais pas en reste.

— Peuple de la Terre, je viens en paix.

— Vas-y, me répondit-elle. Fais-moi plaisir !

— Ce que nous avons ici, c'est un manque de communication flagrant.

— J'ai descendu un homme à Reno, juste pour le voir mourir. Tu as un flingue braqué dans le dos.

— Moi qui croyais que c'était le plaisir de me voir.

— Retourne-toi. Lentement.

Je pivotai centimètre par centimètre, les mains loin du corps. Mon cœur battait à toute allure, ma tête bourdonnait d'un trop-plein d'inquiétude et d'excitation. Finalement, dans le couloir sombre, je fis face à la plus étrange des visions – une créature mince dans une parka en fourrure, le visage et la tête cachés par une cagoule colorée, me fixait avec de grands yeux verts et téméraires, tout en pointant un fusil au centre de mon torse.

Cathy.

Je savais de quoi j'avais l'air : un grand barbu hirsute, le visage dissimulé par un chapeau mou, une silhouette rabougrie sous un lourd manteau en peau de mouton. Je la comprendrais si elle décidait d'appuyer sur la détente. *Restons léger et décontracté.*

— Pourquoi a-t-il fallu que tu rentres dans la maison de ta grand-mère sans me le dire ? déclarai-je à la manière de Bogart.

Ses étonnants yeux verts m'examinèrent de la tête aux pieds, se plissèrent, s'écarquillèrent. Elle recula d'un pas. Le fusil trembla, s'abaissa. Ses douces lèvres pleines esquissèrent un Oh ! de surprise.

— Thomas ?

À présent, c'était mon tour d'afficher mon étonnement. Elle n'avait pas vu de photo récente de moi et n'avait entendu ma voix que trois

fois au téléphone.

— Comment m’as-tu reconnu ?

Elle pencha la tête, prit un air solennel, réservé, même si elle était au bord des larmes.

— Tu as une voix particulière.

Elle s’interrompt avant de reprendre :

— Tu m’as eue sur ton *bonsoir*, cita-t-elle, l’air renfrogné.

La simplicité émotionnelle de cette nuit-là, quand Cathy et moi nous rencontrâmes face à face ou, devrais-je dire, face à cagoule, pour la première fois, défie toute description. En termes d’agencement, une maison n’est pas uniquement un toit et des murs, mais les espaces que ces murs et ce toit englobent. Il y a le miracle de la physique basique, la magie des menuiseries parfaites, mais aussi le zen de l’air qui y circule. Appelez cela le « flux », le « feng shui », le bon instinct architectural, mais quand l’agencement est parfait, il vous oblige à inspirer profondément, lentement et sereinement, puis à expirer et à vous détendre. Vous n’avez pas à réfléchir. Vous faites désormais partie de la maison. La maison vous dicte votre conduite.

Notre agencement était parfait, à Cathy et moi. La maison nous facilitait la vie.

— Inutile d’expliquer quoi que ce soit ce soir, lui déclarai-je après qu’elle eut baissé son fusil. Cela t’embête si je vais m’allonger par terre dans la chambre du fond avant de m’évanouir ? Je n’ai pas l’habitude qu’on me menace avec une arme. *Ni d’avoir un coup de foudre.*

— Tu restes ? me demanda-t-elle, la tête penchée.

— Oui. Même si tu changeais d’avis et décidais de m’abattre, je ne te laisserais pas seule ici ce soir.

Elle me jaugea pendant une bonne seconde ; ses yeux étonnants me flanquèrent la raclée de ma vie. Enfin, elle acquiesça.

— Tu ne peux pas repartir dans cette tempête. Je suis étonnée que tu sois arrivé jusqu’ici. Tu as un 4 × 4 et des pneus neige ?

— Non, j’ai un pick-up Chevrolet de 1945 passe-partout et je n’ai rien à perdre.

Elle posa son fusil, m’apporta des couvertures et un sac à dos volumineux.

— Il est rempli de barres de céréales. C’est tout ce que j’ai. Ton oreiller risque de craquer...

— Pas de problème. Ma tête craque tout le temps. Merci. À demain matin.

Je retournai dans la chambre du fond et m’allongeai dans le noir sur les couvertures, les céréales sous la tête. Je fixai le plafond avec

étonnement. *Cathy est vraiment là !* Je l'entendis marcher dans le salon, sur le vieux plancher, avant de grimper dans son lit de fortune. Un silence confortable enveloppa les ombres, un sentiment de sécurité rayonna de cette solidarité.

Pour la première fois en vingt ans, depuis la mort de Mary Eve Nettie, sa maison accueillait la vie. La mienne et celle de Cathy. Ensemble.

C'était aussi simple que cela, cette nuit-là.

Cathy

Thomas gagna mon cœur à l'instant où je le vis derrière le canon de mon fusil. Il me dévisageait sans colère, peur ou toute autre émotion discernable, excepté un besoin intense de s'assurer que j'allais bien. J'étais ridicule avec ma cagoule, je le savais, mais il ne se moqua pas de moi.

Il gagna mon cœur tant il était déterminé à me sauver de moi-même ; il gagna mon cœur avec ses yeux noisette hantés et sa tendance à dire le bon mot au bon moment. Il sentait le feu de bois, ce qui me donna envie d'enfouir mon visage dans sa barbe et d'écouter les battements de son cœur. Il avait le grain de folie parfait. Alors que j'avais failli le tuer, il avait répondu d'un air détaché : « Cela t'embête si je vais m'allonger par terre dans la chambre du fond avant de m'évanouir ? » Quand je lui avais donné plusieurs couvertures et un sac à dos neuf rempli de barres de céréales en guise d'oreiller, il avait hoché la tête et m'avait laissée seule, comme si le fait d'avoir échappé à la mort n'était pas une affaire d'état.

Je l'aimais. Je ne le connaissais pas assez bien pour croire le contraire. J'aimais sa voix douce et grave. J'aimais sa compassion, son sens de l'humour malicieux. J'aimais cet homme qui avait souffert pour sa femme et son fils, qui m'avait empêchée d'avalier un flacon de pilules, qui avait admis qu'il voulait la ferme et pas moi, et enfin bravé la tempête de neige afin d'inspecter ma maison. L'honnêteté est un puissant aphrodisiaque.

Y avait-il une alchimie, y avait-il du sexe sous la surface ? Absolument, du moins de mon côté de l'équation. Mais mes circuits sexuels étaient en panne depuis plusieurs mois et je ne leur faisais pas confiance. Chaque fois que je me touchais avec ma main droite abîmée, je perdais tout intérêt. Je pensais à mes cicatrices, pas à l'orgasme. Quand j'imaginais un homme, n'importe quel homme en train de me toucher, je me crispais. À mes yeux, Thomas était le grondement lointain de l'orage que je souhaitais éviter.

Cathy Le lendemain matin

Tout habillée, cagoule comprise, je m'extirpai de mon sac de couchage et me rendis sur la pointe des pieds dans le couloir pour écouter Thomas ronfler – j'adore entendre les hommes ronfler – puis je me dirigeai dans le coin du salon où mes toilettes portatives m'attendaient dans leur gloire inabritée. J'examinai le seau d'eau chimique d'un bleu immaculé et pensai au bruit qui s'ensuivrait. Là, je me dis qu'il valait mieux aller pisser dans la cour.

Alors que je descendais les marches en pierre, je fus frappée d'émerveillement. Je me serais crue sur le plateau d'un vieux film en Technicolor. Le ciel était si bleu, la neige si blanche ; mon souffle fabriquait de parfaits nuages argentés dans l'air. Mon regard suivit le champ blanc et le sentier enneigé jusqu'à l'épine dorsale givrée de Hog Back Mountain. Je me tournai lentement pour mieux contempler les immenses chênes dans la cour, la vieille grange au toit en fer-blanc, et finalement la ferme. Recouverte d'une couche uniforme de neige, elle ressemblait à une maison de pain d'épice brune avec son glaçage.

Ce matin-là, il n'y avait pas de fantômes, mais des esprits. Des esprits réconfortants partout, m'accueillant dans la perspective froide et immaculée de ma nouvelle vie.

Atterris ! Le seul esprit réconfortant dans le coin est vivant. Il dort dans la chambre du fond. Une fois plantée, cette pensée épineuse refusa de disparaître. Je me rendis auprès d'un massif de rhododendrons sauvages, découvris le strict nécessaire, m'accroupis puisqu'il le fallait, fis fondre un peu de neige, me rhabillai puis poussai du pied de la neige fraîche à la manière des chiens qui rabattent la terre avec leurs pattes arrière. Je marquai mon territoire.

Thomas sortit de la maison au moment où j'atteignais les premières marches. Pas de manteau, pas de chapeau, juste une vision de flanelle délavée, de jean usé et de lourdes bottes sur de grandes jambes, de larges épaules, une barbe brune et luisante, une queue-de-cheval châtain et des yeux chaleureux mais hantés. Il me fit un signe de tête solennel.

— 'jour !

— Bonjour. (Je désignai un point par-dessus mon épaule.) Ces rhododendrons sont à moi.

— Je revendique les althæas.

Je hochai la tête. Nous nous croisâmes poliment, tels des banlieusards prenant des directions opposées dans les escaliers du métro. J'entrai puisqu'il allait voir quelqu'un dans les buissons.

Je me sentais à l'aise avec lui, alors qu'il n'avait vu aucun millimètre de ma peau abîmée. Ou intacte d'ailleurs. Pas même mes mains puisque je portais des gants. Qu'il en soit ainsi encore longtemps.

— J'ai préparé le petit déjeuner, annonçai-je quand il revint dans le salon.

Je lui tendis une barre protéinée.

— Pauvre en glucides.

Il la rangea dans la poche de sa chemise.

— Hum... Ça me rappelle les soupes lyophilisées de ma mère. Allons au café et partageons la recette avec Molly.

— Justement... Promets-moi que tu ne diras ni à Molly ni à personne d'autre que je suis ici. Je ferai mes débuts quand je serai prête.

— D'accord. Tu as ma parole. Et ce sera quand à ton avis ?

— Quand ma réserve de barres protéinées et de céréales sera épuisée.

— Cela risque de prendre des années.

— Thomas, j'apprécie tout le mal que tu te donnes pour moi. Mais j'ai besoin d'être seule ici. C'est probablement le seul lieu au monde où personne ne peut me trouver et où je peux découvrir si je suis plus qu'un joli visage. Tu comprends ? Ne le prends pas mal, mais je ne veux plus de ton aide. Ni de celle de Molly.

Je m'attendais à un débat, une réaction de défense, un appel à me reposer sur ses larges épaules. Il se contenta de soupirer.

— OK. Si je pars maintenant, j'arriverai à temps au café pour le petit déjeuner. Après avoir mangé ta délicieuse barre de protéines bien entendu. Le temps de prendre mon manteau et mon chapeau...

Il se rendit dans le couloir tandis que je pivotai pour l'observer, bouche bée. Il sifflotait.

Prends garde à ce que tu demandes.

Les sourcils froncés, j'ouvris quelques cartons. Des barres protéinées, des tonnes. Des bouteilles d'eau. Du café en poudre. Cette mixture serait délicieuse avec de l'eau froide. Il revint dans le salon, manteau sur le dos, chapeau à la main.

— Il y a des cartons remplis de vaisselle dans le grenier, m'informa-t-il. Ton père a engagé quelqu'un pour nettoyer la maison quand ta

grand-mère est morte. Mais Molly et quelques amis ont sauvé la plupart de ses affaires et les ont stockées ici. La cave est en bon état, elle ne fuit pas et n'héberge pas d'insectes. Il y a aussi plein d'étagères. Tu trouveras des tonnes de bocaux de ta grand-mère en bas, ainsi qu'une soute à charbon vide. C'est tout. Il n'y a rien dans la grange. Tu peux y garer ton Hummer si tu veux. Tu trouveras des sacs de maïs dans la mangeoire et un vieux seau. Je jette des grains pour les animaux sauvages à chaque fois que je viens ici. Si tu en donnes régulièrement, tu verras des daims et des dindes dans la cour soir et matin.

— Le raton laveur a-t-il élu domicile sous la véranda ?

— Il dort là presque tous les soirs. Il s'appelle Fred, mais il répond aussi au nom de Louise, Ducon, Machin, Bruce... Il aime les restes. Tu peux lui laisser une gamelle au bord d'une marche, il te remerciera.

— Je sortirai ma plus belle porcelaine en son honneur.

— Parlons du chauffage.

— Du chauffage ?

— La cheminée est nickel. J'ai enlevé la plaque de contreplaqué cet été, nettoyé le conduit et même allumé de petits feux pour la tester. Elle est de bonne conception. Elle tire bien. Il y a un vieux tas de bois dans la grange. Au fait, tu te souviens du poêle Franklin que ta grand-mère avait dans la cuisine ? Quand ton père a vendu les biens de la maison, Molly l'a sauvé et l'a installé dans le coin de la véranda fermée du café. Elle l'allume tous les soirs en hiver. Elle le garnit de copeaux de noyer blanc. Les clients l'adorent. Je trouverai une réplique à Molly et tu pourras récupérer l'original.

Je m'étais figée durant cette discussion sur le chauffage. Des aiguilles froides me griffaient le front. Comme je ne disais rien, Thomas prit une profonde inspiration.

— Désolé, j'aurais dû tourner ma langue dans ma bouche...

— Je ne ferai... plus... de feu... Jamais.

— Je suis désolé. Mais Cathy, tu seras obligée. Tu gèleras ici.

— Tant que j'aurai du Gore-tex et de la laine.

— Que penses-tu d'un poêle au gaz ?

— Pas de flammes. La discussion est close. D'accord ?

Peut-être était-ce le trémolo dans ma voix ou le cillement de mon œil gauche ? En tout cas, il abandonna le sujet.

— En cas d'urgence, poursuivit-il, appelle Molly. Si tu ne te montres pas au café d'ici une quinzaine de jours, je reviens ici chercher ton cadavre.

Il était doué ! Nonchalant, méthodique, avec une pincée d'esprit sardonique. Il me restaura. Je claquai la langue.

— Ne compte pas trop dessus.

— De solitaire à solitaire, je comprends le schéma. Fais ce que tu as

à faire, même si tu dois t'autodétruire.

— Si tu découvres mon corps rongé dans le repaire d'un loup, n'en conclus pas tout de suite que je me suis jetée dans sa gueule lors d'une crise de désespoir suicidaire. Ne brûle pas cette maison par dépit. J'ai récemment modifié mon testament : la ferme te reviendra à ma mort.

Il se figea. Ses yeux me fixèrent, examinèrent ma loyauté, découvrirent l'énormité de mes paroles.

— Tu ne plaisantes pas... en conclut-il, abasourdi.

— Absolument pas.

— Cathy, ce n'est pas...

— Épargne-moi ta gratitude servile. Tu ne brûleras pas cette maison si elle t'appartient, pas vrai ?

Lentement, il souffla. Puis il recouvra son air désinvolte.

— Je suis désolé, mais nous avons conclu un accord. Tu meurs, la maison brûle.

— Ce n'est pas la menace originelle.

— Je viens de l'amender.

— Tu es sérieux !

— Le plus sérieux du monde. Si tu te tues délibérément, ou si tu te montres imprudente... tu te cognes le gros orteil et fais une mauvaise chute sur les marches en pierre, tu te fais mordre par un écureuil enragé, tu reçois un météore sur la tête... cette maison grille.

— Je suis venue la protéger de toi.

— Bien. Continue dans cette voie. Reste en vie.

— Tu ne me crois pas capable de vivre ici. Tu penses que je n'ai pas les ovaires pour réussir à survivre.

— Les quoi ?

— Les hommes ont des couilles, les femmes des ovaires.

— Au contraire, je sais à quel point tu es forte. Voilà pourquoi je respecte tes décisions et je ne t'insulterai pas avec des conseils condescendants.

— Ah vraiment ? Même si en secret, tu penses que je ne survivrai pas dans tes montagnes chéries. Tu oublies que je suis la petite-fille de ma grand-mère.

— Bien ! Montre-toi à la hauteur de sa légende. Elle a vécu des hivers rigoureux sur cette crête, seule. Elle coupait du bois, pelletait du charbon, chassait le daim et la dinde pour se nourrir, cultivait ses légumes, élevait des poules et des chèvres. De l'avis général, c'était une femme forte qui a survécu à de terribles épreuves et n'a jamais abandonné sa foi dans les belles choses.

— C'était une fermière doublée d'une artiste, ripostai-je. Elle trouvait des rubis et en faisait des bijoux.

— Voire davantage. Elle appréciait aussi le simple fait de survivre.

— Et pourriez-vous me dire sérieusement ce que cela signifie que de

vivre à la dure dans la pureté zen de votre cabane, monsieur Mitternich ?

— Moi ? Je n'ai ni l'électricité, ni l'eau courante. J'ai une cheminée pour me chauffer. Sous un appentis à l'arrière, je dispose de trois cordées de bois que j'ai coupées moi-même. Les nuits d'hiver, elle chauffe un rayon d'un mètre cinquante et je dors sous cinq couvertures, sans compter mon caleçon isotherme. Tu crois pouvoir vivre ainsi ?

Coupable, je remuai dans mon Gore-tex, ma laine et mes chaussons Thermolactyl.

— Tu serais surpris.

— Tu peux descendre dans la vallée et t'installer chez Molly. Elle possède une grande maison, une jolie chambre d'amis. Tu auras ton intimité, le confort d'une maison... Plus des biscuits.

— Heureusement que tu respectes mes décisions et que tu ne te montres pas condescendant.

— Je te donne des informations. La balle est dans ton camp !

— Tu refuses de me voir vivre heureuse dans la maison de ma grand-mère.

— C'est un endroit tranquille. Un jour, quand tu seras prête, tu voudras à nouveau faire partie du monde. Tu t'en iras.

— Et toi, Thomas ? Combien de temps encore comptes-tu te cacher dans ces montagnes ?

— Il y a quatre ans, j'ai acheté une vieille moto et j'ai quitté New York sans autre but que de mourir quelque part. Et puis j'ai atterri ici. Le jury délibère encore sur mon avenir.

— Si cette maison t'appartenait, qu'en ferais-tu ?

— Je la restaurerais, la nettoierais, rénoverais les bois. Sinon, je la laisserais telle quelle. Je remplirais la maison de meubles de style Craftsman.

— Et tu vivrais ici ?

— Je ne pense pas en ces termes. Je veux juste m'assurer qu'elle sera protégée.

— Et de quelle manière ?

— Pour commencer, je l'inscrirai sur la liste des maisons historiques. Je la confierai à un groupe de préservation du patrimoine qui entretiendra les terres et se servira de la maison avec dignité.

— Cette maison ne mérite pas de redevenir un foyer ? D'être non seulement restaurée, mais aussi modernisée pour y vivre dans le confort ? Ce serait gagner sur les deux tableaux.

— On attend trop de la vie moderne. Et je ne recherche pas un foyer.

— Je vois. Tu n'installerais ni l'électricité ni la plomberie.

— Non.

— Pas même de sympathiques toilettes.
— Je suis un puriste.
— Inutile donc que je te demande de t'occuper des travaux de rénovation.

J'avais du mal à discerner son expression derrière sa barbe et sa moustache, sous le rebord de son chapeau mou, mais j'aurais parié qu'il avait blêmi.

- Des travaux de rénovation ?
- Délicats et discrets. Promis.
- Je les superviserai. Gratuitement.
- J'y réfléchis et je te rappelle.

Mon cœur se brisa devant ce regard inquiet. Je n'avais jamais rivalisé avec une maison pour capter l'attention d'un homme auparavant. Je m'adoucis un peu.

— Thomas, je ne la transformerai pas sans ton aval. Sans toi, cette maison serait en ruine à l'heure qu'il est. Merci d'en avoir pris soin. Parlons de ces travaux une fois que je serai installée, d'accord ?

Mes paroles semblèrent l'apaiser.

- Tu joues loyalement. Merci.
- D'après ton expérience, les femmes ne jouent jamais loyalement ?
- Argh, alors que toi et moi nous redevenions amis...
- D'accord, d'accord. Nous parlerons guerre des sexes un autre jour.

Il me dévisagea, les sourcils froncés. Aussitôt, j'enchaînai :

— Oui, c'est un sujet qui m'intéresse. Je ne suis peut-être pas allée au lycée, parce que je gagnais plusieurs millions de dollars comme actrice, mais je sais épeler mon nom et compter jusqu'à dix sans utiliser mes doigts.

— En parlant de tes doigts, tu penses porter des gants tout le temps ? Sans oublier cette cagoule.

Il était doué pour remuer le couteau dans la plaie. Je ne pouvais pas rire de mes cicatrices avec lui.

— Il est temps que tu partes, annonçai-je gentiment.

— Tu n'es pas sortie sans masque depuis ton accident ? Pas une seule fois ?

Mon pouls s'affola.

— Question de... notoriété.

— Plus maintenant. Pas ici. C'est un lieu privé. Tu es entre amis. Si tu ne te libères pas de...

Je reculai pas à pas.

— Je ne suis pas un bâtiment que tu peux restaurer. Désolée.

Il fit un pas en avant, main tendue.

— Le Parthénon. Le Colisée de Rome. Le Sphinx. Ce sont des monuments intéressants parce qu'ils ne sont plus parfaits. Donne-moi

cette cagoule, Cathy.

Un signal d'alarme retentit dans mes veines, inonda mes os. Mon cœur palpitait au-dessus de mon sein gauche. Je reculai de deux pas malaisés, les mains levées pour parer une éventuelle attaque. Il ne m'empoigna pas, il ne fit pas de mouvement brusque. Il continua simplement d'avancer, la main tendue, avec obstination.

— Enlève cette cagoule, Cathy.

— Éloigne-toi de moi !

— Je sais que tu en es capable.

Je heurtai le mur du salon avec une telle force que j'en grinçai des dents.

— Je ne suis pas une attraction touristique.

— Si tu t'acceptes comme tu es, les autres aussi.

— Je ne faciliterai pas la tâche à ceux qui veulent m'exploiter ! Nous vivons dans le culte du sensationnalisme, une société décadente où la vente de photos avilissantes fait partie de la bonne vieille liberté d'entreprise, où rien n'est plus sacré. Y compris mes cicatrices ! J'ai demandé à devenir célèbre, mais je n'ai pas abandonné le droit d'être traitée avec respect.

Je tapai sa main tendue.

— Il n'y a pas si longtemps, les gens emmenaient leurs gamins voir des pendaisons publiques pour les distraire. La société n'a pas changé, Cathy. Sa capacité à partager les pires instincts est juste devenue plus efficace.

— Voilà pourquoi je suis venue ici ! Je ne veux plus être la victime des pires impulsions de quiconque.

— Tu ne peux pas continuer avec de pareilles inquiétudes. Laisse les hyènes avoir leur livre de chair fraîche. Ils se lasseront vite et iront voir ailleurs. Tu les emmerdes ! J'ai été traqué par des reporters. Tous ceux qui ont perdu un être cher le 11-Septembre ont été la proie des médias. Certains d'entre nous le sont encore, que cela nous plaise ou non. Qu'est-ce que je pense de la guerre en Irak ? Parviendrons-nous à rétablir la paix au Moyen-Orient ? Est-ce que je déteste le Président ? Est-ce que j'aime le Président ? Qu'est-ce que je pense des projets pour Ground Zero ? Quelles sont mes opinions politiques ? Aimerais-je me présenter contre Hillary Clinton au poste de sénateur ? Nom de Dieu ! Maintenant que j'habite ici, ils me fichent la paix, parce qu'ils ont du mal à me trouver. Cet endroit est sûr. Fais-moi confiance. Donne-moi cette cagoule.

Agit-on d'après ses impulsions ou sont-elles une excuse à la libération de notre subconscient ? À présent, j'étais en prise à une attaque de panique monumentale. Je haletais, mes pensées étaient court-circuitées, mes réactions hystériques. Je voulais que Thomas me laisse tranquille, je voulais respirer. J'ôtai le gant de ma main droite,

attrapai le bas de ma cagoule, enfonçai mes doigts abîmés dans la laine chaude et serrée, soulevai la cagoule et l'enlevai complètement. Je la plaquai dans la main de Thomas.

Un courant d'air froid me balaya le visage. Mes cheveux humides étaient plaqués contre ma tempe et ma joue abîmées, s'accrochaient aux rivières roses et striées de ma mâchoire, révélaient mon oreille droite amputée. L'humiliation, la colère et la peine vibraient dans chacun de mes muscles. Si j'avais pu desserrer mes dents tremblantes pour hurler des obscénités à Thomas, je n'aurais pas hésité une seconde.

Au lieu de cela, piégée dans le monde perdu de moi-même, je le dévisageai avec une détresse farouche, scrutai ses yeux à la recherche d'un soupçon de répulsion. Rien. Je ne vis rien qu'un regard calme et interrogateur. Ma laideur l'avait transformé en statue de marbre. Il était doué pour ne laisser transparaître aucune émotion.

Lentement, sans me quitter des yeux, il fouilla sous son manteau et sortit son canif. En quelques mouvements rapides et chirurgicaux, il découpa ma cagoule en morceaux. Puis il les jeta dans l'âtre. Il referma son canif, le rangea dans sa poche et hocha la tête.

— Je vais chercher un morceau de papier et un crayon dans mon pick-up. Je te note mon numéro de téléphone. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle-moi.

Il sortit de la maison. J'avais envie de hurler, de pleurer, de le cogner, de frapper les murs, de me coucher par terre les bras autour de la tête. Je ne me sentais pas libre, mais nue. Il avait vu mon visage et, maintenant, il partait.

Fusil à la main, je le suivis dehors et j'attendis dans l'allée enneigée. Le matin d'un bleu éclatant inondait mon visage, le soleil réchauffait ma peau détruite qui n'avait pas senti ses rayons depuis le jour de l'accident. Mon être couturé ressemblait à une batterie d'énergies discordantes. Une batterie chargée à bloc.

Mon regard se posa sur un poteau de barrière dans la cour. Je me souvenais d'une clôture autour d'un parterre quand j'étais enfant. Aujourd'hui, seule cette sentinelle de bois préservait les iris et les hémérocailles de la faune affamée.

Thomas avait posé son portable sur le poteau.

Je visai l'objet.

Alors qu'il s'éloignait de son pick-up, un papier à la main, il s'arrêta quand il me vit avec le fusil.

— Ne...

Trop tard. J'avais appuyé sur la détente. Le recul faillit me renverser. Le son ressembla à un coup de tonnerre qui me décolla le cuir chevelu du crâne.

Quant à son portable, victime innocente et symbolique de mon

amertume contre la vie en général et le monde extérieur en particulier, ses honnêtes débris gisaient sur la neige. Ils s'étaient dispersés sur cinq mètres carrés dans ma cour. J'en retrouverais un morceau, plus tard, fiché dans un chêne.

Les sourcils froncés, Thomas étudia le carnage.

— Mon frère ne va pas me croire.

— Sors de ma propriété.

— OK, soupira-t-il. Plan B.

Il désigna sa droite, la grange, les bois, la route jusqu'au sentier.

— Mon terrain est de ce côté. Garde le soleil au-dessus de ton épaule droite, longe la crête jusqu'au ruisseau. Traverse-le, monte la colline suivante. J'habite la première cabane sur la gauche. La seule cabane, à vrai dire. Cherche le vignoble dans la clairière. Son dessin est inhabituel...

— L'Arbre de Vie, complétai-je sur un ton sinistre. De Frank Lloyd Wright. Je sais. J'ai fait ma petite enquête et je l'ai vu sur une photo satellite. Il pointe dans ma direction.

— Je t'en prie, ne viens pas le descendre.

— Tu as vu ce que tu voulais voir ? Tu peux partir maintenant.

Thomas me fixa un long moment. Contre mon gré, je restai immobile et le laissai me dévisager.

— Je sais que tu me détestes, là, ajouta-t-il. Et je sais que tu ne me croiras pas, mais j'aime ce que je vois.

— menteur.

Après son départ, mes jambes cédèrent sous moi et je m'affaissai dans la neige, tête baissée. La poche de mon manteau contenait une écharpe en laine peu épaisse. Je la sortis dans le but de me couvrir la tête et de cacher mes brûlures. Les vieilles habitudes ont la vie dure. L'écharpe était quasiment en place quand des petits bruits, des sensations me parvinrent. Un oiseau hivernal gazouillait. Le vent soufflait doucement dans la forêt. La brise me caressait le visage. Le soleil me réchauffait les joues. Séduisant...

Je jetai des regards furtifs autour de moi, tel un chat dans l'encadrement d'une porte. La forêt, les pâturages, le ciel, la maison. Moi. Seule. En sécurité. J'avais rêvé d'intimité, de liberté en ces lieux. Thomas m'avait poussée hors du nid dans cette direction. Il ne me restait plus qu'à me sentir à l'aise au-dehors. Les mains tremblantes, je posai l'écharpe sur mes genoux. Je rabattis mes cheveux en arrière, tournai le visage vers le soleil et fermai les yeux.

Oh Seigneur ! Que la liberté avait du bon !

Thomas Une semaine plus tard

J'avais dit à Cathy que je partirais à la recherche de son corps si elle ne se montrait pas dans la vallée d'ici une quinzaine de jours, mais à mi-chemin dans cette période de grâce, j'étais prêt à risquer un nouveau coup de fusil. La neige fondait, mais le temps était méchamment clair et froid. La nuit, je faisais les cent pas dans ma cabane, obsédé par Cathy et sa cheminée éteinte. Je ne dormis que d'un œil cette semaine-là et je ne bus pas une goutte d'alcool. Zéro. Ce record de sobriété était uniquement dû à la nécessité d'être disponible au cas où Cathy aurait eu besoin de moi.

Apparemment, elle se passait très bien de ma petite personne.

Par ailleurs, je me sentais affreusement coupable de devoir cacher la vérité à Molly.

— Tu es sûr que Cathy allait bien quand elle t'a appelé ? me demandait Molly tous les jours.

Cette fois-ci, c'était tôt dans l'après-midi, un samedi, peu après le départ de la foule rassasiée.

— Cathy va bien, lui répondis-je. Et je te répète qu'elle te donnera des nouvelles quand elle sera prête.

Contrairement aux apparences, je n'en étais pas si convaincu. Perché sur un escabeau sous le porche du café, des guirlandes à la main, je toisai Molly. La pauvre femme était morte d'inquiétude.

— Promis, ajoutai-je, pris de remords.

— Tu ne peux pas me confier un peu plus d'informations ?

Molly tendit l'extrémité d'une guirlande en sapin à Becka qui agitant une agrafeuse industrielle, telle une forcenée. Elle et Cleo installaient la verdure sinueuse le long de la rambarde.

— Comme l'endroit où elle vit.

— J'ai juré de garder le secret. Elle a ses raisons. Patience.

— Je ne comprends simplement pas pourquoi elle t'a appelé toi et pas moi.

— Crois-moi, tu finiras par comprendre. Elle a besoin de son espace à elle.

— Elle a besoin de biscuits !

Santa sortit du café. Il portait un manteau long en brocart bordé de faux vison et un bonnet rouge et blanc assorti. Chaque hiver, il mettait du beurre dans les épinards en jouant les Père Noël pour des particuliers ou des entreprises à Asheville.

— Oh oh oh ! s'exclama-t-il. Rudolph, sors le traîneau!

Chaque Noël, j'aidais Molly et sa famille à décorer le café, ce qui n'était pas une mince affaire. Une fois le restaurant et tous les bâtiments apparentés décorés, on se serait cru à Las Vegas. Des rennes synchronisés s'élançaient sur le toit ; des silhouettes en contreplaqué d'anges, de bonshommes de neige, de chanteurs et de Père Noël en traîneau entourés d'ampoules multicolores paraient le long de la route, comme si une étrange caravane se rendait sur la piste d'Asheville. Le clou du spectacle : Jeb et Bubba garaient la Chevrolet Impala de 1970 de Bubba dans un pré voisin, et la couvraient de guirlandes.

Les gens venaient de tout le comté pour admirer la voiture de Noël et le spectacle lumineux kitsch de la vallée. J'étais fier d'en faire partie.

Molly continua de me dévisager comme si je l'avais trahie.

— Thomas, ne le prends pas mal, mais tu n'as pas été ivre de la semaine. Tu n'as pas dormi sous le chêne non plus.

— Il fait - 4° C la nuit. Je me gèlerais les... Je gèlerais.

— Cela ne te faisait pas peur avant. Cet étrange comportement a un rapport avec Cathy, n'est-ce pas ? J'ai aussi remarqué que tu avais un nouveau téléphone.

— Qui n'est pas arrivé par la poste, renchérit Becka, notre préposée au courrier. Je l'aurais su.

— Exact. Cette fois-ci, ce n'est pas ton frère qui te l'a envoyé. Tu es allé à Turtleville en acheter un autre.

Molly secoua une couronne sous mon nez.

— Que se passe-t-il ? s'énerma-t-elle.

J'accrochai une guirlande sur des clous rouillés sous l'avant-toit du porche tout en réfléchissant à une réponse diplomatique. Par chance, Pike surgit sur le parking à cet instant et pila devant nous. Sa voiture de patrouille s'arrêta dans une pluie de gravillons. Molly glapit et brandit sa couronne vers lui. Il baissa sa vitre et annonça sur un ton lugubre :

— Je viens de recevoir un coup de fil. Laney Cranshaw est en prison à Chattanooga. Quand ils l'ont cueillie, elle était saoule et agressive dans un bar près de l'aquarium. Elle s'était battue avec son copain la veille au soir. Le Tennessee la garde jusqu'à demain. Qui est volontaire pour aller chercher Ivy et Cora ?

Après un signe de tête destiné à Molly, il me fixa. Un sourire démoniaque éclairait son visage sous ses cheveux coupés en brosse.

— Merci à toi, fiston. On peut dire que cette petite Cora t'adore. Dommage qu'Ivy veuille t'étriper avec une fourchette émoussée. Allez, amusez-vous bien !

Après un signe de la main, il s'éloigna.

Molly continuait de bouder tandis que nous nous dirigions vers mon pick-up.

— Je veux que tu me dises juste une chose. Quand tu as parlé à Cathy la semaine dernière, t'a-t-elle dit qu'elle nous rendrait visite ?

— Oui.

— Quand ?

— Ça, je ne peux pas te le dire.

J'agitai un nœud rouge sous le nez de Banger pour qu'il descende de la cabine. Dès que je me garais la vitre ouverte à côté de la table de pique-nique sous les chênes, il ne manquait pas de sauter sur le plateau et de grimper dans l'habitacle.

— Banger ! Il y a tout juste la place pour Molly, les deux filles et moi sur le siège de cette vieille caisse.

— Bah ! me répondit-il en sautant.

Avec l'assurance d'un cocher royal, je fis signe à Molly de s'installer sur le siège défoncé. Elle m'enfonça son index dans le bras.

— Quand vient-elle ? Hein ? Quand ?

— Bientôt.

J'espère.

— Nous n'allons nulle part, persista Ivy, debout dans le salon du cottage de Fox Run.

Elle fusillait Molly du regard. Moi, j'étais déjà mort.

— Je peux prendre soin de Cora. Nous n'avons besoin de l'aide de personne. Et surtout pas celle d'un homme.

Jeunes ou vieilles, je fais toujours cet effet-là aux femmes.

Ivy et Cathy s'entendraient bien.

— Trésor, commença Molly. Tu n'es pas obligée de t'occuper de ta petite sœur toute seule...

— Nous ne quittons pas cette maison, répéta Ivy. Ne vous inquiétez pas pour Cora. Je veillerai sur elle. Comme toujours.

— Ta tante est souvent absente ? demandai-je gentiment.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Elle est là tout le temps !

Mon cœur se serra. Ivy était une jeune fille débrouillarde. Jamais elle n'aurait avoué que leur tante les abandonnait régulièrement. Elle avait trop peur de retourner en foyer d'accueil.

— Mon chou, personne ne prétend que tu ne sais pas t'occuper de ta petite sœur, intervint Molly pendant que je reculais. Mais pourquoi ne

viendriez-vous pas passer la nuit chez moi ? Vous pourriez m'aider au café ! Je vous paierai un dollar pour débarrasser les tables et empiler les assiettes dans la cuisine. Ensuite, je vous offrirai un banana split et un chocolat chaud. Nous regarderons la télé et vous irez dormir dans une de mes chambres d'amis. Ce sera marrant !

Cora, qui avait contourné Ivy et Molly pour courir vers moi, me lança un regard inquiet.

— Je ne peux pas laisser Princesse Arianna et Herman.

Herman le coq disposait d'un sympathique abri dans un enclos grillagé au fond de la cour, construit par mes soins. J'avais même installé une lampe à infrarouge.

— Je lui rendrai visite, affirmai-je. Il dort, son œil valide est fermé.

Princesse Arianna était pelotonnée sur le canapé où elle ronronnait.

— Laissons-la ici avec sa gamelle remplie de nourriture, de l'eau et une litière propre.

— Alors je suis d'accord pour aller au café. Tu nettoies les tables pour un dollar toi aussi ?

— Je suis commis débarrasseur maintenant, mais tu peux être mon assistante.

— OK !

Ivy se crispa.

— Nous n'avons pas besoin d'aide, répéta-t-elle.

— Eh bien moi, j'ai toujours besoin d'aide, répliqua Molly. Et je n'ai pas honte de l'admettre.

Elle fit un signe de tête dans ma direction.

— Thomas a besoin d'aide lui aussi. C'est l'homme qui en a le plus besoin au monde, surtout quand il me cache des informations vitales. N'est-ce pas, Thomas ?

Elle me défia, j'imitai Keanu Reeves dans *Matrix*. *Approche, Reine des Biscuits !*

— Vous savez ce que vous pouvez faire pour moi ? dis-je aux filles. Cathryn Deen va bientôt nous rendre visite. Je suis sûr qu'elle apprécierait des décorations de Noël spéciales. Ivy, tu es douée en dessin. Cora, tu sais insuffler de la magie dans les objets de tous les jours... Et si on fabriquait des décorations cet après-midi ?

— Oh oui ! s'écria Cora. La vraie Princesse Arianna vient ici ? Oh mon Dieu !

— Ivy ? Tu nous fais confiance avec Molly ? Je te donne ma parole que Cora et toi reviendrez dès que ta tante réapparaîtra.

— Les promesses rendent les enfants heureux, me déclara Ivy. Ma tante en fait tout le temps.

— Je ressemble à ta tante ?

Cora éclata de rire.

— Non ! Tu as une barbe !

— Je ne manquerai à aucune de mes promesses, Ivy.
Puis j'ajoutai à l'attention de Molly :
— Peut-on me faire confiance ?
— Ivy, grommela Molly. Cet homme me fait penser à une chambre forte. Tu places ta foi en lui et il te la rend avec des intérêts. Venez au café et fabriquez quelques décorations pour ma cousine Cathy. Ne vous inquiétez pas pour le reste.
Les sourcils froncés, Ivy se mâchonnait la lèvre inférieure.
— Cathryn Deen nous loue sa maison pour des clopinettes. On lui doit bien quelques décorations de Noël. D'accord.
— Super ! Prenez votre pyjama et allons-y.
— Hourra ! s'exclama Cora.
Elle sortit en courant du salon tandis qu'Ivy la suivait à pas lents. Elle me lança un regard perçant au passage.
Dès que nous fûmes seuls, Molly me fit face et m'attrapa par la barbe.
— Thomas Karol Mitternich, as-tu menti à l'instant? Cathy vient-elle pour Noël ?
— Possible. C'est tout ce que je peux dire.
Elle me frappa le bras.
Je lui répondis par un sourire.

Cathy

« Une mort embarrassante : le corps congelé de Cathryn Deen a été retrouvé ce matin dans un ravin, près d'un bidon d'essence vide et un portable déchargé. »

Je ne voulais pas d'une telle nécrologie.

— Je peux me rendre dans la vallée avant de mourir d'hypothermie, me répétais-je alors que je titubais le long de Ruby Creek ce samedi.

Mon souffle emplissait l'air glacé de petits nuages blancs. J'avais les jambes en coton. Emmitouflée dans une peau de mouton, un pull en laine, un manteau en cuir et des protège-oreilles en vison – en d'autres mots, une cible ambulante pour les défenseurs des animaux – , j'avais quitté la ferme deux heures plus tôt. *Voilà ce que c'est d'avoir traîné des mois au lit à Los Angeles*, me grondais-je tandis que mes poumons luttaienent pour soutenir mes jambes. *Tu n'es pas prête pour une séance d'aérobic en montagne.*

Le bidon d'essence jaune fluo du Hummer rebondissait sur mon épaule gauche. J'avais fabriqué une sangle à partir d'une pelote de ficelle que j'avais trouvée dans le grenier de ma grand-mère. Le portable inutilisable sautillait dans mon sac à dos. De la poche de mon manteau, je sortis les photos satellite froissées que j'avais imprimées

en Californie. Là, j'avais le ruisseau, et ici la vallée, l'intersection entre la piste d'Asheville et le sentier de Ruby Creek. Et si je me dirigeais maintenant vers le sud-est, il y aurait un virage à gauche où je pourrais quitter le sentier et atteindre le café peu avant que mes orteils ne soient pétrifiés par le gel.

Je fourrai les cartes dans ma poche, inspirai un bon coup et descendis une pente escarpée en direction du ruisseau. *Ah ah !* Fait peu connu : les rivières contiennent de l'eau. Je repérai un remous sablonneux peu profond et m'enfonçai jusqu'aux chevilles dans l'eau bordée de glace en espérant que mes super bottes de randonnée imperméables l'étaient vraiment.

Raté.

Tandis que l'eau froide s'infiltrait dans mes chaussettes lourdes et clapotait entre mes orteils, je remontai la colline de l'autre côté du ruisseau et me rendis cahin-caha vers le sud.

Je me changeai les idées en répétant mon discours à Molly.

Salut, cousine ! Contente de te rencontrer. Oui, je dois passer pour une idiote qui est tombée en panne d'essence sans avoir conduit sa voiture nulle part et qui a laissé son téléphone se décharger si bien qu'elle n'a pas pu appeler au secours, mais les choses allaient si bien pour moi jusque-là.

Avant mon trekking d'urgence vers la vallée, j'avais gentiment passé la semaine à visiter la maison de la crête de l'Indomptée et à explorer mes terres. Le bonheur d'être seule et invisible me donnait exactement ce que j'attendais de la ferme isolée de Granny : la liberté et la sécurité. Pour commencer, j'arpentai la forêt de jeunes pins à l'arrière et découvris le verger – des pommiers nouveaux, des figuiers, une demi-douzaine de pacaniers imposants, et une haie de myrtilliers qui tentaient d'atteindre le soleil entre les feuillus. Je mémorisai une liste de travaux. *Couper les sapins du verger. Acheter un livre sur les fruitiers. Apprendre à faire des tartes aux noix de pécan.*

Je trouvai une plaque de béton à l'emplacement du puits. *Faire creuser un nouveau puits. Non, deux ou trois. Besoin important d'eau. Irrigation, protection contre le feu. Des extincteurs !* J'avais déjà décidé d'installer un système d'arrosage automatique dans la maison. *Thomas, je suis désolée, mais peux-tu me dire comment le cacher pour que cela n'altère pas la pureté architecturale ?* Il faudrait aussi enlever les panneaux en bois afin de poser une cloison coupe-feu derrière. Je ne vivrais pas dans une maison en bois sans dispositif de protection ! Un de mes premiers gestes avait été de déballer les extincteurs. J'en avais mis un dans chaque pièce, y compris dans les placards.

J'inspectai la petite cuisine ensoleillée où Granny avait son

réfrigérateur, un vieux modèle au pétrole, et un poêle un peu plus moderne au propane. Papa avait vendu le poêle et le stupéfiant frigo ainsi que tous les autres objets de valeur. *Installer un frigo électrique*, ajoutai-je à mes notes, *et un four micro-ondes*. Mes nerfs ne supporteraient pas un poêle ni un four conventionnel, même un modèle électrique sans flammes. Un micro-ondes ne me faisait pas peur.

J'adorais la cuisine, avec sa fenêtre au-dessus de l'évier qui donnait sur le pré et la grange. De grands meubles blancs touchaient le plafond et les comptoirs étaient couverts de carrelage aux couleurs éclatantes. *Granny les a confectionnés*. Elle les avait fait cuire dans un four spécial à Asheville. Plus jeune, Bubba, le frère de Molly, avait aidé Granny à cimenter les carreaux. Granny lui avait donné l'idée d'apprendre la poterie.

Sur le sol de la cuisine, des grands carreaux en argile rouge alternaient avec des dalles blanches. Quand j'étais enfant, les pierres me faisaient l'effet de taches aléatoires, mais aujourd'hui, sans table ni chaises pour briser l'effet, je réalisais avec étonnement que chaque carreau dépeignait une constellation. Les douze signes du zodiaque se trouvaient sous mes pieds, ainsi que la Grande et la Petite Ourse, Orion, Andromède...

J'ôtai mes chaussures et marchai dans le ciel en chaussettes.

Note à propos du sol de la cuisine : le nettoyer, refaire les joints, acheter une table au plateau translucide. Pas de tapis qui cacherait l'univers !

Je descendis plusieurs dizaines de cartons du grenier et déballai un vrai trésor. Ma préférence alla aux torchons et aux nappes comportant de curieux hommages brodés à des peintres célèbres – Picasso et Van Gogh, Georgia O'Keeffe et Frida Kahlo. Un autoportrait de Frida – mon Dieu, jamais on ne lui conseilla de s'épiler entre les yeux ? – incluait une note : « Je peins des autoportraits parce que je suis souvent seule, parce que je suis celle que je connais le mieux. »

Je posai le torchon sur un carton et l'examinai longuement.

— Granny, te sentais-tu seule ici ? demandai-je à l'absolu silence de la maison froide.

Je ne voulais pas envisager ma grand-mère sous cet angle, je voulais me féliciter de son indépendance, embrasser la notion de solitude le restant de mes jours.

Elle approuva certainement.

Je déballai ensuite ses superbes casseroles en émail bleu et rouge, ses poêlons noirs, ses boîtes en faïence pour la farine et le sucre. Je rangeai ses récipients dans les placards de la cuisine, alignai sa vaisselle sur les comptoirs, à côté de la boîte à pain en aluminium cabossé et d'une drôle de jarre à biscuits en forme de danseur de hula-hoop. Je posai une magnifique lampe à pétrole près de l'évier (même

si je ne l'allumerais jamais), et je suspendis deux nappes aux fenêtres en attendant d'avoir de vrais rideaux.

En face de la cheminée du salon, il y avait des cabinets tout le long du mur. Le merisier avait noirci et terni après des années de négligence et des décennies de fumée de bois, mais néanmoins les meubles avaient une certaine allure. Je découvris une boîte remplie de vieilles photos encadrées que je disposai sur les étagères. Mère. Granny. Mon grand-père disparu depuis longtemps, jeune, beau mais probablement dérangé. Parents que je ne connaissais pas. Chiens, chats, une chèvre. La chèvre ? Son nom, Bah Ba Loo, était inscrit au dos. Celle du cimetière ? Je ne m'y étais pas encore aventurée. Je me promis de me rendre bientôt sur la tombe de Bah Ba Loo.

Les étagères demeuraient vides.

Lampe torche à la main, je descendis à la cave. Elle était froide et lugubre, comme toutes les caves sombres, mais je parvins à me l'imaginer avec quelques ampoules fluorescentes réchauffant les épais murs en pierre. D'épaisses planches ployant sous les vieux bocal tapissaient les murs. Un vrai musée !

— Les pots à lait de Granny !

Elle possédait une vache laitière. Deux fois par jour, elle la trayait et vidait ce lait cru et crémeux dans des bocaux à cornichons recyclés, puis elle les couvrait avec une gaze. Dès que l'épaisse crème jaune remontait à la surface, elle l'égouttait.

Ce lait cru et cette crème m'avaient laissé des souvenirs impérissables. Je me souvenais de l'avoir accompagnée à bord de son pick-up dans la vallée. Elle vendait le lait et les œufs en trop au café.

À côté des pots à lait, il y avait des dizaines de bouteilles bleu cobalt – certaines avaient contenu du soda et des potions médicamenteuses, d'autres, plus trapues, avaient renfermé le médicament le plus redouté des rhumes : du Vicks VapoRub.

Je m'emparai d'un bocal vide et essayai désespérément d'inhaler une bouffée mentholée, mais l'odeur avait disparu. Pourquoi avait-elle conservé ceux-ci ? Je me creusai le cerveau. L'arbre à bouteilles ! Il y en avait un dans la cour. Elle avait planté un piquet, creusé des trous sur toute sa longueur puis enfoncé ça et là des petites branches nues avant de disposer des bouteilles sur chacune. Son arbre à bouteilles captait la lumière à merveille, projetait d'étranges arcs-en-ciel sur les fleurs, la cour et mon visage.

Je remontai tous les bocaux à l'étage. Lait, Vicks, soda, cornichons... Sans exception. Dès que j'aurais le temps, je construirais un arbre à bouteilles pour les verres bleus, mais en attendant j'installai tous les bocaux devant les cabinets du salon et évaluai leur potentiel inexploité.

Alors que j'étais assise à côté de la célèbre animatrice Martha

Stewart lors d'un dîner, je lui demandai le secret d'un décor simple. Elle se pencha vers moi et me murmura un seul mot à l'oreille, à la manière d'Orson Welles au début de *Citizen Kane* : « Rassemblement. »

Je rassemblai donc.

Quand j'eus terminé, mes cabinets resplendissaient. J'avais ajouté quelques brindilles et des branches de houx sauvage pour agrémenter un bocal ici, un bocal là. Et voilà ! Un chef-d'œuvre improvisé. Je plaçai une lanterne en leur centre au lieu de bougies assassines et, le soir, des reflets de lumière dansaient dans le salon.

L'ordinaire peut devenir extraordinaire, il suffit d'un petit effort et de voir au-delà des apparences. Je touchais mon visage de temps à autre. Oui, il s'agissait bien d'une leçon. Mais elle n'était pas encore pour moi.

Un merveilleux cabinet à porcelaine encastré couvrait aussi un mur entier du salon. Je frottai les vitres et les vitraux jusqu'à ce qu'ils luisent comme une eau paisible. Quand je trouvai la porcelaine bleue à motifs chinois de Granny, je la lavai également au-dessus d'un seau rempli d'eau puisée à la mare puis je l'installai et la réinstallai dans le cabinet.

Enfin, je pris une tasse à café et sa soucoupe, une petite assiette et je transformai les cartons vides en table d'appoint près de laquelle je dépliai une chaise de camping. J'étendis la nappe au Van Gogh sans oreille sur les cartons, remplis ma tasse d'eau, ouvris une barquette sous vide de pâtes au poulet froid et, à l'aide d'une fourchette en plastique, je « dînai ».

Ma plus belle trouvaille ? Les grands couvre-pieds de ma grand-mère qui avaient été conservés avec soin. Il n'y en avait que quatre. Dans mes souvenirs, elle en possédait davantage. C'était les seuls rescapés de la dispersion brutale de ses affaires par mon père. Tout en secouant la tête, je les serrai contre ma poitrine.

J'étais un patchwork sur mon sac de couchage et accrochai les trois autres aux fenêtres du salon. Comme les vieux crochets étaient encore en place, je choisis plusieurs branches dans la forêt en guise de tringles, si bien que je bénéficiai de rideaux colorés au lieu de couvertures en laine.

Ma maison. Par de nombreux aspects, elle demeurerait une enclave sombre et nue, vu qu'il n'y avait pas de meubles, mais à présent les étagères et les fenêtres croulaient sous les souvenirs. J'avais ajouté une légère touche de maquillage pour faire ressortir la lumière dans ses yeux.

Ces songeries et ces travaux de décoration m'occupèrent une semaine entière. Puis vint le soir où je m'assis sur mon petit lit dans le coin, près de la cheminée obstruée. Fatiguée, gelée, emmitouflée dans des habits de plus en plus sales, je me posai des questions sur l'avenir.

Un matin, je sortis et fis le tour du Hummer, les clés à la main, comme si je l'avais traqué en pleine nature et ne voulais pas l'effrayer. D'une manière ou d'une autre, il fallait que je trouve le courage de reprendre le volant, car je n'avais pas conduit depuis l'accident. Cette seule pensée me mettait dans tous mes états, mon cœur s'emballait, mes mains tremblaient. Je regardais le Hummer et voyais la Pontiac. Je fis tomber les clés, les ramassai et, rouge de honte, je me précipitai à l'intérieur. C'était déjà compliqué d'être une marginale estropiée, mais être prise en otage par ses peurs représentait l'humiliation ultime. Les mains sur les hanches, j'arpenai le salon.

J'avais prévu d'appeler Molly, de lui signaler ma présence en ces lieux, lui faire jurer de garder le secret, de l'inviter ici, de la supplier de devenir mon lien avec le monde extérieur. Je lui aurais donné de l'argent, des listes ; elle m'aurait envoyé des provisions. Je lui aurais dit quel genre de meubles il me fallait et elle les aurait achetés pour moi. Mais qui les aurait livrés ? Quelle personne de confiance pouvait transporter et décharger mes achats en secret ?

Thomas. Seulement si je lui promets de ne rien modifier dans la maison, pas même un clou antique.

Merde.

Alors que j'essayais de trouver le moyen de devenir un ermite autosuffisant, je tombai dans la mare des vaches, le sixième jour, en fin d'après-midi. J'avais des problèmes avec cette mare, à cause de sa surface argentée et lisse qui réfléchissait mon visage. Je refusais donc de regarder dans l'eau à chaque fois que je remplissais mon seau. Autour, le sol était gelé. Comme une fine couche de glace recouvrait l'eau, il était difficile de dire où s'arrêtait la mare et où commençait la berge. Penchée en avant, je puisais l'eau dans un trou que j'avais creusé plus tôt, tout en observant un aigle perché sur l'extrémité décharnée d'un grand peuplier, quand je marchais sur la glace et non sur la terre ferme.

La glace se brisa et je plongeai la tête la première dans l'eau glaciale. Postillonnant, battant l'air, plombée par un épais manteau et des bottes de randonnée, je m'extirpai de l'eau tel un ours en peluche détrempé. Le temps que j'atteigne la maison, je tremblais si fort que j'arrivais à peine à me débarrasser de mes habits. Je me séchai avec une couverture en laine et enfilai des vêtements secs sans pouvoir me réchauffer pour autant. La nuit tombait et le petit thermomètre que j'avais posé sur la rambarde du porche indiquait un sérieux refroidissement de la température.

Si je pouvais me réchauffer, ça irait mieux. Il faut juste que mon thermostat personnel redémarre. Je regardai le Hummer par la fenêtre. Au moins, j'avais les ovaires pour m'asseoir dedans et mettre le chauffage.

Tandis qu'un soleil froid et doré se couchait derrière Hog Back, je grimpai dans le Hummer avec des couvertures, une bouteille d'eau et plusieurs barres protéinées. Je démarrai et réglai le chauffage au minimum. *Juste quelques minutes...* décidai-je, pendant que l'agréable chaleur m'enveloppait d'un confort divin que je n'avais pas connu depuis des jours. J'allumai la radio et tombai sur WTUR-AM, la voix de Turtleville depuis 1928. Quelque part dans les confins de l'univers, on entendait aussi les reportages agricoles et la musique country de WTUR-AM.

Porter Wagoner me chantait la sérénade. *Qu'il est bon de retrouver l'herbe verte, verte de sa maison.* Sa chanson parlait d'un homme qui rêvait de ses terres natales la veille de son exécution. Mon genre de musique. Je notai dans un coin de mon esprit de revenir dans le Hummer le lendemain et d'écouter Grand Ole Opry, le live du samedi en direct de Nashville.

Les goûts éclectiques de ma grand-mère incluaient un amour inconditionnel pour cette émission de radio. Elle adorait la musique du Kentucky, le folk... Quand je lui rendais visite, elle et moi écoutions son radiocassette à piles dans le salon. Il était perché sur une vieille console en bois qui avait accueilli la radio à manivelle commandée par son grand-père à Sears dans les années 1920.

— Je me souviens d'avoir écouté le Grand Ole Opry quand j'étais adolescente, pendant la Grande Dépression, m'avait-elle raconté. J'avais fui une réunion paroissiale et m'étais rendue dans un relais-routier près du ruisseau. J'avais bu du gin maison avec un contrebandier juif de Chicago et écouté Bill Monroe and His Bluegrass Boys à la radio. Imagine-toi en train de chanter *Blue Moon of Kentucky* avec un bootlegger qui traduit les paroles en yiddish ! Jamais je n'oublierai cette nuit-là !

Elle n'oublia jamais cette fameuse nuit et je n'oubliai jamais cette savoureuse anecdote. Elle me reliait à cette époque et à ces gens, comme si je les avais côtoyés. C'était décidé : l'écoute du Grand Ole Opry serait mon nouveau passe-temps du samedi soir. Peut-être Faith Hill, Garth Brooks ou Travis Tritt se mettraient-ils à chanter en yiddish ? Qui sait ?

La chaleur, la musique, la douce lumière du tableau de bord me berçaient alors que la nuit tombait. Impossible de résister. Pelotonnée sur le siège, une couverture serrée contre moi, je fermai les yeux. Juste un petit somme. Une poignée de minutes pour me réchauffer.

Quand je rouvris les yeux, le soleil éclatant du matin m'éblouit. Bizarrement, le Hummer froid ne ronronnait plus. Je me redressai sur mon siège et tournai la clé. J'obtins le bruit que fait un gros chat quand il essaye de cracher une boule de poils.

Je regardai ma montre.

— Oh mon Dieu !

J'avais dormi dans le Hummer allumé plus de douze heures d'affilée ! Il restait un quart d'essence dans le réservoir quand mes gardes du corps et moi étions arrivés. À présent, il était vide et, comble de misère, la batterie semblait à plat. Au bord de la panique, je sortis du véhicule.

— OK. Ce n'est pas comme si j'avais l'intention d'aller quelque part. Pas de problème. J'aviserai plus tard. Je pourrai demander de l'aide par téléphone.

J'entrai dans la maison, avalai un délicieux repas à base de barres protéinées, me brossai les dents et passai la matinée à nettoyer les vitres des chambres. Enfin, je m'assis près du foyer pour téléphoner à Bonita. Je l'appelais tous les jours vers midi, heure de la côte Est. Nous avions un marché. Si elle n'avait pas de mes nouvelles et ne parvenait pas à me joindre, elle devait prévenir Molly que quelque chose n'allait pas.

Je sortis mon portable de ma poche et commençai à composer le numéro abrégé de Bonita. Seulement l'écran était blanc. Et là, je me souvins que j'avais oublié de charger le portable dans le Hummer... dont la batterie était à présent à plat.

— Oh mon Dieu !

Bonita appellerait Molly et lui apprendrait ma disparition. Molly en parlerait à son shérif de mari, Pike, et il constituerait une équipe de recherche comprenant les habitants de Turtleville et de ses environs, voire du comté de Jefferson. Et là, mes rêves les plus chers d'anonymat seraient terminés.

J'entendais déjà le reportage d'Anderson Cooper sur CNN : *Ce soir enfin, la terrible vérité sur Cathryn Deen. Nous vous raconterons comment la célèbre actrice autrefois surnommée « la plus belle femme du monde » a été découverte dans les montagnes boisées des Appalaches, en Caroline du Nord. Dans ce reportage exclusif, vous verrez la ferme où elle vivait, sans chauffage, sans eau courante ni meubles, ses cabinets remplis de bocaux et ses mystérieuses références à un bootlegger juif qui chantait autrefois Bloy Levone Iber Kentucky...*

Mon seul espoir était de me rendre à pied dans la vallée avant le déclenchement des secours.

Thomas

L'architecture est un langage, un art, une méthode pour dessiner des châteaux dans les airs. J'y croyais passionnément, j'adhérais à ces concepts. Mais jusqu'à ce samedi soir au café, je ne m'étais jamais rendu compte d'une chose : comment ma discipline de prédilection

pouvait construire un pont entre les petits espaces délicats qui séparaient aussi les gens.

— Ce sont tes murs porteurs, expliquai-je à Ivy qui manoeuvrait de petits cubes en carton sur une table à carreaux dans la salle à manger du café. Si tu plies ce morceau comme ceci, en haut des murs, tu obtiendras une toiture inclinée.

— Comme sur la plupart des maisons, me répliqua-t-elle, les mains croisées sous le menton.

Elle contemplait la minuscule maison en carton que nous fabriquions avec du scotch argenté et de la colle à base de farine et de blanc d'œuf.

— Oui, un toit standard.

— Un toit pour la Fée Clochette ! intervint Cora. C'est une maison de fée.

— Évidemment ! Comment appelle-t-on ces parties sur le côté ?

Les sourcils froncés, Ivy réfléchit puis s'exclama soudain :

— Les gâbles !

— Les fées s'assoient là pour se cacher du soleil, commenta Cora.

— Exact ! Maintenant ajoutons un détail au toit pour l'embellir.

Je tamponnai un peu de glu maison sur le toit et y collai deux morceaux de sucre. À l'aide d'une fourchette à deux dents, je façonnai un petit toit pointu en pâte à biscuit sur chaque cube.

— Comment appelle-t-on ces structures ?

— Des maisons pour les oiseaux apprivoisés des fées, me répondit Cora.

— Des lucarnes ! s'exclama Ivy.

— Bonne réponse de l'assistance !

Les filles et moi étudiâmes l'étrange maisonnette. Elle aurait besoin de paillettes et de houx miniature en plastique pour ressembler vaguement à une décoration de Noël, en supposant qu'elle ne s'écroule pas avant. Même Ivy la bougonneuse sembla ravie quand j'annonçai :

— Je déclare solennellement que la première maison conçue par Ivy et Cora respecte les normes de construction en carton, colle à œuf et sucre en morceau.

Je le poussai avec panache sur le côté et m'emparai d'un autre carton.

— Maintenant, je vais vous montrer comment construire une ferme Craftsman miniature, comme celle de la crête de l'Indomptée...

— En parlant de la maison des Nettie, Thomas, j'aimerais t'en toucher un mot tout de suite, s'il te plaît.

Je levai vite les yeux. Molly se tenait sur le seuil de la cuisine, le visage pâle, le téléphone à la main. Elle me fit signe de me taire et de venir en vitesse.

— Les filles, entraînez-vous à fabriquer des toits en pente !

Quand j'entrai dans la cuisine, Molly m'attrapa par le bras.

— La gouvernante de Cathy a appelé de Californie. Elle panique, alors elle m'a tout avoué. Comment as-tu pu me cacher que Cathy habitait depuis une semaine la ferme de sa grand-mère ? Je devrais t'écortcher vif et te faire griller à la poêle, comme une vulgaire tranche de bacon. Thomas, Cathy n'a pas appelé sa gouvernante ce matin ! Elles avaient l'habitude de se téléphoner tous les jours à la même heure. Il lui est arrivé malheur !

Sa dernière phrase me glaça les sangs.

— Continue d'occuper les filles. Je vais chez les Nettie.

— J'appelle Pike. Il organisera une battue...

— Pas encore, lui lançai-je dans l'embrasement de la porte de derrière. Garde le secret jusqu'à ce que j'aie fouillé la ferme. Si on effraye Cathy en réagissant de manière excessive, jamais plus elle ne nous fera confiance.

— Mais elle est peut-être blessée ou...

— Molly ! m'exclamai-je avant de me ruer vers mon pick-up.

J'appelai Cathy jusqu'à en avoir mal à la gorge. Je fouillai la ferme, les bois, la grange... Personne. Dans le Hummer, je trouvai des emballages de barres protéinées, des bouteilles d'eau vides, des couvertures en tas, et la clé sur le contact. Un simple geste me confirma que le Hummer ne démarrerait pas.

Nom de Dieu ! Je donnai un coup sur le capot.

— Que faisais-tu là, Cathy ? Quelque chose ou quelqu'un t'a poussée à fuir la maison ?

Je refis le tour de la ferme, l'appelai d'une voix rauque. Cette fois-ci, alors que je passais devant la grange, mon attention fut attirée par la mare gelée. Un détail m'interpella. Je m'agenouillai à côté d'un endroit où la nouvelle glace ne s'était pas encore transformée en couche opaque. On avait creusé un grand trou la journée précédente. Maintenant, il se rebouchait lentement. Un doigt marron et mou dépassait. Je l'attrapai et tirai.

Un des gants en cuir de Cathy !

Elle est dans la mare.

Tel un boulet de canon, je me précipitai en son centre. Aussitôt, je brisai la glace de quelques centimètres d'épaisseur et atterris sur le fond spongieux. De l'eau jusqu'à la taille, je frappai la glace avec mes poings, m'accroupis et me mis à palper chaque mètre carré avec mes pieds et mes mains.

Pas de corps. Dieu merci.

Le souffle court, les membres engourdis par le froid, je sortis de la mare et examinai les environs dans l'espoir de trouver des indices. Tandis que je claquais des dents et titubais dans la vieille allée gracieuse, j'aperçus une empreinte de pied qui s'éloignait de la ferme.

Une minuscule marque de chaussure à la grille épaisse. Comme des bottes de randonnée. Pointure de femme.

Trempé jusqu'aux os, je m'effondrai dans mon pick-up dépourvu de chauffage. Mes doigts étaient trop raides pour se fermer sur le volant. Une fois que j'eus atteint le creux où le chemin de la ferme rejoignait le sentier de Ruby Creek, je sortis et scrutai le sol. Une empreinte là. Une autre, ici.

Elle avait quitté la ferme à pied. Je découvris des empreintes le long du sentier sur un bon kilomètre, puis plus rien. Elle avait bifurqué, mais où ? En direction de la vallée ? Essayait-elle un raccourci ? Quelqu'un l'avait-il poursuivie dans les bois ? Au mieux, elle était perdue. Au pire...

Conduisant avec mes paumes, tremblant si fort que j'avais du mal à garder le pied sur l'accélérateur, je regagnai la vallée aussi vite que mon vieux pick-up le pouvait et en évitant de basculer dans le ruisseau. J'avais besoin de vêtements secs et de mains chaudes. Ensuite, j'appellerais des renforts et patrouillerais les sous-bois.

Tiens bon, Cathy.

Cathy

Quand je sortis enfin des bois et aperçus le café au loin, encadré par les immenses montagnes sous le froid soleil hivernal, son toit m'accueillant avec de drôles de cerfs bondissants, les larmes me montèrent aux yeux et mon cœur s'emballa. Enfin, on m'offrait une direction.

— Réchauffe quelques biscuits, Molly ! criai-je contre le vent. L'actrice prodigue est de retour !

Mes pieds trempés étaient gelés, mes jambes flageolaient, les sangles du bidon d'essence et du sac à dos m'avaient meurtri les épaules, mais nom de Dieu, j'avais parcouru un millier de kilomètres en pleine nature inexplorée – en fait une dizaine, mais sur les pentes escarpées de Hog Back – sans tomber du haut d'une falaise, me perdre ou dévorer un ou deux de mes doigts pour ne pas mourir de faim.

À présent, il ne me restait plus qu'à me faufiler jusqu'au café, entrer incognito et parler à Molly en privé. Je préserverais ainsi une once de dignité. Molly ne dirait à personne que je m'étais comportée comme une idiote.

Je longeai d'un pas détrempé et tremblant la haie de troènes qui délimitait un grand jardin peuplé d'épouvantails. Je me précipitai derrière des abris et une vieille grange comportant un panneau TROC & ÉPARGNE, puis sous de magnifiques chênes aussi gros que ceux de ma ferme. Parmi les quelques voitures garées devant le café et les

nombreux pick-up sur le parking à l'arrière, je ne vis pas la guimbarde rouillée de Thomas. Parfait. Même si j'étais fière de mes instincts de randonneuse, je ne voulais pas qu'il sache pour le Hummer et le portable.

Dissimulée derrière un cabanon, je jetai un coup d'œil à l'arrière du café et au porche des livraisons. Quel endroit chaleureux, pratique et gentiment en désordre. La cour comprenait une vieille table de pique-nique et des fauteuils en cèdre patinés ; sous le porche, les cagettes de légumes s'empilaient et un panneau *Drink Coca-Cola* décoloré pendait au-dessus de la porte de la cuisine. Plusieurs gros chats apparurent entre les buissons en ronronnant doucement ; deux chiens bien gras passèrent la tête par les chatières des bâtiments voisins et là...

Le bouc surgit.

Il sortit en trotinant de l'ombre des chênes à ma gauche, menace blanche et hirsute pourvue d'un collier de chien en cuir. Banger ! Thomas m'avait envoyé des photos de lui, mais il n'avait pas mentionné que Banger était un « bouc de garde ». Le sinistre animal me fixa avec ses grosses billes caprines avant de se précipiter dans ma direction, barbiche au vent, cornes menaçantes sur le front, tels les pieds d'un fauteuil à bascule renversé. À quelques mètres de moi, il baissa la tête et secoua méchamment sa coiffe en cornes.

— Et merde !

Je lâchai mon bidon d'essence et courus me réfugier à l'arrière du café. Le bouc me barra la route. Je me faufilai entre deux voitures. Il me suivit en galopant. Je piquai un sprint le long du café, dans l'espoir de trouver une porte ou un treillis sur lequel grimper. Au moment où je tournais au coin, je tombai sur une extension du bâtiment, une réserve certainement. À mon grand plaisir, un grand panneau coloré sur la porte m'accueillit en ces termes :

LES CABINETS D'ART MODERNE

Assieds-toi, débarbouille-toi et garde l'esprit ouvert

Les toilettes ! Thomas m'en avait aussi envoyé quelques photos. À la fois salle de bains et sanctuaire. Merci, Seigneur.

Je me ruai à l'intérieur et claquai la porte derrière moi au moment où Banger me rejoignait. Bam ! À force de tâtonner dans le noir, je finis par trouver l'interrupteur. Clic. Malgré une porte branlante et un loquet peu rassurant, je me sentis protégée de toute menace supplémentaire.

— Barre-toi, bouc de Satan, criai-je à Banger, ou je te change en kebab.

Banger heurta la porte par deux fois avant d'abandonner la partie. Dès que j'entendis ses petits sabots démoniaques s'éloigner sur les gravillons, je poussai un grand soupir de soulagement et m'adossai au bois.

Une truite et des dindes multicolores me fixaient.

— C'est l'arche de Noé sous ecstasy ! m'exclamai-je.

Mon attention se porta ensuite sur le radiateur électrique en hauteur qui soufflait de l'air chaud, le lavabo et ses essuie-tout, son savon, son robinet et, dans un recoin doté de dindes roses, les merveilleux WC et leurs nombreux rouleaux de papier toilette.

Chaleur, eau chaude, savon, un endroit confortable où pisser. Le paradis.

Je serais requinquée et présentable quand je défierais à nouveau Banger sur le chemin du café. Je m'accordai un coup d'œil dans le miroir au-dessus du lavabo. Dans une grimace, je suspendis mon manteau sur la glace. Je posai des lunettes de soleil et une longue écharpe en laine sur la tablette près du lavabo. Je comptais arborer le look sophistiqué des années 1960, à l'image d'Audrey Hepburn dans *Diamants sur canapé*, afin de cacher la plupart de mes cicatrices dignes du *Fantôme de l'Opéra*.

Je me débarrassai ensuite de mes protège-oreilles en vison, mes bottes, mes chaussettes, mon pantalon en laine, ma surchemise en flanelle et mon épais maillot de corps. Vêtue d'un soutien-gorge blanc en dentelle et de mon confortable caleçon long et gris (muni d'une patte d'entrejambe très pratique attachée par des Velcro), je pris une pleine poignée d'essuie-tout. D'un coup sec et bruyant, j'arrachai la patte d'entrejambe qui rejoignit la pile d'habits sur le sol. J'examinai mon petit triangle brun dans son cadre en tissu gris. Mes poils pubiens portaient à la station de lavage.

Une fois le lavabo rempli d'une délicieuse eau chaude et moussante, je me lavai avec autant de plaisir qu'un roitelet dans une vasque. Même si j'évitais les cicatrices de mon flanc droit – technique que je maîtrisais à merveille désormais – je me sentais plutôt détendue.

Quelques minutes plus tard, je m'assis sur l'abattant orné de truites, croisai les jambes et me frottai les pieds afin de ramener un peu de vigueur dans mes orteils. Soudain, j'entendis une succession rapide de bruits à l'extérieur : un moteur bruyant, silence, un claquement de portière et des pas lourds sur les gravillons. Qui s'approchaient.

Je n'eus pas le temps de crier. Le verrou sauta, la porte des cabinets s'ouvrit en grand et heurta le mur opposé.

Thomas manqua s'écrouler à l'intérieur.

Trempé, frissonnant, de l'eau dégoulinant de sa barbe, ses cheveux et ses vêtements, il entra dans un tourbillon d'air glacé. Il ferma la porte d'un coup de pied et se pencha au-dessus du lavabo. Ses doigts

transis ne parvenaient pas à agripper le rebord.

De mon côté, je tentai d'attraper mon haut gris en stretch et ma chemise en flanelle. Sans parler de la patte de mon caleçon. J'étais face à un dilemme : que devais-je couvrir en premier ? Mon aine nue ou les cicatrices qui sillonnaient mon côté droit de la tête aux pieds ? Dieu merci, comme j'étais coincée dans le coin pipi de ce petit musée d'art populaire, il ne me remarqua pas tout de suite.

Quand il finit par se retourner et me vit, il poussa un son rauque, signe de sa frustration, de son soulagement voire des deux. Vu qu'il claquait trop des dents pour pouvoir parler, il posa une main nue sur mon épaule nue. J'ignorais s'il s'agissait d'un geste d'appréciation ou de dégoût. En tout cas, la raideur glacée de sa main m'inquiéta. Serrant mes habits contre mon pauvre soutien-gorge, je le fixai avec la peur au ventre.

— Qu'as-tu fait ? lui demandai-je. Tu as plongé dans le ruisseau ? Ta peau est bleue !

Il m'étudia comme si j'étais un mirage, tout en bataillant pour extraire quelque chose de la poche de son manteau : un gant marron détrempe... Mon cœur s'arrêta quand je le reconnus.

— Oh non ! Tu es allé me chercher à la ferme et tu as cru que je m'étais noyée dans la mare ?

Il hocha la tête.

Au diable la pudeur ! Je nouai ma chemise en flanelle autour de ma taille, comme une jupe qui cacherait mon sexe. Malgré le fait que mes seins étaient à peine couverts par la dentelle et que chaque horrible rigole était visible le long de mon visage, cou, bras et torse, je me servis de mon maillot de corps pour essuyer les cheveux mouillés de Thomas. Pour me faciliter la tâche, il se pencha en avant et se retrouva à quelques centimètres de mes seins. Quand je marmonnai : « La vue est belle ? », il gloussa. Le bruit de castagnettes de ses dents offrait un intéressant accompagnement à son rire.

J'ôtai son manteau qui cachait un vieux maillot des New York Giants. Le manteau fit un bruit sourd et humide quand il tomba par terre. Je décrochai le mien du miroir et le jetai sur ses épaules. Puis je lui pris les mains et les plongeai dans le lavabo rempli d'eau chaude.

— Quand tu seras assez réchauffé pour parler, tu pourras hurler après moi autant que tu veux. Mais je ne t'ai jamais demandé de t'inquiéter de mon sort, tu m'entends ? Jamais !

Il sortit les mains de l'eau, plaqua les miennes sur son torse et secoua la tête.

Langage des signes. *C'est sans espoir. Je ne peux pas m'en empêcher.*

Abasourdie, je levai les yeux vers lui. Où se cachait-il pendant tout ce temps ? Pourquoi ne l'avais-je pas trouvé avant de me transformer en une boule névrosée couverte de cicatrices ? Des gouttes d'eau

glacée tombaient de sa barbe et s'écrasaient sur mes doigts. J'empoignai la masse trempée et tirai fort.

— C'est un miracle que tu n'aies pas coulé à cause de cette... fourrure. J'ai abandonné ma cagoule à ta demande. À ton tour de quitter cet albatros touffu, sinon j'ai peur qu'il ne se change en stalactite poilue.

Il fronça les sourcils, trembla, secoua la tête, mais je tirai à nouveau sur la barbe et il finit par hausser les épaules. Je m'accroupis au-dessus de mon sac à dos, fouillai entre les barres protéinées puis me relevai avec un gros canif. Je fis apparaître une lame longue de quinze centimètres.

— Les boy-scouts renverseraient des vieilles dames pour ce bijou, entonnai-je.

Je tortillai sa barbe et la cisaillai sous le menton telle une épaisse corde. Quand les derniers poils se détachèrent, je brandis ce scalp marron et trempé de trente centimètres en signe de victoire. Il le contempla d'un air triste.

— Si cela peut te consoler, déclarai-je dans un reniflement, il te reste une belle barbe. Taille-la, teins-la au henné et tu passeras pour un professeur de sciences humaines ou un machiniste sur la tournée de Lynyrd Skynyrd. Surtout avec ta queue-de-cheval.

— *Sweet Home Alabama*, fredonna-t-il.

— Ah ah ! Nous avons là un fan de rock sudiste ! Je suis impressionnée, Yankee.

Après avoir jeté sa barbe à la poubelle, je fis couler un peu plus d'eau chaude.

— Garde les mains dans l'eau. Je vais chercher de l'aide au café. Je reviens tout de suite.

Il fixa alors mon soutien-gorge, puis mon visage. Il était très doué pour faire semblant de ne pas regarder mon bras meurtri ou la chair décolorée et plissée qui partait de mon aisselle et disparaissait au niveau de ma hanche, sous le caleçon.

— Tu as raison. Je ferais mieux d'enfiler ma chemise avant de sortir ! En attendant...

Avec l'index et le majeur, je lui fis signe de me regarder droit dans les yeux.

— Concentre-toi sur cet endroit, l'ami. Interdiction de divaguer ailleurs.

Il fronça les sourcils mais obtempéra. Je dénouai ma chemise en flanelle, l'enfilai, la boutonnai, mis mon pantalon, enfonçai mes pieds nus dans mes bottes de randonnée mouillées, puis ramassai ma patte d'entrejambe par terre. Je la coinçai comme un bavoir dans le col de son pull trempé.

— En souvenir. Il épongera peut-être l'eau qui coule de ton restant

de barbe.

Un vague sourire se dessina au coin de ses lèvres. Sa bouche, belle, large et charnue, était un peu moins bleue.

— Ce serait plus drôle... bredouilla-t-il entre deux claquements de dents, si nous tournions un film... et devions nous déshabiller... pour échanger notre chaleur corporelle.

Je ramassai mon écharpe, celle que j'avais l'intention d'utiliser pour cacher mon visage abîmé quand je rencontrerais Molly. Et je m'en servis pour sécher le visage de Thomas avant de la lui enrouler autour du cou. C'était un homme assez galant pour flirter avec moi. Je retournai me cacher derrière la laideur de ma peau.

— Désolée, mais c'est un de ces films où je dois braver un bouc enragé pour te rapporter des serviettes et des habits secs.

— Fais ch... ! grommela-t-il.

Banger redoubla d'efforts, mais je parvins à l'arrière du café avant que ses sales petites cornes ne s'enfoncent dans mes fesses. Après avoir bondi sous le porche encombré, j'ouvris la porte-écran de la cuisine en grand puis celle en bois blanchi. Sans prévenir, sans même crier « Je peux entrer ? », je déboulai à l'intérieur. La porte se referma derrière moi et Banger se cogna la tête contre le panneau du bas.

Trois personnes assises au comptoir me dévisagèrent, bouche bée. Comme si l'apparition d'une inconnue ébouriffée, sans manteau, en vêtements de randonnée chiffonnés, dans leur cuisine sans s'annoncer, était inhabituelle. Le souffle court, je les fixai également. Thomas m'avait envoyé tellement de photos de la famille de Molly que je les reconnus immédiatement: la petite Cleo aux cheveux bruns, une quarantaine d'années, des taches de rousseur, une croix en or autour du cou et des bracelets « Que ferait Jésus ? ». Jeb, grand et solennel, un tatouage militaire sur l'avant-bras et une tignasse noire courte sur les côtés et longue derrière. Sa femme Becka, une grande rousse portant quatre petits anneaux en or à une oreille et trois diamants à l'autre.

D'après leurs regards étonnés, ils ignoraient qui j'étais et s'attendaient à ce que je sorte un fusil et cambriole les lieux.

— Salut ! bafouillai-je, encore hors d'haleine. Il y a de quoi être surpris, mais je...

Ma voix s'étouffa au moment où Molly surgit dans la cuisine. Elle ne me vit pas tout de suite. La tête penchée, elle était en pleine conversation téléphonique.

— J'ai dit à Thomas que je lui laissais le temps de se rendre chez Mary Eve, disait-elle. Mais il est parti depuis trop longtemps et je

n'attendrai pas une minute de plus. Pike, qui te dit qu'elle n'est pas tombée dans une crevasse ? Ou bien elle s'est perdue dans les bois et ne va pas tarder à mourir de froid. Rassemble un maximum de personnes. Demande l'hélicoptère des services forestiers, des chiens policiers... Cathryn est une fille de la ville, aussi vulnérable qu'un chaton à peine né...

— Molly, marmonnai-je, la voix rauque.

La voir en chair et en os pour la première fois depuis vingt ans m'émut plus que je ne m'y attendais.

— Miaou...

Soudain, elle leva la tête et me fixa.

— Annule tout ! cria-t-elle dans le combiné. Elle est là en face de moi.

Elle se précipita sur moi, les bras tendus. Le téléphone tomba dans une bassine de haricots.

— Cathy !

— Molly ! Je suis désolée de t'avoir fait peur...

— Le plus important, c'est que tu sois vivante et en bonne santé. Et que tu sois là !

Whoup ! Elle me serra fort contre elle. Un parfum de farine et de beurre me chatouilla les narines. Elle mesurait une tête de moins que moi. Ses cheveux grisonnants aussi doux qu'un pinceau me chatouillaient le menton, son corps était pelucheux mais musclé. J'avais l'impression d'être enlacée par un biscuit humain qui me balançait de droite et de gauche, me tapotait le dos. Je la pris à mon tour dans mes bras et enfouis le côté intact de mon visage dans ses cheveux. J'hésitai entre sourire et larmes. Ma cousine était le biscuit, j'étais la sauce crémeuse.

En larmes, Molly recula et me comprima les épaules.

— Une minute, que je te regarde !

— Thomas est dans les cabinets. Je t'expliquerai plus tard. Il a besoin de serviettes et de...

— Il attendra un peu.

Elle saisit mon visage. Ses mains agiles me prirent par surprise et je fus incapable de tourner la tête. Molly me regarda droit dans les yeux et les scruta avec attention, pendant que son sourire grandissait et un air pleinement satisfait éclairait son visage.

— J'avais raison : on se ressemble au niveau des yeux !

Sous le charme, je ne pus que pousser un soupir de soulagement et hocher la tête. J'aurais dû savoir que Molly me verrait sans a priori. Nous étions de la même famille.

Nous nous ressemblions.

Cathy ne se considérait plus comme une actrice de cinéma, mais sa présence au café créa une excitation presque palpable. La plupart du clan Whittlespoon (une vingtaine d'adultes et d'enfants) surgirent dans la cuisine ce samedi après-midi-là. La présence de Cathy n'était plus un secret pour personne ! À contrecœur, ils préparèrent le menu du dîner tout en tendant l'oreille vers la porte à deux battants, dans l'espoir que Molly et Cathy émergent bientôt dans la salle à manger principale du café.

Tout le monde voulait la voir. Cicatrices comprises.

Ivy et Cora furent incapables de se concentrer davantage sur la construction de fermes en carton et moi non plus. Assis dans la seconde salle à manger, nous collions des paillettes sur des pommes de pin sans entrain. J'étais distrait par ma salopette neuve et mon pull au logo des tracteurs John Deere, la seule tenue d'urgence à ma taille dans la supérette de Crossroads. La vue de mon torse sans barbe me prenait par surprise à chaque fois que je baissais les yeux.

On aurait dit que ma peau avait été rasée par des glaçons puis brûlée au chalumeau. Je devais cette sensation au souvenir de Cathy qui s'était tendrement occupée de moi. Au souvenir de ses seins dans son soutien-gorge pigeonnant, de cette vision volée quand elle s'était à peine tournée pour mettre son pantalon. Comme elle n'avait jamais joué nue dans aucun de ses films, je me demandais naturellement si elle avait des tatouages ou des marques de naissance. C'était mon excuse et je m'y accrochais. Je dirais juste qu'elle n'avait ni tatouage, ni tache de naissance, et que son caleçon ouvert m'avait offert un aperçu avant et arrière d'atouts féminins de niveau international.

— La Princesse Arianna et Molly ont peut-être fini de discuter maintenant, chuchota Cora. On peut aller la voir ?

— Pas encore. Elles ont beaucoup de temps à rattraper. Tu sais, elles ne se sont pas vues depuis que Cath... la Princesse Arianna avait l'âge d'Ivy. Ce qui remonte à vingt ans.

— Dis-le, grogna Ivy. Elle ne veut pas rencontrer deux gamines ploucs et stupides.

— Hé !

Je me penchai en avant et lui lançai un regard sombre. Je parlais toujours d'égal à égal avec elle. Ivy était une fillette intelligente et personne ne devait la traiter avec condescendance.

— Tu as conçu une maison tout à l'heure. Je ne connais personne de ton âge qui soit capable d'une telle prouesse. Et j'étais impressionné par ta connaissance des termes architecturaux. Si cela t'intéresse, je t'aiderai à construire une maquette avec des bâtonnets de bois. C'est ainsi que mon vieux... mon père m'a appris les bases de la conception

des structures.

Ivy haussa les épaules, mais ses taches de rousseur moka se teintèrent de rose et elle jeta une paillette en l'air d'un geste désinvolte.

— Laney dit que je perds mon temps à lire des livres.

— La lecture n'est jamais une perte de temps.

— Tu penses que Cathryn aime lire ? Nan... Elle est jolie, elle n'en a pas besoin.

— Les jolies filles sont forcément idiotes ?

— Ouaip. Un seul battement de paupières et on s'intéresse à elles. Les gens pensent qu'elles sont intelligentes parce qu'elles sont jolies. Jolies et blanches bien entendu.

Elle plissa les yeux.

— Elles n'ont pas d'effort à fournir, ajouta-t-elle.

— Je parie que Cathy n'est pas d'accord avec toi. Elle lit, elle n'est pas stupide.

— À quoi ressemble-t-elle en vrai ? Est-elle encore belle ?

— Oui, mais de manière différente. Elle croit le contraire.

L'intérêt brilla soudain dans les yeux d'Ivy.

— Réellement ?

— En vérité, elle se sent laide en ce moment. Des gens méchants se sont moqués de son apparence depuis l'accident. Ne l'oublie pas quand tu la rencontreras. Fais attention à ce que tu dis.

Les yeux écarquillés, inquiète, Cora intervint :

— Nous ne serons jamais méchantes exprès. Je vais le dire à la Princesse Arianna. Maintenant !

Elle se déplaçait vite pour une aussi petite fille. Avant qu'Ivy ou moi n'ayons eu le temps de l'arrêter, elle bondissait de sa chaise et franchissait la porte à deux battants. Quand Ivy et moi l'atteignîmes, elle n'avait avancé que d'un pas après le seuil. Bouche bée, une lueur horrifiée dans ses yeux noisette, elle fixait Cathy.

— Qu'est-ce que... commença Molly.

Cathy et elle discutaient à bâtons rompus autour d'un thé et de biscuits au fromage dans la salle à manger. Cathy se leva d'un bond et rabattit sur elle l'écharpe qu'elle avait reprise dès que j'avais atteint la température ambiante. Elle ne cachait pas totalement la partie droite de son visage et Cathy le savait. Cette vision devait être déroutante pour une enfant, et surtout pour Cora qui plaçait un filtre protecteur entre elle et ses plus petits chagrins. Molly m'adressa un long regard réprobateur.

— Tu dois être Cora, bafouilla Cathy.

La fillette ne bougea ni n'émit un son. Le cœur de Cathy se serra.

— Cora, tout va bien. Tu n'as pas à me dire bonjour, si tu ne veux pas. Je sais que j'ai l'air un peu bizarre.

Cora bondit vers elle tel un colibri brun. Elle prit une chaise, l'approcha de Cathy, grimpa sur le siège et leva le bras. Avec sa petite main, elle écarta l'écharpe. Cathy se figea. Doucement, la fillette posa la main sur sa joue brûlée, la tapota avec la légèreté d'une plume.

— Je sais ce qui s'est passé, chuchota Cora. Pereform a soufflé sur toi, pas vrai ?

Dans les films de la Princesse Arianna, Pereform était un dangereux dragon cracheur de feu. Cathy examina Cora avec soulagement et tendresse.

— Oui, il m'a soufflé dessus.

— Tu es toujours très belle comme princesse.

— Tu crois ?

— Oh oui ! Je suis contente que tu sois venue !

Elle se mit sur la pointe des pieds et tendit les bras. Cathy la serra fort contre elle.

— J'ai ton rubis dans mon porte-monnaie, déclara-t-elle, la voix cassée.

Pendant ce temps, Molly s'essuyait les yeux et j'avais la gorge serrée.

— Vraiment ? s'écria Cora.

Cathy la reposa en douceur.

— Vraiment. Il me porte bonheur.

— Tante Laney dit que ce n'est qu'un caillou.

— Non, il est magique.

— Waouh !

Le regard de Cathy se posa sur Ivy qui paraissait empruntée, sur la défensive.

— Ivy ?

— Iverem.

Cathy appuya sur un interrupteur interne. Ce sourire mégawatt dont je parlais ? Cet étourdissant charisme ? Elle dirigea son rayon sur Ivy et mit le paquet.

— J'ai aussi le dessin que tu m'as envoyé. Celui de la rampe de lavage. Je lui ai trouvé un cadre dans la maison de ma grand-mère et je l'ai installé dans un des cabinets du salon. Au milieu de ma collection de bocaux. Il rend très bien. Contente de te rencontrer, Iverem.

Ivy n'était pas de taille à lutter. Hypnotisée, elle fit un pas groggy en avant puis un autre et s'arrêta quand elle rencontra la main tendue de Cathy. La gauche, l'intacte. Je remarquai que Cathy dissimulait la droite derrière sa hanche.

— Tu peux m'appeler Ivy.

Elle serra la main de Cathy, de façon maladroite et impressionnée. Je lus quasiment ses pensées à cet instant : *Cathryn Deen m'a serré la*

main. Pour de vrai. Je suis célèbre maintenant.

— Tu collectionnes les bocaux ? demanda Ivy. Qu'est-ce qu'ils contiennent ?

— Rien... Disons que j'aime les bocaux vides. C'est un peu bizarre, tu ne trouves pas ?

— Non, pas du tout. J'aime bien ce qui est bizarre.

— Moi aussi ! Cool !

— Cool.

Molly et moi échangeâmes un regard. Elle plaqua la main sur son cœur en souriant. *Cool*, firent ses lèvres.

Derrière moi, une nuée de pieds jaillit dans la cuisine et aussitôt le sourire de Molly s'effaça. Celui de Cathy aussi. Elle remit son écharpe en place et recula vers la porte et le porche de devant.

— Sauve-qui-peut ! plaisanta-t-elle mollement.

— Oh mon chou ! Il faudra que tu rencontres le reste de la famille un jour ou l'autre ! Alors pourquoi pas aujourd'hui ? intervint Molly qui la rattrapa par le bras.

Alors que je tentais de barricader la porte, ils débordèrent par les côtés.

— Ça ne sert à rien, grogna Pike qui me cramponna l'épaule. Considère cela comme une cérémonie d'immersion baptiste. Cathy doit être baptisée par les Whittlespoon d'un coup et d'un seul. Contente-toi de dire « amen » et de te pousser.

Le troupeau entier encercla Cathy et la scruta avec gentillesse et insistance. Elle colla un sourire sur son visage blême, pendant que Molly lui présentait chaque membre de la famille en n'omettant aucun détail coloré. Le regard anxieux de Cathy se posa sur moi. Langage des signes. *Ils scrutent mon visage.*

Que faire d'autre sinon hocher la tête ? *Qu'il en soit ainsi.*

— Thomas, les gens se souviendront de ce jour dans cent ans, me chuchota Molly à l'oreille. Ici commence la légende de Cathy Deen.

— Seigneur, merci d'avoir conduit Cathy jusqu'à nous, annonça Cleo, les yeux vers le ciel. Mais excuse-moi, je dois chauffer cette pièce pour les clients à venir.

Elle se précipita vers la cheminée sur le côté de la pièce, s'accroupit, sortit un long allume-gaz de la poche de son jean et l'alluma.

Les bûches s'embrasèrent dans un grand *whoosh* ; des flammes bleues et orangées se mirent à danser.

Aussitôt, Cathy se précipita dehors et, penchée par-dessus la rambarde du porche, elle vomit avec la force humiliante du désespoir. Au passage, elle éclaboussa une belle guirlande qui attendait en contrebas d'être agrafée à la balustrade.

— Qu'on lui apporte un torchon humide, commanda Molly qui s'approcha de Cathy et lui tint le front pendant qu'elle vomissait de

plus belle.

Je m'emparai d'une pile de serviettes en papier sur une desserte et passai la porte d'entrée quand Becka et Cleo m'interceptèrent.

— Qu'y a-t-il de pire que de vomir sur une guirlande de Noël devant des inconnus ? demanda Becka.

— Avoir son nouveau petit ami qui essuie les traces de vomi sur votre visage, répondit Cleo. Amen.

— Je ne suis pas... commençai-je.

— À d'autres ! s'exclama Becka.

Elles m'arrachèrent les serviettes des mains, sans que je m'y oppose.

Cathy Chez Molly ce soir-là

Je m'éveillai dans le noir, humiliée mais affamée, obsédée par les odeurs de pain de maïs et de bœuf miroton qui flottaient dans la maison de Molly. Sur la commode en pin de la chambre d'amis, une vieille pendule sonna dix fois.

22 heures ? Avais-je dormi toute la fin d'après-midi ? Après mes débuts vomissants, Molly m'avait vite rapatriée chez elle et avait insisté pour que j'ingurgite plusieurs cuillères d'un remède maison pour l'estomac qu'elle appelait « beurre aux herbes ». Puis elle m'avait donné des vêtements propres et conduite au lit. Je me souvenais juste d'avoir entendu mes discrets ronflements avant de plonger dans un profond sommeil.

À contrecœur, je repoussai les douces caresses du drap en flanelle et du vieux patchwork cousu à partir des robes des grand-mères de Molly. Si je ne mourais pas de faim, je serais restée dans ce cocon familial pendant plusieurs années.

Je traînai les pieds le long d'un couloir faiblement éclairé, en essayant d'oublier que j'étais vêtue de chaussettes hautes, d'un pantalon de pyjama en flanelle trop court et d'un pull orné du logo du café. *Saindoux, priez pour nous*, clamait le slogan en grosses lettres roses. Je lissai mes cheveux sur ma joue droite, me raclai la gorge pour voir si quelqu'un réagissait et, en l'absence de réponse, je me rendis à petits pas à l'arrière de la maison, où je me rappelais avoir vaguement vu une adorable cuisine. Alors que je passais devant une porte ouverte, je scrutai l'obscurité. Cora et Ivy étaient pelotonnées sous des couvertures dans un grand lit. Deux chats domestiques se reposaient avec elles.

— Dormez du sommeil de l'innocence recouvrée, chuchotai-je.

Je me sentais d'humeur maternelle et philosophique. Je trouvai la cuisine et m'attardai dans l'encadrement – une arche tapissée de photos de famille – pour mieux observer Molly derrière son fourneau. Elle fredonnait. Comment le simple fait de cuisiner la rendait-il aussi heureuse ?

Il y a des gens que personne ne remarque, mais le monde tourne

autour d'eux. Ce sont des êtres paisibles, à la fois forts et calmes, qui forment le moyeu sur lequel s'emboîtent les fragiles rayons. Au centre de la roue infinie des familles de cœur et de sang, il y a un moyeu, une personne, qui assure la cohésion de la roue et l'aide à tourner.

Autrefois, je croyais être ce moyeu, parce que je payais beaucoup de monde pour graviter autour de moi. Désormais, je devais faire le deuil de cette vérité : je n'étais même pas le satellite éloigné d'un soleil oublié. Molly se retourna soudain.

— Ah ! Notre nouvelle résidente de Crossroads est réveillée et a retrouvé ses couleurs !

— Je me suis donnée en spectacle tout à l'heure, soupirai-je.

— Ouaip ! Tu es déjà une légende. Je suis sérieuse. J'en ai parlé à Thomas. Les légendes ne sont pas parfaites. En vérité, plus elles ont de verrues, mieux c'est. Cela donne du grain à moudre aux cancaniers et aux historiens. Tu as plus de verrues que le cul d'un crapaud. Sans t'offenser.

— Eh bien, merci !

Princesse hier, cul de crapaud aujourd'hui. Quand viendrait le prince qui me métamorphoserait avec un baiser ? Ce ne pouvait être Thomas. Je n'avais jamais vomi devant un homme avant.

— Assieds-toi, me pressa Molly. Le fourneau ne te mordra pas.

— Mets-lui une laisse au cas où.

— Allez, approche. Il est apprivoisé.

À pas prudents, j'entrai dans la cuisine. Éblouie par le chandelier en forme de roue de chariot au-dessus de la longue table en pin, je gardai quand même un œil sur sa cuisinière professionnelle à six feux. Molly posa un bol bleu rempli de ragoût sur un set de table.

— Goûte-moi ça pendant que je te sors du pain de maïs chaud.

Je fixai la flamme bleue sous la cocotte tout en m'installant discrètement à l'autre bout de la table. On ne sait jamais quand un fourneau peut bondir de son coin et essayer de vous frire. Cela arrive tout le temps dans les dessins animés. Attirée par la bonne odeur de soupe, je finis par examiner mon bol.

— Tu as cuisiné toute la soirée au café et maintenant pour moi. Je me serais contentée d'une cuillère de plus de beurre aux herbes et d'un biscuit.

— Cela ne me dérange pas ! Je cuisine comme les autres respirent. Je n'y pense même pas. Alors comme ça, tu as aimé mon remède maison ?

— En général, le beurre n'a pas ces vertus-là, mais je l'ai trouvé réconfortant.

— Le beurre est bon pour l'âme.

Elle sortit un petit poêlon noir du four. La croûte dorée du pain débordait. L'odeur était délicieuse. Je pris une cuillère et engouffrai

avec appétit le ragoût de bœuf.

— Je n'ai jamais eu aussi faim de ma vie, déclarai-je entre deux bouchées. Je n'ai pas eu d'appétit depuis... le printemps dernier. Tu m'apprendras à fabriquer ce remède au beurre, dis ? On dirait un stimulateur d'appétit et un tranquillisant réunis !

Les lèvres pincées, Molly coupa le pain et posa un triangle fumant sur une assiette à côté de mon bol.

— La recette demeure secrète. C'est Santa qui le fabrique et me fournit en cas d'urgence médicale seulement, ajouta-t-elle sur un ton désinvolte.

Santa. Le fabricant de marijuana du comté de Jefferson ? Alors que je m'apprêtais à déguster le pain de maïs, ma main s'arrêta à quelques centimètres de ma bouche.

— Tu m'as donné du beurre au shit ?

La tête penchée, elle écarquilla les yeux, comme choquée.

— Tu es dans la maison du shérif du comté. Un homme qui a juré de faire respecter la loi. Je t'ai simplement donné un vieux remède des montagnes composé d'herbes médicinales.

Au bout d'une lente, très lente réflexion, j'engloutis le pain de maïs dans un haussement d'épaules. D'accord, j'étais défoncée. Pas étonnant que j'avais faim malgré les regards haineux du fourneau.

Molly s'assit en face de moi avec une bouteille de chardonnay et deux verres à pied ornés de pois bleus irréguliers.

— Ma petite-fille me les a tous décorés, expliqua-t-elle en nous versant du vin.

Je levai mon verre et l'étudiai avec attention.

— Superbe.

— Ne les fixe pas trop ! me conseilla Molly dans un gloussement.

— Le ciel au-dessus de Hog Back est exactement de la même teinte. Et les yeux d'Ivy étaient bleus quand elle a décidé si elle m'aimait ou non, tout à l'heure. Et dans les cabinets, Thomas avait la peau bleue. C'est la couleur universelle des connexions personnelles profondes, tu ne crois pas ? Si Jésus était une couleur, je crois qu'il serait bleu.

— Je crois, moi, que je t'ai donné trop de beurre... Cinq heures plus tard, tu arrives à voir Jésus dans les pois d'un verre.

Molly sirota son vin pendant que je finissais mon deuxième bol de soupe et le pain de maïs. Ce repas absorba assez de remède illicite pour m'extirper de ma confusion philosophique et me replonger dans la déprime.

— C'était tellement confortable d'être le centre de l'attention, gémis-je. Maintenant, je passe pour une idiote dès que quelqu'un allume un briquet.

— Allez, allez, me réconforta Molly. Prends ton verre et viens t'asseoir avec moi dans le solarium. Pike l'a monté l'été qui a suivi le

décès de mes parents. Ils sont morts d'un infarctus à deux mois d'intervalle. Cet été-là, Pike et moi avons travaillé à sa construction. J'ai pleuré sur chaque clou. Toute cette peine a été productive au final. Maintenant, c'est ma pièce préférée de la maison. La nuit, son silence aide à contempler la vie.

Lasse, je la suivis jusqu'à une grande véranda remplie de plantes et de meubles en osier. Un radiateur d'appoint ronronnait dans un coin. Nous nous assîmes sur un sofa croulant sous les coussins, les verres de vin sur une petite table entre nous. La pièce donnait sur les pâturages infinis de la vallée. Une demi-lune brillait dans le ciel dégagé au-dessus des montagnes. Le gel luisait sur les herbes hivernales. Je scrutai l'obscurité argentée.

— Où est Thomas ? Après m'avoir vue vomir, il est retourné dans sa cabane, je suppose.

— Non, il joue au poker avec Pike, Jeb, le juge, Dolores – le gang habituel. Pike possède une caravane à l'arrière du café, équipée d'une table, de chaises confortables, d'un frigo, de têtes de cerfs et de dindes empaillées. Les fanas des cartes se rendent là-bas tous les samedis soir.

Thomas était donc resté dans les parages. Je pouvais aller le voir, si je le souhaitais. Parler de pois bleus avec lui. Cette nouvelle me remonta le moral.

— Les autres traînent dans la salle annexe du café, poursuivit Molly. On boit du vin, on papote, on continue de coudre notre couvre-pied entre filles. On finit un patchwork tous les deux mois, on le donne et on en commence un autre. La semaine, le travail en cours est accroché au plafond. Tu le verras. Est-ce que tu couds ? On a toujours de la place pour une nouvelle venue. Pas besoin d'expérience.

Je la dévisageai, l'air éteint.

— Je ne crois pas pouvoir intégrer le gang. Pas après aujourd'hui...

— Tu as vomi, et alors ?

— Ce n'est pas aussi simple que ça. J'ai paniqué ! J'ai eu la honte de ma vie, ruiné tes décorations, contrarié ta famille, sans parler de Thomas qui a plongé dans la mare de ma grand-mère. J'ai des... handicaps. Je perds mes moyens dès que je vois une flamme. Je suis trop angoissée pour conduire une voiture. Il faut juste que je trouve le moyen de vivre dans la ferme de Granny en ayant le moins de contact possible avec les gens. Ainsi, je ne me tournerai plus en ridicule.

— Ce n'est qu'un mauvais départ. Écoute, tu as besoin d'un plan. Une recette pour reprendre ta place dans le monde. Commençons par la maison des Nettie. Tu devrais faire installer l'électricité et la plomberie. Elle aurait aimé que tu organises les choses à ta convenance.

— Tu penses ? Elle aurait pu moderniser la maison, mais elle ne l'a pas fait. Pourquoi ?

— Elle lui convenait ainsi. Elle a grandi sans confort, mais cela ne signifie pas que tu doives suivre son exemple.

— Cette maison a un caractère historique, il n'en reste plus beaucoup de ce modèle et encore moins qui soient encore intactes. Si je change quoi que ce soit, j'aurais l'impression de percer des trous dans un vase Ming pour le transformer en lampe.

— Mary Eve adhérerait à la pensée zen et tout le reste. Elle aurait dit que le changement était bénéfique.

— Thomas adore la maison telle qu'elle est. Il a pris soin d'elle avec une grande dévotion. J'ai peur de trahir sa vision des lieux.

— C'est ta maison, mon cœur, et tu dois te l'approprier.

— Thomas a peut-être raison. J'aurai envie de partir d'ici un jour, de retourner dans le monde soi-disant réel. Je devrai lui laisser la maison à ce moment-là, dans son état originel. Il attend simplement que je parte.

— Que tu partes ? Ma fille, tu es plus défoncée que je ne le croyais. Donne-lui la moitié d'une chance et il sera tout le temps sur le perron de ta porte.

Elle me fit un clin d'œil.

— Et ailleurs...

— Je dois apprendre à me débrouiller sans l'aide d'un homme. Et puis quel homme voudrait toucher une femme avec un visage pareil ?

Molly fronça les sourcils.

— Si les femmes attendaient d'être parfaites pour coucher, tous les types laids comme des bites de mule se sentiraient drôlement seuls. Ils manqueraient d'action.

Je bus une grande gorgée de vin.

— Un peu de cellulite et une peau ridée ne sont rien à côté de mes cicatrices...

— Cathryn Mary Deen ! Vas-tu m'écouter ? Jusqu'à sa mort, ta grand-mère avait un cul aussi large que celui d'une poule pondeuse, des taches de rousseur et de vieillesse, une cicatrice d'appendicite et des articulations boudinées à cause de l'arthrite. Mais elle couchait plus que n'importe quelle femme dans les dix comtés voisins. Les hommes l'adoraient. C'est une question d'attitude. Si tu te trouves sexy, les hommes aussi. Maintenant, je ne veux plus entendre ces vieux clichés. Tu vas apprendre à voir tes qualités et non tes défauts.

— Comment ?

— Tu penses être la seule sur terre à devoir faire le bilan de sa vie ? Laisse-moi te parler de mon fils. Jeb travaillait pour la Garde nationale. Il a été appelé au début de la guerre d'Irak. Il a passé six mois là-bas avant d'être quasiment tué par une mine. Un inconnu est rentré à la maison. Il avait vu des choses horribles dont il ne voulait pas parler. Il dormait avec un revolver sous son oreiller, pleurait à

chaque fois qu'il essayait de toucher Becka. Plus tard, nous avons appris qu'il avait tué des femmes et des enfants irakiens par accident. La pauvre Becka et leurs enfants avaient une peur bleue de lui et pour lui. Pike et moi également. Un soir, pendant un orage, il a disparu et nous sommes tous devenus fous. Thomas et Pike ont suivi sa trace jusqu'à Devil's Knob. Jeb s'apprêtait à sauter. Thomas a dû ramper sur la corniche pour l'en dissuader. Quoi qu'il lui ait dit cette nuit-là – aucun des deux ne veut en parler –, cela a fait la différence. Jeb a lentement repris le dessus. Aujourd'hui, il va bien, mais est-il le même ? Non. Le garçon rieur et taquin que j'ai élevé a disparu à jamais. Cela me brise le cœur.

— Thomas lui a sauvé la vie ?

— Oui. Il a le don pour parler aux désespérés, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Alors regarde les choses ainsi : tu lui rends la pareille.

— Non, mon comportement l'effraie. Il a peur que je défigure la maison dès qu'il aura le dos tourné. Que j'enlève un clou, que j'astique une bûchette de travers.

— À mon avis, cela ne lui déplairait pas que tu astiques sa bûchette.

Elle nous versa un autre verre, but longuement et agita son verre dans ma direction.

— En parlant de bûchette, j'ai un petit secret à te confier. Tu te souviens des Fendeuses de Bûches ? Eh bien, elles s'appellent Alberta et Macy et elles ont des vues sur son sperme.

— Pourquoi ?

— Elles ont déjà deux enfants ensemble, grâce à un homme du coin dont je tairai le nom.

Elle se pencha à mon oreille et murmura : « Santa. »

Je faillis cracher mon vin. Molly se rassit avant de poursuivre :

— Elles en veulent un troisième, mais elles aimeraient un peu de diversité dans le capital génétique. Ainsi les gens ne remarqueront peut-être pas que les deux premiers ressemblent beaucoup à un certain hippie qui fait pousser de l'herbe. Elles adorent Thomas et ont jeté leur dévolu sur lui. Elles le qualifient de « métrosexuel », sûrement parce qu'il les respecte et ne harcèle pas leur communauté de femmes en détresse. En tout cas, elles aimeraient bien recueillir sa petite graine.

Je vidai mon verre et le lui tendis pour qu'elle le remplisse.

— Il est intéressé ?

— Absolument pas. Il panique à l'idée d'être responsable d'un autre enfant, même si personne ne lui demande de l'élever.

Elle me versa du vin.

— Il faudrait que tu le voies avec Ivy et Cora. Cet homme est né pour être père. C'est naturel chez lui.

Elle s'interrompt. Les sourcils froncés, elle posa la bouteille.

— Ne me dis pas que tu avais l'intention d'avoir des enfants avec cette bite de mule ?

— Qui ?

— Gerald.

J'hésitai. Ma relation avec Gerald me paraissait si austère à présent.

— Nous avons un accord, un contrat pré-nuptial. Il y avait deux bébés de prévus. Nous nous étions entendus sur le timing. Mais mes avocats l'avaient l'amendé : si je tombais enceinte de manière imprévue, j'avais le choix d'avorter ou pas. Je suis pour le choix, mais je doute que j'aurais choisi cette option. Je voulais que cela soit écrit noir sur blanc. Gerald n'avait pas sauté de joie même s'il avait accepté. De toute façon, je crois bien qu'il avait eu une vasectomie... Cette bite de mule.

— On peut mettre des détails aussi intimes dans un contrat ?

— On peut mettre n'importe quoi dans un contrat, si on est assez stupide pour aimer un homme et lui faire confiance.

— Ne généralise pas ! Tu es tombée sur la seule pomme pourrie du panier.

— Je sais, je sais. Je ne déteste pas les hommes. Je ne veux plus dépendre d'eux, tout simplement.

— Voilà un dilemme à double tranchant...

Elle fixa un long moment le vin dans son verre.

— Avant la naissance de Jeb, continua-t-elle, Pike et moi avons failli divorcer. Nous avons une vingtaine d'années, mais nous étions mariés depuis l'âge de seize ans. C'était comme si nous avions toujours vécu ensemble. Ensuite...

Elle se tut, remua dans le sofa, but une gorgée, scruta le pré sous le clair de lune.

— Je vais te raconter une histoire que peu de gens connaissent. Même Thomas n'est pas au courant.

Des larmes brillaient dans ses yeux.

— Nous avons deux enfants qui se sont noyés.

— Oh ! Molly !

— Pike Junior, l'aîné, et Cynthia, notre petite fille. Il avait six ans et elle quatre. Ils étaient en camp de vacances au bord de la French Broad, la grande rivière, tu sais, plus à l'est. Je ne les aurais pas laissés partir seuls, ils étaient si petits, mais la femme de Santa – il était marié à l'époque – les chaperonnait. Elle était jeune et volage. J'aurais dû me méfier. Elle a tourné le dos et ils lui ont faussé compagnie. Il a fallu... deux jours... avant de retrouver leurs corps en aval. On pense que Cynthia est tombée à l'eau et Pike Junior a essayé de la sauver.

— Je suis désolée...

— J'ai cru mourir. Pike et moi avons presque perdu l'esprit, le cœur

et l'âme. L'accident a brisé le mariage de Santa. Sa femme n'était pas une mauvaise fille, mais je l'ai détestée depuis ce jour, au point de ne jamais lui pardonner. Elle est partie et n'est jamais revenue. Elle est morte il y a quelques années. Elle a laissé une lettre disant qu'elle ne s'était jamais pardonnée. Sa vie a elle aussi été gâchée.

Des larmes coulaient sur les joues de Molly. Elle ne quittait pas le clair de lune des yeux.

— Pike et moi ne savions plus à quel saint nous vouer. Qui blâmer quand il n'y a personne à blâmer ? Dans mon esprit, il m'en voulait d'avoir laissé les enfants aller à ce voyage ; dans son esprit, je lui en voulais de ne pas subvenir à nos besoins. Il travaillait de longues heures dans une scierie près d'Asheville et à temps partiel comme adjoint du shérif. Moi, je travaillais à la cantine du lycée du comté et j'aidais mes parents à prendre soin de mes quatre grands-parents grabataires. Pike pensait que je m'étais débarrassée des enfants, parce que j'étais fatiguée et avais besoin de repos, parce qu'il ne gagnait pas assez pour que je reste à la maison. Cela ne tenait pas debout et cela n'avait aucun sens.

Elle colla son verre contre sa joue quelques instants, comme elle cajolerait le visage d'un enfant.

— Nous ne nous sommes pas touchés pendant presque deux ans. Pike s'est mis à boire et à fumer de l'herbe avec Santa. Ils disparaissaient des week-ends entiers pour faire Dieu sait quoi. Et moi ? J'ai couché avec quelques hommes venus pêcher. Que penses-tu de cette confession ?

J'essayai les larmes de mes yeux.

— Ce devait être logique à l'époque...

Elle hocha la tête.

— Mes bébés sont morts d'une manière si atroce que je n'ose y penser. Je m'en fichais de vivre ou mourir. Mon mari ne voulait plus de moi. Quelle différence cela faisait ? soupira-t-elle. Pike est au courant pour ces hommes. On a passé l'éponge depuis longtemps.

— Qu'est-ce qui vous a réconciliés ?

— Ta grand-mère. Elle nous a soutenus, elle répétait que nous irions bien si seulement on se souvenait à quel point nous nous aimions. Ta mère se trouvait à Atlanta pour faire carrière et travaillait comme adjointe juridique dans le cabinet d'avocats de ton père. Mary Eve était donc seule et avait du temps devant elle, alors elle venait à la maison presque tous les jours. Enfin, maison est un grand mot ; nous vivions dans une vieille caravane au milieu des bois. Elle apportait des biscuits, discutait avec moi. Quand mon grand-père et ma grand-mère McKendall sont morts, ils m'ont laissé le café. Personne n'aurait parié un kopeck sur moi. Ma propre mère – une vraie peau de vache – disait que je ne le méritais pas. Je n'étais pas une femme d'affaires, je devais

lui vendre le café... Elle a interdit à papa de me prêter de l'argent pour démarrer. Le café n'était qu'une baraque à sandwiches à l'époque. Il n'y avait même pas un fourneau dans la cuisine.

Mary Eve a financé mes débuts et m'a conseillé de suivre mon cœur. D'après elle, si j'écoutais tous ceux qui disaient que j'avais des idées bizarres ou stupides, je ferais mieux de m'asseoir dans un coin et de sucer mon pouce le restant de ma vie. Elle disait : "Saindoux, priez pour nous ! C'est à toi de préparer un repas avec ce que le Bon Dieu te donne."

« Je me suis donc mise aux fourneaux. Dix-huit heures par jour pendant des mois. Je nourrissais tout le monde. Les gens avaient besoin de mes plats, ils les appréciaient. Et je me sentais revivre, un petit peu. Un jour, j'ai levé les yeux. Devant moi se tenait Pike. Il gardait ses distances vu qu'on ne se parlait presque plus. Il était là. Il est entré dans la cuisine et m'a demandé si j'avais besoin d'un commis à la vaisselle. J'ai répondu qu'il était le bienvenu. Il s'est approché de l'évier, a remonté ses manches et a commencé à laver les assiettes. Notre réconciliation n'a pas eu lieu en fanfare, mais petit à petit. Un soir, après la fermeture, nous avons regagné la caravane, et dans la petite chambre, nous avons fait l'amour. Lentement, mais sûrement, nous allions mieux. Jeb est né un peu moins d'un an après. »

Je pleurais des rivières à présent. Molly me tapota les cheveux pour adoucir ses chagrins et les miens. Elle ôta ma main abîmée de mon verre de vin et la serra fort.

— Je nourris les gens, chuchota-t-elle avec ferveur. Je les nourris avec mon cœur et mes espoirs. J'alimente chaque partie affamée de leur corps. C'est tout. Je ravitaille leur âme. C'est la seule manière de continuer quand les temps sont durs. Pour eux et pour moi. Je suis là pour une raison : faire une différence dans la vie des gens. À l'image de ta grand-mère. Et de toi et de Thomas quand vous aurez trouvé le chemin de la sortie.

Je posai les pieds par terre, m'assis face à elle et penchai la tête vers elle.

— Je ferai de mon mieux pour ne pas te décevoir, sanglotai-je. Je t'aime, cousine.

Apparemment, il s'agissait de mots auxquels la stoïque Molly ne pouvait résister. Elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Je t'aime aussi, cousine, affirma-t-elle entre deux spasmes.

Bien entendu, au milieu de notre superbe effondrement mutuel, nous entendîmes la porte de derrière s'ouvrir et se fermer, puis deux séries de pas lourds dans la maison. En vitesse, nous nous redressâmes, nous frottâmes les yeux sur nos manches, essuyâmes le nez, raclâmes la gorge et tentâmes de respirer normalement. Nos reniflements résonnèrent à l'unisson.

— Nous serions plus discrètes si nous n'étions pas saoules ! plaisanta Molly.

— Tu oublies que je suis saoule ET défoncée.

— Chut, voilà Pike. Et Thomas.

Deux grandes silhouettes masculines emplirent la porte vitrée coulissante de la véranda. Une lampe sur le comptoir de la cuisine les éclairait à contre-jour. Je priai pour qu'ils ne voient pas nos visages dans la salle sombre.

— Tout va bien ici ? demanda Pike.

Son ton trahissait ses doutes.

— On parlait de nourriture, répondit Molly d'une voix tremblotante. Elle agita la bouteille quasiment vide.

— Et de vin.

— Et de vin, réprimai-je en réprimant un hoquet.

Thomas se pencha en avant, plongea les mains dans les poches de sa salopette empruntée. La toile de jean lui collait aux jambes. La lampe mettait en valeur ses larges épaules sous les bretelles. Il avait retroussé les manches de son pull jusqu'aux coudes. Ses avant-bras étaient épais et harmonieux. Au-dessus du col rond de son pull, les contours de son cou apparaissaient propres et musclés. Qui aurait cru qu'une salopette avait un tel potentiel érotique ?

— Plus de maux de ventre ? s'enquit-il.

— Ça va, merci, marmonnai-je. Euh, Molly ? Je vais me coucher. Bonne nuit, cousine.

Elle m'attrapa par le cou et me serra fort.

— Bonne nuit, cousine. Tu as besoin d'aide ?

— Nan... Quand je concourais pour le titre de Miss Georgie, je me souviens avoir eu une otite qui me donnait le vertige. J'ai défilé sur des talons hauts de dix centimètres dans un maillot vert échancré. Une grande écharpe sur mes seins, disait Miss Atlanta. Comme cette saloperie d'écharpe n'était pas attachée correctement sur ma bretelle, elle est tombée. Pouf ! J'avais tellement peu d'équilibre que j'avais l'impression de porter des échasses sur un trampoline. Mais j'ai défilé et j'ai remporté cette compétition en maillot de bain.

Je désignai mon corps.

— La pin-up du mois, la voilà.

Molly éclata de rire.

— OK. Miss Georgie, au lit maintenant. Thomas, veux-tu escorter cette demoiselle le long du couloir, s'il te plaît ?

— Je m'assurerai qu'elle parvienne au bout de la piste, mais je crains quelques mouvements d'ailes et un problème avec le train d'atterrissage.

Je me levai. D'habitude, je tenais bien l'alcool, mais là, j'avais le visage enflé d'avoir pleuré et je ressemblais à un sans-abri à une soirée

pyjama. Je n'avais qu'un but dans la vie : traverser la partie éclairée de la maison et rejoindre ma chambre aussi vite et élégamment que possible.

— Laissez passer, je vous prie. Décollage imminent.

J'effleurai les cheveux grisonnants de Molly.

— Je te ferai un balayage doré.

— C'est douloureux ?

— Il faut souffrir pour être belle, mais la vraie beauté est à l'intérieur. La vie est une boîte de balayage. Ou quelque chose dans le genre. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Je passai devant Pike. Je ne pouvais pas résister à une bonne figure paternelle d'une cinquantaine d'années.

— Bonne nuit, cousin shérif. Tu sais, petite, je regardais les rediffusions de *Police des plaines* avec mes tantes.

Je lui tapotai le torse.

— Tu ressembles à James Arness. Tu sais... Le shérif Matt Dillon ?

— Merci, Miss Kitty.

— Pas de quoi.

Dans la cuisine, j'évitai de regarder Thomas.

— Inutile de me raccompagner au salon, Festus.

Il me rattrapa par le coude au moment où mes chaussettes glissaient sur le carrelage.

— Permettez-moi d'insister, Miss Kitty !

Nous longeâmes le couloir, sa main me soutenait telle une chaude béquille.

— Ça va ? chuchota-t-il. Tu pleurais sur l'épaule de Molly ou pleurerait-elle sur la tienne ?

— Un peu des deux... Nous allons bien.

— Tant mieux.

Je mis ma main en coupe de manière théâtrale mais furtive sur le côté de ma bouche.

— Molly et Pike nous entendent. Les filles dorment là, dans cette chambre. Chut... Les oreilles ont des murs. Enfin, les murs ont des oreilles.

Il sourit.

— C'est toi qui parles, pas moi. Quelle ironie : tu es saoule et je suis sobre.

— Tu ressembles à quoi quand tu es saoul ?

— Je suis silencieux, bien trop silencieux.

— Pas moi.

Nous nous arrê tâmes en titubant devant la porte de ma chambre.

— Un vrai moulin à paroles, continuai-je. Tu te souviens de ces poupées ? Celles qui avaient une ficelle dans le dos. Papa me les a

toutes achetées. Les neuves, les vieilles. Les blondes, les brunes, les rousses. J'en avais même une noire. Papa et moi l'avions choisie comme cadeau de Noël pour la fille de notre gouvernante. Oui, nous avions une gouvernante noire ; elle s'appelait LaRynda, mais moi je l'avais surnommée Mme Washington. Selon papa, c'était une marque de respect, ce qui ne l'empêchait pas de lui faire attendre le bus sous la pluie et la neige. Il y avait une ligne de bus spéciale dans le quartier de Buckhead – c'est là où nous vivions, près du manoir du gouverneur – pour les bonnes noires. Enfin, j'avais choisi une poupée noire pour la fille de LaRynda qui avait mon âge. Quand je lui ai offerte, elle m'a dit : « J'en veux une blanche, comme toi. » Moi j'ai demandé pourquoi et Sharon m'a répondu... Elle s'appelait Sharon... Sharon m'a répondu : « Parce que les filles noires sont laides. » Quand j'ai voulu en connaître les raisons, elle m'a répliqué : « Parce que tout le monde le dit, les gens ne nous voient pas quand ils nous regardent, mais tout le monde dit que tu es jolie, et tout le monde te regarde. » Et c'est ainsi que j'ai échangé la poupée noire contre une de mes blondes. Tu sais quoi ? Je trouve cela triste et je suis contente que les choses aient changé. Mais aujourd'hui, tu crois que les femmes noires sont respectées pour leur beauté ? Non.

J'inspirai tandis que je le regardais d'un air solennel. Il me fit pivoter pour examiner mon dos.

— Et où est cette ficelle ? J'aimerais la nouer.

— Je ne suis plus une marionnette. J'ai coupé mes ficelles. Plus personne ne les tirera pour moi.

— Je crois que tu as épuisé tes analogies sur les ficelles pour ce soir.

— Je sais, je babille.

Je fermai les yeux, pris une profonde inspiration puis, les bras croisés sur la poitrine, je reculai vers ma porte ouverte.

— J'ai déchargé la batterie de mon Hummer, suis tombée en panne d'essence, t'ai obligé à sauter dans la mare, ai vomi devant le café. Maintenant je suis ivre morte et je n'arrête pas de parler. Je suis si nerveuse. Tu me rends incroyablement nerveuse. Tu n'es pas comme les autres hommes.

— Je prends cela comme un compliment.

— Pis, je souffre de cauchemars et j'ai peur de m'endormir. Tu veux bien t'asseoir un peu à côté de moi ? N'y vois rien de sexuel.

— J'aime quand tu parles crûment.

— Super. Viens par là.

Il me suivit dans la chambre, alluma une lampe et laissa la porte entrouverte. Ce geste me charma et me déprima. Jouait-il les gentlemen, les hommes désintéressés ou les deux ?

Tu ne veux pas d'un homme, tu veux un souvenir, m'avait dit un petit ami quand j'avais rompu sans raison apparente. Il avait raison. J'avais

tous les hommes à mes pieds, il suffisait de me baisser. Quel ennui ! Et voilà que je voulais des tonnes de souvenirs avec celui-ci en particulier. Thomas Karol Mitternich... J'étais piégée entre phobies et cicatrices, les siennes et les miennes.

— Tiens, une chaise, lui dis-je comme s'il ne pouvait pas la voir. Approche-la de mon lit, s'il te plaît.

Je me glissai sous les couvertures. Pendant qu'il prenait la chaise, je tapotai ma couette et mes draps comme un oiseau aménage son nid. *Cache le côté droit de ton visage, gonfle un peu l'oreiller, bras droit négligemment tourné, main droite enfouie sous l'oreiller. Là, parfait ! Tes cicatrices sont cachées.* Allongée ainsi sur le côté droit, je redevins celle d'avant. Tant que je ne bougeais pas.

Les sourcils froncés, Thomas s'assit lentement sur la chaise.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu ponds un œuf ?

— Je pose. C'est l'histoire de ma vie. Penche la tête, regarde par ici, rentre le ventre, tourne-toi vers la lumière, pas trop... Je dois apprendre de nouvelles poses. Si je m'applique, je peux dissimuler le mauvais angle de mon visage la plupart du temps.

— Il n'y a pas de mauvais angle. Juste ton visage. Ne fais pas ça. Tu vas attraper un torticolis.

— C'est mieux que d'être regardée de travers.

Je remuai un peu. Allongée dans ce lit telle une statue grecque abîmée à moitié enfouie sous les cendres du Vésuve, je parvins à me détendre. L'illusion était en place.

— J'ai été élevée pour devenir une geisha, lui expliquai-je. Un ornement, une tête de bétail primée. Franchement, tu ne me préfères pas ainsi ? « Une œuvre d'art », m'avaient surnommée les gens. Quand j'étais petite, les artistes demandaient tout le temps à mon père de me laisser poser pour eux. Il était si fier. Il me disait : « Dans un millier d'années, les collectionneurs et les historiens admireront les tableaux de toi. Ta beauté te rendra immortelle. »

Dans un grommellement, Thomas poussa sa chaise et s'assit par terre près de ma tête. Le vieux lit était si bas que Thomas me regardait droit dans les yeux. Il posa le bras sur les couvertures et appuya la tempe sur son poing. Couvés par la lumière intime de la lampe, nous étions si peu éloignés l'un de l'autre que je sentais son souffle sur ma joue.

— Tu es encore très belle, murmura-t-il, la voix rauque. Vraiment. C'est fascinant de te regarder. Que tu sois la prochaine Mona Lisa ou non.

— Je ne partais pas à la pêche aux compliments. Je... Je sais dans quel domaine je suis douée. Je voulais te montrer.

— Tu n'as pas besoin d'enfouir la moitié de ton visage dans un oreiller pour m'impressionner.

Je chassai les larmes qui me brouillèrent soudain la vue.

— Une branche de la famille de papa possède encore aujourd'hui une plantation en Caroline du Sud. Ils utilisent les anciennes baraques des esclaves comme pension de famille. Ils l'appellent « la résidence des domestiques ». Jamais le mot « esclave » n'est prononcé, « domestique » sonne mieux, non ? Le bonheur dépend de la manière dont on considère sa place dans la société. Je suis une geisha. Enfin, j'en étais une récemment. Et cela me rendait heureuse à l'époque. Je voulais que tu le saches.

— Si cela te plaît de me regarder depuis un creux stratégiquement placé dans un oreiller rembourré, qu'il en soit ainsi... Mais on dirait que ta tête est sur le point d'être avalée par un gros chamallow.

Je gloussai. Fascinant. Cet homme me faisait rire.

— Je suis saoule au point de pleurer et rire en même temps. Sans parler de... Tu étais au courant pour le beurre aux herbes de Santa ?

— Ah ouais ! Je comprends mieux maintenant !

— Allez, va-t'en. Sauve ta peau. Je parlerai au plafond quelques heures avant de m'endormir.

— Tu préfères t'adresser au plafond plutôt qu'à moi ?

— Non, j'adore discuter avec toi. Cela revient à une sexualité sans risque, sans se toucher.

— Hummm...

— Ne te vexe pas ! Je ne veux pas que tu me touches. Plus personne ne me touchera jamais. Ces cicatrices. Je ne supporte pas l'idée qu'on me touche.

Il ouvrit le poing, pointa un doigt élané vers mon épaule et me lança un regard sournois.

— Qu'est-ce qui m'empêche d'effleurer ton épaule ?

— Je t'en prie, je ne plaisante pas.

Il baissa la main et me regarda avec gentillesse.

— Je ne te toucherai pas, promis.

— C'est terrifiant de ne plus savoir quel est mon réseau d'influence. Avant, c'était acquis : les hommes me désiraient. N'importe lequel, n'importe où. Ce n'était pas toujours drôle, tu sais, d'être perçue à travers un prisme sexuel. Les hommes étaient timides, nerveux, sur la défensive ou... à l'opposé, comme Gerald, sûrs d'eux mais aussi possessifs et arrogants. Et te voilà, dans la case « autres ». Je n'ai pas de cadre pour toi. Ils ne mentionnent pas les hommes comme toi dans les écoles de geishas.

— Je suis unique dans mon genre.

Nous nous sourîmes, puis je repris mon sérieux.

— À quoi ressemblait ta femme ? chuchotai-je.

Il se figea, perdit sa luminosité. Il détourna le regard, la vit.

— Intelligente, belle, très riche. Nous nous sommes rencontrés à

Harvard. Enfin, pas exactement. Au Café des Sports. Je travaillais comme serveur là-bas. Elle s'encanaillait entre deux cours. Sa famille avait acheté le quartier. En un sens, elle était ma propriétaire.

— Ta femme est allée à Harvard ! Ce n'est pas seulement de l'intelligence, c'est... c'est Harvard !

— Elle avait une licence de droit. Première de sa promo.

— A-t-elle exercé ?

— Une année ou deux. Ensuite, nous avons eu Ethan et elle est restée à la maison.

— Était-elle heureuse alors ?

— Elle le pensait, au début. Elle était la rebelle de sa famille. Notre mariage a été sa manière de leur faire un bras d'honneur. Mais elle était proche de sa sœur qui ne cessait de vouloir la ramener au bercail. Un mariage en dessous de sa classe socio-économique paraissait plus romantique que cela ne l'était en réalité.

— Mais tu es devenu un architecte de talent très jeune ! Comment ne pas être impressionné par toi ?

Il esquissa un sourire triste.

— Tu me dragues ?

— Non, pour la première fois de ma vie, j'ai une conversation honnête avec un homme. Même si je suis sûre de le regretter demain matin...

— Ce sera notre secret.

Je le contemplai un instant.

— Ton mariage était houleux, mais tu étais content d'avoir un fils.

— Absolument.

— Je ne te dirais pas que j'imagine ce que c'est de perdre...

— Je n'aime pas parler de lui... Ne le prends pas mal. J'ai mes propres cauchemars.

Devais-je lui parler des enfants de Molly ? Non, elle se serait confiée à lui si elle avait pensé que cela l'aiderait. Elle s'était livrée à moi. En tête-à-tête. Peut-être que...

— Molly comprend l'épreuve que tu as traversée, plus que tu ne le penses. Je n'en dirai pas davantage.

Thomas pencha la tête, me fixa. Il comprit l'allusion.

— Ses deux premiers enfants. J'en ai entendu parler.

— Je n'ai rien dit, grognai-je.

— C'est Pike.

— Pfiou...

— Dans le coin, les secrets voyagent en cercles restreints, mais ils finissent par se savoir. Tout va bien. Nous sommes entre amis.

— Alors, restons amis.

Il me scruta avec un air de défi.

— Amis, d'accord. J'ai une idée. Imaginons que nous sommes à

nouveau vierges. Il paraît que c'est la grande mode chez les jeunes en ce moment. D'abord, je te raconte comment j'ai perdu ma virginité.

L'angoisse me serra l'estomac. Pas question d'échanger des histoires de virginité avec qui que ce soit ! Ou alors, j'inventerais la mienne. Ce qui signifiait : mentir à Thomas.

— Euh, on ne pourrait pas...

— J'avais seize ans, elle dix-sept. Elle zozotait et roulait en Coccinelle décapotable.

Il haussa les sourcils avant d'ajouter :

— Eh oui ! Une femme plus âgée que moi avec un trouble de la parole et un toit ouvrant.

— Bon choix.

De longues secondes passèrent sans que j'ajoute un commentaire. Thomas fit claquer sa langue.

— Je t'ai montré la mienne. À toi de me montrer la tienne. Ton histoire de virginité perdue, bien sûr.

— Ennuyeuse. À mourir. Inutile de...

— Je n'ai pas besoin de détails scabreux.

— Depuis quand, demandai-je d'une voix traînante, les gentlemen insistent-ils pour obtenir de telles informations de la part des dames ?

Les sourcils froncés, il étudia mon visage.

— Quel est le problème, Cathy ? Que t'est-il arrivé ?

Je me figeai à mon tour, incapable de détourner le regard. *Il a senti quelque chose... Autant parler. Il a partagé des moments intimes et humiliants avec toi à l'hôpital, il a vu tes cicatrices, il t'a surprise à demi nue dans les cabinets. Parle-lui.*

— J'avais treize ans, avouai-je. Et lui une quarantaine d'années. Un photographe. Mon père l'avait engagé pour me constituer un portfolio. C'est arrivé dans son studio, un après-midi. Et non, ce n'était pas un viol.

Tandis que Thomas absorbait l'information, son regard se glaça. Pendant un long moment, je regrettai de m'être confiée à lui.

— À chaque fois qu'un homme de cet âge convainc une fille de treize ans de coucher avec lui, commenta-t-il à voix basse, j'appelle cela un viol.

— J'étais mondaine, très sûre de moi. Déjà une experte dans l'art de flirter avec des hommes mûrs. Et consciente d'avoir énormément de sex-appeal. Je croyais que c'était un... honneur d'être désirée par un homme plus âgé. Une victoire. « Regardez comme je manipule les hommes ! » Plus tard, j'ai réalisé à quel point j'étais naïve. Il m'avait manipulée, et non l'inverse. La pilule a été dure à avaler.

Le rouge de la honte me monta aux joues, tant d'années après...

— Je n'avais jamais raconté cette histoire à personne.

Thomas ferma les yeux quelques instants. Quand il les rouvrit, je lus

encore de la colère, mais aussi de la tendresse.

— Merci de m'avoir fait confiance.

— Qu'en penses-tu ? Franchement. Ne sois pas galant, dis la vérité.

Il serra les dents, leva la main pour me toucher le visage, s'arrêta quand je tressaillis puis posa la main sur la couverture.

— Je continue à penser que tu n'étais qu'une enfant, que tu as été brutalisée. Ce bâtard aurait dû être castré. Voilà ce que je pense. Le débat est clos.

Je cherchai son regard. *Il est honnête. Mon innocence ne fait pour lui aucun doute.*

— J'aime la manière dont tu me vois, chuchotai-je.

— Pas étonnant que tu aies des relations compliquées avec les photographes.

— Je me vantais de les utiliser plus qu'à leur tour. C'est terminé. Ils ont ri les derniers, Thomas. Je n'oublierai jamais cet instant où je fixais l'objectif alors que je brûlais vive. Je n'oublierai jamais la joie dans la voix du photographe. Plus jamais on ne me prendra en photo. Jamais. Qu'on ne me demande pas d'entrer dans un photomaton.

— Si tu passes ta vie à te cacher des paparazzis, alors oui, ils auront le dernier mot. Ne t'inquiète pas pour les photos à venir. Je t'aiderai à te débarrasser de ta peur.

— Comme tu t'es débarrassé de ces sales curieux venus chercher la ferme de ma grand-mère ?

Il haussa les sourcils.

— Tu connais donc tous mes secrets.

— C'est Molly. Tu es donc allé en prison à cause d'eux ?

— S'il n'y avait eu que la prison ! Travaux forcés, pyjama rayé... J'attends un peu de compassion de ta part.

— Tu as lavé des gargouilles à haute pression.

— Non, j'ai lavé des singes en pierre baptistes. Différence!

— Pardon ?

— Je te raconterai cette histoire à dormir debout une autre fois, tu veux ?

— Thomas, qu'est-ce qui t'a poussé à aller en prison pour moi ? Ne joue pas les timides. Je veux vraiment savoir.

Il se leva lentement, se pencha au-dessus de moi avec un luxe de précautions, sans m'effrayer. Cela ne m'empêcha pas d'inspirer à pleins poumons. Comme je gigotais sous le drap, je déplaçai le halo parfait de mon oreiller et finis par lui montrer le mauvais côté de mon visage. Tranquillement, il déposa un baiser léger sur mes lèvres. Le genre de baiser qui me pousse à fermer les yeux, instinctivement, afin d'absorber la sensation. La nuit se faufila entre nous, les ombres emplirent le doux amalgame des terres vides et inconnues.

Thomas se recula assez pour me regarder.

— Cela répond-il à ta question ?

Il éteignit la lumière et sortit de la chambre.

Un point se forma au creux de mon ventre, pile entre mon nombril et mes poils pubiens. Un point plus que sensible. Si les doigts précis et attentifs de l'homme idéal avaient touché cet endroit, il m'aurait lentement réduite en une flaque moelleuse de langueur réceptive. Thomas avait caressé ce point sans poser la main sur moi. Fascinant.

Pour la première fois depuis l'accident, je glissai ma main abîmée entre mes jambes et me caressai jusqu'à l'orgasme. Ensuite, je m'endormis vite, et là je ne rêvai pas de feu, mais de chaleur et de Thomas.

Thomas Le lendemain matin

Quand je me réveillai sur le canapé du salon de Molly et Pike, les émotions de la veille m'enveloppaient telle une brume agitée. Ma main s'était instinctivement glissée sous ma grande salopette en forme de tente. Je rêvais que je caressais Cathy et je me caressais par la même occasion, quand soudain je me souvins où je me trouvais... Au même moment, Cora chuchota :

— Ça doit le gratter.

Aussitôt, ma main s'envola vers le pôle Nord et heurta la table basse. Mon verre d'eau vide roula par terre. Je m'assis. À l'autre bout du canapé, Cora et Ivy m'observaient sous leur bonnet en laine orange fluo, tels des chasseurs miniatures. Elles avaient revêtu leur manteau. Apparemment, elles étaient venues me dire bonjour ou au revoir et en avaient eu pour leur argent.

— Bonjour, leur lançai-je.

Quand on est pris la main dans le sac, si je puis dire, le mieux est de faire semblant de rien.

— Notre tante est là, m'apprit Cora sur un ton mélancolique. On doit partir.

— Cathy est déjà retournée dans la maison de sa grand-mère, m'informa Ivy. Le shérif l'a raccompagnée. Elle a dit à Molly qu'elle ne voulait voir personne. Il faut qu'elle se noie ou nage. Elle n'a pas besoin qu'on lui donne un gilet de sauvetage, c'était à elle de le faire toute seule.

Un froncement de sourcils ébranla le visage de pierre d'Ivy.

— Tu crois qu'elle sait coudre ? me demanda-t-elle. Elle a proposé à ma tante de lui fabriquer des rideaux et tante Laney a répondu oui.

Le sourire de Cora s'amenuisa.

— Tante Laney a promis de prévenir Molly et Cathy la prochaine fois qu'elle irait en prison. Elles l'ont obligée.

— C'est une bonne idée, dis-je en me levant. Je vais vous donner mon numéro de portable au cas où vous voudriez m'appeler.

Le visage de Cora s'anima. Pas celui de sa sœur.

— Et si Banger le dévorait à nouveau ? demanda celle-ci.

— Téléphonnez à Banger, je collerai mon oreille contre son estomac.

Cora gloussa. Ivy esquissa malgré elle un sourire.

— Cathy aussi nous a donné son numéro.

— Bien.

— Elle a posé ce couvre-pied sur toi.

— Quel couvre-pied ?

Celui de la chambre d'amis. Il était couvert de poils. Bruns, comme les miens. Ivy les désigna.

— Cathy a taillé ta barbe. On l'a regardée.

Je me palpai le menton. La pointe cisaillée de ma barbe ressemblait maintenant à une topiaire arrondie.

— J'ai l'air de quoi ?

— Tu es beau, déclara Cora.

— Tu as une pomme d'Adam, affirma Ivy dans un haussement d'épaules.

— Vous me flattez...

Après avoir ramassé les morceaux de barbe, je pliai avec soin la couverture. Quand elle aperçut un des chats, Cora bondit hors de la pièce pour lui dire au revoir. Je levai les yeux et croisai le regard perçant d'Ivy. Elle renifla.

— Tu étais dans la chambre de Cathy hier soir. Assis par terre près de son lit. Je suis allée dans la salle de bains et je t'ai vu. Pourquoi étais-tu assis sur le sol ?

— Nous parlions à voix basse. C'est plus facile d'entendre à cette hauteur.

— Les hommes ne vont pas dans les chambres des femmes simplement pour discuter. Tu la draguais ?

Ivy mourait d'envie de connaître ces règles que les hommes semblaient constamment briser. À cet instant, elle n'avait pas besoin d'une leçon sur le respect de la vie privée des autres. Je m'éclaircis la voix.

— Parfois, les hommes et les femmes se contentent de discuter.

— Tu te fous de moi ! Je t'ai vu l'embrasser.

— Et rien d'autre. Un baiser. Cathy a besoin d'un ami en ce moment, pas d'un petit ami.

— Tu ne voulais pas coucher avec elle ? Et si c'était elle qui te draguait ?

— Hé !...

— Ça ne te plairait pas ?

— Tu sais, cela ne me dérange pas de répondre à tes questions, mais certaines choses sont d'ordre privé !

— Ça te plairait ! Les hommes aiment que les femmes fassent le premier pas.

Il n'est pas facile de discuter de sexualité basique et des règles d'une

cour civilisée, surtout avec une fillette de douze ans qui n'avait jamais eu de preuve de l'existence de la deuxième. Je posai le couvre-pied et regardai Ivy droit dans les yeux.

— Tu sais quoi ? C'est aussi simple que ça : la plupart des hommes sont gentils avec les femmes et la plupart des femmes sont gentilles avec les hommes. Ils se traitent avec loyauté et respect. L'autre se sent bien en leur présence. Si quelqu'un te rend malheureuse, pars en courant.

— Si un homme n'est pas gentil avec moi et si je ne cours pas assez vite, c'est que je l'ai mérité ?

Nom de Dieu. Cela ne m'étonnait pas qu'une gamine comme Ivy souffre encore d'avoir été maltraitée. Après tout, Cathy nourrissait encore des doutes sur ses expériences de petite fille. Que dire sans paraître maladroit ?

— Ivy, ce n'était pas ta faute. Quoi que tu aies dit ou fait, tu n'as pas « mérité » ce qui t'est arrivé. Maintenant, écoute-moi. Je ne peux pas te demander d'oublier. Et je ne peux pas te promettre que personne ne cherchera plus à profiter de toi. Mais qu'une chose soit claire entre nous. Cora et toi, vous êtes en sécurité avec moi. Tout le temps. Peu importe le lieu et les circonstances. Et si Cora et toi avez un jour besoin de moi, si vous êtes en danger, n'importe quand, n'importe où, pour n'importe quelle raison, je te jure qu'il suffira de me passer un coup de fil. Je te jure que rien ni personne ne pourra vous faire de mal.

Durant mon bref discours, elle écarquilla graduellement ses yeux bleus. À présent, ses pupilles noires ressemblaient au diaphragme d'un appareil photo prêt à déceler le moindre de mes mensonges. *Les hommes voient tout à travers un prisme sexuel*, m'avait déclaré Cathy. Les femmes aussi, même très jeunes. Je voulais qu'Ivy se concentre sur la vérité première, qu'elle garde l'image de la garantie simple qu'un homme peut offrir à une femme de n'importe quel âge : *Je ne te ferai pas de mal et je te protégerai des autres hommes*.

— Compris ? répétais-je. Tu me crois ?

Pendant quelques secondes, je me dis qu'elle ne répondrait pas. Soudain, elle plissa les yeux et le bouclier se remit en place.

— Ouais ! Pour sûr.

Dans un haussement d'épaules, elle franchit le seuil et s'arrêta net. Quand elle se retourna, elle me lança un regard respectueux bien que prudent.

— Elle t'a embrassé. Cathy t'a embrassé sur le sommet du crâne pendant que tu dormais. Elle te draguera un jour. Ne t'inquiète pas.

— Merci. C'est bon à savoir.

— Au revoir.

— Au revoir.

Après son départ, je m'effondrai sur le canapé et poussai un soupir. Ma vie si simple se compliquait de jour en jour.

Dans la cuisine, Jeb, Becka, Bubba et leurs enfants respectifs me fixèrent avec une grande curiosité tout en ingurgitant leur petit déjeuner autour de la grande table. Molly me montra la cuisinière où s'accumulaient les biscuits, le bacon grillé, la sauce crémeuse, les fricadelles de saumon, les œufs brouillés couverts de fromage. Rien de tel que cet habituel petit déjeuner dominical faible en cholestérol pour motiver la famille avant une nouvelle journée de travail et de prières.

— Sers-toi !

Molly enfila son manteau et haussa les épaules.

— À cause du vin, je n'ai pas entendu le réveil. Il est presque 7 heures. Cleo fait tourner le café pendant que je roupille ! Il est temps de faire des beignets.

— Pike a ramené Cathy à la crête de l'Indomptée ?

— Ouai. Ils ont pris de l'essence, un chargeur de batterie et je lui ai préparé un colis qui nourrirait une armée pendant une semaine. J'ai ajouté un gros matelas pneumatique pour qu'elle ne se casse plus le dos dans son petit lit. Elle ira bien.

Molly me montra un mot sur le comptoir.

— Cathy et moi avons établi la liste des objets dont elle aura besoin pour rendre cet endroit habitable. Thomas, elle fait de son mieux pour honorer ta conception de cette maison, mais tu dois mettre de l'eau dans ton vin. D'abord, je vais appeler Lewey à la compagnie du gaz pour qu'il lui installe une citerne et un groupe électrogène. Elle se raccordera au réseau électrique un peu plus tard. Ensuite, elle pourra s'acheter un petit poêle à gaz et des lampes. Un micro-ondes. Ce n'est qu'un début. Elle est d'accord pour faire les magasins avec moi la semaine prochaine et choisir quelques meubles.

Je m'emparai du mot.

— Je m'en occupe.

Molly me l'arracha des mains.

— Tu n'as jamais entendu cette chanson country ? *Comment peux-tu me manquer si tu ne t'en vas pas ?*

Elle fourra le mot dans sa poche de manteau.

L'air lugubre, je la suivis dehors, dans la pénombre de ce froid matin de décembre.

— Je n'essaie pas de contrôler la manière dont elle rénove cette maison. J'essaie de lui offrir un soutien et une amitié inconditionnels.

Molly fronça les sourcils.

— Elle a besoin d'être seule quelque temps. Et tu as des problèmes à régler de ton côté. Tu dois arrêter de boire pour de bon. Deux semaines, ce n'est pas suffisant. Tu dois décider une bonne fois pour toutes de ce que tu veux faire de ta vie. Tu dois faire la paix avec toi-

mon âme et te débarrasser de ce fardeau de culpabilité que tu transportes. Tu dois enterrer le 11-Septembre, Thomas, et dire Amen au passé. Sinon, tu entraînes Cathy dans ton malheur et elle en a assez de son côté, sans devoir aussi s'occuper du tien.

— Je ne veux pas lui faire de mal, je veux l'aider.

— Tu essaies de la mettre dans ton lit.

Molly s'engagea dans l'allée bordée d'arbres qui menait à l'arrière du café. Elle balançait ses bras dodus et ses courtes jambes avec énergie. Le menton levé, elle me défiait de la suivre.

Je lui emboîtai le pas tout en me mâchonnant la langue.

— Ce n'est pas une amourette de collège.

— J'aurais préféré. N'ajoute pas de sexe à cette recette compliquée. Baisse le feu et laisse mijoter.

— Elle a besoin de moi et je suis content de me rendre utile. Il n'y a pas de mal à cela.

Molly secoua la tête.

— Faire l'amour trop tôt, c'est comme cuire des biscuits dans un four qui n'est pas assez chaud. Oh bien sûr, la pâte lèvera et la croûte brunira, mais à l'intérieur? Ce ne sera pas cuit.

— Je doute que Cathy s'approche facilement de mon voyant lumineux, alors pas d'inquiétude.

— Thomas, que tu t'en sois rendu compte ou pas, quand tu es près d'elle, tu émetts autant de chaleur qu'une table de cuisson. Une chaleur douce, bonne et sexy. Et elle s'approche de toi aussi près que possible sans admettre qu'elle adore cette chaleur. Mais si tu la brûles...

Molly se tourna vers moi en agitant un index menaçant.

— ... Si tu brûles ne serait-ce qu'un cheveu de son crâne, elle aura du mal à te faire confiance à nouveau. Maintenant, tu vas me dire pourquoi tu évites les femmes depuis que la tienne est morte, hein ? Pas de connerie, je veux la vérité.

Je m'arrêtai au milieu de l'allée. Elle aussi. Elle ressemblait à une vieille chouette brune.

— Je ne voulais pas refaire ma vie. Je ne voulais pas d'une autre femme. Je n'étais pas prêt à avancer.

— Tu es bel homme, tu as de l'argent et tu es encore jeune. Si tu t'aspergeais d'un peu d'eau de Cologne et lavais ton pick-up, tu pourrais aller à Asheville un week-end et traîner avec les jeunes étudiants sauvages, tatoués et fumeurs de joints de UNC.

— Filles, garçons ou étudiants en arts plastiques ?

— Va t'amuser un peu ! Personne ne t'en voudrait si tu allais chercher l'amour au mauvais endroit, si tu vois ce que je veux dire.

— Je pensais que les femmes appréciaient les hommes qui préféraient le sexe avec un brin d'amour.

— Bien évidemment. C'était juste pour discuter. Bon, es-tu prêt à

avoir une vie amoureuse ?

— Cathy a besoin de moi.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

— Chaque jour, je fais un pas en avant vers cette vie-là. C'est un concept nouveau pour moi.

Molly leva les bras au ciel.

— D'un côté, nous avons Cathy qui erre dans le désert, qui a peur des fourneaux, vomit quand on la regarde et, de l'autre côté, il y a toi qui veux lui tendre la main, alors que tu ne sais même pas dans quelle direction tu vas ! Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois... D'accord, d'accord, couchez ensemble ! Cela arrangera les choses !

— Hier soir, je me suis contenté de m'asseoir à côté de son lit et de lui parler.

— Cette conversation sur l'oreiller a dû être d'une grande intensité, parce qu'elle a pris ses jambes à son cou dès qu'elle a pu ce matin.

— Pas avant de m'avoir apporté un couvre-pied, taillé la barbe, et embrassé le front. Mon méprisable plan pour la séduire aurait-il eu des ratés ? Elle me traite comme son petit chiot. Molly, aussi étonnant qu'il y paraisse, les femmes ne sont pas les seules à pouvoir passer des années sans une bonne... compagnie.

— Qui a dit que les femmes s'en passaient pendant des années ? Je ne tiens pas une semaine. Demande à Pike.

— Je te promets qu'un pervers beau, en état de marche et mondain comme moi peut se montrer d'une patience et d'un romantisme infinis.

— Tu prends souvent les choses « en main », si je ne m'abuse. Et merde, appelons un chat un chat. J'espère que tu te branles de temps en temps.

— Molly ! N'en doute pas.

— Bien. Continue de t'occuper de la tuyauterie, pendant que Cathy s'installe et se remet d'aplomb. Je garde un œil sur elle, ne t'inquiète pas. Pendant ce temps, trouve-toi un hobby. Va faire tes courses de Noël... Hé ! Si tu rendais visite à ton frère à Chicago ?

— Écoute, je ne...

— Janvier approche, ne te voile pas la face.

La bonne humeur et la patience de Molly fondirent comme neige au soleil. Quand elle me foudroya du regard, un frisson me remonta dans le dos. Janvier était mon point faible. Pire que l'anniversaire d'Ethan, pire que la date du 11 septembre. Molly le savait.

— Peut-être garderai-je le contrôle cette fois-ci ? Tu dois admettre que je vais mieux.

— Mieux n'est pas suffisant, Thomas. Tu sais que j'ai raison. Si tu passes janvier sans encombre, tu sauras que tu es prêt à avancer dans la vie. En attendant, éloigne-toi de Cathy. Imagine qu'elle commence à

dépendre de toi et qu'elle te voie au fond du gouffre dès le 2 janvier ?

Je baissai la tête.

— Je te fais une promesse, Molly. Je garde mes distances, mais je dois rester impliqué. S'il te plaît, laisse-moi prendre soin de Cathy à ma façon. Donne-moi cette liste.

Lentement, à contrecœur, elle me tendit la liste de Cathy.

— Dis-moi, comment comptes-tu accomplir tout ceci sans être physiquement présent ?

Je lui lançai un sourire triste.

— Je possède une petite armée d'esclaves qui seront ravis de faire le sale boulot à ma place. Des femmes qui cèdent au moindre de mes caprices. Mon harem.

— Oh mon Dieu ! lâcha-t-elle, désabusée. Pas les lesbiennes !

QUATRIÈME PARTIE

« Quelle étrange illusion de supposer que la beauté équivaut à la bonté. »

Léon Tolstoï

« Un homme peut jouir de toutes les saisons de la vie, mais une femme n'a droit qu'au printemps ! »

Jane Fonda

Cathy

Le bruit des camions le long de la crête de l'Indomptée me réveilla en sursaut. Beaucoup de camions. Pendant quelques secondes horribles, tandis que je me débattais avec mon sac de couchage et mes couvertures sur le matelas confortable et gélatineux que m'avait prêté Molly, je crus que des dizaines de journalistes du *National Enquirer* avaient retrouvé ma trace. Des photos couleur de mon visage abîmé flottaient devant mes yeux, à côté des derniers clichés d'actrices grosses/ minces/camées/entre deux divorces/désintox/chirurgies plastiques. Je serais un trophée de plus sur l'autel des femmes déchues. Mais lorsque je repoussai l'un de mes draps maison et regardai par la fenêtre du salon, je vis de vieux pick-up, une camionnette et un gros camion plateau qui transportait un tracteur. Sur sa remorque étaient perchées des toilettes mobiles turquoises.

Les toilettes faisaient partie de ma liste de courses. Mais pourquoi tous ces gens ? Je n'avais pas demandé à Molly de m'envoyer des inconnus. En fait, j'avais répété à l'envi que je voulais voir le moins de personnes possible. Que manigançait-elle ?

Tandis que j'enfilais mes bottes de rando sur mes chaussettes, je sautillai jusqu'à une autre fenêtre et jetai un coup d'œil dehors. Le soleil se levait. Quelle heure indue était-il ? Je regardai ma montre. Ces gens avaient-ils une aversion pour les heures de bureau ? Les premières lueurs de soleil hivernal éclairaient la cour. Un pâle rayon frappa la portière avant gauche du pick-up, un gros modèle bordeaux à double cabine et châssis rehaussé. Je plissai les yeux et lus : « Verger des déesses à l'arc-en-ciel », Macy et Alberta Spruill-Groover, Crossroads, Caroline du Nord.

Macy et Alberta... Les Fendeuses de Bûches...

— Les Fendeuses de Bûches ! m'exclamai-je. Elles cultivent des fraises, chantent du folk lesbien et livrent des WC chimiques ?

Le temps que je sorte, la tête enroulée dans un foulard, des nuages blancs sortant avec nervosité de ma bouche, une bonne dizaine de femmes, vêtues de bleus de travail, attendaient dans ma cour. Je les fixai, elles me fixèrent.

Deux s'avancèrent vers moi. Bien qu'elles fussent emmitouflées dans des vestes matelassées et des bonnets assortis, leur différence de personnalité était frappante. L'une à la jupe kaki lui arrivant à la cheville me souriait entre deux longues tresses blondes quand l'autre en treillis avait l'air renfrogné sous sa tignasse rousse et bouclée. Toutes deux arboraient la rudesse des pionnières aguerries. J'avais l'impression d'être un poney de spectacle au milieu de mustangs. Me souvenant de leur photo sur le CD, je les reconnus tout de suite. Les tresses blondes : Macy. Les boucles rousses : Alberta. Maintenant que je les voyais en chair et en os, je pus affiner leur image. Macy : souriante, sympathique et amicale. Alberta : tout l'opposé.

— On est en retard, grommela Alberta. Ton cacanomade n'était pas prêt quand nous sommes passées le prendre.

Coloré. Comme si le manque de ponctualité des toilettes mobiles était de ma faute... Comme si je n'étais pas une bonne mère. Je levai les yeux vers la cabine bleue sur le plateau et m'exclamai :

— Vilain cacanomade. Vilain.

Macy éclata de rire tandis que les autres se contentèrent de sourire ou au moins de me regarder avec curiosité. Elles n'auraient jamais cru qu'une ex-star du cinéma puisse dire « cacanomade » ! Dans un grommèlement, Alberta me tendit la main. Elle se renfrogna un peu plus quand je la lui serrai avec la gauche et non la droite abîmée.

— Tu as des travaux et on est là pour les effectuer. Sur notre temps libre à la ferme, alors on a des heures à respecter. Tes billets feront une grande différence pour nos sœurs. Ils signifient de plus beaux cadeaux de Noël pour leurs gosses, de l'argent à mettre de côté. Elles gagneront chaque dollar à la sueur de leur front. Nous pouvons venir deux semaines complètes avant Noël, de l'aube au crépuscule. Macy tient les comptes. Elle négociera les tarifs avec toi. J'attends un chèque pour nos heures et les matériaux chaque vendredi. Thomas a dit que tu payeras rubis sur l'ongle ce travail de qualité. C'est ce que mon équipe va te donner. Si tu crois qu'une femme ne peut pas effectuer une tâche ou une autre, avoue ton ignorance maintenant et nous en débattons.

Elle se tut, me dévisagea avec défiance, comme si j'étais assez stupide pour débattre là, avec elle. En outre, je m'étais arrêtée à ces mots : *Thomas a dit.*

— C'est Thomas qui vous envoie ?

— Ouai. Molly lui a raconté que tu avais des travaux à effectuer, alors il nous a appelées. Ça te pose un problème ? Tu ne veux pas que « les nôtres » fassent le travail ? Pour ton information, Macy et moi sommes les seules lesbiennes assermentées du groupe.

Un sourire sardonique souleva sa lèvre supérieure.

— Les autres sont « normales ». Personne ne te frappera, ne volera

tes bijoux, ne te prendra en photo par surprise. Toutes ces femmes vivent et travaillent à la Ferme de l'Arc-en-Ciel, parce que c'est un endroit sûr, tu piges ? Elles aussi veulent s'isoler du monde.

Thomas a envoyé ses amies pour garder un œil sur moi, pensai-je intérieurement. Il veut peut-être s'assurer que je ne me lance pas dans des travaux qu'il désapprouverait.

— Bienvenue chez moi, annonçai-je sur un ton lugubre.

Je pris le soin d'ignorer Alberta et de m'adresser au groupe.

— Cette ferme n'est ni un musée, ni un site historique. C'est une bonne vieille maison qui a besoin d'un peu de maquillage. Je sais ce que je veux et comment je le veux. Si cela vous convient, mettons-nous au travail. Si vous n'êtes pas d'accord avec mes projets, n'appellez pas Thomas pour me débiter. Je vais rénover cet endroit comme je le sens, un point c'est tout.

— Tu serais pas parano ? me demanda Alberta. Thomas nous a donné ta liste. Point barre. Tu crois qu'on lui lèche les pompes ou qu'on vendrait une sœur ? Merde !

Mon visage s'enflamma.

— Bon, peu importe.

— Thomas n'est même pas là, ajouta Macy d'une voix douce. Il est parti chez son frère à Chicago. C'est un grand pas en avant pour lui. La première fois qu'il quitte ces montagnes depuis son arrivée il y a quatre ans.

— Ah !

Choc ! Thomas, mon compagnon de réclusion, avait quitté notre crête mutuelle. Un de mes baisers n'avait jamais fait fuir un homme à l'autre bout du pays. La surprise et une peur étrange me glacèrent les sangs. Thomas n'était pas dans sa cabane. Thomas n'était plus dans les environs, mais à des milliers de kilomètres. La peur dégouлина à l'intérieur de moi. Il fallait que je rentre avaler une pilule tout de suite. Oh mon Dieu ! Il était devenu mon refuge, mon sanctuaire, tout comme cette ferme. Ce n'était pas bien.

Ravale ta peur. Alberta est sûrement capable de sentir ta faiblesse comme un vautour sent une bête écrasée. Regarde-la ricaner. Dans un instant, elle volera en cercle au-dessus de toi, le bec aussi aiguisé qu'un couteau.

Je m'éclaircis la voix.

— D'accord, tant que tout le monde a compris le marché, c'est... bon. Ça vous dirait une tasse de café instantané froid et une barre protéinée ?

Silence. Alberta me dévisagea comme si j'étais un puzzle à qui il manquerait des pièces et Macy ravala un sourire inquiet. Derrière elles, une femme leva la main.

— Si c'est ce qu'ils servent au petit déjeuner à Hollywood... fit-elle

poliment. Pas étonnant que les femmes ressemblent à des bâtons surmontés de deux billes.

— J'installe une cuisine sous les arbres et j'allume un feu de camp, décréta Macy. Que penses-tu d'une tisane, de saucisses de dinde au tofu, et du pain complet maison tartiné de beurre fermier et de confiture de fraises bio ?

— Au diable les barres protéinées !

Tout le monde éclata de rire (sauf Alberta) ; l'atmosphère se détendit. Alberta fit face à son équipe tel un sergent instructeur.

— On se bouge les fesses ! Greta Garbo ne nous paie pas pour nous faire bronzer le clito.

Clito ? Greta Garbo ? Ainsi j'étais la recluse du grand écran vaginal ? Alors là, on allait s'amuser. Les larbins d'Alberta s'emparèrent de leur ceinture porte-outils et de leurs clés de tracteur. Les premiers rayons de soleil répandirent la nouvelle dans la cour, aux arbres, à l'air frais du matin : les Fendeuses de Bûches et leur bande de sorcières étaient venues pratiquer leur magie.

Apparemment, Thomas m'avait laissée seule, pour mon bien. Comme si je le lui avais demandé. Fais ch... !

Thomas

Cathy me manquait, notre petit havre de paix en Caroline du Nord me manquait et j'appréhendais de voir les trois fils de mon frère que j'avais évités ces dernières années, tellement ils me rappelaient Ethan. Comme lui, ils avaient les yeux brun doré, du même ton que les massues vikings, la mâchoire carrée, les cheveux bruns et ondulés, et une fossette sur la joue du genre à attirer les filles. Nous, les Mitternich, ressemblions tous à des Anglo-Euro-Slaves à la manière de ces cultivateurs de tulipes hollandais, rougeauds, efflanqués et basanés. Comme si Don Quichotte avait eu des enfants avec une crémère flamande. Maigre mais costaud, notre vieux était taillé pour être passager sur l'entrepont d'un bateau d'émigrants. À l'opposé, notre mère, belle et élégante, mesurait quinze centimètres de plus que lui, d'après les photos de famille et les souvenirs d'un héritage russe lointain. Selon notre vieux, les hommes du côté de notre mère avaient été des cavaliers réputés au service du tsar, ce qui signifiait que nous avions peut-être eu des cosaques comme aïeux, ou peut-être n'était-ce rien d'autre que des légendes créées autour d'un refroidisseur de bière lors des réunions de famille.

Lorsque je sortis du taxi, le mini-manoir à six chambres de John s'étendait devant moi avec ses écuries et son propre manège. Les premières personnes que je vis entre les haies mancurées de la cour

enneigée furent mes trois neveux sur leurs poneys de compétition hors de prix. L'héritage cosaque maternel sans doute. Les voilà nos cavaliers modernes, chevauchant dans la toundra détrempée des banlieues chics.

Jeremy, Bryan et David me dévisagèrent tour à tour en fonction de leur âge. Ils portaient des casques, des jodhpurs, des bottes d'équitation noires et des vestes orange fluo par-dessus leurs manteaux matelassés. S'ils tombaient de leur monture, ils rebondissaient. David, six ans, et Bryan, neuf ans, tendirent le cou et commencèrent à éloigner leur poney de moi.

— Maman ! hurla David dans le micro de son téléphone portable. Maman, un inconnu ! Qu'est-ce qu'il est poilu !

— Papa, appela Bryan à son tour. Il y a un gars sans voiture dans l'allée.

Là Jeremy, l'aîné, douze ans, se souvint de moi.

— On se calme ! lança-t-il à ses frères avant d'ajouter dans son micro : Maman, papa ! Oncle Thomas a dû prendre l'avion plus tôt. Il est déjà là.

— Tout va bien, les garçons, leur dis-je en remontant l'allée.

Une des écharpes de Cathy tomba d'une poche de mon manteau. Je lui avais chipée l'autre jour aux cabinets. Elle en possédait des dizaines. Les poneys reniflèrent. David et Bryan me fixèrent lorsque je me baissai pour ramasser le mystérieux morceau de tissu. Jeremy fit lui aussi reculer son poney.

— Il me tient chaud aux mains, leur mentis-je.

Les portes à double battant du mini-manoir s'ouvrirent en grand. Un père de trente-cinq ans, grand et bedonnant, avec le front dégarni et un penchant pour les pulls de ski coûteux sortit en quelques bonds. Il était suivi par une ménagère de moins de cinquante ans dodue, peroxydée, les ongles brillants comme des diamants, et un tablier *Joyeux Hanoukka* sur son pull de Noël. Tous deux portaient des oreillettes. La famille John Mitternich ressemblait aux membres du fan-club d'Uhura lors d'une assemblée *Star Trek*.

— Je n'y crois pas, s'écria John avant de me serrer dans ses bras. Tu as taillé ta barbe et tu es venu ! C'est le miracle de Noël !

— Notre rebelle non confédéré est revenu à la civilisation, s'exclama Monica.

Elle m'embrassa et ne put s'empêcher de regarder l'autocollant « L'opossum, l'autre viande blanche » que Bubba et Jeb avaient collé à la Super Glu sur l'épaule de mon manteau, une nuit où je m'étais évanoui sur le lit de mon pick-up – ils en riaient encore.

John essuya ses larmes et me serra une nouvelle fois contre lui, me balançant d'avant en arrière, me tapa dans le dos.

— Que c'est bon de te voir, répéta-t-il plusieurs fois, la voix rauque.

Je savais qu'à force de t'envoyer des téléphones, je parviendrais à te joindre.

— Eh bien, tu te souviens de ce qu'ils disent dans ce film de Noël, l'interrompis-je, malgré l'émotion dans ma voix. « À chaque fois qu'un péquenot entend la sonnerie de son portable, un ange s'enfile une bière. »

Cathy

Derrière chaque femme douce et inoffensive, il y a une personne – en général, le mari ou le petit ami, mais ce peut être une sœur, une mère ou une petite amie – chargée d'appliquer la loi avec une volonté d'acier et de faire le sale boulot. Que serait Glinda, la Bonne Sorcière, sans la Méchante Sorcière de l'Ouest ? Mélanie sans Scarlett ? Afin d'être noble, une brave fille a besoin d'une ennemie, une cause, un cri de ralliement. Sa bonté doit se dresser fièrement contre la vraie méchanceté. Jeanne d'Arc ne serait pas devenue une légende si elle s'était rétractée sur ses visions lors de son procès. Les Anglais l'auraient simplement menacée de lui cramer les sourcils et de lui retirer son passeport.

Je n'avais jamais eu à jouer les méchantes sorcières avant, parce que j'employais des gens, des hommes surtout, pour endosser ce rôle à ma place. Ainsi, je pouvais régner sur mon peuple, telle l'Adorable, la Belle et Gentille Star du *Magicien d'Oz*. Tout le monde s'attend à ce qu'une femme belle et célèbre incarne l'une des deux extrémités : la salope ou la sainte. Maintenant que j'étais laide, peut-être pouvais-je choisir un entre-deux ? Alberta était méprisante, mais efficace ; Macy maternelle et absolument pas menaçante. Molly se montrait adorable et volontaire à la fois. Je voulais lui ressembler.

D'accord, il y avait quelques failles dans mes envies d'autonomie. Mais je savais que mes échanges avec les ultimes dures à cuire de Crossroads, les Fendeuses de Bûches, serviraient à tester ma capacité à m'adapter à ma nouvelle vie, à découvrir si j'étais plus qu'un joli minois.

J'avais besoin d'un tabouret et d'un fouet.

Ma relation avec Alberta dégringolait un peu plus au fond du ravin chaque jour. De toute évidence, elle ne me respectait pas, n'attendait pas grand-chose de moi et, sans nul doute, voyait en moi la concurrente principale dans l'obtention du cher sperme de Thomas. Cette ambiance de travail tendue ne s'améliora pas quand j'appris qu'elle me surnommait « le Petit Chaperon rouge » à chaque fois que je portais un foulard rouge sur la tête. Catholique non pratiquante, elle se moqua ouvertement de moi devant Macy et l'équipe, affirmant

que le pape devrait me nommer « sœur Cathryn des Troubles mentaux », après que j'eus installé des extincteurs près du réchaud à gaz de Macy et insisté pour que l'équipe éloigne mon nouveau groupe électrogène avec son moteur à combustion alimenté au propane d'une dizaine de mètres supplémentaires de la maison.

— Je n'ai jamais vu un groupe électrogène traverser une cour et s'enflammer, déclara Alberta à la foule. Mais on n'est pas payées pour utiliser notre cerveau, alors on obéit !

Puis elle se tourna vers moi et m'asséna le coup de grâce.

— Au fait, je sais que tu es tellement riche que tu te moques du prix, mais aucune personne sensée n'alimente sa maison avec un générateur au propane. Cela coûte une fortune et il faut remplir le réservoir une fois par semaine. Pourquoi ne pas avoir choisi un diesel ? Et... autre chose : quand tu mettras en marche ce générateur, tu auras l'impression qu'un camion toupie fonctionne nuit et jour dans ta cour. Tu n'auras plus une minute de silence.

Elle renifla avant de poursuivre :

— Mais vu que tu as l'habitude des bruits incessants de la ville, cela ne te gênera pas de provoquer un vacarme de tous les diables.

Je la toisai, comme si un faisceau laser jaillissait de mes yeux. Une fois que j'eus fini de percer un grand trou au milieu de son front, je rétorquai, les dents serrées :

— Apportez-moi un groupe électrogène au diesel et construisez un abri autour pour amortir le bruit du moteur.

Elle haussa un sourcil roux.

— Mon équipe n'a pas le temps de te « construire » un abri pour ton groupe électrogène cette semaine. Mais je demanderai aux Mini-Granges de Turtleville de te livrer une baraque préfabriquée demain et je ferai installer le générateur à l'intérieur. Ensuite mon équipe isolera les murs.

Ses boucles courtes et colorées rebondissaient avec un plaisir diabolique à chaque fois qu'elle secouait la tête et se félicitait de son intelligence.

— Ainsi, le groupe électrogène sera enfermé dans une cage aux murs insonorisés et résistants au feu. Il lui sera impossible de bondir dans la cour et de t'attaquer. À cet instant, j'avisageai de la descendre, mais je n'avais pas envie de passer les prochaines vacances derrière les barreaux.

Les jours suivants, je dus admettre qu'Alberta était une meneuse-née, ou du moins un sergent-né. Elle dirigeait une équipe efficace d'une main de fer et supervisait chaque détail à la limite du

perfectionnisme. Au bout d'une petite semaine, mon chemin défoncé avait été raclé et couvert de gravillons jusqu'au ruisseau et au sentier de Ruby Creek. Un solide portail métallique avait été installé entre deux beaux hêtres à l'endroit où mon chemin sillonnait le long d'une pente rocailleuse. Aucun importun ne pourrait contourner cette barrière naturelle composée de rochers et d'arbres si je cadenassais mon portail.

Un nouveau robinet avait été installé au-dessus de mon évier. S'en écoulait un flot joyeux d'eau claire et glacée provenant d'une citerne de quatre cents litres, disposée dehors, sur une grande plateforme en bois. Les femmes de l'Arc-en-Ciel avaient construit un joli petit abri au-dessus du puits à l'aide de vieilles planches en bois et de tôle ondulée. Une petite pompe électrique aspirait l'eau au fond du puits afin d'alimenter ma citerne.

— Vous avez une eau très pure sur cette crête, avait proclamé le foreur de puits. Facile à trouver, un très bon flux et assez pour votre irrigation.

— J'aurai suffisamment de pression pour mes arroseurs automatiques ? m'enquis-je.

— Bien sûr, m'dame. Comme je vous l'ai dit, y en aura pour votre irrigation.

— Non, non, je parlais d'un système d'arrosage automatique dans la maison. Je pense en installer un au printemps.

— Pour arroser vos plantes à l'intérieur ? Vous allez construire une serre ?

— Non, pour ma sécurité. Dans le plafond. En cas d'incendie.

— Comme ceux qu'ils ont dans les grands magasins et les motels ?

— Oui, ce genre de système qu'on trouve dans le commerce.

— Vous comptez installer des gicleurs dans le plafond de votre maison ?

— Oui.

Il désigna la ferme.

— Cette jolie petite ferme de plain-pied avec une dizaine de fenêtres par lesquelles vous pouvez sauter ?

— Oui.

Il tira sur la visière de sa casquette, gratta le sol avec ses chaussures de sécurité, remua les épaules sous sa veste de chasse kaki.

— M'dame, ne le prenez pas mal, mais... pourquoi ne pas prendre une meilleure assurance contre l'incendie et installer des détecteurs de fumée ?

À cet instant, Alberta qui avait écouté la conversation, les poings sur les hanches et les yeux sans cesse en mouvement, s'approcha furtivement de mon foreur de puits et lui dit à voix basse :

— Elle a aussi l'intention de faire creuser des douves autour de la

maison. Avec un pont-levis à l'épreuve du feu.

Mon foreur crédule écarquilla les yeux.

— Et bien m'dame, si vous voulez mon avis, le remplissage de vos douves risque de tarir le puits.

Alors qu'il regagnait son camion, je creusai au laser un autre trou imaginaire entre les yeux d'Alberta.

— Ce n'était pas drôle. Il t'a crue. Maintenant, il va raconter partout que je fais creuser des douves autour de la ferme.

Un petit sourire narquois lui déforma la bouche. Elle fixa mon foulard omniprésent, mes gants omniprésents et l'extincteur que je m'apprêtais à ranger dans l'abri du puits.

— C'est vrai quoi ! Après, les gens penseraient que tu es bizarre.

Elle s'éloigna en gloussant.

— Mais pour qui tu te prends, salope, marmonnai-je.

N'allez surtout pas croire que les lesbiennes sont douées d'une certaine sagesse et de compassion, qu'elles comprennent mieux la douleur de leurs compagnes de route sur le chemin de la vie. Ce ne sont que des êtres humains après tout.

Derrière chez moi, le verger émergeait parmi les souches de pins coupés à la tronçonneuse et le vieux sentier menant au cimetière familial avait été dégagé. Cerise sur le gâteau, le gros groupe électrogène ronronnait gentiment dans une jolie petite grange à l'arrière de la maison. À ses côtés, tel un énorme suppositoire argenté sur des pieds métalliques, se dressait une citerne de gazole. L'équipe d'Alberta avait tiré un câble entre le groupe et un coffret sous le porche de derrière, puis elles avaient démarré le groupe, branché plusieurs rallonges orange au coffret et les avaient dispatchées dans toute la maison.

Ce n'était pas la solution la moins onéreuse ni la plus efficace pour alimenter ma maison en électricité, mais du moins je n'aurais pas à installer des fils partout et la compagnie d'électricité ne défigurerait pas le paysage avec des pylônes ou des câbles souterrains le long de la piste d'Asheville, le sentier de Ruby Creek et la crête de l'Indomptée. Ainsi, mis à part les rallonges scotchées sur les plinthes en châtaignier, l'intégrité de la crête était préservée. Un épais câble orange serpentait dans la cour de derrière et s'enfonçait sous un mur du nouvel abri pour le puits. Grâce à l'électricité, j'avais de l'eau à l'évier. Elle était si froide que je grimaçais à chaque fois que je m'aspergeais le visage, mais j'avais de l'eau et je n'avais pas abîmé la précieuse maison de Thomas.

J'espère que tu es content, lui lançai-je. J'essayais d'oublier qu'il était loin, à Chicago. À chaque fois que j'y pensais, je devais avaler une pilule.

Molly monta un après-midi pour la cérémonie d'illumination

officielle. Elle et moi n'étions pas allées acheter des meubles, mais elle avait déjà orchestré la livraison d'un petit frigo, d'un micro-ondes et d'un grand lit Queen Size avec sommier à ressorts et encadrement fonctionnel. Comme cadeau de bienvenue, Pike et elle m'avaient apporté des oreillers, des draps en flanelle, un édredon et un magnifique patchwork orné d'une cabane en rondins. Molly l'avait fabriqué le samedi soir au café avec le club de couture qui incluait Alberta et Macy. J'essayais de m'imaginer Alberta en train d'effectuer un travail aussi délicat que de la couture... Impossible. Nous installâmes le lit dans la chambre de devant – la maison en comportait trois.

— Je me souviens d'avoir dormi là, petite, déclarai-je à Molly. C'était la chambre de ma mère.

La pièce semblait si grande à l'époque. Aujourd'hui, il y avait juste assez de place pour contourner le grand lit et tapoter les couvertures.

— Comment les gens parvenaient-ils à dormir dans des lits de camp ou des lits doubles dans des chambres aussi petites, surtout sans chauffage central et sans air conditionné ? eus-je le malheur de demander un jour, en présence d'Alberta.

— Ils avaient d'autres priorités, renifla-t-elle. Comme ramener à manger et garder un toit sur la tête de leurs enfants.

Dès qu'elle fut sortie, je me tournai vers Molly.

— Ne pose jamais de questions rhétoriques et féminines en présence de la reine des Amazones.

— Ne t'inquiète pas pour Alberta. Elle a eu une vie difficile, c'est tout. Et elle ne fait pas confiance aux femmes différentes d'elle.

L'air lugubre, je lui montrai mon visage encapuchonné.

— Il faudrait que je sois encore plus mutilée pour gagner son respect ?

— Oh mon cœur ! s'exclama Molly qui me prit dans ses bras. Ce n'est pas ce qui te blesse qui te rend respectable. C'est la manière dont tu surmontes les épreuves.

— J'ai encore beaucoup de choses à prouver alors. Du moins à Alberta.

Molly haussa les épaules. Je m'emparai d'une prise multiple raccordée à l'un de mes câbles orange. Molly posa une petite lampe de bureau argentée sur une cagette en plastique à côté de mon nouveau lit. Un emprunt jusqu'à ce que nous dévalisions les magasins. Je branchai son cordon et, lentement, je posai la main sur l'interrupteur.

— Molly, pour la première fois de son existence, cette maison va être éclairée par une lampe électrique.

Elle leva les yeux au ciel.

— Pardon, Mary Eve ? Oh d'accord, je lui transmets.

Molly me sourit avant d'ajouter :

— Ta grand-mère te dit : « C'est ta maison maintenant, que la lumière moderne soit ! »

J'appuyai sur l'interrupteur. La lumière blanche et pragmatique de la lampe se déversa dans les espaces sombres de la chambre. Pour la première fois dans l'histoire de cette maison, de la ferme, des Smokies, de la chronologie géologique de cette terre, la lueur d'une lampe électrique adoucit la nature sauvage de la crête de l'Indomptée. Elle ne vacilla pas, elle ne fut pas imprévisible comme la flamme d'une bougie. Régulière et sûre, elle se reflétait sur les rouges et les bruns des murs en châtaignier, miroitait sur le vitrail en face du lit. La pièce était peut-être petite et peu meublée mais le lit semblait confortable et coloré. La lampe me rendait heureuse. La lumière représente une forme de bonheur.

Je branchai ensuite un lecteur CD et un réveil. Sur le sol, je posai un petit radiateur électrique tolérable. Il y avait ses jumeaux dans le salon et la cuisine. Ils soufflaient de l'air chaud sur le sol en érable tandis qu'ils oscillaient de droite et de gauche tels des ventilateurs en plein été. Je laissai une prise libre sur mon bloc.

— Tu peux rajouter une lampe si tu veux, suggéra Molly.

Je poussai un petit gloussement.

— Non, je la réserve pour mon vibromasseur.

Elle rit si fort qu'elle plaqua une main sur le devant de son jean.

— Je me suis fait pipi dessus. Maudite cinquantaine.

— Tu vas au bout du couloir, tu traverses le porche dormant, tu ouvres la porte-écran, tu descends les marches, tu passes le premier chêne sur la gauche et tu trouveras mon cacanomade.

Elle rit de plus belle avant de se précipiter dehors.

Je restai seule dans la chambre, à contempler la lampe, le lit et la prise pour mon vibromasseur. *Je n'ai pas besoin de Thomas pour me réchauffer et me satisfaire. J'ai de l'électricité à la place.*

OK. Je l'avouais. Il me manquait.

Thomas Chicago

La maison de mon frère était bourrée d'électronique. Son bureau sombre comprenait un écran plat, deux ordinateurs, une PlayStation, des lecteurs CD et DVD, plusieurs iPod, un téléphone Blackberry, un décodeur numérique, et une bibliothèque remplie de logiciels et de manuels. On se serait cru dans le poste de pilotage d'une navette spatiale, avec plus de boutons encore. Un haut-parleur diffusait *The Best of Steely Dan* et un poisson numérique nageait sur l'écran de l'ordinateur. Sur le bureau étaient alignés des bougies bleues d'Hanoukka, une guirlande de Noël et des gadgets. Les seuls éléments organiques et non électroniques de la pièce ? John, les flammes de la cheminée, et moi.

— Papa ! appela Jeremy par l'intercom. Maman dit qu'on peut aller faire du skateboard au centre demain si oncle Thomas et toi lui promettez de nous éloigner du Super Slalom de la Mort.

— Pas de problème.

— Elle est à côté de moi. Parle plus fort qu'elle entende que tu promets.

— Et on ne joue pas avec la sémantique cette fois-ci, entendis-je Monica en arrière-plan.

John ricana.

— Je promets solennellement que Thomas et moi ferons de notre mieux pour empêcher les trois jeunes Mitternich de tenter le Super Slalom de la Mort.

— Vous ferez de votre mieux ! Si un de nos fils revient avec un bras ou une jambe cassée, je vous obligerai à jouer au dreidel tous les soirs de la semaine. Et comme mise, ce sera des allumettes, pas du chocolat.

— Pas d'os cassé, promis.

— Qu'il en soit ainsi.

L'intercom se coupa. De mon côté, je m'enfonçai un peu plus dans le grand canapé en cuir, un cigare dans une main, une tasse de café dans l'autre. *Ethan aurait dû accompagner ses cousins*. Affalé à ma droite, les pieds en chaussette sur la table basse en teck, John me regarda, pétrifié, puis il chuchota :

— Je suis désolé.

Je secouai la tête.

— Comment as-tu la force de les perdre de vue ne serait-ce qu'une minute ?

— Ils ont une mère qui s'inquiète pour deux. Elle envisage tous les dangers possibles et prévoit un casque.

— Sérieusement.

John tira sur son cigare, souffla longuement.

— Je préfère avoir peur de les perdre que ne pas les avoir du tout.

— J'espère que tu n'en perdras jamais un.

— Thomas, je sais que nous avons reçu une éducation catholique, mais depuis quand te prends-tu pour Mel Gibson ?

— Pardon ?

— Tu sais, « Torturez-moi encore, s'il vous plaît » et « Qu'il est bon de souffrir ».

— Le jour où Ethan et Sherryl sont morts.

— Ce n'est pas ta faute. Combien de fois faudra-t-il te le répéter ? Tu n'aurais pas pu les sauver. Tu étais censé garder Ethan à la maison ce matin-là et tu t'es querellé avec Sherryl sur vos plannings respectifs. Elle l'a emmené avec elle. C'est la vie.

— Pourrait-on changer de sujet ?

— Non. Tiens, j'aimerais aussi trouver le moyen de bloquer toute forme de communication entre toi et Rachel. La sœur de Sherryl est une tordue qui a quelque chose à se reprocher, crois-moi. C'est la seule explication possible à la manière dont elle te traite. Tu n'as rien fait de mal et le fait que tu refuses de le croire montre à quel point elle a plongé ses tentacules dans ton cerveau et court-circuité ton bon sens. Elle se tapit dans son antre de la tour Trump dans le seul but de te rendre malheureux. Qui sait ce qu'elle te réservera en janvier prochain ?

— Je m'en occuperai le jour venu. Je ne veux pas en parler.

Le ton de ma voix le surprit. Nous fumâmes en silence pendant une minute.

— Parle-moi des deux fillettes, enchaîna John.

— Hein ?

— Les filles. Deux petits bouts de femme. L'une a environ sept ans et l'autre douze. Tu as demandé à Monica de leur choisir des cadeaux de Noël. Voilà ce que c'est avec les gens heureux en mariage : ils partagent des informations. Monica m'a dit que tu jouais les pères de substitution auprès de deux petites filles.

— Je ne suis la figure paternelle de personne. Je donne juste un coup de main à deux êtres dans le besoin. Cora et Ivy. Des gamines adorables. Je ne veux pas parler d'elles.

— Hummmm. Et Cathryn Deen ? Peut-on aborder ce sujet ?

— Il n'y a pas grand-chose à raconter.

— Excuse-moi mais euh... tu fréquentes celle qui a été désignée « plus belle femme du monde » par *People Magazine* dix ans de suite. Donne-moi un os ou deux à ronger. Quelques infos. N'importe quoi.

— Je ne la « fréquente » pas. Nous sommes juste amis. Elle aime discuter avec moi. Elle a besoin de moi. Et puis elle pourrait avoir tous les hommes à ses pieds. Même aujourd'hui. Elle se croit laide, mais elle ne l'a pas perdu.

— Perdu quoi ?

— Elle...

Je cherchai mes mots dans les mouvements hypnotiques du poisson numérique.

— Son seul sourire inspirerait une armée.

— Hélène de Troie ? Tu es tombé amoureux d'Hélène de Troie ?

— John ! Merde... Ne m'oblige pas à te plaquer sur le sol et te mettre une raclée.

— Elle a beaucoup de cicatrices ?

— Tu te souviens du contremaître qui jouait au poker avec notre vieux ? Celui qui avait été brûlé au Viêtnam ?

— Non... Celui qu'on surnommait Freddy Krueger ? Ses brûlures ressemblent aux siennes ?

— Oui. Comme si on avait froissé sa peau, qu'on l'avait raclée avec une fourchette, puis tannée pour lui donner plusieurs couleurs de cuir – rouge, rose, blanc, marron.

— Putain ! Elle t'a laissé voir ses cicatrices ? Celles qui ne sont pas sur son visage ?

— Pas délibérément. Les circonstances ont voulu que... — Ah ah !

— Ah ah !

— Hé ! Ce n'est pas ce que tu crois.

— Allez, ne joue pas les timides. Admets-le : elle ne peut pas te résister.

— Bien au contraire !

— Tu mens !

John hocha la tête sagement.

— Cathryn Deen veut ajouter mon frère à son palmarès.

— Continue et je te cloue au sol et je te frotte le crâne avec mon poing fermé.

— La plus sexy des stars de cinéma veut se taper mon frère ! insistait-il, tout sourire. Mon frère ressemble à un gros troll poilu et survivaliste – même avec une barbe taillée, faveur de la star de cinéma sexy – et c'est un martyr adepte de l'autoflagellation, mais il a attrapé la plus belle star au monde. Elle a beau être défigurée, Cathryn Deen sera toujours Cathryn Deen, la fille qui « ne l'a pas perdu ». Je peux le dire à Monica ? Je lui ferai peut-être plus d'effet... par association !

— On n’a pas couché ensemble. J’ai agi de manière sournoise pour la rencontrer et me lier d’amitié avec elle.

— Des femmes incroyables tombent amoureuses de toi et tu ne comprends toujours pas pourquoi ? Sherryl aurait pu épouser une tête couronnée, un héritier d’armateurs grecs, l’une des cinq cents plus grosses fortunes d’Amérique, un Kennedy, mais c’est toi qu’elle a choisi.

— Je suis bien élevé et j’ai de jolies dents. La politesse et une bonne hygiène dentaire sont la clé du sex-appeal.

— Tu étais le rocher de Sherryl, grommela John. Elle voulait quelqu’un qui tienne tête à sa famille, qui leur dise d’aller se faire voir chez les Grecs et tu l’as fait. Tu lui as donné l’occasion de mener sa propre vie. Qu’elle l’ait apprécié plus tard ou non, peu importe. Elle t’aimait parce que tu as eu les couilles de l’épouser sans attendre un dollar de son héritage. Et tu étais mon rocher quand nous grandissions et que le vieux me traitait comme de la merde parce que j’étais gros et timide. Tu lui as tenu tête à lui aussi. Tu m’as protégé. Sans toi, je serais devenu un monstre juste pour montrer à notre vieux que je pouvais être un con fini.

Tandis que je secouais la tête pour refuser ses compliments, John me serra l’épaule et poursuivit :

— Tu es le rocher qui ne se fissure jamais. Cathryn l’a senti dès le premier jour.

Je remuai mon café et l’avalai en une seule et longue gorgée. Il y avait quelques années, dans la boutique de pierres précieuses de Jeb, alors que je le regardais couper et polir un rubis brut et pourpre pour obtenir un cabochon arrondi, il avait dit au motard qui avait acheté le rubis pour s’en faire une bagouze : *La plus dure des pierres possède sa ligne de fracture.*

La mort d’Ethan et Sherryl avait créé cette ligne de fracture en moi. Je savais que la fissure se trouvait là, qu’une fêlure dangereuse existait dans ce rocher que tout le monde pensait incassable. Si on m’avait dit que mon fils et moi serions réunis un jour, il y a longtemps que je me serais suicidé. Cette fêlure ne se refermerait jamais.

Mon amour pour Cathy m’ouvrait les yeux sur un fait : je n’étais plus solide comme un roc et je ne le serais peut-être plus jamais.

Cathy

Le sol en argile glissant de l’étable avait été recouvert d’une couche épaisse de petits gravillons. Derrière la mangeoire, les vieilles planches grises qui laissaient passer l’air humide avaient été remplacées par du contreplaqué. Pensant à Thomas, j’avais aidé à

clouer de nouvelles planches sur celui-ci pour le cacher.

Inutile de dire que je n'avais jamais planté un clou de ma vie et qu'Alberta le savait. Mes clous s'enfonçaient de travers ou volaient dans les airs. L'un d'eux piqua l'avant-bras d'Alberta. Elle le chassa comme si je lui avais craché dessus. La fois suivante, mon marteau rata sa cible et s'abattit sur mon pouce gauche.

Adossée contre le mur, en sueur sous mon foulard en soie, je vis trente-six chandelles. Non seulement mes nerfs me jouaient des tours, mais je crevais de chaud. Même dans les Appalaches, les températures d'un mois de décembre sudiste peuvent vite grimper dans la nuit. Il fit plus de 18° C cette semaine-là. Les deux autres femmes qui travaillaient dans la crèche avec nous étaient vêtues de T-shirts. Alberta portait un pull léger en flanelle. Une femme me tapota dans le dos.

— Vous ne vous débrouillez pas trop mal pour une nana qui a passé une partie de l'année dernière à l'hôpital puis à la maison dans son lit.

— Nous avons lu que vous vous terriez dans votre villa, ajouta l'autre gentiment. Nous avons vu les gros titres chez Ingles à Turtleville. Désolée, mais c'est difficile d'ignorer les tabloïds quand le gérant du supermarché les place à côté des caisses.

— Je comprends, merci, bafouillai-je entre deux étourdissements.

Alberta renifla.

— Si tu enlevais cette putain de burka en soie, tu serais plus à l'aise et tu verrais où tu tapes !

Elle abattit son marteau avec la précision d'un ninja. Les clous galvanisés disparaissaient dans le bois après deux ou trois coups experts. Elle en enfonça un autre avec suffisance.

— Que comptes-tu faire de cette étable au fait ?

— Je ne sais pas encore.

— Une maison d'amis ? Je sais ! Tu veux la transformer en abri de jardin où ton paysagiste rangera sa tondeuse et tous les produits chimiques que tu lui demanderas de déverser sur les fleurs sauvages que tu appelles « mauvaises herbes ».

Alberta poussa un gloussement désabusé tout en plantant des clous dans une planche à quelques centimètres seulement de mon visage en sueur.

— Laisse-moi deviner... Au printemps, ton jardinier plantera des parterres d'azalées en fleur autour de cette étable, des camélias et de beaux palmiers qui donnent cette touche italienne si appréciée des citadins. J'oubliais les tulipes déjà écloses.

Je m'essuyai le front d'une main tremblante.

— Où veux-tu en venir ? lui demandai-je.

Dans un ululement, elle se tourna vers les autres.

— Ici dans les montagnes, comment appelle-t-on les plantes que je

viens de mentionner ?

Elles semblaient mal à l'aise. Les tyrans ont cette particularité : les personnes qu'ils entraînent dans leur sillage finissent toujours par se détester.

— Un bar à salades pour les daims, répondit l'une.

— Oui, un bar à salades, gloussa Alberta. Pour les daims.

— Mais, madame Deen, s'empressa d'ajouter l'autre femme, votre cour sera jolie pendant un jour ou deux... avant qu'ils ne dévorent tout.

Alberta gloussa à nouveau.

Je retournai à la maison, me lavai le visage avec l'eau glacée de mon puits, échangeai mon foulard en soie collant contre un plus léger en coton, puis je me rendis au campement de Macy sous les chênes. Assise à une petite table de camping pliante, Macy pianotait sur un portable sous le soleil hivernal. Bien emmitouflée, à part ses gants sans doigts, elle avait une allure victorienne. Sur le fourneau à côté d'elle mijotaient des ragoûts géants qu'elle mitonnait chaque jour pour le déjeuner. Je tirai une chaise de jardin ; elle écoutait un CD des poèmes de Robert Frost. *J'étais au milieu de la forêt, il y avait deux chemins devant moi, j'ai pris celui qui était le moins emprunté, et là, ma vie a commencé.*

— Salut ! s'exclama Macy qui éteignit le CD. Encore Alberta ?

— Excuse-moi de vouloir parler de ta compagne, je ne veux pas fourrer mon nez dans sa vie personnelle, mais... Alberta ne serait-elle pas... l'Antéchrist ?

Macy rit si fort que ses tresses en sursautèrent. Quand elle reprit enfin son souffle, elle croisa les mains sur sa jupe de travail et me regarda avec solennité.

— Il faut que tu comprennes la situation. J'ai fait mon coming-out à mes parents quand j'avais quinze ans et ils ont continué de m'aimer. Les parents d'Alberta l'ont flanquée à la porte quand ils ont appris qu'elle était gay. Elle a vécu dans les rues de La Nouvelle-Orléans pendant plusieurs années. Elle a été battue, violée, a failli mourir d'une overdose, je t'épargne le reste. Finalement, elle s'en est sortie et a trouvé un travail dans le bâtiment. Elle en a vraiment bavé pour en arriver là et si elle te paraît parfois mesquine et insensible, c'est qu'il a fallu beaucoup d'amour pour la remettre sur le droit chemin. Voilà pourquoi elle en distribue en si petites quantités aux autres femmes. N'y vois rien de personnel.

Les détails horribles de la vie d'Alberta m'emplirent d'effroi. Comment pouvais-je la mépriser à présent ?

— Maintenant par ta faute, je ne vais pas rigoler quand je l'étranglerai.

Macy me sourit.

— Oh ! ne sois pas désolée pour elle. Au contraire, fais lui en voir de toutes les couleurs.

— Elle me déteste parce que je suis gâtée, riche et pleurnicharde.

— Et hétéro, n'oublie pas. Elle te déteste aussi parce que tu es hétéro.

— Super, manquait plus que cela.

— Elle pense que les hétéros ont la vie plus facile. Rien...

— De personnel, complétais-je. OK. Peut-être a-t-elle raison sur ce point ? Mais ce n'est pas comme si je m'étais réveillée un matin dans mon berceau en me disant : « Tiens, et si je choisisais d'être blanche, jolie, riche, protestante et hétérosexuelle quand je serai grande. »

— Non, mais admets que tu as la vie facile.

Je désignai mon visage.

— Et ça, c'est facile ? demandai-je sans m'énerver.

Macy me décocha un sourire mélancolique, voire compatissant.

— Non, mais tes cicatrices ne sont pas pires que celles que nous avons toutes ici.

OK. Je ne lui inspirerais pas de compassion à elle non plus. Je décidai de changer de sujet. Je lui montrai le lecteur CD.

— J'aurais cru que tu écouterais des poèmes de femmes. Comme Sylvia Plath.

— Ce n'est pas parce que je suis lesbienne que j'aime les poétesses suicidaires.

Cependant, elle sembla impressionnée.

— Tu aimes Sylvia Plath ? s'enquit-elle.

— J'ai failli l'incarner dans un film. C'est Gwyneth Paltrow qui a décroché le rôle. À cette époque, mon agent me voyait enfin comme une actrice sérieuse.

— J'aime beaucoup tes films.

— Tu n'es pas obligée de dire ça. J'étais la reine des comédies romantiques écervelées.

— Tu avais une présence merveilleuse à l'écran. Une personnalité merveilleuse. Je voulais être toi à chaque fois que je regardais tes films. En gay bien sûr. Tu ne le diras pas à Alberta, hein ?

— Tu m'appréciais ? Vraiment ?

Elle eut un froncement de sourcils narquois.

— Bien entendu. Quelle drôle de question de la part d'une personne qui a eu la renommée, la richesse et l'adoration internationale !

— J'ai lu toutes les méchancetés qui ont été écrites à mon sujet après mon accident, écouté toutes les mauvaises blagues et les moqueries dans les médias, les critiques sur ma vie heureuse et insouciant. Beaucoup provenaient de femmes. Comment ont-elles pu dire de telles horreurs sur l'une de leurs... sœurs ?

Macy agita son index.

— Ces femmes désirent tellement satisfaire la pyramide des pouvoirs masculine que rien d'autre n'a d'importance. D'instinct, elles prennent leur distance avec celles qui n'ont plus de valeur aux yeux des hommes. Et en secret, elles ont peur que ton destin représente une certaine mise en garde. « Tu vois ce qui arrive aux femmes qui ne correspondent plus aux critères des hommes ! Tu vois ce qui arrive aux femmes qui cherchent un statut dans le monde ? »

Macy soupira.

— En général, je ne m'appuie pas sur les dogmes féministes pour me faire une opinion, mais dans ce cas précis... quand tu as perdu ta beauté dans cet accident – et que par conséquent, tu as aussi perdu ta carrière et ton statut, tout cela à cause de la superficialité du pouvoir masculin dominant –, ta disgrâce illustre à quel point la pyramide des pouvoirs féminine est fragile à sa base. Tu vois, les femmes qui attirent délibérément l'attention sur elles – pas seulement grâce à leur beauté mais aussi par leur cerveau ou leurs prouesses athlétiques –, les femmes qui osent devenir autre chose que des esclaves soumises et réservées, ces femmes-là menacent l'ego masculin, mais aussi l'ego de celles qui ont subi un lavage de cerveau et qui n'ont pas le courage de demander la reconnaissance de leurs actes.

Je la fixai.

— Et moi qui croyais que je n'étais qu'une idiote trop choyée et que tout le monde me détestait en secret. Merci.

Elle me tapota le bras.

— Les femmes tremblent quand le destin s'acharne sur les innocents. Ta beauté était innocente, tu comprends ? Pas de manière enfantine ou naïve, mais de manière pure.

Le visage de Macy s'illumina.

— Mais d'un autre côté, la perte de ta beauté était une bonne chose. Apparemment, l'univers a de grands projets pour toi et, maintenant, tu dois progresser à un niveau différent. Ceci n'est qu'une transition.

— Mais j'étais heureuse d'être une coquille vide et jolie.

— Vraiment ?

— J'avais les meilleures places de concert, les plus beaux hommes, des mets de premier choix, je descendais dans les plus grands hôtels.

— D'ici quelques années, tu aurais été obsédée par ton apparence. Tu aurais dû te battre pour rester sous le feu des projecteurs et, de toute évidence, tu n'avais pas tiré le bon numéro comme mari.

— C'est sûr, maintenant je me sens mieux...

— Je suis désolée, mais la vérité équivaut souvent à un bon coup de pied dans le derrière.

— OK. Tu as raison. Depuis l'accident, j'ai pensé à toutes les personnes belles, pas seulement dans le show-business, mais aussi dans les conseils d'administration, les bureaux, les entrepôts... qui

s'accrochent à quelque chose d'aussi fragile. J'ai de la chance, je n'ai plus à m'accrocher, que cela me plaise ou non. Ça ne me plaît pas.

Macy rit doucement.

— Au moins tu as identifié ton dilemme !

— Ainsi... Tu apprécies Robert Frost. Pourquoi ?

— Je suis sentimentale. Emily Dickinson. Les Browning. Frost, Carl Sandburg. Leur poésie est une musique.

Elle se pencha à mon oreille et me confia :

— Quand Alberta et moi avons échangé nos anneaux, elle m'a offert un volume des romantiques et elle a ajouté : « Il n'y a pas de poème au monde qui puisse décrire à quel point tu m'as sauvé la vie. Grâce à toi aujourd'hui, elle vaut d'être vécue. »

— Tu l'aimes tendrement, remarquai-je. Et elle t'aime. J'ai surpris vos regards. Ce niveau de complicité et de dévotion me fait envie.

Je redevins grincheuse.

— C'est ce qui me retient de l'embrocher avec un tournevis.

Macy rit à nouveau.

— Molly m'a dit... poursuivis-je. Hum... Voyons... Tu étais professeur d'histoire avant de rencontrer Alberta.

Elle s'adossa et secoua la tête.

— Oui, j'avais une bonne vingtaine d'années. Il y a une éternité. Dans une vie différente.

— Tu es diplômée ?

— De Yale, répondit-elle dans un haussement d'épaules.

Super ! Thomas avait épousé une fille de Harvard et une de ses meilleures amies sortait de Yale.

— OK. J'ai besoin d'un dictionnaire et d'un implant pour augmenter mon QI avant de poursuivre cette conversation.

— Je n'étais pas brillante, juste bonne à l'école. J'ai décroché mon bac à Duke, ici en Caroline du Nord, puis mon doctorat à Yale. Ensuite, je suis revenue enseigner à Duke. Mes parents sont morts et j'ai tout abandonné.

— Ils sont morts ?

— Ils ont été assassinés lors d'un car-jacking à Boston. Où j'ai grandi.

— Je suis désolée.

— Moi aussi. Ils me manquent tous les jours. Ils me manqueront jusqu'à la fin de ma vie.

— Tu as tout plaqué et tu as pris une autre route ?

— J'ai travaillé pour une église, puis j'ai été transférée à La Nouvelle-Orléans et, là-bas, j'ai rencontré Alberta.

— Comment as-tu pu abandonner ton ancienne vie aussi facilement ? Donne-moi des tuyaux.

— Il y a quelque chose de libérateur quand tu perds les ancrages qui

t'ont toujours retenue. C'est effrayant, triste mais aussi excitant et poignant. Tu es libre de partir sur la lune, de t'évaporer, de couler au fond de l'océan le plus profond qui soit. Mais tu es aussi libre d'explorer de nouveaux horizons. Certaines personnes confondent cette étape avec une forme de dérive. Moi, j'appelle ça « grandir ».

Je secouai la tête.

— Je ne pense pas être en train de grandir. Je rapetisse, oui.

— Laisse-toi un peu de temps.

— Alberta « grandissait »-elle quand tu l'as rencontrée ? Ou subissait-elle une mutation ?

— Elle travaillait pour une mission en ville, elle aidait les sans-abri. Vas-y, dis ce que tu penses...

— Et que faisait-elle ? Elle les terrorisait pour qu'ils changent de vie ?

— Parfois, répondit Macy en riant.

— Qu'est-ce qui vous a poussées à venir ici ?

— J'aimais visiter la région quand je travaillais à Duke. Ces montagnes... Alberta et moi les adorions. Elles émettent une énergie incroyable. Ne ris pas, mais beaucoup de gens croient que ce sont les vortex spirituels les plus puissants de la planète.

— J'ai reçu une éducation épiscopaliennne alors, excuse-moi, les croyances des autres nous font toujours rire.

— J'ai reçu une éducation méthodiste et je me souviens juste d'avoir revêtu une robe rose avec des volants en crinoline à Pâques. Je devais avoir cinq ans. En 1970. Tu savais qu'ils fabriquaient encore des robes à froufrous roses en 1970 ?

— Tu as quarante ans ?

— Hé, ce n'est pas une malédiction ! Alberta en a trente-cinq et moi quarante. Nous sommes ensemble depuis une vingtaine d'années. Demain, je t'apporterai des photos de nos deux petits. Alberta est leur mère naturelle. Moi, j'ai des fibromes. Tu dois déjà savoir que Santa Whittlespoon est leur père ? Tout le monde est au courant, même si on fait semblant que c'est un secret.

— Désolée pour tout à l'heure. Tu fais plus jeune que quarante ans.

— Les gens heureux paraissent plus jeunes. Tu as vraiment peur de vieillir, n'est-ce pas ? Tu devrais seulement avoir peur d'être moins heureuse.

— J'ai peur des deux.

Elle mit les mains en coupe autour de son nez.

— Inhale l'énergie de ces vieilles montagnes, sens le pouvoir de ces vortex, et tu sauras à quel point tu es jeune en comparaison.

Elle se tapa les cuisses.

— Ton vagin est un vortex lui aussi, ajouta-t-elle. Sens son attraction magnétique. Réjouis-toi de son chant des sirènes. Tu

l'entends ?

— Je crois que j'ai oublié d'éteindre ma radio.

Macy éclata de rire.

— Les pseudo-scientifiques disent que ces montagnes recèlent du quartz en abondance, que celui-ci agit comme un générateur électromagnétique. Les Cherokees ont établi leurs sites les plus sacrés en ces lieux. Selon eux, une personne ne se connaît pas vraiment si elle ne se sent bien nulle part. Alberta et moi nous sentons bien ici. Nous connaissons notre moi profond.

J'adorais les montagnes de Granny, mais je n'étais pas prête à admettre que je me connaissais désormais à fond après avoir été brûlée dans un incendie et en étant venue me réfugier ici. Comme je ne trouvais rien de profond à lui répondre, je fixai Macy et annonçai :

— Les beignets Krispy Kreme sont nés en Caroline du Nord.

Elle rit aux éclats.

— Je vois que tu agrémentes tes discussions spirituelles avec des analogies culinaires et des futilités touristiques.

— Quand je luttai pour survivre une journée de plus en Californie, les biscuits de Molly venaient matérialiser chaque bon souvenir que j'avais de ma grand-mère et de cette ferme. C'est ici que j'ai passé les moments les plus heureux de mon enfance. À l'époque, je savais qui je voulais être et cela n'avait rien à voir avec ma beauté. C'était le seul endroit au monde où j'avais le droit d'oublier mon apparence. Granny me donnait des biscuits à la sauce crémeuse et je m'en fichais si je prenais du poids. Alors oui, les biscuits représentent beaucoup pour moi – une forme de rébellion et de liberté, pour commencer. Les biscuits sont un état d'esprit. Un état d'esprit made in Caroline du Nord.

— D'accord. Voyons, quels autres mets sont réputés dans cet État ?

Elle plissa les yeux, scruta le ciel une seconde.

— Je ne vois pas, mais voici d'autres futilités. Andy Griffith et Ava Gardner sont originaires de Caroline du Nord. Edward R. Murrow, O. Henry, les frères Wright, et aussi... Barbe-Noire le pirate. Il n'était pas d'ici mais il s'est longtemps caché sur l'île d'Ocracoke.

— Andy Griffith et Barbe-Noire... Ça sent le reality show.

— La devise de l'État est *Esse quam videri*, ce qui signifie « être plutôt que paraître ».

Être plutôt que paraître... Mes épaules s'affaissèrent.

— Je me contentais de paraître et j'étais heureuse...

— Faux. Une fois que tu auras accepté la réalité, tu seras extasiée par ta transformation.

— J'en discute avec mon vortex et je te tiens au courant, d'accord ?

— Tu n'en as pas terminé avec ta phase de déni, soupira-t-elle. Je comprends. Beaucoup de femmes sont dans ton cas à la ferme. On en

parle régulièrement lors de nos thérapies de groupe.

J'écarquillai les yeux.

— Serais-tu en train de dire que j'ai l'air d'une femme battue ?

— Le besoin désespéré d'obtenir l'approbation des hommes, cette impression de n'avoir aucune valeur, ce manque d'amour de soi. Oui, ce sont des problèmes que nous évoquons souvent à la ferme. Il n'y a pas à en avoir honte.

Je grommelai. Nous restâmes assises là, en silence, dans une impasse. Macy sélectionna un CD.

— Changeons de sujet. Tu savais que Carl Sandburg s'était retiré à Flat Rock ? C'est au sud d'Asheville. Une jolie petite ville. Ces montagnes attirent les poètes, les artistes, les chanteurs... On ressent leur hauteur dans notre âme.

Elle appliqua le CD contre son cœur et récita :

— Montre-moi une autre ville qui aurait la tête haute et chanterait sa fierté d'être vivante, ordinaire, forte et maligne.

— Une ode à Alberta, répliquai-je sèchement.

— C'est extrait de *Chicago* de Sandburg.

Chicago. Thomas. Je ressentis un immense besoin d'être proche de lui d'une manière inoffensive. Une simple bouffée de son odeur, un aperçu de l'énergie de son vortex.

Je fixai le gros tracteur Kubota orange dans ma cour. Lent, robuste, pas trop dangereux.

— Tu peux m'apprendre à conduire ce tracteur ? demandai-je à Macy.

Elle sourit.

— Bien sûr ! Le pouvoir de la machine est le pouvoir de l'univers, commenta-t-elle. Et instinctivement, tu cherches à te connecter.

Non, instinctivement, je voulais voir la cabane de Thomas. Mais peu importe...

Il y avait deux chemins devant moi, j'ai pris celui qui était le moins emprunté, et là, ma vie a commencé.

Juchée sur le mammoth ronronnant, je contemplai le sentier de Ruby Creek. À travers la profonde forêt hivernale, je percevais à peine le chemin cabossé qui menait aux terres de Thomas. Molly m'avait prévenue que ce chemin était encore plus accidenté que le mien et qu'il s'enfonçait dans Ruby Creek. Il me faudrait traverser les eaux vives du ruisseau.

Et si je remettais cette visite à demain ? Je me complimenterais, avancerais de quelques pas chaque jour.

Non, Alberta sentirait ma défaite. Elle saurait que j'ai eu les jetons. Elle

me mangerait le foie avec de la confiture de fraises maison.

— Hue, mon gros ! criai-je au tracteur tout en changeant de vitesse.

Le moteur ronfla. Robert Frost et moi ne connaissions pas la peur. Prenons la route la moins gravillonnée.

Une fois dans la cour de Thomas, j'admirai les prés de haute montagne qui s'étendaient à perte de vue dans toutes les directions. Je marchai parmi les vignes treillissées parfaitement alignées, laissai courir mes doigts sur les poteaux en bois et les fils de fer, m'arrêtai ça et là pour caresser les ceps nouveaux qui atteignaient déjà les fils du haut.

— Il fera sa première récolte cette année, avait prédit Molly. J'en ai discuté avec un type de Biltmore Estate et il compte acheter les grappes. Thomas pourrait se faire un peu d'argent rien qu'en vendant son raisin.

J'imaginai le haut de la crête couvert de treillages croulant sous les fruits appétissants. Il y a quelque chose de chaud, de sexuel et de rassurant chez un homme qui fait pousser des végétaux, qui nourrit d'autres êtres vivants, même des plantes. Je grimpai la colline jusqu'à sa cabane. La culpabilité me picotait l'échine.

— Depuis des années, tu agis comme si tu étais chez toi dans ma maison, dis-je à voix haute. J'ai donc le droit de jeter un petit coup d'œil à la tienne.

Fonctionnelle et authentique, sa cabane était faite de rondins calfatés avec de l'argile. Dans les angles, les rondins avaient été encochés afin de s'emboîter. Même une écervelée comme moi reconnaissait le travail artisanal des pionniers. Je contournai la minuscule structure, effleurai la cheminée en roche et argile du ruisseau, la rondeur abrupte des rondins. Je me dirigeai vers les toilettes extérieures, reniflai – pas d'odeur, grâce à une conception adéquate et à la forte brise montagnarde. J'étudiai la demi-lune creusée dans la porte, envisageai de jeter un œil au siège le plus privé de Thomas puis je me demandai quel genre d'animal avait pu emménager chez lui pendant son absence et retournai en vitesse à sa cabane.

Je m'assis sur un fauteuil en rotin sous le petit porche surmonté d'une tôle ondulée rouillée. Sa pelle, son râteau et d'autres outils étaient sagement alignés sur leurs pitons en bois. Mon regard ne cessait de se poser sur deux petites fenêtres en hauteur... sans rideaux.

Pas question que tu regardes par ces fenêtres.

Mais il n'y a pas de rideaux.

Attention !

Juste un petit coup d'œil...

Je me haussai sur la pointe des pieds et regardai à l'intérieur.

Les cellules de moines étaient mieux décorées.

Fabriqué en rondins bruts et garni de plusieurs couvre-pieds et couvertures, le lit ressemblait plus à un lit de camp géant qu'à un meuble moderne. Il occupait la moitié de la pièce et se trouvait à une poignée de centimètres de la cheminée. Tout mon corps fut parcouru de frissons. Une braise qui sautait et Thomas mourrait dans un cocon en flammes.

Voici la seule explication à mon geste suivant : « Je n'ai pas pu m'en empêcher. » Et je suis sérieuse. L'intensité de mes peurs engloutit tout mon bon sens. Je ne pouvais pas laisser ce lit aussi près de la cheminée. Peu importait les conséquences, il fallait que je le déplace. Les mains tremblantes, je poussai la planche en bois qui servait de porte. J'étais prête à prendre une masse parmi les outils de Thomas et briser la serrure s'il le fallait.

Inutile : elle n'était pas verrouillée.

L'air soupçonneux, je fixai la porte, la poussai du bout des doigts... Elle s'ouvrit. J'entrai, et le souffle court, je regardai autour de moi. Quel endroit étroit ! Il y avait un seau sur un rebord en guise d'évier, une chaise et une vieille table de télé en aluminium. Des étagères épaisses s'alignaient à l'autre bout de la pièce du sol au plafond. Des piles de boîtes de conserve se partageaient l'espace avec des rangées de bouteilles de vodka et des dizaines de livres – la plupart sur l'art et l'architecture, mais je vis également une Bible et un mélange éclectique de romans et de documents, Studs Turkel, Hunter S. Thompson. Des hommages de la classe ouvrière à la rébellion.

Soudain, mes yeux se posèrent sur l'étagère spéciale. Pile en face de moi, elle n'était ni en désordre ni surchargée comme les autres. On aurait dit une petite clairière sacrée au milieu des sous-bois. Elle contenait des albums pour enfants, une grosse bougie blanche allumée si souvent que la mèche pointait dans une caverne noire de fumée, et le plus triste de tout, les vestiges noircis et froissés d'un petit camion en métal. Le jouet que le fils de Thomas tenait dans ses mains au moment de mourir. Les mains croisées sur la poitrine comme les ailes d'un oiseau, je fondis en larmes. À côté du jouet abîmé, Thomas avait posé la photo encadrée d'un garçon brun qui souriait. Ethan.

Je n'aurais jamais dû envahir le lieu de pèlerinage de Thomas. Affligée, je me tournai vers le spectre obsédant de ce fichu lit trop près de la cheminée. Si je le déplaçais, il saurait que j'étais entrée sans sa permission. Si je ne le déplaçais pas, Thomas brûlerait vif dans mes cauchemars tous les soirs.

— Bouge-le, m'exclamai-je. Tant pis s'il est furieux contre toi. Ton geste lui sauvera peut-être la vie. C'est tout ce qui importe.

Je m'emparai d'une colonne du lit et tirai.

Une heure plus tard, épuisée, le corps endolori, et consciente que même la plus charmante des névrosées ne saurait expliquer cette

intrusion, je sortis en titubant et fermai la porte derrière moi. À l'intérieur, le lit vivait à présent parmi les étagères ; la chaise et la table en aluminium avaient pris sa place devant la cheminée.

Le soleil plongeait dans un nuage bleu doré. Fouettée par le vent froid, je décidai de regagner au plus vite ma maison. Cependant, je ressentis le besoin de laisser derrière moi une sorte d'excuse, quelque chose qui dirait : « Je suis venue en amie, pas en voleuse. »

Je traversai le pré en courant, m'enfonçai dans le bois où je trouvai un petit sapin. Je cassai une brassée de branches et les ramenai à la cabane. À l'aide d'un morceau de fil de fer des treillages, j'attachai les branches ensemble. Je pris le marteau de Thomas, attrapai un clou dans une boîte de conserve et, d'un geste efficace, je plantai le clou au centre de la porte.

— Prends ça, Alberta, marmonnai-je.

Ensuite, je suspendis ma décoration de Noël. Des branches de pin accrochées à un fil... Ce n'était pas assez explicite à mon goût. J'enlevai donc mon écharpe en tissu écossais sombre, roux et or – de vieilles couleurs britanniques, pourrait-on dire ! Je l'enroulai autour de ma gerbe de pin, fis un beau nœud et reculai. Martha Stewart aurait été fière de moi.

Le temps que je ramène le tracteur dans ma cour, j'avais le moral au plus bas. À quoi avais-je donc pu penser ? Le soir tombait. Alberta, Macy et leur équipe m'attendaient autour de leurs pick-up. Apparemment, elles étaient pressées que je rapporte leur précieux tracteur avant de rentrer chez elles.

— Nous nous inquiétons, déclara Macy à ma descente. Tout va bien. Tu as perdu ton écharpe ?

Je renonçai à toute subtilité et me couvris la joue droite avec ma main gantée.

— Désolée, j'ai mis plus de temps que prévu. À demain matin. Bonne nuit.

Tandis que je passais devant Alberta, elle poussa son grognement habituel et me lança :

— Laisse-moi deviner. Tu as perdu ta stupide écharpe et tu as passé tout ce temps à la chercher.

Je pivotai et plongeai mon regard dans le sien.

— Il existe de nombreuses manières de gérer les sales petites peurs du quotidien. Chacun s'en charge différemment. Tu agis comme si tu avais le droit de harceler et de juger les autres, mais personne n'a ce droit. Je croyais que quelqu'un qui a subi autant d'épreuves que toi ressentirait plus de compassion ou ferait au moins preuve de plus de décence. Tu me déçois, Alberta, mais c'est ton problème, pas le mien.

J'inspirai profondément.

— Pour résumer, si tu me cherches maintenant, je te battrai à mort

avec ton propre marteau. Je ne suis peut-être pas très douée avec des clous, mais dans ce cas précis, je te garantis que je ne raterai pas ta grosse tête.

Je regagnai ma maison d'un pas lourd.

Pour une fois, Alberta resta sans voix.

Son silence me réconforta un peu.

Thomas

Quelques jours avant Noël, je devins l'objet de toutes les attentions lors d'un cocktail organisé par John et Monica. Leur mini-manoir, croulant sous les guirlandes synthétiques et les poinsettias en soie, brillait de mille feux. Tout paraissait si beau, propre et tranquille dans cette bulle d'argent et de biens matériels. Un chandelier à sept branches clignotait à la fenêtre du vestibule, à côté d'un sapin de Noël de six mètres décoré par un architecte d'intérieur obsédé par le blanc

– lumières blanches, décorations blanches, fleurs blanches. Bing Crosby chantait même *White Christmas* dans l'intercom.

Selon des critères rustiques, je qualifierais le style décontracté des amis de mon frère de « randonneur de plein air en visite au centre commercial ». Tout le monde portait pull en tweed et pantalon kaki hors de prix, les femmes tout du moins. Quant à moi, j'avais revêtu la dernière mode de Crossroads – baskets, pantalon marron en velours côtelé éraflé aux genoux et un vieux pull-over du chanteur de country Jerry Jeff Walker que Santa m'avait troqué contre une bouteille de Smirnoff.

Tous les invités me jetaient des regards en coin, comme si je revenais d'un camp de détention à l'étranger ou d'une expédition missionnaire parmi les aborigènes. Je sirotai une boisson gazeuse et prétendis ne pas avoir envie d'une triple vodka glacée.

— J'ai cru comprendre que vous viviez dans cette région des Appalaches où Eric Rudolph a été capturé, opina un banquier en pull Ralph Lauren au-dessus de sa bière importée. Est-il vrai que ces montagnards soutiennent le terrorisme ?

— Non, la plupart n'aiment pas qu'un meurtrier se réfugie dans leur forêt.

Pike avait aidé le FBI à traquer le poseur de bombes et son arrestation avait soulagé tous les habitants de la vallée.

— Mais ils sont encore très gothiques et tribaux, non ?

— Pas pires qu'une association de lycéens moyens.

Avec désinvolture, je vidai un autre verre de Coca – avec sucre et caféine, le vrai de vrai. Avant de m'installer dans le Sud, j'étais le premier à colporter de tels stéréotypes. Une femme à la peau très

noire me prit par le bras.

— Avez-vous rencontré, vous savez... ces groupes « claniques » à chapeau pointu ?

Je souris.

— Seulement les Shriners maçonniques. Oh ! Et puis les pompiers volontaires défilent avec des chapeaux de lutin pendant la parade de Noël.

Un courtier en investissement vêtu d'une veste en brocart fleuri – je précise bien qu'il s'agissait d'un homme – chuchota :

— Dites-nous franchement, avez-vous assisté à des manipulations de serpents dans des églises pentecôtistes ou vu des joueurs de banjo albinos ?

— Non, mais je traîne avec des trafiquants de haschich et des chanteuses de folk lesbiennes.

Soudain, David se fraya un chemin parmi ses invités jusqu'à moi. Il me fixa avec les gros yeux ronds d'un gamin de six ans.

— Santa au téléphone ! Il veut te parler.

Mon Santa, Joe Whittlespoon, ne pouvait évidemment pas être celui de David, c'est-à-dire saint Nicolas. Cela m'affola que Joe ait une raison de m'appeler à Chicago. David me prit par le bras et me montra un téléphone sans fil sur une table d'appoint.

— C'est bien lui ! Il appelle du pôle Nord !

Je me précipitai sur le téléphone. David me devança, dégaina une télécommande et activa le haut-parleur.

— Santa, je te passe mon oncle.

— Thomas, c'est toi ? tonitrua la voix traînante de Joe dans la pièce. Mon cœur se serra.

— Un problème ?

— Nous sommes allés chez toi comme tu nous l'avais demandé, et euh... comment dire... Eh bien quelqu'un a décoré ta porte pour Noël et euh... quand j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur... tes meubles avaient été déplacés.

— Il manque quelque chose ?

— Non. Pike est venu et a examiné les lieux, mais il n'a rien trouvé d'anormal... C'est juste bizarre.

— Je récapitule : rien n'a été volé mais les meubles ont été bougés et quelqu'un a décoré ma porte ?

Joe éclata de rire.

— Ouaip. Quelqu'un t'a fabriqué une gerbe avec des branches de sapin et une écharpe nouée.

— Des suspects ?

— Oh, on a quasiment pris ton intrus la main dans le sac. Molly a fait marcher le téléphone arabe et la coupable a confessé à la seconde où on l'a confrontée.

— Qui?

— Cathryn Deen.

Cathryn ? *Cathy* ?

— Cathy a bougé mes meubles et décoré ma porte ! Pourquoi ?

— Elle a dit que c'était entre elle et toi, que tu ne devais pas le prendre mal. Elle semblait plutôt gênée. Moi, je penche pour une histoire de feng shui. Tout ce que je sais, c'est que Cathryn Deen souhaitait déplacer ton lit, alors au nom du ciel, elle l'a fait. Si j'étais toi, je serais ravi. Certains diraient qu'elle fait son « nid ». Elle te veut. C'est flagrant. Si tu veux mon avis, elle espère que le jour où tu rentreras chez toi, tu trébucheras sur un meuble et feras une roulade avant. Je dirais qu'elle a creusé un trou pour piéger un cochon sauvage.

Cathy avait déplacé mon lit. Ses mains sur mes draps. Des draps que j'avais tachés en son honneur avant de partir à Chicago. L'air de rien, je tirai sur le bas de mon ample T-shirt Jerry Jeff Walker pour cacher mon érection. Il était temps de mettre un terme à cette conversation publique.

— Cathy va bien ?

— Ouai. Juste un peu grognon et penaude. Comme toutes les femmes.

— Je te rappelle.

— Joyeux Noël, Santa ! hurla David. Dis, tu m'apportes le nouveau Robosapiens avec les yeux laser ?

— Pas de problème, mon bonhomme ! lança-t-il à David avant de s'adresser à moi : Euh, Thomas...

— Maintenant c'est sûr qu'il l'aura, répondis-je.

— Oups ! Bye bye !

— Bye !

Je me redressai. Les invités de mon frère s'étaient tus. Quelqu'un avait même éteint Bing Crosby. Quand je me tournai, des dizaines d'yeux opérés au laser et aux paupières liftées – sans parler des femmes – me fixaient, fascinés. John et Monica souriaient, bouche bée. On aurait dit qu'ils venaient d'apprendre que le clochard du coin possédait une Ferrari et assistait à tous les matches des Lakers à côté de Jack Nicholson.

— Cathryn Deen ? demanda un homme. Cette Cathryn Deen-là ?

Monica ne put résister à la tentation.

— Oui, s'exclama-t-elle. Cette Cathryn Deen-là. Thomas et elle sont en couple.

— Vous apprécierez le scoop, les amis ! renchérit John, béat. Cathryn Deen est obsédée par le lit de mon grand frère.

Tout le monde s'agglutina autour de moi, les questions leur brûlaient les lèvres. Je reculai lentement vers la sortie. Les femmes me

regardaient comme si j'avais les attributs d'une star de porno. Les hommes me regardaient comme si je connaissais le secret pour attirer les canons célèbres dans le monde entier sans passer par la case : « Je possède les attributs d'une star de porno ». Tout comme j'étais devenu une sorte de VIP morbide du 11-Septembre, une pièce de collection palpable, à l'image des autres survivants de cette journée-là, j'étais désormais élevé au rang de célébrité simplement parce que j'avais gagné l'attention d'une star du cinéma. Maintenant, ces gens ne manqueraient pas de mentionner mon nom lors de leur cours de gym ou au bureau. *Comme Thomas Mitternich me l'a dit l'autre soir – c'est un héros du 11-Septembre et il sort avec Cathryn Deen –, oui, comme il me l'a confié autour d'un verre ou deux l'autre soir...*

Des dieux surnois avaient braqué les projecteurs sur moi. Ils savaient que le désir le plus sombre de chacun consistait à sortir du lot, par n'importe quel moyen, même par simple association.

Je me réfugiai dans la nuit glaciale de Chicago. Là, seul dans la pénombre suburbaine du patio fraternel, j'inspirai profondément. L'obscurité m'emplit les poumons, me connecta à travers les courbes de la Terre avec les montagnes noires de la crête de l'Indomptée et avec Cathy. Je balayai l'opinion de ces inconnus et ne pensai qu'à une chose : *Elle s'inquiétait que je dorme trop près de la cheminée. Elle s'inquiétait pour moi.*

Cathy

Macy, la douce et faussement gentille Macy, moucharda. Histoire de « favoriser un examen honnête d'une cause honnête », avait-elle prétendu. Quand Molly avait demandé lors de la session couture le samedi soir au café si quelqu'un avait une idée de l'identité de celui qui avait décoré la cabane de Thomas, Macy parla de ma virée en tracteur. Cette gaffe conduisit à ma capture.

À présent, tout Crossroads ainsi que le comté de Jefferson jasaient sur ma mystérieuse obsession pour les meubles de Thomas. Je me sentis si humiliée que je cadenassai mon portail et restai à la maison le restant de la semaine de Noël. Molly eut beau me supplier, me cajoler, me menacer :

— Je t'en prie, viens chez moi pour le réveillon de Noël. S'il te plaît... Tu ne veux pas voir Cora et Ivy en train d'ouvrir tes présents ? Je garde les filles pendant les vacances parce que Laney a encore fait des siennes. Elle passe Noël à la prison de Nashville. Son copain et elle achetaient de l'alcool avec des chèques falsifiés.

Je grommelai.

— J'avais dit à Ivy de m'appeler à l'aide si sa tante disparaissait.

Thomas lui avait aussi donné son numéro.

— Ivy ne demandera jamais d'aide à qui que ce soit. Elle a peur de l'assistante sociale en charge de leur dossier, une certaine Mme Ganza, à Asheville. Mme Ganza est à deux doigts de renvoyer Ivy et Cora en foyer d'accueil.

— Non ! Nous devons les garder ici, où elles ont une maison et une chance de se faire des amis. Que puis-je faire pour les aider ? Si c'est une question d'argent...

— Mon chou, c'est une question d'amitié et de communauté et, crois-moi, on a ce qu'il faut ici. Dolores et le juge se sont inquiétés pour les filles quand ils ont remarqué l'absence de la voiture de Laney deux jours de suite sur le parking. Ils ont prévenu Pike qui a pratiquement dû entraver les pieds d'Ivy. La pauvre petite Cora a suivi le mouvement ; elle parlait à un ami invisible : « Santa ne nous oubliera pas comme notre tante. Thomas et Cathy lui rappelleront qu'on est là. »

— Seigneur...

— Je te répète de ne pas t'inquiéter pour elles. Elles passeront de bonnes vacances. Thomas leur a envoyé de nombreux cadeaux. Ajoute ceux du luxueux magasin Neiman Marcus que tu leur as commandés – Anthony a dit que son camion UPS empestait le parfum pendant tout le trajet jusqu'à Crossroads – et ces fillettes vivront le plus beau Noël de leur courte existence. Hé, au fait, qu'as-tu choisi pour moi dans le catalogue Neiman Marcus ? J'ai secoué la boîte et laisse-moi deviner... Il s'agit d'un bon pour une Jaguar avec mon monogramme sur la plaque d'immatriculation. Ou une spatule en or.

En vérité, j'offrais à Molly un diamant en pendentif en forme de biscuit.

— Je reste chez moi pendant les vacances, lui répétais-je. J'ai des surgelés dans mon nouveau freezer – dinde, légumes... – ainsi qu'un micro-ondes. J'écouterai *Vacances de déesses* des Fendeuses de Bûches au chaud dans ma maison. Les gens peuvent cancaner tant qu'ils veulent, je m'en fiche. C'est mon cadeau de Noël à la communauté.

— Trésor... Les gens ont trouvé ton geste... Eh bien... D'accord, ils n'ont pas compris pourquoi tu avais déplacé le lit, mais ils ont adoré ta décoration de la porte. À vrai dire, tu as lancé une nouvelle mode parmi les chasseurs de tendances. Certaines divas de Turtleville ont accroché des branches de pin retenues par une écharpe à leur porte d'entrée.

— Je ne veux pas instaurer de mode. Et je ne veux pas voir de reporters fureter dans les parages.

— Trésor, mis à part une nana de HGTV qui te voudra dans son émission de déco, je doute que les journalistes viennent t'embêter. Allez, descends dîner.

— Je reste à la maison. Sérieux. Je suis heureuse. J'ai du chauffage, un lit et un vibromasseur.

— En parlant de jouet sexuel, Thomas ne t'en veut pas du tout. Il l'a dit à Santa. C'est une histoire entre toi et lui, et personne ne devrait t'ennuyer avec ça.

— Quand revient-il ?

— Il n'en a rien dit, mais j'espère qu'il restera chez son frère jusqu'au Nouvel An. S'il te plaît, viens dîner à la maison.

— Molly, ton invitation me suffit. Merci, mais non merci.

— Je passe te prendre. Tu n'auras pas à conduire. Et si tu t'achetais un tracteur ? Maintenant, on sait que tu peux en conduire un. Pourquoi ne prendrais-tu pas un gros Kubota ou un John Deere avec un chargeur frontal pour effrayer les autres conducteurs et te déplacer dans la région ? Pike ne te collera pas d'amende pour avoir emprunté une voie publique dans un véhicule non autorisé. Il tournera la tête.

Je grognai. À présent, tout le monde savait que j'avais peur de conduire une voiture. Mon humiliation était totale.

— Je te rappelle le jour de Noël. Promis.

— Tu n'es pas facile à convaincre comme cousine !

La veille de Noël, je dégustai mon dîner au micro-ondes dans ma maison chaude bien que dépourvue de meubles, écoutai Alberta et Macy chanter l'émancipation de la Mère Noël, puis je me glissai au lit avec mon vibromasseur. Ce n'était pas un godemiché mais plut ôt un de ces bâtons de massage géants. Sa tête avait la forme d'une soucoupe volante. Je surnommais ses trois vitesses : Premier Baiser, Second Rendez-vous et Week-end à Las Vegas.

— Joyeux Noël, Thomas, chuchotai-je avant de partir pour Las Vegas.

Le lendemain matin, tremblante de froid à côté de mon radiateur dans le foyer du salon, je m'approchai de la fenêtre avec ma tasse de café réchauffée au micro-ondes et tirai le couvre-pied qui servait de rideau pour admirer ce matin de Noël. Le temps était froid et dégagé. Mais...

Un arbre de Noël !

Quelqu'un avait décoré un cèdre sauvage à la lisière de la forêt avec des objets colorés, des guirlandes et des rubans, plus une jolie étoile en plastique au sommet. J'attrapai mon fusil et sortis à pas de loup. J'avais cadennass é le portail du chemin. Personne ne pouvait accéder à la ferme en voiture. L'intrus était venu à pied. Je lançai quelques regards furtifs aux alentours ; personne ne rôdait dans les sous-bois. Quand je me rendis auprès de l'arbre, j'aperçus un mot accroché à une branche.

Boucle d'Or aperçue dans les parages. Porridge mangé, lits déplacés. Trois ours ont appelé les flics. Mais moi ? J'aime son style. Thomas.

Thomas. Il était de retour. Dans la vallée !

Je rentrai et posai son mot à côté des bocaux sur les étagères du salon, des vieilles photos que j'avais découvertes dans le grenier de Granny, du faux rubis de Cora et du dessin d'Ivy.

Mes trésors de Noël.

CINQUIÈME PARTIE

« La joie de vivre est le meilleur produit cosmétique de la femme. »

Rosalind Russell

« Je ne suis pas heureuse, je suis enjouée. La différence se situe là. Une femme heureuse n'a aucun souci, contrairement à une femme enjouée qui a appris à les gérer. »

Beverly Sills

Thomas

Je pensais avoir une meilleure emprise sur ma dépression de janvier. Je me disais que Cathy représentait l'inspiration et la motivation qu'il me fallait pour rester dans la lumière. Mais quand le calendrier afficha le premier de l'an, un drap mortuaire m'enveloppa, comme chaque année depuis le 11-Septembre. Je n'avais plus les idées claires. Je me remis à boire dans l'espoir de stopper les cauchemars et les flash-back.

J'aurais dû m'en douter. De nombreux survivants du 11-Septembre étaient devenus de grands malades mentaux se battant contre les idées noires et les peurs irraisonnées. Pour ma part, mon humeur était liée à une cause bien spécifique. Rachel m'envoyait toujours un paquet la troisième semaine de janvier. Son contenu en général me dévastait. L'angoisse m'étreignait tel un étau.

Les bouteilles de vodka sur mon étagère se vidèrent les unes après les autres dans mes veines. Tel un pauvre diable, je vivais un enfer et je ne voulais pas que Cathy me voie dans cet état. Pendant une semaine, la neige ne cessa de tomber et le gel pétrifia le paysage. Assis à côté de ma cheminée, ivre, j'attendais le paquet de Rachel et parlais tout seul.

Une fois que le paquet sera arrivé, tu iras mieux.

Cathy

— Cathy, je voulais te prévenir, commença Molly qui conduisait mon Hummer le long d'une route à deux voies étroite et sinueuse, perchée sur les berges rocailleuses d'Upper Ruby Creek, au centre de Turtleville.

Accrochée à mon siège passager, je transpirais sous mes lunettes de soleil et dans ma grosse veste à capuche. Je serrais entre mes jambes un petit extincteur.

— Que nous allons périr de manière brutale au fond de la rivière si

tu ne ralentis pas ? enchaînai-je d'une voix tremblante.

— Je roule à cinquante !

Nous passâmes à toute allure devant des boutiques et de jolies petites maisons accrochées à des rochers qui surplombaient la rivière. Des taches de lumière hivernale tombaient comme des perles sur les arbres nus et les grands sapins duveteux, vacillaient sur la route avant de disparaître dans le ravin et les eaux agitées. Je me cramponnai à mon extincteur.

— Cette route est destinée aux trapézistes munis de filets de sécurité, pas aux voitures.

— Essaie de penser à autre chose. Écoute-moi. Je voulais te mettre en garde. Thomas a de nouveau plongé dans la bouteille. Voilà pourquoi tu ne l'as pas vu depuis Noël.

Alerte instantanée. Je tendis le cou et en oubliai la route.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Que lui est-il arrivé ?

— Toujours la même histoire. Il rechute à certaines dates. Le 11 septembre bien sûr, le jour de l'anniversaire de son fils. Mais le pire, c'est en janvier : l'anniversaire de son mariage tombe ce mois-ci.

— Je comprends qu'il pleure sa femme, même si leur mariage battait de l'aile.

— Non, ce n'est pas une question de deuil. La faute revient à sa maléfique belle-sœur de New York. Tous les ans, la veille de son anniversaire de mariage, elle lui envoie un colis qui le met plus bas que terre. Une année, elle lui a expédié le journal intime que Sherryl tenait quand elle était enfant.

— Pourquoi ?

— La belle-sœur avait surligné tous les passages dans lesquels Sherryl imaginait épouser un prince ou une star du cinéma et vivre vieille, entourée de nombreux enfants et petits-enfants.

— Oh mon Dieu...

— Une autre année, elle lui a envoyé une lettre que Sherryl avait écrite à sa famille à l'époque où Thomas et elle sortaient ensemble. Elle racontait que Thomas était l'homme de ses rêves, qu'il donnerait sa vie pour elle. Dans un passage, elle disait quelque chose comme : « Il se précipiterait dans un immeuble en feu si j'étais coincée à l'intérieur. » Thomas a failli se jeter du haut de Devil's Knob après que sa belle-sœur l'a poignardé avec ce couteau empoisonné. Jeb et Santa l'ont suivi comme des petits chiens pendant des semaines.

— Pourquoi subit-il ainsi la méchanceté de cette femme ? grommelai-je. Pourquoi ouvre-t-il ses paquets ?

— Parce qu'il ne résiste pas à l'envie de verser du sel sur ses plaies. Et elle ne le sait que trop, cette saloperie. Elle ne veut pas qu'il fasse la paix avec le passé. Dans son esprit tordu, elle se dit qu'il n'a pas fait tout son possible pour sauver sa femme et son fils.

— Peut-être ne lui enverra-t-elle pas de colis cette année ?

— Tu plaisantes ! Après qu'il l'a appelée à l'aide quand tu étais à l'hôpital ? Elle était contente d'elle et furieuse. Cette femme est partie à la chasse à l'ours, cette année.

— Il l'a appelée à l'aide ? Quand j'étais à l'hôpital ? Pour quelle raison ?

— Nom de Zeus, je ne t'ai jamais dit comment Thomas avait obtenu ton numéro quand tu étais dans l'unité des grands brûlés ?

— Non!

L'air lugubre, Molly me raconta comment il s'était servi des relations de sa belle-sœur dans l'industrie hospitalière. Comment il l'avait achetée avec une vieille montre à gousset qui avait appartenu à la famille de Sherryl, un souvenir précieux pour lui.

Je me calai dans mon siège.

— Oh ! Thomas...

— Humm... Il aurait mieux fait de s'ouvrir la poitrine et de demander à sa belle-sœur de lui arracher le cœur. Elle le laisse vivre, au compte-gouttes.

Nous atteignîmes le sommet de la crête. Soudain, Molly engagea le Hummer le long d'une route abrupte surplombant les montagnes. Mon estomac se noua.

— Interceptons le paquet, annonçai-je tout en cherchant un flacon de cachets dans ma poche. Il arrive par la poste ? On surveille le facteur, je le vole et je le jette !

Des gros titres sur Internet surgirent dans mon esprit : *Le comportement bizarre de Cathryn Deen*

– suite ! Aujourd'hui, la célèbre actrice détourne du courrier ! Sans oublier une photo judiciaire de mon visage larmoyant et échevelé. Pas de problème ! Pour Thomas, je tenterais ma chance.

— À moins qu'il ne soit livré par Anthony, le type d'UPS ? continuai-je. Demande-lui de le laisser quelque part où je pourrais le trouver par hasard...

— Tu crois que je n'y avais pas pensé, soupira Molly. Si le colis arrivait par Anthony, cela serait trop facile. Vu que l'épouse du frère du mari de la tante d'Anthony travaille pour la police de New York et est sous antidépresseurs depuis le 11-Septembre, il est compatissant. Il n'hésiterait pas une seconde à jeter le colis dans un ravin pour épargner davantage de peine à Thomas. Mais la belle-sœur de Thomas n'est pas idiote. Elle l'envoie toujours par coursier spécial, exigeant la contre-signature de Thomas. Le livreur vient au café, téléphone à Thomas puis celui-ci descend de la crête et récupère le paquet. Tel un agneau qui se sait promis au sacrifice.

— Il faut que tu m'appelles dès que le coursier entre au Crossroads.

— Et tu feras quoi ?

— Je serai là quand Thomas viendra chercher son colis. Je discuterai avec lui, le persuaderai de ne pas l'ouvrir. J'ai de l'influence sur lui. Il m'écouterà.

Molly passa l'entrée d'un lotissement clos. *Les Hauteurs de Blue Ridge, golf privé, vue sur les montagnes*, indiquait un élégant panneau en bois. Comme nous nous étions arrêtées devant le bureau du gardien, elle se tourna vers moi, l'air triste.

— Mon cœur, quand le paquet arrivera, le Thomas que nous connaissons disparaîtra au plus profond de lui-même pendant quelque temps. Et nous n'aurons qu'à prier pour qu'il nous revienne sans une égratignure et plus ou moins sain d'esprit, comme tous les ans.

Alors qu'elle poursuivait sa route avec un passe de sécurité accroché au rétroviseur du Hummer, je fronçai les sourcils et m'enfonçai encore plus dans mon siège. Avant mes cicatrices, j'avais toujours réussi à entortiller les hommes (et leurs humeurs) autour de mon petit doigt. La dépression de Thomas n'aurait pas résisté à mes talents de geisha et de reine de beauté. Aujourd'hui, je devais compter sur le raisonnement, la personnalité et le tact.

Un défi que je tenterais de relever.

J'étais toujours plongée dans mes pensées quand Molly aborda l'allée pavée d'une villa miniature.

— Nous y sommes ! Comme je te l'ai dit, Toots Bailey et son mari possédaient un magasin de décoration d'intérieur à Atlanta et elle prétend que les meubles de salon qu'elle veut te vendre correspondent au style Mission des années 1920 que tu recherches. Du solide merisier et des coussins en cuir si profonds que tu y perdrais ton postérieur.

Je n'écoutais plus Molly. J'étais concentrée sur la Pontiac vintage de la maison voisine. Un modèle noir et or, fin des années 1970, avec son célèbre oiseau en feu. La réplique de celle que j'avais écrasée. Des frissons me parcoururent l'échine, je ravalai un peu de bile. De son côté, Molly s'apprêtait à descendre de voiture sans s'apercevoir que j'étais pétrifiée sur place.

— Qu'est-ce que tu attends ? gazouilla-t-elle. Si tu restes trop longtemps assise dans le quartier, tu risques de recevoir une balle de golf perdue.

— Molly... Je... ne me sens pas très bien. Et si on revenait un autre jour...

— Molly ! Au secours !

Notre hôtesse vendeuse de meubles, Toots, sortit en courant de sa maison. Elle hurlait, un téléphone à la main, tandis qu'elle se précipitait vers le Hummer. Elle gesticulait comme une folle dans la rue en se dirigeant vers Molly.

— Tute souviens de Frank et Olinda Hunsell. Ils possèdent une

concession d'automobiles dans le Tennessee. Olinda a quitté Frank ce matin ! Maintenant Frank est saoul ; il brandit un revolver dans leur cour et menace de tuer sa pauvre chienne et ses chiots ! J'ai appelé Pike, mais je ne sais pas s'il arrivera à temps...

— Merde... s'exclama Molly, la main plongée dans son immense sac fourre-tout sur son épaule. Le seul jour où je laisse mon flingue à la maison. Suis-moi, Toots, je vais essayer de le faire changer d'avis.

Elle jeta son sac dans le Hummer.

— Cathy, ajouta-t-elle, tu restes ici et tu gardes le fort, d'accord ?

Puis elle claqua la porte et s'éloigna au trot avec Toots.

— Ce Frank est armé ! lui criai-je.

Trop tard. Molly et Toots avaient disparu au coin d'un bungalow en pierre de deux étages.

— Je n'y crois pas, marmonnai-je en me tapant le front avec ma main gantée.

J'examinai la rue dans le vain espoir de voir la voiture de patrouille de Pike surgir. Un coup de feu me fit sursauter si fort que je m'en mordis la langue.

Je jetai mes lunettes de soleil sur le tableau de bord, rabattis la capuche de ma veste sur mon visage, ouvris ma portière et, les jambes en coton, je sortis du Hummer. Serrant contre moi mon extincteur tel un bébé, je me dirigeai vers la maison des Hunsell d'un pas chancelant tout en évitant soigneusement la Pontiac des voisins.

L'arrière-cour des Hunsell était entourée d'une clôture en bois, mais le portail était grand ouvert ce qui me permit d'apercevoir Molly, Toots et une autre femme du quartier. Je longuai une haie de *Photinia fraseri*. Planquées derrière Molly, Toots et son amie semblaient pétrifiées de peur.

Molly essaya de raisonner calmement Frank Hunsell.

— Allez, Frank... Pose ton arme avant que mon mari n'arrive, tenta-t-elle. Tu ne veux pas qu'il se mette en colère quand il verra que tu braques ton arme sur moi ! Tu ne veux pas qu'il te transforme en une grosse tache de sang poilue, dis ?

Les chiots geignaient.

— Pose ton arme, Frank, répéta Molly. Ne te venge pas sur ces pauvres petites bêtes. Ce n'est pas de leur faute si ta femme est partie.

— C'est tout ce que vous méritez, espèces de chiennes ! hurla Frank. Une balle en pleine tête. Ma femme a abandonné ces sales bestioles. J'ai descendu leur salope de mère et, maintenant, ses deux affreux bâtards vont crever.

Je passai le portail en courant et m'élançai à gauche de la voix colérique de Frank. Le type bien en chair perdait ses cheveux et avait l'allure négligée d'un dirigeant de country club après une mauvaise cuite. Une adorable chienne de berger des Shetland tricolore vivait ses

derniers instants dans une mare de sang sur la pelouse brunie. Ses deux chiots croisés étaient tapis à ses côtés.

Frank agita son arme.

— Les sales chiennes récoltent ce qu'elles méritent ! répéta-t-il.

Soudain, il pivota en direction des chiots et visa.

En désespoir de cause, je le frappai à la tête avec mon extincteur.

Ses genoux cédèrent sous lui et il partit en arrière. Tandis qu'il gémissait sur le sol, j'éloignai le revolver de sa main tremblante avec la pointe de ma mule Gucci – le style est toujours très important quand on menace un homme. Ensuite, je me penchai sur lui avec la colère contenue de la reine mère dans *Alien*. Au cas où il remuerait encore, je tins mon extincteur au-dessus de sa tête, telle une batte de base-ball trapue.

— Certaines chiennes savent riposter ! m'exclamai-je.

— On se serait cru dans un film ! s'écria Molly. En cet après-midi glacial, elle agitait les bras et faisait les cent pas devant l'épicerie de Crossroads. Jeb, Bubba, Becka, Cleo et d'autres membres de la famille buvaient ses paroles. On aurait dit que de la fumée sortait de leur bouche bée. Pike avait une mine menaçante. Il venait juste d'arrêter Frank Hunsell aux urgences de Turtleville. Hunsell souffrait d'une légère commotion cérébrale. La liste d'accusations contre lui était longue. Il avait aussi un bleu sur la joue, après que Pike l'eut plaqué contre un mur.

— Et ensuite, continua Molly qui se pencha en avant si bien que le dos de son manteau d'hiver dépassait comme la queue d'un canard, Cathy est arrivée par le portail. Tel un joueur de base-ball, sauf qu'elle brandissait un extincteur et non une batte. Frank Hunsell a bombé le torse, fait la moue et grogné : « Les sales chiennes récoltent ce qu'elles méritent ! » puis il s'est tourné...

Là Molly pivota. Elle arborait un air démoniaque.

— Il s'est tourné vers ces malheureux chiots qui tremblotaient, a pointé son arme sur eux et tout à coup... Bam !

Elle mima un extincteur s'abattant sur une tête.

— Cathy lui a asséné un coup sur le crâne avec l'engin. Le bruit a résonné à des kilomètres à la ronde. Frank s'est effondré par terre !

Molly fit semblant de tomber sur les gravillons du parking – quelques cours à l'Actors Studio et elle m'aurait imitée à la perfection.

— Comme un sac de farine mouillée !

Elle se redressa, souleva un extincteur imaginaire et se pencha au-dessus d'un Frank Hunsell tout aussi imaginaire.

— Cathy l'a foudroyé du regard comme ça. Je vous jure, des flammes vertes jaillissaient de ses yeux. Et elle a dit : « Certaines chiennes savent riposter ! »

Tout le monde applaudit. Molly était une conteuse dans la grande

tradition sudiste. Grâce à elle, ma légende serait narrée autour des feux de camp pendant plusieurs générations. Assise sur les marches en bois du magasin, la tête encapuchonnée appuyée sur une main gantée, je ne cessais de m'inquiéter pour Thomas. L'image de la chienne morte me hantait également. Je levai les yeux vers Pike.

— Tu vas m'inculper ? Dans ce cas, je peux venir au poste demain ? Je suis assez préoccupée aujourd'hui.

— T'inculper ? s'exclama-t-il, un sourire lugubre aux lèvres. Pour quelle raison ? Avoir utilisé un extincteur contre un revolver ?

Pike secoua la tête avant de reprendre :

— Hunsell agissait une arme chargée face à trois femmes dont l'une était la mienne ! Il avait déjà commis un acte de cruauté sur un animal et ne comptait pas en rester là. Non, tu ne seras pas inculpée pour l'avoir stoppé. Dommage que tu n'aies pas frappé plus fort.

— Serait-il possible d'éviter que cet incident fasse la une du *Messenger de Jefferson* ?

Molly me tapota l'épaule.

— Vu que le rédacteur en chef est mon troisième cousin issu de germain du côté des Aymes de la lignée des McKendall, je lui en toucherai un mot. C'est une histoire de famille.

Je me détendis un peu.

— L'extincteur a vraiment fait un bruit jouissif. Quand j'ai frappé Hunsell sur la tête, on aurait dit un bruitage dans un dessin animé. *Conk* ! Je regrette simplement de ne pas être arrivée avant qu'il n'abatte la mère des chiots.

L'air triste, tout le monde hocha la tête. Jeb et Becka entrèrent dans le magasin.

— On va t'acheter des provisions pour les chiots, déclara Molly.

— Merci.

Les jambes tremblantes, je me relevai lentement et me dirigeai vers le Hummer. Banger rôdait dans les parages. Il fixait la banquette arrière avec un air jaloux.

— Tu ne mangeras pas mes chiots ! lui lançai-je.

Il me répondit par un regard assassin.

J'entrouvris la portière arrière et jetai un coup d'œil. Les chiots me dévisagèrent, le regard triste, leur queue hirsute frétilant à peine. Le petit corps inerte de leur mère enveloppé dans un sac-poubelle propre reposait dans le coffre du Hummer. Je ne supportais pas l'idée de la laisser dans le jardin où Hunsell l'avait tuée. Ses bébés avaient besoin d'elle à leurs côtés, ne serait-ce que par l'esprit.

— D'après Toots, votre père était un Schnauzer nain, expliquai-je aux chiots.

Gris tacheté, des zones blanches sur le torse et la face, les deux petites femelles avaient des oreilles souples, repliées sur le haut de la

tête, et une barbachette.

— Puisque votre mère était une Sheltie, ajoutai-je, cela fait de vous des Sheltzers, non ?

Elles remuèrent la queue sans enthousiasme. Je me penchai vers elles, leur caressai la tête et leur chuchotai des mots apaisants :

— Je suis désolée pour votre mère. Voulez-vous devenir mes bébés ? Vous n'êtes pas laides... (J'avais une boule au fond de la gorge.) Toutes les trois, nous ne sommes pas laides.

Comme si elles comprenaient, elles agitèrent la queue avec furie. De mon côté, j'étais un peu décontenancée. Je n'y connaissais rien aux chiens, car enfant je n'avais jamais eu d'animal domestique. Selon papa, nous voyagions trop pour en prendre un. Quand je fus assez grande pour décider par moi-même, ma carrière occupait tout mon temps. Et voilà qu'aujourd'hui, je prenais mon premier cours en dévotion canine.

Deux paires de pattes avant se posèrent sur mes épaules. Deux langues roses s'attaquèrent à mon visage. Les chiots léchèrent le côté intact, les cicatrices et la capuche de ma veste. Les chiens ne voient pas la laideur, ils voient l'amour. Je leur caressai la tête en évitant de fondre en larmes.

— Thomas est là, chuchota Molly dans mon dos.

Je me dépêchai de m'essuyer le visage tout en claquant la portière du Hummer. Voilà que je sentais la bave de chien ! Je n'avais plus peur de rien maintenant que je venais d'auditionner pour un épisode des *Sopranos* dans la cour des Hunsell. Mon surnom de mafiosa ? *L'extinctrice*.

Je lui raconterais ma mésaventure. Je le ferais rire. Je trouverais un moyen de lui parler de sa belle-sœur. Je le convaincrais de jeter dans la première poubelle son cadeau empoisonné sans l'ouvrir. Je me retournai et me figeai. À quelques mètres de moi, Thomas fronçait les sourcils tandis que Molly lui confiait les événements de l'après-midi. Je ne m'attendais pas à un visage aussi hagard, à ces yeux injectés de sang. Sa barbe était à nouveau broussailleuse et ses larges épaules s'affaissaient sous un poids trop lourd pour elles.

Quand je courus vers lui, il me fit un signe de tête fatigué.

— J'ai deux petites créatures poilues dans le Hummer, m'exclamai-je aussi gaiement que possible. Tu ne parlerais pas « le chien » ou un dialecte canin avoisinant par hasard ? Un interprète ne me serait pas inutile ! Pourquoi ne viendrais-tu pas à la maison ce soir pour me servir d'interprète pendant que j'apprendrais assez de mots en chien pour communiquer avec eux ?

Pas une once de gaieté.

— Ton geste d'aujourd'hui prouve ta capacité à agir. Quand les autres, personnes ou animaux, ont besoin de toi, tu es là pour eux. Il

ne te reste plus qu'à reconnaître ta force.

— Tu ne m'as pas vue en train de vomir sur le capot de la Pontiac après que j'ai assommé Frank Hunsell !

Je tournai mon visage un tantinet, histoire de le charmer avec mon côté intact. Je baissai le menton, souris et le fixai par-dessous mes cils. Mon gros plan réservé au box-office. Combien de fois l'avais-je utilisé dans mes films ? Le regard, le sourire mégawatt.

— J'ai vraiment besoin de ton aide et de tes conseils. S'il te plaît, viens à la maison ce soir. Je passerai une barre protéinée et du muesli au micro-ondes rien que pour toi. S'il te plaît ?

— J'ai compris où tu voulais en venir. Sache que je dois affronter seul mes problèmes.

Tant pis pour le truc de cinéma. Je le dévisageai carrément.

— Et tu te débrouilles comme un chef !

— Cela fait partie de mon caractère.

Il se pencha vers moi et me déclara d'une voix rauque et râpeuse :

— Cathy, ce sont mes brûlures. D'accord ? Tu ne peux pas les guérir.

Je l'attrapai par le colback.

— Le fait que tu sois venu ici pour prendre de mes nouvelles prouve que tu ne veux pas être seul.

— Je suis descendu parce que le livreur m'a appelé.

Atterrée, je demeurai bouche bée. Molly qui nous espionnait non loin arriva en courant.

— Il a livré ton paquet une semaine plus tôt que d'habitude !

— Très bien. Je n'aime pas attendre.

Un camion arborant le logo d'une entreprise postale se gara dans le parking du café. Thomas ôta mes mains de son manteau avant de se diriger vers le chauffeur. Affolée, je me tournai vers Molly.

— Il ne peut pas retourner chez lui dans cet état-là. Demande à Pike de l'arrêter pour sa propre sécurité. Je vais chercher mon extincteur pour le frapper à la tête. Je... Peu importe ! Je ne vais pas rester là les bras croisés et le regarder plonger seul dans le gouffre du désespoir.

Molly enfonça ses ongles dans mon avant-bras.

— Je te donne le même conseil que je lui ai donné avant Noël. Prends tes distances. C'est à lui de trouver une solution.

— Comment peux-tu dire ça ?

— Mon cœur, s'il s'apprête à se jeter dans les flammes, ce n'est pas toi qui pourras le sauver. Il doit faire la paix avec lui-même et tu ne peux pas prendre sa place.

— Je peux essayer.

Thomas regagnait à présent son pick-up, un petit paquet sous le bras. Qu'est-ce que sa sorcière de bellesœur avait pu insérer dans cette enveloppe anodine cette année ? Comment un objet si mince avait-il le

pouvoir de l'anéantir ? Je le suivis au trot. Mes pieds crissaient sur les petits gravillons. Il se retourna lentement quand je le rejoignis.

— Rentre chez toi, Cathy. Ce n'est pas une option, c'est un ordre.

— Pourquoi aurais-tu le droit de te mêler de ma vie quand j'ai besoin d'aide et moi, je n'aurais pas le droit de me mêler de la tienne ?

— On ne compte pas les points.

— Si j'avais un flacon de pilules à la main, tu m'empêcherais de les prendre. Tu m'as sauvé la vie il y a quelques mois.

— C'était différent. Maintenant, laisse-moi tranquille, merde !

Cet homme amer et injuriant n'était pas le Thomas que je connaissais.

— Pourquoi n'ouvres-tu pas cette lettre pour qu'on la lise ensemble et qu'on puisse en parler ? Je suis douée pour écouter.

La voix brisée, je mis la main en coupe sur l'oreille déformée cachée sous ma capuche.

— Malgré son apparence, j'entends encore. S'il te plaît, Thomas. Laisse-moi t'écouter. S'il te plaît.

— Rentre chez toi. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je veux dire en cas d'urgence, appelle-moi. Je viendrai.

— Même si tu es trop saoul pour tenir debout ?

— Je ne suis jamais saoul à ce point.

— Tu promets de m'appeler si tu te sens... désespéré ?

— Cathy, va-t'en. Laisse-moi tranquille.

— Je viendrai dans ta cabane, de jour comme de nuit. Appelle-moi. Je prendrai le Hummer et je roulerai jusqu'à chez toi. Je te le jure. Ou bien je marcherai. Je marcherai jusqu'à ta cabane si tu as besoin de moi.

— Cathy, je n'ai pas besoin de toi ! aboya-t-il, l'index pointé vers moi.

Thomas m'abandonna là. Il monta dans son pick-up et s'éloigna.

Thomas

Cette année, je trouvais un e-mail que Sherryl avait adressé à sa sœur.

Bonjour petite sœur,

Concernant l'aspect légal, tout est en place. Je demanderai la garde d'Ethan immédiatement après avoir dit à Thomas que je voulais divorcer et, si Thomas s'oppose à ce qu'Ethan reste avec moi (ce qu'il fera parce qu'il est un père dévoué et qu'il adore son fils), je ferai marche arrière et je lui proposerai la garde conjointe. Thomas ressent un besoin profond de sauver et de restaurer des trésors négligés, et mon approche le satisfera certainement. Dans son esprit, il aura sauvé la garde conjointe de notre fils des ruines de notre mariage.

Tu penses que je devrais mettre un terme à ma grossesse, mais je ne suis pas à l'aise avec ce choix. Cependant, je suivrai ton conseil et je n'en parlerai à Thomas qu'après le divorce. Je veux être installée à Londres avant qu'il n'apprenne la vérité : il sera le père divorcé d'Ethan et d'un deuxième enfant.

Tu me trouveras sentimentale ou bien lâche, mais je ne veux pas lui assener ce coup en personne. Autrefois, quand nous rêvions de donner un petit frère ou une petite sœur à Ethan, Thomas adorait cette idée. Il sera sans doute déprimé à la pensée que notre deuxième enfant ne soit pas élevé par ses deux parents dans les liens du mariage. Bien entendu, je ne vois aucune raison pour laquelle il ne rendrait pas visite à Ethan et au bébé à Londres, tant que nous nous comporterons de manière civilisée en général, et par rapport à Gibson en particulier.

Thomas soupçonne Gibson d'être plus qu'un ami pour moi et je sais que la nouvelle ne le choquera pas. Mais naturellement, je ne

veux pas que ma relation avec Gibson complique le divorce, alors je lui demanderai de garder profil bas pendant quelque temps.

Petite sœur, tu te dis que je me préoccupe trop des sentiments de Thomas. Tu as toujours cru qu'il en voulait secrètement à mon argent et qu'on pourrait l'acheter si le besoin s'en faisait sentir, mais non, comme je te l'ai dit de nombreuses fois, il a des principes. C'est un homme bon, vaillant, vrai, idéaliste et je souhaiterais sincèrement être le genre de femme capable d'abandonner un appartement avec vue sur Central Park pour vivre dans un vieil immeuble morose à ses côtés.

À une époque, je pensais qu'épouser un idéaliste sans argent était la quintessence de la maturité sentimentale, un cours facultatif spécial à l'École de la vie. Malheureusement, il s'avère que j'adore la liberté que seul le lucre obscène peut offrir et il est temps d'avancer. Tout le monde mérite un « mariage d'essai », non ?

Je t'enverrai un autre e-mail quand je reviendrai en fin d'après-midi. Je déjeune avec Gibson à Windows on the World. Thomas pense que je dois rencontrer un traiteur là-haut dans la matinée pour organiser ta fête d'anniversaire. Je déteste me montrer ainsi dans un restaurant bondé du World Trade Center, mais je suis ton conseil : « La visibilité est la meilleure défense. » En outre, Gibson adore la vue de la tour Nord. Merci pour ta suggestion !

Tendrement,

Sherryl

Ce fut tout ce que Rachel expédia dans cette enveloppe. Pas de mot, juste la brutalité simple d'une copie de l'e-mail que lui avait envoyé Sherryl vers 7 heures du matin, le 11 septembre 2001, alors que j'étais sous la douche et Sherryl devant l'ordinateur. Je me souviens qu'elle avait fermé en vitesse la messagerie quand j'étais entré dans la chambre en peignoir, une serviette sur la tête. Comme nous communiquions très peu à l'époque, ce geste furtif m'avait poussé à fuir dans la cuisine pour boire ma première tasse de café du matin.

J'aurais dû le deviner. J'aurais dû savoir qu'elle était amoureuse d'un autre. Nous ne nous touchions plus depuis plusieurs mois. Notre dernière fois au lit s'était produite par hasard, sans passion. Je ne me

doutais pas qu'elle était enceinte.

Et voilà. J'avais perdu deux enfants le 11-Septembre et non un seul. J'avais également perdu ma femme qui préférait un autre homme, un type que j'avais vaguement croisé lors de fêtes, quelqu'un de son cours de droit à Harvard. Sortaient-ils ensemble avant notre rencontre ? Après notre rencontre ? Pendant tout notre mariage ? À mes yeux, une seule chose importait: ce gars-là et elle comptaient emmener Ethan et le bébé à naître à Londres. Mon fils et mon deuxième fils (ou ma première fille) auraient été élevés de l'autre côté de l'Atlantique, à des milliers de kilomètres de moi, et Sherryl aurait demandé la garde exclusive en s'aidant de l'argent familial et des encouragements de son implacable sœur.

J'aurais perdu la bataille au tribunal. J'aurais perdu mes enfants qui auraient été élevés par un autre homme. Ethan aurait lentement oublié ma véritable nature. J'aurais été le père qui rendait visite, pas celui qui le conduisait à l'école ou le regardait jouer depuis la touche ou lui apprenait à faire du vélo. Et le bébé... il ne m'aurait pas connu du tout. Il n'aurait pas eu le moindre souvenir de moi à la maison. J'aurais eu autant d'importance qu'un ami de la famille.

Je glissai dans le sombre corridor de ces pensées, tandis que je buvais et lisais l'e-mail de Sherryl, buvais et le relisais. Boire et lire, boire et lire, encore et encore. Héberté, je me retrouvai devant ma cabane dans la lumière bleutée avant le lever du soleil. Un nuage rouge sang s'accrochait à Hog Back. La pensée qui se cachait dans le couloir noir de mon esprit se leva telle la fumée fétide d'un cadavre en feu.

Mes enfants m'auraient oublié... Je suis content qu'ils soient morts dans ce cas.

— Nom de Dieu... soupirai-je.

Tu n'es qu'un loser. C'est toi qui aurais dû mourir, pas eux, me chuchota la vodka. Je rentrai en titubant pour faire ma valise. Je partirai dès le lendemain matin, quand je serai sobre. Une fuite propre, pas de remous, pas d'interventions. Le temps que Cathy ou John, Molly, Pike, Jeb ou Santa – les personnes qui pensaient me connaître, celles qui croyaient bon de se soucier de mon sort – viennent me chercher, je serais en route pour une destination lointaine. Le Mexique peut-être. Un pays étranger. Un endroit avec des déserts, des plateaux, des espaces trop grands pour avoir un sens. Une terre vaste, vide et difficile à prospecter.

Je souhaitais que les êtres pour qui j'importais ne retrouvent pas mon corps.

Même si l'état d'esprit de Thomas me tourmentait ce soir-là, je ne pouvais pas oublier mes nouvelles responsabilités. J'avais un chien à enterrer avant la nuit. Je ne m'étais jamais servie d'une pelle de ma vie, et donc non, je n'avais jamais creusé de tombe (ni eu le besoin d'en creuser une d'ailleurs !). Pressée par la nuit qui tombait, en sueur malgré le froid, mon étole sur les épaules, mon manteau par terre, des ampoules aux mains, je fis enfin un pas en arrière et examinai le grand trou que j'avais creusé. Je me sentis extrêmement fière de moi. J'étais une vraie femme capable d'enterrer ses morts avec ses deux mains, s'il le fallait.

— Elle sera heureuse ici, déclarai-je aux chiots, comme si je pouvais promettre à la place des morts, comme si elles comprenaient.

Les deux petites chiennes agitèrent leur queue pelucheuse en entendant ma voix ; c'était toujours ça. Je fis un signe de la main en direction des tombes des Nettie sous le crépuscule.

— Les gens qui sont là aimaient beaucoup les chiens. La plupart sont bien souvent enterrés avec eux. Il y a aussi des chats. Et une chèvre. Vous pouvez venir quand cela vous chante. Vous voyez le chemin qui mène à la maison ? Il n'y a qu'à le suivre.

Leurs queues frétilaient à présent.

Je m'agenouillai à côté de la triste silhouette de leur mère, encore enveloppée dans un sac-poubelle noir. Les chiots se pelotonnèrent contre moi. Je posai une main sur leurs petits corps fragiles. Les larmes me montèrent aux yeux, une boule se forma dans ma gorge. Je m'inquiétais tellement pour Thomas. J'essayai de penser à une prière pleine d'espoir de la liturgie funéraire épiscopaliennne pour nous reconforter, les chiots et moi. En vain. Papa ne se rendait pas aux enterrements et mes tantes préféraient la crémation ou l'empaillage. Pour leurs animaux domestiques, s'entend. Je frissonnai au souvenir des petits vases de porcelaine dans un cabinet de l'une de mes tantes et au chat tigré empaillé à côté des trophées de golf. Non, il me faudrait improviser une litanie.

Je me levai et me raclai la gorge.

— Notre petite Miss Sheltie était une bonne maman, commençai-je. Elle est morte en essayant de protéger ses bébés. Jeunes chiots, je suis désolée qu'elle ne soit plus là pour vous en chair et en os. Je sais à quel point il est difficile de grandir sans sa mère. Certains jours, vous souhaitez entendre à nouveau sa voix, juste une fois, pour qu'elle vous dise ce qu'elle pense de vos actes, si elle est fière de vous. Vous aimeriez partager ces petits instants importants – vos premières règles, votre premier rendez-vous amoureux, votre premier baiser, votre première... première... enfin, vous savez et vous aimeriez tellement lui demander son avis. Seulement, il ne vous reste plus qu'à espérer, à croire que, quelque part, elle vous écoute et qu'elle vous parle à sa

manière, sans que vous ne vous en rendiez compte. Parfois, elle s'adressera à vous au travers d'autres personnes ; parfois, elle vous parlera dans vos rêves et parfois, comme maintenant...

Ma voix se brisa tandis que les chiots me léchaient les chaussures et geignaient.

— Parfois, elle vous parlera au travers de la mère de quelqu'un d'autre, au travers des sacrifices et des victoires de cette mère.

Des larmes coulaient le long de mes joues. Je m'agenouillai à nouveau pour prendre les chiots dans mes bras. Elles me léchèrent la figure.

— Les parents ne sont pas parfaits, leur chuchotai-je. Mais les meilleurs d'entre eux ont vraiment de bonnes intentions. Mon père a essayé de m'éloigner de cette ferme, de Granny Nettie, parce qu'il pensait qu'elle avait une mauvaise influence sur moi. Il avait tort. Il ne voulait pas nous blesser, ma grand-mère et moi. À sa manière, je suppose qu'il pensait honorer la mémoire de ma mère, suivre ses volontés. Ma mère a quitté cette ferme et s'est construit une nouvelle vie à Atlanta. Peut-être a-t-elle rejeté le style de vie de Granny, peut-être l'a-t-elle blessée sans le savoir ? Je l'ignore et cela me brise le cœur de ne pas savoir ce que Granny et elle ont traversé. Tout ce que je peux leur dire aujourd'hui, c'est : « Je suis là, je suis de retour, Granny. Je suis de retour, mère. Toutes les deux, vous avez façonné le passé. Aidez-moi à façonner l'avenir, d'accord ? Aidez-moi à prendre soin de ces bébés chiens. Et je vous en supplie, aidez-moi à prendre soin de Thomas. Il a tant souffert déjà. Je vous en prie, aidez-moi à le soutenir. S'il vous plaît. »

Je blottis ma tête dans la fourrure des chiots.

— Parfois, vous devez enterrer votre mère, continuer de vivre et essayer d'être une bonne mère à votre tour.

Je les embrassai sur le crâne avant de les reposer lentement et de coucher le corps de leur mère dans la tombe.

— Au revoir, gentil petit chien, murmurai-je tout en jetant la première poignée de terre. De ma part. (Une poignée.) De la part de ma mère et de ma grand-mère. (Une poignée.) Et surtout de la part de tes deux adorables filles. (Deux poignées.)

Je me relevai. En cette soirée de janvier, les températures décroissantes me firent frissonner. Je pelletai le reste de terre dans la tombe, la tassai avec les pieds, empilai quelques pierres sur le dessus et reculai. Les chiots s'appuyaient contre mes jambes.

— Je lui achèterai une plaque, leur promis-je. Mais je ne connais pas son nom. Toots n'a pas su me dire et aucun des voisins ne s'en souvient. Ne comptez pas sur moi pour demander à Frank Hunsell. Nous réfléchirons ensemble à un nom, d'accord ? Quelque chose de plus joli que « Petite Miss Sheltie ». À propos, je ne connais pas le

vôtre ! Moi, c'est Cathy. Cathy Deen. Et vous ?

Évidemment, elles se contentèrent de me fixer sans rien dire.

— Si j'étais Alberta, je vous prénommerais Thelma et Louise.

Pas de réponse.

— Si j'étais Molly, je vous prénommerais Biscuit et Sauce Blanche.

Pas de réponse.

— Si j'étais l'ancien moi, je vous prénommerais Vera Wang et Coco Chanel. Mais je ne suis plus sûre de mon identité à présent.

Je fermai les yeux.

— Mère ? Granny ? Mère de ces deux chiots ? M'aiderez-vous à donner un nom à ces deux chiots ? Me direz-vous qui je suis, et qui elles sont ?

Pas de réponse. Lasse, j'ouvris les yeux.

— Bon, on réfléchira aux noms plus tard. On se débrouillera toutes seules.

Je posai la pelle sur mon épaule et regardai la tombe une dernière fois. Les chiots firent le tour des pierres, les reniflèrent, les touchèrent avec leurs pattes curieuses. Quand je claquai la langue, elles coururent vers moi.

— Nous sommes toutes les trois ce soir. Rentrons.

Elles secouèrent la queue. Bon signe. Nous étions une famille.

Tout en nous méfiant des ombres, nous nous frayâmes un chemin dans les bois jusqu'à la maison. Je ne cessai de penser à Thomas et à la mort.

Thomas

L'alcool, comme la plupart des substances qui altèrent l'esprit (y compris la nourriture et le sexe), est une superposition de tentations, un génie aguichant enfermé dans la bouteille de notre bon sens. Laissez sortir le génie, persuadez-le d'exaucer vos vœux les plus innocents et tout ira bien. Mais tournez-lui le dos, lâchez un peu de lest et le génie vous entraînera au fond de sa bouteille et vous enchaînera au sol. Et cet enfer-là, l'ami, vous l'aurez vous-même fabriqué.

Je m'enorgueillissais de contrôler le génie de la vodka. Je savais le mettre en mode « assommé » plusieurs heures de suite, le laisser stagner entre « stupeur » et « douleur ». Cette nuit-là, alors que j'avais décidé de quitter Crossroads, j'avais tenu à garder le génie en laisse. Je remplis donc mon gros sac de sport en toile avec soin et lenteur, m'arrêtant pour boire et lire l'e-mail de Sherryl à Rachel toutes les heures ou presque. Je fis un feu quand la nuit froide tomba. Je rabattis les draps et mangeai de la viande en boîte avec des biscuits secs.

Calme, je prenais mon temps, comme paralysé. Je ne voulais plus penser à la lettre – entre deux relectures – et je voulais oublier que j'avais souhaité la mort d'Ethan et de cet enfant à naître. Je ne voulais plus penser à Cathy.

Si je sortais de sa vie maintenant, elle pourrait dire aux gens qu'elle avait eu besoin de moi lors d'une période de transition, quand elle rassemblait les morceaux de son existence. Elle ne regretterait pas de m'avoir rencontré. Quant à Molly, elle ne me pardonnerait jamais mon geste. Mais Molly était douée pour mettre les peines en perspective et elle s'en remettrait.

Mon frère John ? Il ne me pardonnerait jamais lui non plus, mais John le voyait venir depuis longtemps. Il ne serait pas surpris. Je lui laisserais l'e-mail. Il le lirait et comprendrait immédiatement. Il ferait rapidement son deuil. Il avait une femme aimante et des enfants à charge. C'était un père de famille. Plus moi.

Je déposai mon sac sur le siège de mon pick-up, mis mon revolver dessus. Un Enfield n° 2 Mk 1, un flingue à toute épreuve, calibre 38, anglais, une arme de poing pendant la Seconde Guerre mondiale. Je l'avais acheté à un vieux businessman japonais à New York plusieurs années auparavant. « Il me vient d'une relation de la famille qui chérissait la bravoure de ce pistolet », m'avait-il confié. Moi, je me posais des questions sur le soldat dans sa famille qui avait tué le possesseur de cette arme.

Ce revolver avait vu trop d'honorables guerres pour être choqué par mon désespoir en temps de paix. Je serais un ajout imprévu à son palmarès. Bien. Je retournai à l'intérieur, sans mon manteau, sans trembler malgré la température inférieure à zéro. Une lune blanche et sèche se leva au-dessus de Hog Back, donna des reflets d'argent aux pâturages en hauteur, aux vignes – mon hommage inachevé à Frank Lloyd Wright –, et à moi.

Cathy Minuit

Je ne trouvais pas le sommeil. Couchés en boule dans l'enchevêtrement de couvertures sur mon lit, les chiots pleuraient sagement leur mère dans leurs rêves. J'errai à travers la maison, d'un radiateur oscillant à un autre. Encore vêtue de mon jean, d'un pull épais et enveloppée dans un patchwork de ma grand-mère, je conservai mon portable sur moi au cas où Thomas appellerait. Pas de nouvelles. Par-delà les fenêtres, l'obscurité était juste animée par la lune blanche et immaculée.

Debout au milieu de mon salon, entre les cartons, le petit lit et les rideaux maison, je sentais mes pensées résonner sur le lambris lisse et

nu en châtaignier. *Cette maison a besoin de meubles. J'ai des chiens maintenant. Il leur faut un canapé à mâchouiller. Je retournerai chez Toots et je lui achèterai ses meubles. J'emmènerai Thomas pour qu'il jette un coup d'œil et dise s'ils sont compatibles avec l'esprit de cet endroit.*

Je resserrai la couverture sur mes épaules. Malgré les radiateurs, la maison était froide. Un thé. Et si je me faisais réchauffer une tasse d'Earl Grey au micro-ondes, avec du miel d'arbre-oseille offert par Macy et fabriqué par des abeilles lesbiennes ? Une boisson chaude me réconforterait. Dans la cuisine, éclairée par une petite lampe sur le comptoir, je traînai mes chaussettes sur les constellations en argile rouge, m'attrapai une tasse en céramique banale dans un placard et tournai l'antique robinet de mon évier. Une eau glacée s'écoula dans ma tasse. Je jetai un sachet de thé dans l'eau et le fis rebondir machinalement. Perdue dans mes pensées, je regardai par la fenêtre sans rideau au-dessus de l'évier.

Je me demande si Ivy et Cora apprécient encore leurs cadeaux de Noël. Je devrais appeler Thomas et lui demander s'il les a vues récemment. Il est à peine minuit. Allez, je l'appelle.

Soudain, je le vis dans la vitre. Son reflet, sur le mien. Non, pas son visage... sa main. Comme un gros plan dans un film. Je compris naturellement qu'elle lui appartenait. Et qu'elle était... morte. Elle s'était sur la fenêtre, paume levée, tachée de sang.

Tachée de sang ! Son sang.

Je lâchai ma tasse. Elle heurta le ciel étoilé et se brisa en mille morceaux. Du thé froid éclaboussa mes chaussettes.

Je ne pris pas la peine de les changer. Je glissai les pieds dans des savates et cherchai les clés du Hummer dans mon sac.

— Dormez bien, je reviens tout de suite, dis-je aux chiots.

Moi qui n'avais pas conduit un véhicule plus exigeant qu'un tracteur ces dix derniers mois, moi qui souffrais d'attaques de panique rien qu'en m'asseyant sur le siège passager de mon propre Hummer, je sortis sous le clair de lune, grimpai dans cette énorme « Peur sur Roues » et démarrai.

Tremblante comme une feuille, je pris la direction de la cabane de Thomas.

En priant qu'il ne fût pas trop tard.

Thomas

Le grondement d'un moteur me sortit d'un sommeil hébété près de la cheminée. Je me levai en titubant de la chaise que Cathy avait disposée près du foyer, renversai une bouteille à moitié vide à mes pieds et éloignai la lettre tachée d'une braise sur le bord en pierre.

Quand j'arrivai enfin à la fenêtre, j'aperçus Cathy armée d'une lampe torche qui s'approchait de mon pick-up sous le clair de lune. J'avais laissé la portière ouverte côté conducteur. Elle regarda à l'intérieur, se pencha... Je savais ce qu'elle voyait : le revolver, mon portefeuille, mes clés et une poignée de billets qui gisaient sur mon sac de sport.

Mon plan ne pouvait pas être plus transparent.

Une colère sourde se mêla à mon désespoir. Je lui avais dit de ne pas venir ici. J'ouvris la porte de la cabane et sortis à grands pas dans la froideur du clair de lune. Elle sursauta, me dévisagea avec frénésie, fit tomber sa lampe torche et entra dans l'habacle de mon pick-up. Quand elle pivota pour me faire face, elle tenait le revolver à deux mains, loin d'elle comme s'il allait exploser. Soudain, elle ouvrit la chambre avec une adresse étonnante et, méthodiquement, ôta les balles une à une. Je me ruai sur Cathy tandis que la dernière balle heurtait le sol. D'un geste rapide, je lui arrachai le revolver des mains.

— Rends-moi ça, m'ordonna-t-elle. Putain, rends-moi ce flingue !

— Je ne peux pas.

Seules nos silhouettes ressortaient. J'entendis un bruit rauque de colère avant de voir une main surgir. Sa main droite abîmée s'était transformée en poing.

Qui me frappa à la bouche.

J'eus à peine mal, même si je distinguai vaguement un goût de sang. J'étais trop engourdi et saoul pour m'en préoccuper, alors qu'elle m'avait cogné assez fort pour que je recule d'un pas. Elle chercha à s'emparer du revolver vide que je levai hors de sa portée. Une main sur son épaule, je la tins à distance. Elle émit un autre son, profond, féminin, furieux. À force de se contorsionner, elle écarta mon bras et se libéra.

Nous nous faisions face tels deux boxeurs sur un ring.

— Comment as-tu pu ? hurla-t-elle. Comment as-tu pu envisager de partir comme un voleur et de te faire sauter la cervelle ? C'était ton plan ? Tu te soucies si peu de toi, de moi, de ceux qui ont besoin de toi ici ? C'est ainsi que tu agis ?

Elle tendit les bras vers moi et éclata d'un rire féroce et brisé.

— Tu crois que je n'aurais pas supporté de voir ta cervelle éparpillée sur tes ceps de vigne. Alors tu comptais t'enfuir dans un endroit tranquille, au milieu d'inconnus. Comment oses-tu ?

Elle tomba à genoux, balaya le sol du plat de la main et bondit sur ses pieds, le poing refermé sur quelque chose.

— Eh bien, vas-y. Laisse-moi profiter du spectacle, maintenant que je sais à quoi m'attendre.

Un petit objet pointu me frappa le bras. Une balle. Cathy m'en jeta une autre. La pointe s'enfonça dans ma pommette.

— À quoi pensais-tu ?

Je n'avais pas tressailli, pas bougé.

— Rentre chez toi, lui demandai-je à voix basse.

J'étais incapable de réfléchir ; l'alcool et la dépression avaient pris le contrôle, il ne me restait plus aucun mot éloquent. Je l'aimais. Si elle avait su que je voulais la mort de mes enfants...

Elle poussa un grommellement, une sorte de sanglot fébrile et agita les poings dans ma direction.

— Soit tu me forces à monter dans ton pick-up et tu me ramènes chez moi, soit tu me descends. Je ne t'offre pas d'autre choix. Donne-moi ce revolver.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit dans les cabinets au tout début ? « Je ne t'ai jamais demandé de t'inquiéter de mon sort. »

— J'étais idiot. On ne choisit pas qui se soucie de nous ou pas. La seule raison pour laquelle je suis en vie aujourd'hui, c'est parce que Molly et toi avez décidé de vous soucier de moi. Aujourd'hui, je m'inquiète pour toi et tu ne peux rien y changer. Tu ne peux pas prétendre que tes choix ne blesseront personne, alors que tu te blesses toi-même !

— Je vis avec mes choix tous les jours. Je sais qui j'ai blessé.

— Vraiment ? Non. Tu ignores tout de tes choix. Tu laisses l'alcool, la dépression et ta salope de bellesœur, cette psychopathe manipulatrice, opérer tous les choix à ta place. Tu les laisses te contrôler. Et si tu me donnais le privilège de contrôler ta vie, hein ?

Je laissai tomber le revolver sur le sol.

— Je te ramène chez toi, Cathy. Arrête de poser autant de questions.

— Tu es trop saoul pour m'attraper et, dans ce cas, je ne te laisserai pas m'embarquer dans ton pick-up sans que tu me blesses et sans que je te blesse. Je te connais, Thomas. Tu ne me feras pas de mal. Ce n'est pas dans ta nature. Tu ne m'attraperas pas.

Elle se tourna et courut sur une dizaine de mètres. Elle s'arrêta sur un monticule, sa silhouette se détachant du clair de lune sur le ciel étoilé.

Je me dirigeai à pas lents vers elle. Cathy serra les poings et écarta les jambes.

— Je croyais que je pouvais te faire confiance, hurla-t-elle, la voix rauque. Tu n'étais pas un photographe qui essayait de me baiser, tu n'étais pas Gerald qui voulait se faire de l'argent sur mon dos, tu n'étais pas tous ces hommes qui m'aimaient pour mon apparence, tu n'étais pas comme les autres. Je pensais que tu serais toujours là pour moi. Ne me dis pas que j'avais tort !

Je m'arrêtai et levai les yeux vers elle.

— Je ne suis pas celui que tu penses. Tu ne me connais pas.

— Si, tu es celui que je pense et je te connais mieux que tous les

hommes de ma vie réunis.

Elle frappa les airs avec ses poings.

— Dis que tu ne veux pas de moi ! Que la seule pensée de me... baiser te répugne. Cette gentillesse, ces flirts, cette amitié... ce n'était qu'un jeu malsain pour toi. Tu ne voulais pas me toucher. Tu ne voulais pas me voir nue. Admets-le !

Elle me frappa.

— Tu préfères te tuer que me toucher, insista-t-elle.

— C'est de la folie !

— Vraiment ! s'écria-t-elle. Vraiment ?

Elle ôta son manteau, le jeta sur le côté puis s'empara du bord de son pull et l'enleva par la tête. Son souffle furieux répandait des nuages blancs dans le clair de lune. Elle me jeta son pull.

— Touche-moi alors ! Si tu as l'intention de te tuer bientôt, tu n'auras pas à supporter le souvenir de ma laideur très longtemps. Ne te gêne pas !

— Cathy, je te demande une dernière fois de rentrer chez toi.

— menteur. Tu n'as jamais voulu de moi. Tu étais juste gentil avec moi car tu espérais mettre la main sur la ferme des Nettie. Tu avais pitié de la grotesque et pathétique Cathy Deen, la star esseulée, pas vrai ?

— Tu sais bien que c'est faux.

— Je sais simplement que tu préfères mourir plutôt que vivre avec moi.

Elle défit la fermeture Éclair de son jean, le baissa, se débarrassa de ses chaussures puis de son pantalon et se tint devant moi, en culotte et soutien-gorge. Je ne voyais pas les cicatrices sur son côté droit, mais sa silhouette fabuleuse au clair de lune. Rien ne pouvait m'empêcher de la désirer, de la vouloir, pour la vie.

— J'ai raison, poursuivit-elle, les dents serrées. J'ai raison. Tu n'essaieras même pas de me toucher.

Elle baissa sa culotte, la jeta sur le côté, dégrafa son soutien-gorge et le jeta à son tour.

— Il n'existe pas situation plus humiliante, Thomas. Tout ce que je te demande, c'est d'avoir les couilles d'admettre que je suis laide. Admets que tu es dégoûté à l'idée de me toucher.

Je voyais clair en son jeu, mais je ne pouvais pas faire machine arrière. J'étais figé sur place ; ma vie gravitait autour de ce seul instant, dépendait de l'homme qu'elle voulait que je sois, maintenant, demain, le restant de mes jours. En sanglots, elle me tourna le dos, se cacha le visage dans les mains. Ses épaules se soulevaient. Elle ne jouait pas la comédie, elle éprouvait réellement une grande détresse. Elle était l'essence de ma solitude, de mon désespoir. Mon miroir. Ma vie.

Je courus vers elle à toutes jambes. Je la serrai dans mes bras par derrière, la soulevai, la collai contre moi, la caressai depuis le menton jusqu'à la cuisse, poussé par l'urgence de l'exploration. Dans un halètement, Cathy s'appuya sur mes avant-bras.

— Pas là, pas de ce côté, me demanda-t-elle en essayant de tourner la tête.

Je plongeai la main dans l'épaisse chevelure sombre le long de sa tempe, la tins immobile et embrassai la chair ruinée le long de son cou et de sa joue. Elle pouvait jouer avec mes nerfs, j'en étais capable aussi.

Je la portai en pleurs jusqu'à ma cabane. À l'intérieur, nous nous couchâmes sur le parquet, moi sur le dos, elle à califourchon sur moi, les genoux enfoncés dans l'épais tapis en coton tissé que Molly m'avait offert. Ses mains étaient aussi rugueuses que les miennes tandis que nous luttions pour enlever mon jean. Je grognai quand elle enfonça mon pénis en elle. Elle se fichait d'être prête ou non et, à cet instant, j'étais heureux d'être en vie, qu'elle soit en vie, que nous soyons ensemble. Je me soulevai pour aller à sa rencontre, mes mains sur ses seins, tandis qu'elle me chevauchait, la tête penchée de manière à ce que la partie intacte de son visage repose contre mes cheveux. J'enfonçai les doigts dans ses hanches et jouis instantanément, de manière convulsive, comme s'il s'agissait de la première fois. *Je veux vivre.*

Les mains accrochées à mes cheveux de chaque côté de ma tête, elle appliqua son front contre le mien et pleura de soulagement.

Les bras serrés autour d'elle, la gardant sur moi malgré le froid, je fondis moi aussi en larmes.

Cathy

Thomas et moi étions à ramasser à la petite cuillère cette nuit-là. Trop d'émotions, trop à dire, alors nous choisîmes la simplicité. La nuit se déroula sous l'impulsion du sexe – sexe pour oublier et pardonner, guérir, créer des liens... Je mourais d'envie de lire la lettre, mais cela attendrait.

Une vieille pendule sonna trois coups. La cabane était plongée dans le noir. Le feu qui brûlait avant mon arrivée s'était éteint et, bien entendu, je préférais frissonner que le faire repartir. Nous étions allongés sur le sol près de l'âtre, dans un enchevêtrement de couvertures et d'oreillers, nus, en sueur et épuisés dans les bras l'un de l'autre, tremblant à chaque fois que l'air froid cinglait nos peaux nues. Ses cheveux bruns et emmêlés retombaient sur ses épaules, sa barbe était mouillée – il aimait la femme dans son intégralité, dans ses moindres recoins ; il aimait les grottes dans lesquelles seuls les braves et les nobles vont. Je préférais une expression façonnée par mes vieilles tantes, des belles du Sud :

Un tunnel.

La femme décore son tunnel en cas de trafic.

Tu ferais mieux d'installer un poste de péage à l'entrée de ton tunnel ou c'est toi qui en paieras le prix.

Thomas adorait tous les tunnels d'une femme, ceux de son corps, son cœur et son âme. Lui et moi ne savions pas trop où aller, que dire ni comment le dire, alors nous choisîmes de nous pousser, attraper, lécher, mordre, éreinter jusqu'à ce que j'aie l'impression d'être couverte d'ecchymoses et que sa lèvre inférieure ensanglantée soit gonflée et à vif. L'envie était urgente, pas tendre, mais néanmoins très douce.

Je cherchai à tâtons la bouteille de vodka renversée près de la cheminée, trouvai assez d'alcool pour remplir ma bouche et tout en conservant le liquide chaud sur ma langue, je poussai Thomas en arrière, penchai la tête vers son pénis et le lavai par une succion rapide et efficace. À nouveau en érection, Thomas grogna et, les mains galbées sur ma tête, me caressa les cheveux. Soudain, il me repoussa,

guida ma tête vers le haut et m'embrassa. Sur ma langue et mes lèvres, ses lèvres, son sperme, le sang de sa lèvre. Il me lécha la bouche.

— Puisque c'est l'heure de vérité, fit-il sur un ton menaçant, et si tu allumais un feu ?

Je me figeai. Il se glissa hors des couvertures ; sa chaleur nue se transforma en une ombre dans l'obscurité. Mon cœur s'emballa dès que j'entendis le frémissement mat et mélodique du petit bois qu'on installe sur la grille en fer à une dizaine de centimètres de l'étroite avant-scène en pierre plate. Je déglutis un peu de bile ; la terreur phobique bourdonnait dans mon cerveau. Enveloppée dans un couvrepied, je reculai et fus arrêtée par les poteaux en bois brut de son lit étroit.

La main de Thomas se referma sur mon épaule.

— Tu peux y arriver.

— Non, m'écriai-je, horrifiée. Pas encore.

— Cathy...

Sa voix désincarnée était grave et calme, mais aussi implacable.

— Tu m'as jeté des balles à la figure, tu m'as frappé à la bouche. Quand je t'ai portée jusqu'ici, tu pensais davantage à prendre soin de moi qu'aux braises mourantes dans l'âtre. Tu peux allumer un feu.

Je rampai jusqu'à ce que je sente les pierres grossières de la cheminée sous mes genoux. Il glissa la main sous la couverture et, du bout de l'index, frôla un de mes tétons. Puis il pencha la tête au-dessus de mon sein et le suçait doucement. L'effet était ouvertement séducteur et surtout très efficace. Thomas contre les flammes. Thomas gagna. Il s'assit et tendit la main vers les brindilles empilées dans le foyer. Angoissée, je le regardai glisser du petit bois en dessous.

Quand il eut terminé, il prit ma main droite, ses doigts frôlaient ma peau abîmée et sensible. Mon bras se pétrifia contre mon corps alors que mes cuisses s'humectaient pour lui. Il m'obligea à tendre le bras. Ma main tremblait. Thomas coinça un obélisque en métal lisse entre mes doigts recroquevillés.

— Il appartenait à mon vieux. Il s'allumait trois paquets par jour avec. Voilà pourquoi il est mort d'un emphysème pulmonaire l'année où j'ai épousé Sherryl. Je l'ai gardé parce que je lui pardonne d'avoir foutu sa vie en l'air, mais je ne veux pas lui ressembler. Clique et prouve-moi que tu me désires plus que tu désires avoir peur du feu.

Je passai le pouce sur la minuscule molette. Une flamme bleu orange jaillit. Ma main tressaillit, la flamme s'éteignit et Thomas attrapa le briquet au vol.

— Recommence.

— Je ne peux pas.

— Tu peux.

Il plaqua le briquet dans ma paume. Je cliquai. La terrible petite

flamme jaillit à nouveau. Je la fixai. Au-delà de cette lueur vacillante, je vis le visage fatigué de Thomas, sa lèvre abîmée, ses beaux yeux épuisés, son besoin de faire passer mes malheurs avant les siens.

— Au secours, le suppliai-je, la main raidie sur le briquet.

Il me guida vers la pile fragile de petit bois et de journaux froissés sous les bûches. J'approchai la mortelle petite flamme du papier et toutes mes terminaisons nerveuses se contractèrent quand le bord du papier s'embrasa et noircit. Le petit bois prit feu à son tour.

— Voilà, déclarai-je, la voix rauque, tandis que je refermais le briquet. Maintenant, j'en veux pour mon argent.

Thomas m'attira contre lui et m'embrassa le front. Je blottis le côté intact de mon visage dans son cou. Tremblante, je m'accrochai à lui, pendant que le feu se transformait en une pyramide joyeuse et crépitante formée de flammes aromatiques orange et rouges, à un petit mètre de moi. Je détestais cette cheminée.

Il me fit basculer en arrière et s'allongea sur moi. J'enroulai mes jambes autour de sa taille et il entra en moi sans peine, comme dans du beurre. La profondeur de ses assauts, la sensation de plénitude rayonnèrent en moi, réconfortèrent mes muscles, ma peau, mes souvenirs. Les drames et les peurs s'infiltrèrent dans nos cellules tel du poison ; ce ne sont pas seulement des pensées immatérielles, ils modifient notre ADN. Il faut repartir de zéro et réapprendre la confiance et le désir. Je mis les bras autour de son cou. Dans la douce et terrifiante lumière du feu, je scrutai son visage fort, triste et irrésistible, enlaidi par sa barbe hirsute, ses cheveux broussailleux et les blessures que je lui avais infligées.

Je ne pensais plus qu'à lui.

Thomas

Cathy eut un orgasme la dernière fois. Je n'étais pas sûr pour les autres fois de cette nuit-là, alors qu'elle essayait de sauver mon âme ou quand elle fixait le feu d'un air inquiet, mais la dernière fois, j'en aurais mis ma main à couper. Son souffle profond, la cambrure électrique de son dos, les incroyables contractions autour de mon pénis. Ensuite, elle se relâcha sous moi, me montra de manière langoureuse le côté brûlé de son visage. Voilà pourquoi je sus qu'elle avait eu un orgasme : elle oublia de poser.

Un moment de fierté pour chacun de nous.

Aux petites heures du matin, je ravivai le feu et nous nous assîmes, stupéfiés, dans les remous des couvertures. Cathy était accroupie derrière moi, enveloppée dans un couvre-pied qui formait une tente autour de nous deux, sur un vieux tabouret à trois pieds que j'avais

acheté aux puces. Ses genoux m'enserraient les bras. À l'occasion, je sentais le bout dur d'un sein qui me caressait l'épaule, quand elle se penchait au-dessus de ma tête. Mes cisailles n'étaient pas conçues pour couper les cheveux. Elle devait se concentrer.

Cripz. Les épaisses lames sectionnaient mes mèches de trente centimètres sur ma nuque. Méthodiquement, elle me les tendait une par une par-dessus mon épaule et je les posais sur le bord de la cheminée. J'avais jeté la première section dans le feu et l'odeur de cheveux brûlés avait envahi la pièce. Les mains de Cathy tremblèrent tellement qu'elle en lâcha les cisailles sur le sol. Elle ne dit pas un mot mais je sus que l'odeur lui avait rappelé de mauvais souvenirs. À partir de là, je posai mes cheveux sur la pierre.

— Fini, s'exclama-t-elle en me tendant la dernière mèche.

Elle enfonça les doigts dans ma tignasse hérissée. Je savourai ses douces caresses sur mon cuir chevelu, le haut de mes oreilles, mes tempes. Ces frôlements se diffusèrent directement dans mon cerveau, telle une agréable thérapie. Elle se leva en serrant la couverture contre elle, comme prise d'une soudaine timidité, me contourna et vint s'asseoir en tailleur devant moi, les genoux contre les miens. Elle étudia le nouveau Thomas avec solennité.

— Tu es l'homme le plus beau que j'aie jamais vu... malgré une lèvre enflée, une pommette endolorie, une barbe négligée et une coupe atroce.

— C'est un début...

— Vraiment ? Tu ne crois pas qu'il est temps que tu me dises ce que contient la lettre de New York ?

Je la tendis à Cathy sans dire un mot. Elle prit l'e-mail à deux mains et se pencha vers les mots à cause de la faible luminosité. Je scrutai le feu.

— Oh mon Dieu ! chuchota-t-elle au début.

Puis :

Je suis désolée que tu sois le dernier à l'apprendre.

Enfin, elle se redressa et fixa la lettre sans aucune compassion.

— Rachel n'est qu'une malade. Maintenant, je comprends pourquoi.

— Pourquoi ? demandai-je sur un ton las.

— Ta belle-sœur s'en veut. Pas étonnant qu'elle ait passé les quatre dernières années à déverser cette culpabilité sur toi. Ce doit être un enfer de vivre avec ce fardeau.

— De quoi parles-tu ? m'enquis-je, les sourcils froncés.

— C'est elle qui a suggéré le restaurant du World Trade Center ce fameux jour. Ta femme a rejoint son amant là-bas, parce que sa sœur lui a recommandé un lieu public où on ne les soupçonnerait pas d'avoir un rendez-vous amoureux.

Cathy tapa violemment le papier.

— Tu n’as pas lu ce passage ?
— Quel passage ?
— Thomas ! grogna-t-elle. Tu as accepté les torts si longtemps que tu ne vois pas la vérité en face !

— J’ai vu que ma femme avait l’intention d’éloigner nos enfants de moi. Quand j’ai compris ce qu’elle écrivait – que mes enfants grandiraient sans moi, avec un père de substitution –, quand cette pensée s’est infiltrée en moi, j’ai songé à une seule chose : si je ne pouvais pas avoir mes enfants, personne ne devait me les prendre. Tu comprends, Cathy ? J’étais content que mes enfants soient morts !

Voilà. J’avais exposé le poids sanglant de mon vrai moi. Impassible, Cathy me dévisagea. Ses yeux remuaient lentement, tandis qu’elle scannait mon visage, grattait la peau sur mon crâne, s’enfonçait dans l’os, fouillait les plis de mon esprit. Quoi qu’elle cherchât, elle trouva. Elle exhala et se détendit. Un souffle nouveau passa de ses poumons aux miens. Mes côtes se soulevèrent. Je sentis mon cœur ralentir. *Elle semble soulagée !*

— Je ne voudrais pas paraître irrévérencieuse, mais... Thomas... une pensée n’est qu’une pensée. Pas un souhait. Pas un plan. Pas un espoir. Simplement des mots dans le brouillon d’un scénario et non la réalité. Tu ne souhaitais pas la mort de tes enfants.

— Faux. Je voulais me venger, quitte à leur faire du mal. Je ne vaudrais pas mieux que ces hommes qui ont détruit les tours et tué trois mille personnes ce jour-là, y compris Sherryl, Ethan et notre bébé à naître.

— Non, Thomas, non ! Si Ethan revenait à la vie, si tu pouvais les serrer dans tes bras, lui et l’autre enfant, le ferais-tu ?

— Bien sûr.

— Tu vois ! Tu as invalidé l’autre pensée. Aucune pensée ne peut être prise au sérieux dans le feu de l’action. Surtout quand elle est alimentée par l’alcool, les drogues ou la dépression. Thomas, si nos pensées façonnaient le destin, je serais en prison.

— Tes plaisanteries ne me remonteront pas le moral.

— Je ne plaisante pas. J’avais l’intention de tuer Gerald.

— Cathy...

— Vraiment. Je voulais le pousser à me rendre visite. J’aurais caché un couteau de cuisine sous mon peignoir et, quand il se serait approché, je l’aurais poignardé. J’avais tout prévu. Je l’invitais chez moi. Il aurait pensé que je voulais discuter des détails du contrat publicitaire pour Perfection, que je souhaitais pardonner et oublier, l’aider à vendre ses produits.

Elle toucha les cicatrices de son visage.

— Il se serait dit que je voulais travailler pour lui dans l’ombre, bien entendu, où je ne dégoûterais personne.

J’étudiai ses yeux comme elle étudiait les miens. Oui, elle aurait été

capable de meurtre ce jour-là.

— Qu'est-ce qui t'en a empêché ?

— Une de tes lettres. Peu importe laquelle, c'était une lettre typique de toi, que j'adorais lire, sur la maison de ma grand-mère. Elle m'est parvenue avec une boîte de biscuits de Molly.

Des larmes brillaient dans ses yeux.

— J'ai mangé les biscuits et lu ta lettre environ une heure avant la visite de Gerald. J'avais vraiment l'intention de l'assassiner ce jour-là. J'étais sous tranquillisants et j'avais quasiment bu une bouteille de vin. Alors qu'allongée dans mon lit, je parcourais ta lettre, une pensée claire m'a traversé l'esprit : si je vais en prison pour meurtre, Thomas ne m'écrit pas.

Dans un gloussement craintif, elle s'essuya les yeux.

— Sache que tu as sauvé la vie de Gerald ce jour-là et que tu m'as épargné une vie derrière les barreaux.

Les yeux rivés sur son visage, je buvais ses paroles, j'absorbais l'étrange réconfort qu'elle m'offrait parmi un labyrinthe d'idées conflictuelles. Chaque fois que je lui avais écrit, je pensais : « Je veux la garder en vie. » Tous ceux que j'aimais devaient vivre. Je ne voulais pas la mort de mes enfants. Je ne le pensais pas. Je ne voulais pas la mort de Sherryl, ni même celle de Gibson, son amant.

Pendant tout ce temps, la seule personne dont je souhaitais la mort, c'était moi. La vie se résumait parfois à de simples constats.

— Si seulement mes enfants avaient survécu, lui chuchotai-je à l'oreille, absous. Si seulement Sherryl avait survécu.

Cathy poussa un soupir réconfortant et me prit dans ses bras.

— C'est fini...

Je me rassis et pris la lettre. Elle m'échappa des mains et tomba en douceur sur mes longues mèches de cheveux près de l'âtre.

— J'y vois une forme de symbolisme, mais j'ignore lequel, déclarai-je.

— Brûle la lettre.

Puis elle se tourna vers l'étagère où se trouvait le camion disloqué d'Ethan.

— Et enterre le jouet d'Ethan. Enfouis une partie de ton cœur dans la terre avec son souvenir. Ensuite, vis ta vie, comme il aurait aimé que tu le fasses. Quand tu seras prêt.

— Je ne suis pas encore prêt à le laisser partir ainsi.

— Bien. Quand ce sera le moment, tu le sauras.

Je ramassai la lettre. Mon cœur se brisa mais la fracture était supportable, pour une fois.

— J'avais un deuxième enfant en route, gémis-je. J'ai perdu un fils ou une fille.

— Je sais.

Cathy me consola à nouveau. Elle me tapota le genou doucement.

— Je sais, mais ce n'était pas ta faute. Ce n'était pas ta faute, Thomas, répéta-t-elle d'une voix tremblotante. Si tu veux, je peux jeter cette lettre dans les flammes. Pour la première fois en dix mois, je pourrais te dire sincèrement que j'aime le travail des flammes.

Courage. Que ne ferait-elle pas pour moi ? En signe de gratitude, j'effleurai sa joue abîmée. Puis je me penchai vers le feu, déposai les dernières vérités sur mon mariage, mon épouse et mes enfants dans le feu avant de les regarder se transformer en cendres propres.

Je pris Cathy dans mes bras. Elle posa la tête sur mon épaule, joue abîmée vers le haut. Nous nous enfouîmes sous les couvertures, serrés fort l'un contre l'autre puis nous nous détendîmes et respirâmes avec plus d'aisance. Les premières lueurs du jour dessinaient des rectangles fantomatiques sur les vitres de la cabane.

— Je crois que nous pouvons nous reposer, maintenant, murmura-t-elle.

J'approchai ses cheveux de mon nez pour que son parfum me comble, et je blottis mon front contre sa tempe. Je fermai les yeux aussi près de son visage que possible. Nous avions survécu aux éléments – feu, glace, eau, vent, chaleur, froid. Nous avions escaladé des montagnes, nous étions tombés du haut de falaises, nous nous étions perdus dans les monolithes noirs de la mémoire et de l'oubli. Nous avions dû extraire un poison de nos corps, le remonter à la surface, à l'air et à la lumière. Il avait fallu une nuit entière, toutes les sensations et toutes les émotions, pour finir épuisés, nouvellement ouverts et ressuscités.

Nous avons une vie maintenant. Imparfaite, à peine inventée, la peau encore neuve, vulnérable et facile à brûler, mais nous voulions vivre. Elle avait mis ses cicatrices et les miennes à l'épreuve du feu.

— Cathy ?

— Humm ?

— Je t'aurais écrit en prison.

Elle glissa sa main droite entre nous et étendit les doigts sur mon cœur.

— Heureusement que je l'ignorais à l'époque.

Nous nous endormîmes.

Cathy

Le lendemain matin, j'enterrai le revolver de Thomas dans les profondeurs de la forêt en contrebas de sa cabane. Pendant son sommeil, j'en profitai pour enlever toutes ses bouteilles de vodka dont je versai le contenu sur le sol gelé. Je gravissais la colline menant chez lui quand il sortit en vitesse, simplement vêtu d'un jean. Il gratta sa crinière mal taillée dès qu'il me vit. C'était agréable de lire le soulagement sur son visage. Il vint à ma rencontre.

— Il y a du sang sur les couvertures. Je t'ai fait mal ?

— Monsieur mégalo, lançai-je sur un ton aussi léger que possible. J'ai mes règles.

— Tu en es sûre ? La nuit a été dure. Je n'avais jamais malmené une femme avant.

— Tu n'as malmené personne ! Et si quelqu'un a l'air amoché, c'est toi.

— Je vais bien. Et toi ? Pas de capote, pas de responsabilité. Ça ne me ressemble pas.

— Ce n'est pas mon mode opératoire non plus. Mais je pense que tout ira bien cette fois-ci.

Je le dévisageai avec tendresse.

— Je n'avais pas eu mes règles depuis plusieurs mois. Le stress, les médicaments... Je navigue à flot maintenant ! Super.

— Si tu es contente.

Nous nous regardâmes longuement.

— Et toi ? lui demandai-je. Es-tu heureux ? Le seras-tu un jour ? J'ai enterré ton revolver. Tu ne le trouveras pas. Et j'ai vidé toutes tes bouteilles. Regarde cette jolie exposition de flacons ! Je suis douée pour disposer les bouteilles.

Il jeta un coup d'œil à l'exposition créative de bouteilles de vodka vides dans un coin du porche.

— Tu peux me rendre le revolver ? C'est une antiquité et j'aimerais...

— Parfait ! Quand les archéologues fouilleront les lieux dans un millier d'années, ils seront impressionnés par leur découverte.

Une impasse. Nous nous tûmes un long moment.

— Si ça te fait plaisir, concéda-t-il.

Je hochai la tête.

— Très bien, soupira-t-il.

Cette affaire réglée, nous nous dévisageâmes encore une bonne minute, tels deux ados mal à l'aise à un bal de promotion, échangeant un millier de souvenirs tacites arrachés à l'obscurité, aux sensations, aux recoins tendres exposés, aux instants de vulnérabilité, aux images fébriles qui font flageoler les genoux et rougir en dépit de l'air glacial de ce matin d'hiver.

— Il fait froid dehors, grogna-t-il. Rentre, je te fais chauffer du pâté de jambon.

— Je dois avoir une vieille barre protéinée dans le Hummer. Cela complétera le petit déjeuner.

— Quel festin !

Il tendit la main. Je la pris.

Nous retournâmes dans la cabane.

Son portable sonna trois fois de suite. Le nez entre mes seins, Thomas leva la tête, se frotta les yeux, enroula un couvre-pied autour de sa taille et se mit debout. Le temps qu'il trouve le téléphone sur l'une de ses étagères, je m'étais assise et j'essayais de penser à mes responsabilités.

Les chiots m'attendent à la maison. Elles ont besoin de manger. Je leur avais laissé assez de nourriture et d'eau pour la journée, mais j'étais une mère à présent.

— Mitternich, répondit Thomas, les sourcils froncés.

Le soleil matinal déversait par la fenêtre ses chauds rayons dorés sur les bras nus et le large torse de Thomas. Subjuguée, je perdis le fil de mes pensées. Il me dévisagea.

— Non, Molly. Ne t'inquiète pas. Je sais où elle est. Elle va bien.

Tandis qu'un masque lugubre se posait sur son visage, je rassemblai mes habits éparpillés.

— Oui, je comprends. Nous arrivons dans quelques minutes. Dis à Ivy de se calmer. Dis-lui que je tiendrai mes promesses. Elle comprendra.

Je me rhabillai quand il raccrocha.

— Un problème avec Ivy et Cora ?

— Laney est morte, m'annonça-t-il, l'air sombre.

Laney Cranshaw avait été battue à mort par son amant devant une discothèque d'Atlanta. Son corps meurtri avait été déposé à la morgue municipale, à deux cent cinquante kilomètres au sud de Crossroads. À l'âge tendre de sept et douze ans, Cora et Ivy étaient officiellement seules au monde. Quand Thomas et moi entrâmes dans la cour du cottage de Laney, Cora se cachait dans un placard avec Princesse Arianna le chat et Herman le coq. Ivy en gardait l'entrée. Molly, Pike, Dolores et Benton buvaient un café dans la cuisine et faisaient des têtes d'enterrement.

— L'assistante sociale du Royaume d'Hadès arrive, gronda Dolores. Même Benton ne possède pas l'autorité judiciaire capable de l'éloigner.

— Je cherche une excuse pour obtenir une ordonnance restrictive, nous confia Benton.

— Elle est d'Asheville, expliqua Molly. Elle est affectée à notre région depuis le transfert de notre petite du coin il y a six mois. On attend toujours qu'un « être humain » prenne sa place.

— Trop à cheval sur les règles, marmonna Pike.

Au passage, tous nous dévisageaient, Thomas et moi. Normal ! Ils nous avaient trouvés ensemble au bout du fil, nous étions arrivés ensemble dans mon Hummer, les habits froissés, les yeux cernés, sentant la vodka, la fumée et le sexe à plein nez. Et en plus, on aurait dit que j'avais battu Thomas.

— Nuit de folie ? chuchota Molly.

Quand je hochai la tête, ses yeux pétillèrent.

Je suivis Thomas le long de l'étroit couloir jusqu'à la chambre rose que partageaient les filles. Ivy était plantée devant une porte de placard. Mon cœur se serra à la vue de la détresse profonde sur son visage brun pâle parsemé de taches de rousseur.

— Ne me racontez pas de bobards, aboya-t-elle. On va nous emmener dans un foyer d'accueil merdique loin d'ici, pas vrai ? Personne ne veut de nous.

Thomas s'assit sur les talons devant elle.

— Tu n'iras pas où tu ne veux pas aller. Tu as ma parole.

— Tu es un homme. Ils s'en fichent des hommes. Tu n'adopteras jamais. Surtout des filles. Je connais les règles.

— Mais moi, je peux... être mère adoptive.

Ivy me fixa. Ainsi que Thomas qui pivota lentement sur les talons et me lança un avertissement silencieux. *Ne fais pas de promesses que tu ne pourras pas tenir...*

Avions-nous le choix ? Laisserais-je un agent d'État officiel expulser mes filles de mon cottage ? Mon dos se raidit. Je levai le menton.

— Oui, je veux bien devenir votre mère adoptive, à Cora et toi. Cela vous plairait de vivre avec moi dans ma ferme ?

Pleine d'espoir, mais prudente, Ivy tendit le haut de son corps – cou, tête, sourcils noirs, épaules – vers moi.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi veux-tu que nous vivions chez toi ?

— Parce que je vous aime bien.

— Tu nous as rencontrées une fois, avant Noël, et tu as vomi.

— Je n'ai pas vomi à cause de vous.

— Comment va Cora ? nous interrompit Thomas.

— Elle se cache dans sa caverne jusqu'à ce que les monstres s'en aillent. Je ne cesse de lui répéter qu'ils ne s'en iront jamais.

— Laisse-nous lui parler, s'il te plaît, lui demandai-je.

Les sourcils froncés, Ivy se mordit la lèvre avant de finalement se pousser et d'ouvrir le placard.

— La voie est libre, Cora. Ce n'est que Cathy et Thomas.

Accroupie par terre, Cora serrait son chat dans ses bras. Le coq était perché au-dessus d'elle sur la tringle en bois. La fillette avait le visage blême et strié de larmes. Sa lèvre inférieure tremblait.

— L'assistante sociale ne voudra pas qu'on emmène Herman et Princesse Arianna dans le foyer, sanglota-t-elle. Herman et Princesse Arianna n'auront plus de maison. Que deviendront-ils ?

Je m'agenouillai et lui pris les mains.

— Ivy et toi allez vivre chez moi. Princesse Arianna et Herman peuvent venir aussi.

Le visage de Cora s'illumina.

— Pour toujours ?

— Ça n'existe pas « pour toujours », lui asséna Ivy.

— Une chose après l'autre, OK ? intervins-je.

Ivy me foudroya du regard.

— Tu veux juste nous prendre à l'essai. Comme une paire de rideaux que tu aurais commandée, pour voir comment ils décorent ta maison. Ensuite, tu les rendras s'ils dépareillent. C'est ce qui est arrivé la dernière fois que nous sommes allées en foyer d'accueil.

Thomas me donna un grand coup de coude. *Laisse-moi parler.*

— Cathy vous donne le choix. Si ça se trouve, c'est elle qui ne vous plaira pas !

— Pardon ? répliquai-je. Mais je plais beaucoup.

— Nous vous aimons très fort, chuchota Cora qui fondit en larmes et serra plus fort le chat contre elle. Moi, Princesse Arianna et... Herman, ajouta-t-elle après avoir levé les yeux. Mais... Où est partie tante Laney ?

— Ça n'a aucune importance, rétorqua Ivy. Elle ne reviendra pas.

— Mais où est-elle allée ? Elle a rejoint maman ?

Ivy donna un coup de poing dans le mur.

— Je ne sais pas. Oublie-la, d'accord ?
— Pourquoi personne ne reste avec nous longtemps? sanglota Cora.
— Moi, je resterai, bafouillai-je. Je resterai pour toujours. Promis. Venez vivre avec moi. Si vous n'aimez pas ma maison, vous pouvez la quitter. Mais moi, je ne vous quitterai pas.

Après la désapprobation silencieuse, le visage de Thomas afficha une tendresse résignée. Je faisais des promesses sur une impulsion, sur l'espoir né la nuit passée. Thomas le savait. Mais lui non plus ne pouvait pas résister.

— Nous prendrons soin de vous, je vous le promets, affirma-t-il à Cora et Ivy.

Cora se pencha à l'oreille du chat.

— Nous allons vivre avec Thomas et Cathy jusqu'à ce qu'ils en aient assez de nous. Ensuite, nous trouverons une autre personne qui nous aimera. Promis.

Stoïque, Cora s'extirpa du placard et tomba dans mes bras, chat y compris. Ivy se retira derrière un haussement d'épaules sarcastique.

— Ouais... On peut au moins essayer.

Cela promettait...

Mme Ganza, la préposée à la protection de l'enfance d'Asheville, était une grosse dame tape-à-l'œil avec un regard insensible et une certaine tendresse pour les règlements. Elle se méfia de Thomas et moi dès la première seconde. Ce qui était compréhensible vu notre apparence ce jour-là. Accompagnés de Molly, nous la suivîmes au tribunal de Turtleville pour obtenir rapidement une décision d'un juge aux affaires familiales sur notre dossier d'adoption. Molly toisait Mme Ganza. Mme Ganza ne se souvenait pas d'avoir vu un de mes films et admit ne regarder que les émissions écologiques sur la chaîne Discovery.

— Elle adore les reportages sur les crocodiles, chuchota Molly. Ça lui rappelle ses réunions de famille.

Mme Ganza regarda Thomas comme si elle venait de trébucher sur lui le long d'un trottoir.

— Comment qualifieriez-vous votre relation avec Mme Deen ? demanda-t-elle, le sourcil gris arqué sous ses cheveux poivre et sel coupés au bol.

— Je suis son architecte. Elle m'a engagé pour rénover sa maison afin de la rendre habitable pour Cora et Ivy. Elle a l'intention d'agrandir et de moderniser la maison.

Je le dévisageai, surprise. Il hocha la tête. Mme Ganza ne parut pas impressionnée.

— Quelles sont vos relations personnelles avec Mme Deen ?
— Elle m'a sauvé d'une vie de débauche à Tijuana. Je travaillais comme stripteaseur dans un bar à tapas.

— Si vous trouvez cet entretien amusant, monsieur Mitternich, peut-être devrais-je dire au juge que vous ne prenez pas au sérieux votre rôle de figure paternelle pour Cora et Ivy ?

— Bien au contraire. Mais ma relation personnelle avec Mme Deen est justement... personnelle.

Elle coinça un formulaire dans un porte-bloc.

— Je ne place pas d'enfants dans des foyers d'accueil occupés par des couples non mariés.

— Je ne vis pas avec Mme Deen.

— Que cela continue ainsi.

— J'aimerais que vous notiez noir sur blanc ce que M. Mitternich a dit à propos de l'agrandissement et de la modernisation de ma maison, m'empressai-je d'intervenir.

— Vous plaisantez, madame Deen ?

— Non, je m'assure que M. Mitternich installera bien une salle de bains intérieure.

— Ajouter et non installera, corrigea Thomas. Nous pouvons effectuer des modifications extérieures, pas intérieures. Afin de conserver l'intégrité de la maison.

— Je veux une salle de bains à l'intérieur de la maison, insistai-je, les dents serrées.

— Elle sera accessible en conformité avec le plan original.

— On dirait que tu veux tracer une allée jusqu'au cac... toilettes.

J'avais failli dire « cacanomade » devant Mme Ganza. Mauvaise idée...

— Une tonnelle de style Craftsman au-dessus d'une allée jusqu'à des toilettes extérieures serait jolie.

— Tu plaisantes, j'espère !

— Madame Deen ! s'interposa Mme Ganza, quelque peu agacée. J'aurais besoin d'effectuer une évaluation personnelle de votre domicile extrêmement rustique, à ce que j'ai cru entendre. M. Mitternich et vous pourrez continuer de vous chamailler à loisir. En attendant, Cora et Ivy resteront chez un couple marié et digne de confiance. À Asheville.

— Non, s'il vous plaît ! Nous débattions de simples détails, pas de questions importantes !

— Je vous prie de m'excuser, madame Ganza, ajouta Thomas. Croyez-moi quand je vous dis que Mme Deen et moi souhaitons coopérer au maximum.

— L'un avec l'autre ! remarqua-t-elle dans un reniflement. Vraiment ?

— Vous avez ma parole. Cathy ?

— Vous avez la mienne aussi.

Je foudroyai Thomas du regard. *Salle de bains intérieure.*

Il me fixa sans ciller. *Allée.*

Mme Ganza ne remarqua pas la bataille silencieuse entre nous, trop occupée qu'elle était à me scruter, les yeux mi-clos.

— Madame Deen, je connais très bien la situation de Cora et Ivy. J'ai déjà traité leur cas par le passé. Personnellement, je crois qu'elles seront mieux parmi des gens de leur mélange ethnique et racial. C'est-à-dire blanc hispano afro-américain.

— Pardon ? s'interposa Molly. Ces fillettes se fichent bien de la couleur de leur peau ou de leur pays d'origine. Elles ont besoin d'être aimées, de rester ici. Avec des personnes qu'elles ont appris à connaître et à qui elles font confiance.

— La diversité ethnique et raciale n'est pas un sujet anodin.

Molly se tapa sur les cuisses.

— La diversité ? mugit-elle. OK. La grand-mère de Cathy était à moitié cherokee, Cathy a donc du sang cherokee. Thomas, ici présent, eh bien... il est à moitié yankee. Il est né yankee mais je l'ai tellement gavé de nourriture sudiste que son sang s'est dilué.

— Très très drôle.

Mme Ganza me foudroya à nouveau du regard.

— Madame Deen, avez-vous la moindre idée de ce qu'est la vie de parent ? Savez-vous de quoi ont besoin ces deux fillettes ? Il y a quelques années, quand Ivy a été abusée sexuellement, elle a traversé une période d'automutilation. Avez-vous vu les cicatrices sur son ventre ? Étiez-vous au courant ?

— Je... Non... avouai-je, un peu déstabilisée.

Quand je levai les yeux vers Thomas, son visage s'était assombri.

— Nous ne connaissons pas toute l'histoire des filles, enchaîna-t-il. Mais nous savons ce qui est important. Si vous emmenez Ivy et Cora, elles perdront leur chance de faire partie d'une famille et d'une communauté. Ivy ne fera peut-être plus jamais confiance à personne.

— Cette fillette est déjà un cas désespéré, soupira Mme Ganza. Cora, de l'autre côté, est très désireuse de se lier avec un couple aimant. Peut-être serait-il préférable de les séparer ? Au sein d'un environnement structuré, sans l'influence négative de sa sœur, Cora progressera et...

— Si vous séparez ces deux sœurs, vous brûlerez en enfer ! rugit Molly. Et j'allumerai moi-même le bûcher.

Mme Ganza demeura bouche bée.

— Me menaceriez-vous ?

— Seule la chaussure sait si la chaussette a des trous. Au fait, vous trouvez facilement des chaussures avec vos pieds fourchus ?

— Stop ! ordonnai-je. Madame Ganza, je vous promets que je prendrai grand soin de Cora et Ivy. Si elles ont besoin d'aide extérieure, j'ai les moyens de la leur procurer. Je suis extrêmement riche.

— Et extrêmement bizarre, si mes sources sont correctes. D'après ce que j'ai entendu dire sur vos crises d'angoisse et votre comportement de recluse, eh bien, pour parler poliment, vous êtes à peine capable d'assumer la responsabilité d'un hamster. De là à vous confier des enfants...

— Je suis parfaitement capable de...

— Frapper un homme avec un extincteur, refuser de conduire une voiture, engager quelqu'un pour creuser des douves autour de votre maison...

— C'était une blague !

— Et vous, s'adressa-t-elle à Thomas. Un alcoolique avec des tendances suicidaires.

— Je n'ai jamais blessé qui que ce soit, répondit-il calmement. Même pas moi. Je suis sobre désormais et j'ai l'intention de le rester.

— Vous admettez donc que vous avez un problème.

— J'admets que mon problème fait partie du passé. Je suis en bonne santé et responsable.

— En êtes-vous sûr ? Cora et Ivy ont besoin d'une vie normale, avec des parents adoptifs qui ne sont pas distraits par leurs problèmes personnels. Madame Deen, je me fiche du montant de votre fortune. Saurez-vous accueillir deux enfants dans votre foyer ? Saurez-vous cuisiner, écouter leurs malheurs, les aider à faire leurs devoirs, leur offrir de la gentillesse mâtinée de discipline ?

— Oui ! Je couvrirai Cora et Ivy de jouets et de vêtements merveilleux, et je vous jure, oui je vous jure qu'elles ne seront pas affectées par mes problèmes personnels. Je pourrai engager une équipe pour m'aider. Je ferai venir de l'aide, des gouvernantes par hélicoptère d'Asheville s'il le faut. Tous les jours.

— Ces fillettes ont besoin de stabilité, pas d'une folle richissime qui a l'intention de les refiler à des domestiques parachutés d'Asheville telle une patrouille des forces spéciales.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'essaie simplement de vous convaincre que je me plierai à vos exigences.

— J'ai peur de ne pouvoir accepter vos garanties. Quand je parlerai au juge, je devrai lui recommander de...

— Je ne me porte pas simplement garante de Thomas et Cathy, intervint Molly, l'air sinistre. Je signerai tous les papiers nécessaires m'accordant la responsabilité partagée des fillettes.

— Cela ne fonctionne pas de cette manière. Et considérant votre nature belliqueuse et menaçante, vous êtes loin d'être une mère de

substitution acceptable.

— Écoutez, j'ai préparé le pique-nique de votre patron à Raleigh l'année dernière. Ne m'obligez pas à l'appeler. Il nous adore, ma nourriture et moi. Il déjeune au café à chaque fois qu'il passe en Caroline du Nord. Ses employés commandent mes biscuits au jambon par douzaines. J'en expédie à votre boss et sa famille au moins une fois par mois.

— Il ? Mon « boss », comme vous dites si bien, est une femme. Elle n'a pas de famille ici. Elle est du Michigan.

Molly tendit le cou tel un chat en colère.

— Je parlais du gouverneur.

Silence. Lentement, Mme Ganza se dégonfla sous nos yeux. Quand elle atteignit la taille d'un ballon de baudruche ratatiné, elle siffla dans ma direction.

— Voilà les conditions, madame Deen. Apprenez à contrôler vos excentricités. Je ne veux plus entendre de rumeurs sur votre comportement bizarre.

— D'accord !

Elle pointa un doigt assassin vers Thomas.

— Et vous ! Terminé la boisson ! Pas de cohabitation avant le mariage. Et allez chez le coiffeur. On dirait qu'on vous a attaqué à la tronçonneuse.

— D'accord.

— Je recommande une période d'essai de trois mois.

Puis elle s'en alla.

Les deux mains sur le cœur, Molly nous fixait, heureuse.

— Je suis si fière. Vous êtes une paire, maintenant, un couple. Pile au moment où Dieu vous demande d'approcher de la table et de faire à manger à deux enfants en détresse, vous êtes prêts à cuisiner ! Saindoux, priez pour nous !

Thomas et moi échangeâmes un regard paisible. *On peut y arriver. Oui, nous devons essayer.*

— Tant que le Seigneur apprécie la nourriture froide ! ajoutai-je.

Et qu'Il me laisse avoir une salle de bains intérieure.

Nous enterrâmes les cendres de Laney Cranshaw dans le cimetière de l'église méthodiste de Crossroads. Le pasteur et son collègue me présentèrent son emplacement en l'honneur de la grosse donation que Molly avait faite en mon nom à l'église quelques mois plus tôt. Mon carré d'herbe hivernal au bord du cimetière se trouvait à quelques pas du carré contenant le corps de ma grand-mère.

— Je compte ramener Granny à la ferme, chuchotai-je à Molly lors

de la messe glacée au bord de la tombe. Où elle aurait toujours dû être.

Molly s'approcha de moi alors que le pasteur louait les bonnes intentions de Laney. Cora pleurait, la main dans celle de Thomas. Ivy se tenait à côté d'eux, tel un lugubre soldat. Molly pencha son visage rubicond vers ma capuche noire en laine.

— Inutile, chuchota-t-elle. Ta grand-mère est déjà sous le perron de ta maison.

Plus tard, quand j'eus recouvré la parole, Molly me confessa que la famille de Granny et elle avaient ignoré les directives de mon père et enterré ma grand-mère à l'entrée de sa maison adorée sur la crête.

— Selon Molly, elle se trouve pile ici, racontai-je à Thomas le soir même, tandis que nous contemplions les grandes dalles grises entre les derniers poteaux de la cour.

J'en désignai un.

— À l'endroit précis où j'ai explosé ton téléphone. Il s'est brisé en mille morceaux juste au-dessus de sa tombe. Granny, je suis désolée.

— Je doute que le bruit l'ait dérangée !

Je m'assis sur le sol froid, posai les mains à plat sur les dalles, fermai les yeux et penchai la tête. *S'il te plaît, aide-nous à faire de cette maison un foyer.*

SIXIÈME PARTIE

« Les gens me font penser à des vitraux : ils étincellent et brillent au soleil mais, dès que tombe la nuit, leur vraie beauté est révélée... à condition qu'ils soient illuminés de l'intérieur. »

Elizabeth Kübler-Ross

« Une personne sincèrement heureuse apprécie le paysage alors qu'elle a été obligée de faire un détour. »

Inconnu

« Si on a de la chance, un seul rêve peut transformer un million de réalités. »

Maya Angelou

Cathy Février

Trois mois, avait décrété le juge aux affaires familiales.

Thomas et moi avions trois mois pour prouver que nous pouvions être de bons parents. Trois mois pour décider si nous étions capables de nous frotter aux réalités de la vie quotidienne. Trois mois pour découvrir si nous pouvions gagner la confiance de deux fillettes qui voulaient désespérément croire que nous serions toujours là pour elles dans un monde où personne n'était jamais resté.

La rénovation de la maison devint notre grand défi.

Thomas installa un campement de célibataire dans ma grange. La nuit, nous y faisions l'amour ; le jour, nous nous y disputions avec passion. Nous étions d'accord sur le fait que la maison avait besoin de câbles électriques, de chauffage central, de plomberie intérieure, de davantage de placards, de plus grandes pièces... Mais cela revenait à dire que l'univers avait besoin de planètes et d'étoiles. Combien et où ? Nous luttions pour trouver des compromis.

Le plus petit de nos désaccords – lors de nos débats les plus sereins – submergeait Ivy et Cora d'angoisse. Elles craignaient que nous les abandonnions et que nous nous séparions à tout instant. Aucune parole ne les rassurait. Thomas et moi étions des âmes sœurs. Les filles l'ignoraient.

Cora s'adressait à voix haute à ses amis imaginaires, leur demandait : « Thomas et Cathy ne se fâcheront jamais au point de s'en aller, hein ? » et Ivy s'isolait dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur, se cachait derrière des livres et un petit ordinateur portable lui donnant accès à ses blogs préférés sur le net dès que le téléphone fut installé.

Même les animaux semblaient inquiets et craintifs. Les chiots chassaient le chat, le chat terrorisait les chiots, le coq se cloîtrait sous le porche et nous fixait avec son seul œil depuis le nid agrémenté d'une ampoule que Thomas lui avait fixé au mur. Il chantait à tue-tête tous les matins à l'aube, comme s'il appelait à l'aide.

— Nous avons donné un nom à ces chiots uniquement parce que vous nous l'avez demandé, déclara Ivy.

Alors que Thomas et moi suspendions des rideaux dans le salon, Ivy et Cora se tenaient sur le seuil, chacune un chiot dans les bras. Comme elles les câlinaient dès que nous avions le dos tourné, nous en avons déduit qu'elles étaient secrètement amoureuses de leur nouvel animal de compagnie. Mais Ivy n'aurait jamais admis qu'elle voulait un chien et Cora semblait avoir peur d'aimer une autre âme en peine.

Thomas descendit de l'escabeau en faisant attention de ne pas s'entraver dans les rallonges et les cartons. La pièce était pleine de lampes, de bibelots et de meubles.

— Alors, qu'avez-vous décidé ?

— J'ai prénommé la mienne Marion, affirma Ivy.

— Marion ? répétais-je, perchée sur un tabouret avec des mètres de draperie dans les bras.

— Pour Marion Mahony Griffin. Elle travaillait avec Frank Lloyd Wright. Elle était architecte. Thomas m'a beaucoup parlé d'elle. J'ai décidé de devenir architecte. Comme Thomas et Marion... Alors, j'ai appelé mon chiot Marion.

— Bonne décision, commenta Thomas sur un ton bourru.

Cora serrait son chiot contre sa poitrine. Il lui léchait joyeusement le menton.

— J'ai appelé le mien Demi-pinte. D'après le livre que Cathy a commencé à nous lire hier soir : *La Petite Maison dans la prairie*. Si Ivy et moi déménageons encore un jour, on pourrait choisir une maison dans la *prairie* ?

— Vous ne déménagerez plus ! m'exclamai-je, une boule au fond de la gorge.

— Juste au cas où, je veux une *prairie* avec des wagons, des bisons et des dragons, mais apprivoisés, expliqua Cora.

Ivy fronça les sourcils. Les chiots serrés contre elles, les filles regagnèrent leur chambre.

Le mois d'avant, j'avais demandé à l'esprit de ma mère et de ma grand-mère de m'aider à nommer ces deux chiots orphelins. C'était fait. De son côté, Thomas était submergé par l'émotion.

— Tu crois que Dieu nous a donné ces chiens parce que Cora et Ivy avaient besoin d'eux autant qu'ils avaient besoin d'elles ?

— Il n'est pas prouvé que Dieu se soucie des enfants et des chiots, répondis-je. Mais s'Il nous donne, ne serait-ce que la moitié d'une chance, nous pouvons les sauver. Il suffit de découvrir comment.

Thomas dessina un croquis pour le nouveau portail pile au-dessus de la tombe de Granny. Il se servirait des restes de châtaignier récupérés suite à l'agrandissement des petites chambres et de la cuisine. Si nous tombions d'accord. Le portail était à peu près la seule victoire mutuelle à laquelle nous étions parvenus dans nos débats. Lui et moi avions des définitions un peu différentes du verbe « agrandir ».

Nous examinions son croquis extrêmement détaillé au-dessus des dalles usées.

— Au moins c'est un début, ironisai-je. Aujourd'hui, le portail. Demain la plomberie. Humm ?

Thomas poussa un gloussement sinistre.

— Attachons-nous aux détails. Bon, on est d'accord sur le modèle et les matériaux. Comme il va mettre en valeur la tombe de ta grand-mère, je suggère qu'on appose une plaque en bronze sur la traverse supérieure.

— Oui ! Bonne idée. Je suggère : « Mary Eve Nettie. Nos toilettes la font sourire. »

Il haussa les sourcils.

— Pourquoi pas : « Ci-gît Mary Eve Nettie. Un modèle original avec une solide intégrité. Elle ne croyait pas en la transformation de placards en salles de bains. Elle ne croyait pas non plus aux portes vitrées coulissantes, à l'éclairage sur rail, aux plinthes blanches sur d'antiques parquets en érable. »

— Elle aurait aimé les plinthes blanches, répliquai-je, les dents serrées. Elles apportent de la gaieté !

Au beau milieu de cette folie, je décidai de me mettre à la pâtisserie. Si j'étais capable de faire des biscuits, j'étais capable de fonder une famille.

— Forme un petit volcan avec la farine dans le bol à mélanger.

Par un après-midi glacé de février, Ivy était au téléphone avec Molly et répétait ses paroles. Assise sur le comptoir de la cuisine, portable collé à l'oreille, elle écoutait Molly au café.

— Ça y est, répondis-je tout en creusant un cratère de lave dans une montagne de farine blanche.

— Maintenant, ajoute le bicarbonate et le sel.

Je versai les ingrédients dans le cratère.

— Ensuite ?

— Le saindoux.

J'écopai le saindoux blanc crémeux d'une brique gluante et raclai mes doigts dans le volcan de farine.

— Ensuite ?

— Pétris jusqu'à obtenir des... miettes. Maintenant, ajoute du lait pour obtenir une sorte de pâte à pain.

J'ajoutai le lait.

— Houston, nous sommes en partance pour la pâte à biscuit.

— Maintenant roule-la sur la planche farinée. Elle doit faire environ trois centimètres d'épaisseur.

— Je peux ? proposa Cora, anxieuse sur son tabouret à mes côtés.

Je déposai la pâte sur la planche et tendis le rouleau à Cora. Tout en se mâchonnant la lèvre inférieure et soufflant à cause de l'effort fourni, Cora étala la pâte.

— Dis à Molly que nous avons façonné une chose plate et pâteuse sur la planche, lançai-je.

Ivy lui répéta, écouta puis reprit :

— Maintenant, découpe les biscuits avec des boîtes de tomates propres.

Je tendis une boîte à Cora, en pris une. Nous tra çâmes des cercles parfaits dans la pâte. Thomas, qui nous surveillait, s'exclama assez fort pour que Molly entende :

— Les prototypes sont relativement symétriques et consistants. Ils ont une bonne tête.

Ivy agita le combiné.

— Molly dit de les mettre dans des moules graissés. Ensuite dans le four pendant une vingtaine de minutes ou jusqu'à ce que les biscuits aient une couleur brun doré.

Voilà le moment le plus terrifiant. Les mains tremblantes, je regardai l'énorme four à gaz en acier inoxydable. Je faillis lâcher le moule. Thomas vint à ma rescousse.

— À moi l'honneur !

Il glissa le moule dans le four et en ferma la porte.

— Biscuits ! proclamai-je faiblement tout en applaudissant. Pour la première fois depuis vingt ans, la recette des biscuits de Granny Nettie a été réalisée dans cette maison !

Ivy raccrocha.

— Molly a un message pour toi : ne sois pas contrariée si tu ne réussis pas les biscuits du premier coup. Il y a de la magie en eux et ils seront ratés tant que tu n'auras pas la magie dans tes mains.

— Cela risque de prendre du temps ?

Vingt minutes plus tard, Thomas sortit du four les biscuits d'apparence parfaite. En tant que cuisinière et héritière du trône des biscuits Nettie, j'eus droit à la première bouchée. Ma bouche s'emplit d'une croûte feuilletée suivie d'un cœur en pâte chaude, gluante et pas cuite. Je crachai le biscuit.

— Putain, je ne suis vraiment pas douée ! J'ai peur du four, je ne sais pas cuisiner... Je n'y arriverai jamais...

Cette remarque irréfléchie fit fondre en larmes Cora. Ivy sauta du haut du comptoir.

— C'est notre faute, pas vrai ? me hurla-t-elle. C'est à cause de nous si tu ne sais pas te comporter comme une mère ?

Je tendis les mains.

— Non, non. Je vous promets, je suis contrariée par... moi, pas par vous. Je ne voulais pas...

— Ouais, c'est ça.

Ivy prit sa sœur par le bras et elles se réfugièrent dans leur chambre.

— Laisse-moi leur parler, proposa Thomas.

Il suivit les fillettes affligées tandis que je m'emparais du portable et appelais Molly.

— Je fais tout de travers. J'ai dit une bêtise et, maintenant, les filles piquent une crise. Je ne sais même pas confectionner des biscuits. Les miens sont dégueulasses. Si ce n'est pas symbolique ?

— À quoi t'attendais-tu ? renifla Molly. Un miracle ? Il faut du temps pour construire une famille. Idem pour les biscuits. Si ton cœur n'est pas en paix, ils foireront. Quand tu croiras enfin en toi, les biscuits le sauront. Et les filles aussi.

Apparemment, ce n'était pas demain la veille.

Thomas

J'étais devenu l'homme d'une petite famille atypique. Cette famille se composait de deux fillettes calmes et mal assurées qui n'avaient jamais appris à faire confiance à une figure paternelle, d'une ménagerie chaotique d'animaux secourus et d'une ex-star du cinéma à la détermination frôlant l'obsession. Je l'aimais plus que ma propre vie, en dépit du fait qu'elle se tourmentait à propos de la rénovation de notre maison, de notre relation, du bonheur des filles et de son incapacité à accomplir l'acte simple mais hautement symbolique de cuire des biscuits comestibles.

Cathy et moi entrions en collision dans la grange tous les soirs malgré le froid pénétrant de l'hiver montagnard. Une fois que les enfants et les animaux dormaient, nous nous roulions dans un lit improvisé de sacs de couchage et de couvre-pieds. Elle me suppliait d'emménager dans la maison – après tout, il y avait trois chambres, une pour elle, une pour les filles et une pour un invité. Mais je ne voulais pas tester la patience de Mme Ganza.

— Tu gèleras dans cette grange un jour, protesta Cathy.

— Non, je ferai un feu de camp avec toutes ces bûches que j'ai achetées pour la maison. Vu que tu n'utiliseras jamais la cheminée du salon, autant que je me serve du bois !

Elle blêmit.

— Je ne suis pas disposée à allumer un feu dans mon salon.

Je l'enlaçai davantage.

— Essaie. Juste une fois. Je serai à tes côtés. Tout se passera bien. Je te jure.

Une promesse en l'air. Aucun homme ne peut protéger les siens d'un sale coup du sort. Je ne m'étais pas encore habitué à ce fait. J'avais été incapable de sauver Sherryl et Ethan, alors pourquoi m'aventurais-je à promettre l'impossible à Cathy et aux filles ? Je prononçais des mots et je voulais croire en eux. Je devais essayer.

Elle blottit son visage dans le creux de mon cou et frissonna.

— Un feu... D'accord.

Tandis que la neige recouvrait la crête de blanc, je portai une brassée de bois dans le salon de la ferme. Le salon était devenu une enclave confortable, bien que glaciale, remplie de canapés en cuir, d'épais tapis de Turquie, de dessertes en chêne, de rideaux brun-roux et de grandes lampes attendant une prise électrique. Je commençai à empiler les bûches dans l'emplacement prévu sous la cheminée débarrassée de son cache. Très vite, je sentis des yeux dans mon dos et quand je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, je vis une Cathy pétrifiée par une terreur nerveuse, une Cora tout aussi anxieuse et une Ivy austère. Vêtue d'une salopette baggy et délavée, d'un pull à rayures et d'un tablier de Molly *Saindoux, priez pour nous*, Cathy tenait un extincteur dans les mains. Les chiots et le chat étaient assis à ses pieds. Ivy et Cora portaient elles aussi une salopette baggy et un pull rayé. Ma tribu assortie de filles inquiètes. Dès que Cathy avait peur, les filles captaient le signal. Elle avait beau leur cacher ses phobies pour leur bien, Cora et Ivy étaient dotées d'un instinct exacerbé.

— Tu es sûr que la cheminée est en bon état ? demanda Cathy.

— Absolument. Propre, solide et elle aspire l'air comme un tunnel aérodynamique. Elle est parfaite.

L'air plaintif, Cora leva les yeux vers Cathy.

— Ce sera drôle un feu dans la cheminée.

Elle baissa les yeux vers son chien.

— Demi-pinte dit : « Asseyons-nous près du feu comme Laura Ingalls. »

— Il faut de la chaleur, grogna Ivy. Marion a des engelures aux pattes.

Elle toisa les radiateurs oscillants du salon. Je croisai le regard inquiet de Cathy.

— Pas le temps de réfléchir. Nous devons allumer un feu et fissa ! Marion a les pattes gelées.

Elle esquissa un sourire enjoué.

— Qu'est-ce qu'on attend alors ?

J'empilai du petit bois dans l'âtre, sortis le briquet de mon vieux de la poche de mon jean et allumai le feu. Des flammes orange léchèrent le bois. Une bonne odeur de chêne emplît la pièce. Cora et Ivy levèrent les yeux vers Cathy dont le visage blêmit. Sa pâleur faisait ressortir les cicatrices rouges en toile d'araignée sur son côté droit.

— Allez, l'encouragea Ivy. Il n'y a pas de mal à avoir peur.

Lentement, elles l'attirèrent vers l'âtre. Je tendis la main. Elle me remit l'extincteur que je posai à côté de pinces en fer trouvées dans la grange. Cora et Ivy s'installèrent au pied de la cheminée à côté de moi. Les chiots se blottirent contre leurs jambes. Cathy s'écroula dans un gros canapé en cuir face aux flammes. Dans la douce lumière vacillante, son beau visage inquiet et abîmé me rappela notre nuit d'émotions dans ma cabane. Je remuai pour masquer mon érection.

Dehors, la nuit recouvrait lentement la neige ; quelques daims grignotaient le maïs que nous avions jeté et le raton laveur fouinait autour de son assiette sous le porche, mangeant les restes laissés par les chiens et le chat. Celui-ci s'allongea sur le canapé à côté de Cathy et se mit à ronronner. Les chats ne se soucient pas des dangers de l'existence. Ils recherchent simplement la chaleur.

— J'ai préparé un ragoût de bœuf aux petits légumes, déclara Cathy qui tendait son cou raidi vers le couloir sombre et la petite cuisine au fourneau à gaz de l'enfer. Il a le goût de glu salée à la tomate, mais quand vous le mélangerez avec mes biscuits brûlés, l'effet sera disons... à demi comestible.

Elle continuait de préparer des biscuits et les biscuits lui faisaient à chaque fois un bras d'honneur.

— Ton ragoût n'est pas mauvais, mentit Ivy.

— Demi-pinte et Marion aiment beaucoup tes biscuits, poursuivit Cora. Plus que leurs os à mâchonner.

— J'en mangerai quelques cuillères sans grimacer, promis-je.

Sa bouche se tordit. Les yeux rivés sur notre premier feu familial dans la cheminée, elle dut admettre que la maison ne brûlerait pas. Lasse au fond de son canapé, elle hocha la tête.

— Un feu dans la cheminée de Granny. OK. C'est une bonne cheminée. Pas d'inquiétude à avoir.

Les filles sourirent. Moi aussi.

Parfois, faire semblant de se sentir en sécurité aide à passer la nuit.

Attacher des bras à la *Vénus de Milo*. Redresser la tour penchée de Pise. Peindre des oreilles à Van Gogh. Ajouter des chambres à la maison des Nettie... Retoucher des classiques sans permission me déplaisait, même si j'étais d'accord sur le principe. Et la vieille ferme

avait besoin d'espace. Nous devions bientôt choisir un plan et commencer les travaux d'ici le printemps. J'entendais la voix de mon vieux : « Si tu n'as pas les couilles de faire le travail comme il faut, tu ne mérites pas de le faire, un point c'est tout. »

Tous les jours, je m'enfermais des heures entières dans la troisième chambre vide. Avec un pauvre radiateur pour combattre la froideur de la pièce et un spot pour m'éclairer, je restais penché au-dessus d'une table à dessin sur tréteaux que j'avais fabriquée en contreplaqué. Sur de grandes feuilles de papier, je dessinaï et effaçai des dizaines de croquis. Le papier froissé s'entassait dans un coin de la pièce. À l'occasion, le chat et les chiots me rendaient visite et sautaient dans le tas pour s'amuser. À la fin de chaque session, je rassemblais les boules de papier et je les faisais brûler dans la cheminée quand Cathy et les filles avaient le dos tourné.

Elles m'observaient avec un silence fébrile. Cathy se sentait parfois un peu maladroite : elle ne savait pas trop quoi raconter à Ivy qui se moquait des trucs de fille, et elle choyait trop Cora, telle une poupée endommagée. Un matin, tandis que j'enfilais un manteau pour emmener les filles à l'arrêt de bus, sur la piste, Cathy me tendit une main tremblante.

— Quelle mère n'est pas capable de conduire ses enfants au bus ?

Je mis les clés dans sa paume et serrai ses mains dans les miennes.

— Tu es sûre que tu es prête à braver le Hummer ?

— Non, mais je vais essayer. Je ne suis jamais montée dans un bus. J'allais dans des écoles privées et les domestiques m'emmenaient. J'ai toujours rêvé de prendre le bus et... d'avoir une mère qui m'accompagne à l'arrêt. Mon tour est venu.

Elle fixa le Hummer comme s'il s'agissait d'un taureau qu'elle devait combattre, mais à partir de ce jour, elle conduisit Cora et Ivy tous les matins à l'arrêt de bus. Si une roue du Hummer dépassait ce point, Cathy avait des bouffées de chaleur et devait prendre une pilule. Cora et Ivy l'observaient avec inquiétude, comme toujours.

— Quand Cathy saura-t-elle que le moment est venu de croire au bonheur ? me demanda Cora. Existe-t-il un mot magique qu'on pourrait prononcer ?

Je n'avais pas de réponse à cette question.

Tous les après-midi, elle retournait chercher les filles. Quand elle s'aperçut que le chauffeur de bus et les gamins tendaient le cou pour mieux la voir, elle commença à cacher son visage avec des étoles, des capuches et des lunettes de soleil. Lors de notre partie de poker du samedi soir, Pike me prit à part.

— Tu crois que Cathy se débarrassera un jour de ses capuches en public ?

— Je ne sais pas, admis-je.

— Les gamins du bus parlent. Des rumeurs circulent. Pas question que Mme Ganza en ait vent. Ces gamins la voient tous les jours avec son écharpe sur la tête, tel un terroriste ou une incarnation de la mort... Il n'y a rien d'étrange à porter un fichu en été, mais trop c'est trop. À Turtleville, les gens disent que Michael Jackson s'est installé dans la vallée.

J'essayais de dissuader Cathy de se dissimuler davantage, mais elle coupait court à chaque fois. Idem quand je lui faisais part de mes dilemmes au sujet des plans de la maison. Elle se cachait du monde et je dessinais des maisons imaginaires.

Un après-midi, alors que Cathy était partie chercher les filles, je trimais sur une autre idée insatisfaisante. Une minute après le retour du Hummer, j'entendis des pas précipités dans le couloir. Les chiots aboyaient dehors. Ivy ouvrit en grand ma porte.

— Cathy a besoin de ton aide !

Derrière elle, Cora tortillait ses petites mains.

— Vite, avant qu'il ne mange les sièges. Il a déjà dévoré mon crayon de papier.

Il ? Je sortis en courant. Les sourcils froncés, Cathy se tenait debout à côté de la portière passager ouverte. Pris de frénésie, les chiots tournaient autour du gros Hummer en aboyant et en remuant la queue. Dès qu'elle me vit, Cathy désigna le siège arrière.

— Sors-le de là. Sers-toi de ton portable comme appât s'il le faut.

Je me rendis à grands pas vers la voiture.

Assis sur le siège avec l'arrogance d'un bouc, Banger me fixait.

— Bah ! me salua-t-il.

Je réprimai un éclat de rire.

— Aucune loi n'exige que tu ramènes un bouc de l'école.

— Ce petit monstre rôdait au bord de la route près de l'arrêt de bus. Quand Cora et Ivy ont ouvert la portière, il a sauté à l'intérieur. Et depuis, impossible de l'en déloger.

— Je l'ai caressé et il a essayé de me manger les cheveux, se plaignit Cora.

— Il sent le vieux tapis moisi, grogna Ivy.

Je pris Banger par le collier.

— Allez, descends, passager clandestin à quatre pattes.

Il bondit sur le sol et agita sa queue blanche. Après avoir scruté la cour avec un air de contentement, il plaqua sa tête cornue contre ma cuisse. Cathy renifla.

— Tu as dû lui manquer ces derniers temps.

Je frottai le crâne de Banger et regardai ses yeux bleu porcelaine.

— Admets-le : nos siestes dans le pick-up te manquent.

Il mordilla la manche de mon maillot des Giants.

— Il peut vivre dans la grange. Je suis sûr que cela ne dérangera pas

Molly et Pike si on le garde. Je lui apporte du foin. On sera compagnons de chambrée.

— S'il me pourchasse comme au café l'année dernière, il sera ton seul compagnon, décréta Cathy en haussant un sourcil brun.

Banger se promena dans la cour, goûta des brindilles, des cailloux et de la poussière. On aurait dit qu'il connaissait l'histoire de cette ferme, refuge pour les chèvres du passé, comme s'il était guidé par Bah Ba Loo, son ancêtre spirituel du cimetière des Nettie. Par curiosité, les chiots le suivirent, mais le bouc les ignora. Sous son porche à l'arrière, le coq chanta. Quant au chat, il l'observait depuis la véranda. Le public était au grand complet.

Ivy nous décocha un sourire impénétrable.

— Et si on se contentait de construire des abris de chaque côté de la maison ? Banger vivrait d'un côté, Herman de l'autre. Banger deviendrait un bouc d'intérieur et Herman un coq d'intérieur.

— Bonne idée, annonça Cathy, de marbre. Avec Banger dans la maison, nous n'aurons pas besoin de poubelle.

— Je pourrais donner à manger à Herman dans la cuisine ! s'enthousiasma Cora. Il a de bonnes manières. Il avertit toujours quand il va crotter. Il ébouriffe ses plumes. Je parie qu'il utiliserait la litière du chat si on lui apprenait.

Je contemplai la maison. Des abris. De chaque côté. Je m'agenouillai à côté d'Ivy.

— Continue le fil de ta pensée au sujet des abris. Sois créative.

Elle écarquilla les yeux.

— Moi ?

— Oui, dis-moi comment tu ajouterais des pièces à cette maison.

Incrédule, Ivy me dévisagea puis, lentement, fit face à la ferme.

— Eh bien... si le but est de continuer à voir la partie la plus ancienne, l'originale, sans trop remarquer les ajouts, alors...

Elle écarta les bras.

— Alors... Construisons des... ailes. Ainsi la maison sera au milieu comme... tu sais, dans les jeux vidéo, on remonte une allée, et hop elle vous oblige à regarder pile au milieu. Ainsi les ailes assorties obligeront les gens à regarder au milieu, à regarder la vieille partie. Tu sais... comme une illusion.

Elle baissa les bras, piétina un peu puis haussa les épaules.

— Je sais, c'est stupide comme idée...

— Non ! Non ! m'exclamai-je. C'est parfait !

Ses yeux ébahis s'écarquillèrent davantage. Je fis un signe de tête en direction de Cathy qui nous regardait avec un léger sourire aux lèvres.

— C'est si simple. Je cherchais la complexité ! Tout ce que nous avons à faire, c'est agrandir de chaque côté de manière égale. Ouvrir les pièces existantes en les agrandissant vers l'extérieur. Ainsi,

l'intérieur central reste virtuellement inchangé. Seules les extensions seront neuves.

— Y compris les salles de bains ? demanda Cathy.

— Y compris les salles de bains.

Mes trois filles applaudirent.

— La façade de la maison est couverte en bardeaux. Couvrons les nouvelles ailes avec de la pierre. Le contraste poussera à se focaliser sur le centre, sur la ferme originelle.

Tout excité, j'encadrai la maison avec mes mains, gesticulai.

— On ajoute quelques arbres à feuillage persistant, on reproduit la courbe exacte du paysage sur l'avant, ici et là, et la maison conservera son intégrité de départ. L'illusion honorera le concept, dedans et dehors.

Cathy poussa un cri de joie.

— La beauté sans vertu est une fleur sans odeur. Ça me plaît !

— Ivy, veux-tu m'aider à dessiner les plans ? m'enquis-je.

— Vraiment ?

— Vraiment. C'est ton projet, tu dois le superviser. Nous déplacerons la table à dessin dans le salon. La lumière est meilleure et on pourra installer une deuxième chaise.

— D'accord !

Cora semblait un peu oubliée dans l'histoire.

— Hé ! lui fit Cathy. Ivy aide Thomas avec les bleus, mais une fois que les nouvelles pièces seront construites, j'aurai besoin de ton aide pour décorer. Et si on cherchait des idées dans les magazines de déco ?

— J'adore choisir les couleurs ! s'exclama Cora, rayonnante de joie.

— Super. Marché conclu, alors.

Cathy me fit un salut militaire.

— Équipe « Ferme des Nettie modernisée » prête à construire, monsieur !

Je la saluai avant d'expédier les troupes vers la maison.

— Les devoirs et le dîner d'abord. Ensuite, nous travaillerons sur les plans.

Les filles se précipitèrent à l'intérieur.

Cathy me prit par la main et plongea son regard dans le mien. Elle eut la garantie qu'elle passerait à la casserole ce soir-là dans la grange, et tant pis si le bouc nous observait.

— Les filles ont besoin de sentir que cette maison est la leur, pas seulement la nôtre. Tu as rendu cela possible. Merci. Peut-être réussirons-nous à devenir de bons parents finalement ?

Je l'embrassai.

— Peut-être avons-nous besoin de plus d'inspiration caprine ? Et si nous achetions un troupeau entier à Banger pour lui tenir compagnie ?

Elle réfléchit une minute.

— Il n'en est pas question !

Cathy

Bientôt, nous eûmes un plan. Un que Thomas et moi aimions, et auquel les filles avaient contribué. Nous étions prêts à commencer les constructions.

Par un frais matin de mars, je fus réveillée par le poids de deux fillettes, de deux chiots et d'un chat venus partager mon grand lit. Trop excités pour s'endormir dans leur chambre la veille au soir, ils s'étaient assoupis à mes côtés. Ils avaient besoin de moi, tous, et je les avais serrés contre moi toute la nuit. J'avais à peine fermé l'œil à cause d'affreux cauchemars. Mes mains tremblaient, j'étais dans un état émotionnel pitoyable et j'avais besoin d'oublier qui j'étais et à quoi je ressemblais. Les filles, elles, dormaient à poings fermés. Pour une fois, je parvins à leur cacher mes émotions. Elles ignoraient ce que la date représentait pour moi.

Attirée par l'odeur du café, je me glissai hors du lit, m'habillai et me rendis à la cuisine d'un pas las. Thomas me réveillait souvent ainsi : il se faufilait dans la maison et préparait le petit déjeuner. Ce matin-là, je chéris son odeur et celle de son café torréfié plus que d'habitude.

C'était le premier anniversaire de mon accident.

Le dos tourné, Thomas se tenait devant l'évier. Je m'arrêtai dans l'encadrement de la porte, j'avais très envie de lui. Flanelle et velours, une bonne coupe de cheveux, de larges épaules, un joli petit cul, pas de vodka depuis janvier, plein d'espoir. *Ne pense pas à cette journée de l'année dernière.* Je voulais ma tasse de Thomas matinale, ses bras autour de moi, le long baiser.

— Bonjour, me lança-t-il.

Il fit un petit geste de la main avant de terminer de remplir deux tasses de Starbucks avec un gros percolateur vintage qu'il avait acheté aux puces de Turtleville. Il pivota lentement.

Et me présenta son visage rasé.

— En l'honneur de ces nouveaux départs, expliqua-t-il simplement. La journée idéale pour essayer de nouveaux looks.

Il observa ma réaction avec soin. Sa barbe brune avait disparu, ainsi que sa moustache. Pour la première fois depuis que je le connaissais,

je vis sa mâchoire anguleuse, son menton puissant, l'irrésistible fossette au coin droit de sa bouche. Il désigna sa fossette.

— Je voulais que tu voies la marque de fabrique des Mitternich.

— Celle des vainqueurs, ajoutai-je, pleurant et souriant à la fois.

Il voulait me faire plaisir, me montrer que les changements avaient du bon, même dans ma vie, malgré ce que je pouvais en dire. Si seulement je parvenais à croire qu'il me trouvait belle avec mes cicatrices.

Jamais je n'en serais convaincue.

Ce soir-là, quand le coucher du soleil transforma Hog Back en une montagne d'or glacé, Thomas, les filles et moi nous tîmes à côté de l'étendue gris blanc des fondations toutes fraîches.

Thomas désigna des tuyaux blancs qui dépassaient du ciment.

— Là, c'est la plomberie, expliqua-t-il. Pour une salle de bains, et une autre, pour la nouvelle cuisine. Je ne suis plus en guerre contre la modernisation de la maison. Ou du moins la modernisation des nouvelles ailes. Je veux qu'on se souvienne tous de la maison avant sa transformation.

— La nuit dernière, Demi-pinte a bu dans notre pot de chambre, avoua Cora. Je crois qu'elle aimerait boire l'eau de vraies toilettes.

Cora avait le chic pour mettre les choses en perspective. Je haussai les sourcils. Dans un soupir, Thomas scruta le ciment en silence.

La maison s'adapterait bientôt à cette empreinte grise, écarterait ses ailes de bois et de pierre, son cœur au-dessus de ces deux grands bras plats. L'extension triplerait la taille de la merveilleuse ferme de Granny Nettie, transformerait les vieilles chambres en salons pour les nouvelles chambres, la cuisine d'origine en entrée et en garde-manger pour la nouvelle, la petite salle à manger en un coin buffet pour la nouvelle. Elle compterait deux cheminées, trois salles de bains, plusieurs grands placards, deux couloirs latéraux et plein d'immenses fenêtres qui éblouiraient les amoureux du style Craftsman traditionnel. Mais le cœur de la ferme, la grande salle à manger avec la cheminée et les placards encastrés, resterait intouché.

Bienvenue dans la maison que j'ai faite pour toi, chuchota Granny depuis l'allée, depuis la véranda, depuis la porte d'entrée avec son paysage de montagne sur le vitrail, depuis le salon, depuis l'espace où les nouvelles pièces de sa maison s'élèveraient. *Tu vois, tu as survécu ! Peu importe qui tu étais. Maintenant l'important, c'est qui tu es. Tout va bien se passer.*

Granny, si seulement j'avais ta foi.

Thomas passa un bras autour de ma taille.

— Nous devons baptiser ce site. Allez chercher des bâtons, les filles, pour inscrire nos noms dans le béton avant qu'il ne soit sec.

Dès que nous fûmes armés de bâtons, nous nous agenouillâmes à côté du tablier gris. *Cathryn, Thomas, Iverem* et *Cora*, indiquaient nos gribouillages. Je traçai le jour et le mois, Thomas l'année. Assis sur les talons, nous contemplâmes la preuve que nous étions bien là, que nous étions tous bien vivants et ensemble à cette date de l'histoire. Je voulais tellement ressentir de la joie et de la satisfaction pour avoir survécu et faire la paix avec cette terrible épreuve, mais je n'étais pas encore prête, pas plus que Thomas n'était prêt à enterrer le camion d'Ethan. Il le gardait à présent sur une étagère dans la grange.

— Baaaaahhhhh, gloussa soudain Banger.

Le bouc surgit de l'ombre au galop. Les chiots adoraient le pourchasser et, lui, il adorait faire semblant de fuir. Il bondit sur le ciment, suivi par les deux petites chiennes. Sous nos yeux ébahis, ils laissèrent une traînée dentelée sur le béton frais – huit pattes et quatre sabots fourchus. Thomas faillit exploser de colère.

— Putain ! Il va falloir recouler cette partie.

Soudain, le chat s'élança à la suite des trois compères et baptisa à son tour la dalle. L'absurdité insouciant des animaux teinta cet instant d'un doux espoir. La vie ne se prend pas au sérieux. La joie laisse une empreinte dans la plus résistante des tristesses.

Cora se mit à pouffer. Puis Ivy, extirpée malgré elle de sa carapace, réprima un rire. La main sur le ventre, Thomas était plié en deux de rire.

Et je ne pouvais m'empêcher de sourire.

Nous avons tous laissé notre marque ce jour-là.

Thomas

— Pas elle ! s'emporta Cathy. Oh non ! Pas elle !

Cathy n'avait pas l'air ravie et ce n'était rien de le dire. Par ce frais matin de printemps, nous accueillîmes Jeb et son équipe au jour J de l'extension de la maison. La cour était remplie de pièces de bois et de plaques d'isolation. Bert et Roland, mes compagnons de travaux forcés, qui étaient de bons charpentiers et plaquistes, me saluèrent.

— Je t'ai apporté un singe en pierre baptiste pour le toit, me cria Roland par la fenêtre de son camion.

Il tenait à la main une chouette en plastique qu'il avait achetée au supermarché.

Le pick-up que Cathy désignait d'un doigt furieux était celui d'Alberta. Le véhicule du Verger des Déesses à l'Arc-en-Ciel transportait Alberta et ses charpentières. Cathy resserra son foulard

printanier coloré autour de son visage et ajusta ses joyeuses lunettes de soleil pastel.

— Elle... marmonna-t-elle à nouveau.

— Désolé, mais les filles d'Alberta sont les meilleures assembleuses du comté. Soyez contente de les avoir, car elles sont très demandées. Dans un mois, elles seront trop occupées à la ferme pour effectuer des travaux de construction.

— D'accord, mais ne laissez pas traîner un marteau près d'Alberta. Je décline toute responsabilité au cas où je frapperais une partie de son corps accidentellement.

Petite et musclée dans son pull Indigo Girls, deux chanteuses de folk rock gays, son short cargo et ses brodequins, elle s'avança vers nous à grands pas. Elle ignore Cathy et me tendit la main.

— J'aime beaucoup ton plan. Un putain de croquis. Merci de nous avoir engagées.

Nous nous serrâmes la main.

Cathy tendit sa main gauche, paume vers le bas. Elle ne saluait jamais avec sa main abîmée et Alberta le savait. Celle-ci jeta un regard dédaigneux à la main tendue. Son regard se porta ensuite sur le foulard pastel et les lunettes.

— À qui joues-tu cette fois-ci ? L'assistante déjantée du Lapin de Pâques?

— Va te faire foutre, rétorqua Cathy avant de tourner les talons.

— Alberta, un peu plus de compassion de ta part ne ferait pas de mal, lui conseillai-je, les sourcils froncés.

— Ne la materne pas trop, Thomas. Elle n'est pas ton enfant, mais ta femme ! Laisse-la combattre ses propres démons. Si tu ne la pousses pas un peu dans ses retranchements, elle restera déphasée toute sa vie.

— Je ne la materne pas ! En outre, j'aime les déphasés. J'en suis un moi-même.

— Tu la choies plus que tu ne le penses. Les femmes se transforment en enfants pleins de ressentiment quand les hommes s'occupent trop d'elles. Et les hommes se changent en figures paternelles ou en tyrans. Ne prends pas ce risque.

Avant que je ne puisse défendre Cathy, celle-ci sortit comme une furie de la maison, sac à main en bandoulière et clés du Hummer à la main.

— L'école a appelé. Ivy s'est battue. Elle est renvoyée. Il faut que j'y aille.

Aussitôt, je cherchai à m'emparer des clés. Elle ne me les tendit pas. Le souffle court, les mains tremblantes, Cathy foudroya Alberta du regard.

— Je peux me débrouiller seule.

Conduire sur la route ? Jusqu'à Turtleville ? Voilà qui serait

intéressant. Je voulais désespérément l'en dissuader. Mais peut-être Alberta avait-elle raison ? Parfois, je la surprotégeais.

— OK, répliquai-je. Appelle-moi sur mon portable si tu as besoin.

Tremblotante, Cathy hocha la tête puis elle grimpa dans le Hummer avec une grande dignité. Tandis qu'elle quittait la cour, elle baissa sa vitre, tendit sa main gauche et fit un doigt à Alberta. Une fois que le Hummer eut disparu dans le chemin, Alberta me tapa dans le dos.

— Tu vois, Cathy préfère avaler des couleuvres que paraître faible et sans défense devant moi. Bien. Je ne te compterai pas la séance de thérapie.

Elle partit décharger ses outils en sifflotant.

Elle en avait des gros.

Cathy

J'étais bonne à mettre à la casse et toute l'école primaire du comté de Jefferson le savait. Du moins dans mon imagination. Par contre, les têtes qui me dévisageaient depuis les classes tandis que je courais le long du couloir jusqu'au bureau de la principale, les enseignants qui restaient bouche bée devant les cicatrices que ne cachait pas mon foulard, leurs chuchotements exaltés sur mon passage n'étaient pas le fruit de mon imagination.

La principale confirma mes doutes.

— Veuillez m'excuser pour leurs réactions, me fit-elle en me poussant dans son bureau avant d'en fermer la porte.

Blême, elle évitait de me regarder en face.

— Tous les enseignants, enchaîna-t-elle, ont suivi un séminaire de sensibilité aux handicaps à Asheville il y a six mois.

Elle eut un sourire crispé.

— Oh mon Dieu, je ne voulais pas dire que vous étiez handicapée... Je suis désolée. Pardonnez-moi. J'ignorais juste à quoi m'attendre. Vos cicatrices sont tellement... Oh ! Seigneur, excusez-moi encore...

— Détendez-vous, ce n'est pas un problème, mentis-je avec le sourire, tandis que je me ratatinais à l'intérieur. S'il existait un séminaire sur mon cas, on l'appellerait *Célébrités cramées* et le sous-titre serait *Pourquoi il est malpoli de fixer le corps flétri de Bob Crane*.

Le regard interrogateur, elle me désigna une chaise devant son bureau.

— Pardon ? Mais qui est Bob Crane ?

— Un des acteurs de *Papa Schultz* dans les années 1960. Sa vie personnelle est partie à vau-l'eau quand la série s'est arrêtée. Il est mort brûlé vif dans un motel sur la côte Ouest. Une horrible et mystérieuse histoire de sexe impliquant...

Mon regard se posa sur un grand lapin de dessin animé qui souriait sur un poster au mur, derrière le bureau de la principale.

Ayez des pensées heureuses, disait le slogan. Lasse, je m'assis.

— Peu importe, continuai-je. Désolée pour la digression. Parlons plutôt d'Ivy.

La principale prit une profonde inspiration et s'assit face à moi.

— Madame Deen, votre fille adoptive...

— Appelez-moi Cathy, je vous en prie. Vous ai-je dit que je comptais m'inscrire à l'APP ?

— L'APPE, l'Association des parents, professeurs et enfants.

— Hum... Je le savais. J'ai juste... oublié.

Patiente, la principale sourit mais prit soin de ne pas regarder mon visage. Elle se racla la gorge.

— Revenons à Ivy. C'est la troisième fois depuis l'automne qu'elle agresse physiquement un élève de sa classe. Les deux premières fois, j'ai bien entendu appelé sa tante, qui s'en fichait royalement et a refusé de me rencontrer. Aujourd'hui, malheureusement, le problème vous incombe.

— Écoutez, elle vit une période difficile...

— Je comprends, croyez-moi, m'interrompit la directrice. Ivy a beaucoup de potentiel.

— Oui, elle fait partie des meilleures élèves malgré ses nombreux déménagements. À mon avis, elle s'ennuie. Elle a besoin de suivre des cours accélérés. Quand elle ira au collège l'année prochaine, j'en parlerai à ses professeurs. *Dès que j'en aurai terminé avec ma phobie d'affronter le regard insistant des autres.*

— Oui, c'est bien, mais nous devons nous occuper du problème actuel. Elle se tient constamment sur la défensive, elle est belliqueuse, grossière et violente.

— Moi aussi, en certaines occasions.

— Pardon ?

— Allez ! Ivy est une cible ambulante pour ses camarades. Avez-vous d'autres enfants métisses dans votre école ? Je veux dire afro-américains comme Ivy ?

— Contrairement à ce que vous pouvez penser, les gens d'ici ne sont pas des crétins et ils n'adhèrent pas tous au Ku Klux Klan. Certains de nos élèves ont des origines indiennes, antillaises, asiatiques, hispaniques... Les problèmes d'Ivy ne sont pas raciaux, ils sont personnels.

— Êtes-vous d'accord avec moi que sa susceptibilité est compréhensible ?

— Frapper un autre enfant à la mâchoire n'a rien à voir avec de la « susceptibilité », c'est un comportement antisocial.

— Vous n'êtes pas obligée de mentionner cet incident à son

assistante sociale, Mme Ganza, n'est-ce pas ?

— Il le faut, je suis désolée.

Je jetai un rapide coup d'œil à la pièce et tombai sur une affiche pour une collecte de fonds.

— Et si je faisais une grosse donation à l'école ?

— Vous n'essayez pas de m'acheter, Cathy ?

— Oh non, je vous promets. Je ferai ce don, quoi que vous décidiez.

— Merci.

Cela ne se déroulait pas comme prévu. Je n'avais jamais eu à marchander avec les gens avant. Il est si facile d'obtenir ce qu'on veut quand on est riche, belle et célèbre. On pardonne souvent aux stars photogéniques. Et maintenant ?

— Que lui a dit l'autre enfant exactement ?

— Je convoque Ivy, elle vous racontera elle-même.

Quelques secondes plus tard, Ivy se présenta devant le bureau, son sac à dos noir de style gothique sur une épaule. Elle avait les mains plongées dans les poches de son treillis trop grand et les épaules affaissées dans sa chemise hawaïenne rose délavé sur un pull bleu. Une demi-douzaine de bracelets brésiliens s'alignaient sur ses bras marron clair. Ses cheveux brun-roux s'échappaient de la coiffure de fille blanche que je lui avais faite, et ressemblaient aux haies sauvages d'un champ de maïs. J'aurais aimé lui donner des conseils de mode et de maquillage, mais son attitude de garçon manqué gothique et débrouillard m'indiquait qu'elle ne voulait pas entendre mes absurdités de gonzesse.

Dès qu'elle me vit, elle stoppa net.

— Tu es venue toute seule ?

— Oui, en voiture.

La peur lui fit écarquiller les yeux.

— Thomas est malade ?

— Non. Il supervise les travaux à la maison.

— Alors... Tu es venue ici en voiture toute seule ? Tu dois être sacrément en colère contre moi.

— Non, je m'inquiétais à ton sujet. Raconte-moi ce qui est arrivé.

Elle fronça les sourcils.

— Je ne m'excuserai pas.

— Je ne te l'ai pas demandé. Dis-moi simplement la vérité.

— Un pauvre mec m'a insultée, je l'ai frappé dans les gencives.

— Quel genre d'insulte ?

Ivy parut mal à l'aise.

— On s'en fiche. Qu'ils me renvoient. Je n'en ai rien à...

— Tu as épuisé ton quota de langage grossier devant moi et ta principale.

Ivy grimaça, se mâchonna la lèvre inférieure puis haussa les

épaulés.

— Qu'ils me renvoient. Je n'ai rien à ajouter.

La principale poussa un soupir.

— La victime de l'attaque a traité Ivy de « gros thon crépu ». Il sera puni pour cela.

Ivy me lança un regard malheureux.

— En beauf, crépu ça veut dire négro.

— Certainement pas, rétorqua la principale.

— Je sais reconnaître une insulte. Je l'ai entendue plein de fois.

— Mais pas cette fois-ci. Tu laisses ton imagination dériver.

Mon instinct maternel se mit en rogne.

— Ce garçon qu'Ivy a frappé, vous l'avez renvoyé pour l'avoir injuriée ?

— Oui.

— Deux jours entiers, comme Ivy ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que la punition est plus sévère pour l'agresseur que pour la victime.

— De manière générale, cela me paraît correct. Mais dans ce cas précis, c'est injuste vu que la victime a provoqué l'agresseur avec son langage de haine.

— Langage de haine ? Non. Écoutez, si Ivy s'excuse de l'avoir frappé et promet de ne plus s'en prendre à ses camarades, je réduis son renvoi à une journée, comme lui.

— J'aimerais des excuses mutuelles. Elle pour l'avoir frappé, lui pour l'avoir offensée.

— Je suis désolée, mais les négociations sont terminées. Ma meilleure offre est sur la table.

Je me levai.

— D'accord. Ivy a commis le crime, elle sera punie, même si ce n'est pas juste. Viens, Ivy, on rentre à la maison. Si ce gamin fait à nouveau preuve de racisme, je te donne la permission de le cogner. Je lui paierai un nouvel appareil dentaire.

— Waouh, s'exclama Ivy, les yeux ronds.

La principale se leva précipitamment.

— J'espère que cela ne remet pas en question votre donation. Nous avons désespérément besoin d'un labo d'informatique. Nous accueillons de nombreux élèves défavorisés qui ont besoin de mettre toutes les chances de leur côté s'ils veulent survivre dans un monde rempli de technologie.

— Je vous offre un labo entier.

La principale resta bouche bée.

— Même si ma décision vis-à-vis d'Ivy vous déplait ?

— Je ne vais pas punir toute l'école parce que je ne suis pas d'accord avec votre jugement. Je suis mieux élevée que cela.

— Merci !

— Je vous paierai un labo à deux conditions : apposez une plaque près de la porte en hommage à ma grand-mère – Mary Eve Nettie – et affichez une citation sur l'équité et la tolérance sur un mur. Par le révérend Martin Luther King Jr par exemple. C'est Ivy qui choisira la citation.

— Marché conclu !

Nous nous serrâmes la main.

— Ivy reviendra en classe dans deux jours. Bon après-midi.

Je pris Ivy par la main. Elle demeura sans voix. Tandis que nous longions le couloir, les professeurs tendirent à nouveau le cou. J'aperçus quelques mains brandissant des téléphones pour prendre des photos. Ivy leur lança un regard assassin.

— Hé ! Occupez-vous de vos affaires ou je donne vos portables à manger à mon bouc. Arrêtez de fixer Cathy !

— Chut !

Je me cachai un peu plus le visage avec mon foulard, secouai la main d'Ivy et nous courûmes. Hors concours pour la journée mère-fille, mais nous leur prouvâmes que nous aurions pu nous défendre pour la course en sac à trois jambes.

Dans le Hummer, alors que nous retournions dans la vallée à la vitesse étourdissante de cinquante kilomètres à l'heure et que mes mains tremblaient, je sentis les yeux sombres d'Ivy me scruter depuis le siège passager.

— Tu m'as défendue ? Pourquoi ?

— Je défendrai toujours ton droit à être traitée justement.

— Je ne voulais pas que cela dégénère. Il ne faut pas que Mme Ganza l'apprenne. Et si elle...

— Ne t'inquiète pas pour Mme Ganza. Maintenant parlons de la manière de gérer les futurs incidents sans détruire l'appareil dentaire des petits péquenots du coin.

Elle s'enfonça dans son siège.

— Ce n'est pas si facile. Personne ne t'a jamais insultée.

— Ah vraiment ?

Je lui racontai l'incident des manifestants devant le Four Seasons.

— Un chroniqueur de cinéma m'a même qualifiée de « femme sans relief à grandes dents ». Un autre a dit que j'étais « une pin-up avec plus de charme que de talent » et aussi « somptueusement inoffensive ». De quoi s'enfouir la tête dans le sable !

— Mais tu n'es ni grosse ni laide. Contrairement à moi...

— Tu n'es pas grosse et tu n'es pas laide !

— J'ai les cheveux crépus et je suis un thon.

— Où est le problème ? Je croyais que les cheveux crépus étaient revenus à la mode ?

— J'aimerais ressembler à Halle Berry. À toi. Tu ressembles à une Halle Berry blanche. Tu comprends, tu es belle, comme elle.

— Tu n'as pas à ressembler à Halle Berry, à moi ou à un mannequin. Reste toi-même.

— Tu n'es pas sérieuse ?

— Si. Les filles ne doivent pas se laisser intimider pour une question d'image d'elles-mêmes. Elles doivent rester uniques, avoir confiance en elles.

— Si tu crois vraiment que l'apparence n'a pas d'importance, pourquoi ne montres-tu pas ton visage aux inconnus, alors ?

Je serrai le volant.

— La célébrité signifie que je suis à la merci des photographes qui cherchent à exploiter...

— Tu ne veux pas que les gens disent que tu es « laide ». Tu en as une peur bleue. Peu importe ce que Thomas peut dire, tu ne te sentiras jamais mieux. Il t'aime, mais tu ne sais pas vraiment comment il te voit. Cora et moi, on a beau te dire qu'on se fiche de tes cicatrices, tu ne nous écoutes pas.

Elle éleva la voix, des larmes brillaient dans ses yeux.

— Et si tu paniquais et décidais de ne plus jamais te montrer en public ? Mme Ganza en conclurait que tu es vraiment folle et elle nous enlèverait à vous !

Je me garai sur le bas-côté, me tournai vers elle et lui pris les mains.

— Ivy, mon cœur, je te promets que je ne laisserai pas mes problèmes se mettre...

— Je suis laide et méchante, personne ne m'aimera jamais ! Je le sais ! Comme toi ! Je ne serai jamais assez bien pour être aimée. Tu penses la même chose et, un jour, tu paniqueras pour de bon. Cora et moi, nous n'aurons plus de maison !

En sanglots, elle détourna la tête.

— Tu as fait de ton mieux, me réconforta Thomas ce soir-là, alors que nous étions assis dans la cuisine. Ivy est émotive. Ce n'est pas ta faute.

J'étais penchée au-dessus d'une tasse de thé tiède.

— Mais elle a raison. Je n'ai absolument pas confiance en moi. Comment puis-je lui faire la leçon à ce sujet ?

— Voilà ce que je suggère : les filles et toi avez peut-être besoin de passer un peu de temps ensemble. Pour voir comment vous vous débrouillez toutes seules. Deux ou trois jours sans moi ici.

— Tu vas où ?
— À New York. J'ai un dernier compte à régler avec Rachel.
— Tu veux vraiment rouvrir la boîte de Pandore ?
— Tout va bien se passer. J'avais l'intention d'y aller depuis longtemps. Seras-tu capable de rester seule avec les filles ? Jeb et Alberta travailleront ici, alors...

— Peut-être devrais-tu attendre une semaine ou deux qu'Ivy me reparle.

Il poussa mon thé sur le côté et me prit la main. Ses yeux sombres plongèrent dans les miens.

— Je veux te protéger contre toutes tes peurs. Une partie de moi le ferait volontiers sans poser de question, jusqu'à la fin des temps. Mais j'essaie de toutes mes forces de dépasser mon besoin de veiller sur ceux que j'aime de manière obsessionnelle. Tu dois m'aider, me chasser hors du nid de temps à autre, me prouver que vous vous en sortez très bien sans moi.

Au bout d'un moment, je hochai la tête. On aurait dit qu'il avait toujours des problèmes à régler et pas moi.

— Je sais reconnaître un « amour tenace » quand j'en vois un. Nous nous débrouillerons quand tu seras à New York. Pas de souci. Je veux que tu partes.

Il attira ma main abîmée vers ses lèvres et l'embrassa. J'esquissai un sourire, alors qu'à l'intérieur, mon sang se glaçait. *Je ne veux pas qu'il parte. Je dépends de lui de plus en plus chaque jour.*

Thomas

Laisser Cathy et les filles deux petits jours relevait de l'épreuve. Un amour tenace ? Oui, je devais agir avec ténacité. Je pris donc l'avion pour New York, montai dans un taxi pour Manhattan et laissai un mot manuscrit pour ma belle-sœur au concierge de la Trump Tower, dans la grandeur vide du célèbre atrium en marbre veiné de rose.

Rachel,

Toi et moi avons un point commun : nous aimerions avoir agi différemment ce 11 septembre. Aujourd'hui, cela n'a plus d'importance. Nous ne voulions pas que ceux que nous aimions meurent. Ni l'un ni l'autre nous n'avons délibérément causé la mort de Sherryl, Ethan et le bébé que Sherryl portait. Si j'avais pu échanger ma vie contre la leur ce jour-là, je l'aurais fait. Je suis sûr que tu ressens la même chose. Je poursuis mon chemin. Je te

souhaite d'en faire autant. Adieu,

Thomas

Même si elle me disait à nouveau d'aller me faire foutre ou de crever, cela marquerait une sorte de conclusion pour nous deux. Je n'eus pas de retour mais je m'en satisfis. Parfois, l'exposition d'une situation est plus importante que l'obtention d'une réponse.

Cathy

Comme je le craignais, Ivy ne me décrocha pas un mot après le départ de Thomas pour New York. Mais quand Cora et moi nous rendîmes à la mare le lendemain matin, Ivy ne résista pas à l'envie de nous suivre. Cora et moi nous tenions par la main tout en observant l'eau.

— Cet été, nous ajouterons de jolies pierres, une fontaine, des nénuphars, des roseaux et quelques poissons. Voilà ! Nous aurons un bassin à poissons rouges. Il attirera grenouilles, tortues, libellules, papillons, daims assoiffés, dindes et oiseaux de toutes sortes.

— Et des fées ! ajouta Cora.

— Évidemment ! Hé ! J'ai une idée ! Donnons un nom aux poissons. Qu'est-ce qui conviendrait le mieux ?

Les yeux de Cora s'illuminèrent.

— Nemo, Dory, Simba...

— Simba est un lion de dessin animé, grommela Ivy. Contente-toi des poissons de dessin animé.

Lentement, le souffle court, je me tournai vers elle.

— Il n'existe pas des poissons lions ?

Ivy haussa les épaules.

— Euh oui, peut-être...

Cora regarda sa sœur avec une grande patience.

— Mon lion en peluche est rouge, les poissons rouges sont rouges, alors on peut donner un nom de lion à un poisson rouge.

— Ouais, si tu veux.

Je fis semblant de me perdre dans mes pensées.

— Voyons, qu'est-ce qui est rouge ? Les coquelicots, les framboises. Donc mes poissons s'appelleront Coquelicot et Framboise. J'oubliais : le jus de fraise. Un de mes poissons se nommera Jus de fraise ! Vous savez, certains poissons rouges sont blancs, orange ou jaunes.

Ivy s'approcha du bord de la mare.

— Alors j'appellerai le mien Pus. C'est jaune, le pus.

— N'oublie pas Morve, proposai-je. C'est entre jaune et blanc.
Sa bouche se tordit. Elle ne pouvait me résister.
— Pus et Morve. Cool ! Pus et Morve, les poissons rouges jaunes.
Super !
— C'est n'importe quoi ! s'exclama Cora entre deux gloussements.
— N'oubliez pas Pipi, insistai-je. Il nous faut un Pipi dans la mare !
Cora n'avait jamais rien entendu d'aussi drôle. C'était assez grossier pour la rendre hystérique. Même Ivy sourit. Quand je lui donnai un coup de coude – version féminine d'une tape dans le dos –, elle me poussa à son tour. Nous étions à nouveau amies, pour quelque temps.
— Un poisson nommé Pipi, répétait Cora qui n'en pouvait plus de rire.

Ivy et moi échangeâmes un sourire et roulâmes des yeux. Au milieu de ce moment rassurant, Granny me chuchota à l'oreille, comme elle en avait l'habitude, en se déguisant dans mes pensées. *Tu ne regarderas plus cette vieille mare de la même manière. Tu te souviendras d'avoir ri aux dépens des poissons rouges. Tu t'en souviendras et les filles aussi. Elles se rappelleront avoir ri et s'être senties aimées ici, près de cette eau.*

Soudain, j'eus très envie d'appeler Thomas et de lui dire que nous l'aimions, lui aussi.

Thomas

Marcus Johnson et moi nous tenions devant Ground Zero et regardions par-dessus un garde-fou l'empreinte brute des tours jumelles. Un vent froid nous giflait. Marcus, pompier de New York qui était de service le 11 septembre 2001 et les mois suivants, était devenu mon ami parmi le sang et la poussière des ruines. Il avait perdu des collègues en ces lieux, et il était déterminé à ne pas me perdre. Marcus m'avait tendu un masque filtrant le premier jour où je m'étais porté volontaire : « Mets ça tout le temps, Mitternich, ou tes poumons se transformeront en mou pour chat. La merde qui vole dans les airs pourrait tous nous faire crever. »

Grâce à Marcus, je ne faisais pas partie des milliers de travailleurs sur Ground Zero souffrant depuis de probl èmes pulmonaires. Lui non plus.

— Putain, mais il s'est passé quoi ici ? demanda Marcus, fourbu.

Il ouvrit sa grosse paume sombre et laissa le vent froid emporter quelques pétales de rose rouge sang.

— Mec, saurons-nous un jour la vérité sur qui savait quoi, quand ils le savaient et comment on aurait pu l'empêcher ?

Je lui pris une rose, l'écrasai dans ma main et regardai les pétales s'envoler.

— Des gens chers sont morts ici. C'est tout ce qui est sûr.
— Les hommes d'affaires se battent pour réhabiliter cette propriété.
— Je sais. On m'a demandé mon avis sur le design du mémorial. Je leur ai dit que je me fichais de ce qu'ils construiraient ici. Je n'ai pas besoin d'un mémorial pour me souvenir de ce jour tragique. Peu importe la merveille architecturale qu'ils pondront, quand je regarde ce site, je ne peux m'empêcher de voir les tours.

— Les costards-cravate se battront pour le contrôle de ces lieux pendant de nombreuses années. Le fric, toujours le fric.

— Il s'agit juste d'un énième projet de reconstruction pour l'instant. Mis à part pour les gens qui étaient là le 11-Septembre et pour ceux qui ont perdu des proches, ce n'est qu'un site historique où les touristes prennent des photos et achètent des cartes postales.

— C'est peut-être mieux ainsi, Thomas. Cela permet de mettre en perspective.

— Je ne sais pas. J'aimerais croire en des réponses simples.

Le portable de Marcus joua l'intro de *What'd I say* ? de Ray Charles. Il ouvrit le clapet et le colla à son oreille.

— Ouais ?

Silence.

— Vous me faites marcher, m'dame. Oui, c'est ça et moi, je suis Denzel Washington.

Marcus plaqua son téléphone contre sa veste et me fixa.

— Tu connais une femme qui a la voix de Scarlett O'Hara? Elle prétend s'appeler Cathryn Deen. L'actrice. Celle qui a grillé dans un accident de voiture l'année dernière.

— C'est elle.

— Thomas ! Tu te foutrais pas un peu de ma gueule ?

— Je te parlerai d'elle et de moi devant un bon café. C'est une longue histoire.

— Elle veut juste savoir si tu rentres à la maison ce soir ou demain matin. Les filles préparent un gâteau. Elle t'a acheté un nouveau portable. D'après le veto, Banger a digéré l'autre sans problème. Thomas ? C'est qui, Banger ?

— Dis-lui que je rentre à la maison ce soir. Tard. Je l'appellerai d'Asheville. Dis-lui que je l'aime. Qu'elle dise aux filles que je les aime aussi.

— Tu me mènes en bateau. Cathryn Deen ? La vraie Cathryn Deen ?

— La vraie de vraie.

Il reprit le téléphone.

— Trésor? Il rentre ce soir. Il vous aime. Il aime les gamines. Il appellera d'Asheville. Ouai. Bisou bisou. Ma femme vous adore, au fait. Elle passe les DVD de *Princesse Arianna* en boucle. Je vous embrasse aussi. Bye bye.

Marcus rangea le téléphone dans sa poche et me fixa la bouche ouverte. Nous nous tournâmes vers Ground Zero.

— Mec, Cathryn Deen doit être voyante. Quel timing ! Maintenant, à chaque fois que je regarderai cet endroit, je penserai à son appel. Et toi aussi.

Je hochai la tête. Mon cœur se souleva un peu. Cathy avait en effet imprimé sa marque sur mes souvenirs de ce lieu. Quelque chose de bon à ajouter au mélange d'émotions. Ce ne serait plus jamais sombre ici.

Cathy

Apparemment, mon timing avait été excellent. Thomas se trouvait sur Ground Zero. Tandis que les filles se hurlaient des noms de poissons paillards, je retournai à la maison et m'accroupis sur le perron.

— Granny, merci, chuchotai-je. J'ai eu le message. Thomas aussi.

Thomas Avril

Un après-midi d'avril, profitant d'une accalmie dans l'extension de la ferme, je partis chercher mon courrier à la poste de Crossroads. Tandis que je parcourais les catalogues et les autres publicités, je tombai sur la lettre d'un inconnu. Un médecin de Floride.

Cher monsieur Mitternich,

Je vous contacte sur les conseils de votre frère, John, qui s'occupe d'investissements pour moi. J'ai cru comprendre que vous pourriez me mettre en relation avec Cathryn Deen...

Bon Dieu, mais à quoi pensait John ? Depuis quand parlait-il de Cathy à ses clients ? Ma surprise et ma colère s'estompèrent quand je continuai ma lecture. À la fin de la lettre, je compris pourquoi John avait poussé cet inconnu à me contacter. C'était à mon tour d'agir.

J'espérais simplement que Cathy comprendrait elle aussi...

Cathy

Morose, j'étais assise dans la cuisine du café. Molly me tapotait le bras à chaque fois qu'elle passait en vitesse, un plateau à la main. Un restaurant bondé un samedi à midi n'était pas le lieu idéal pour ruminer. Il fallait que j'observe Molly en train de préparer ses biscuits. Les miens refusaient encore de coopérer. Mais elle était trop occupée à cuisiner pour se plier à mes caprices.

— Madame Deen ?

Je regardai par-dessous mon chapeau en feutre mou sur un foulard en soie noué autour de mon front comme un bandana de motard. Un homme mince et grisonnant vêtu d'un coupe-vent et d'un pantalon en velours côtelé s'avança dans la cuisine.

— Thomas Mitternich m’a dit que je vous trouverais ici. J’ai discuté plusieurs fois avec lui au téléphone et nous nous sommes rencontrés ici pour la première fois hier. Il a vérifié toutes mes références et il se portera garant de moi si vous souhaitez l’appeler maintenant. Je requiers une petite minute de votre temps.

Je me levai en quatrième vitesse. Thomas n’envoyait pas des inconnus à ma rencontre, surtout sans me prévenir. Cet homme avait probablement une caméra miniature cachée dans sa veste. Je reculai avec grâce jusqu’à la porte de derrière.

— Laissez-moi vérifier quelque chose dehors, je reviens tout de suite...

— Madame Deen, je vous en prie, ne paniquez pas.

— Je ne panique pas ! Je dois vérifier la livraison des... des tomates. Vous comprenez, je suis préposée aux... aux tomates.

Il leva la main gauche. Elle était affreusement abîmée, il lui manquait deux doigts.

— J’ai survécu à un incendie, comme vous.

Je l’examinai une longue minute avant de lui demander de me suivre à l’extérieur. Sous le soleil pâle, il se présenta.

— Je suis le Pr Richard Bartholomew. Je viens de Jacksonville en Floride.

Il désigna sa main ravagée.

— Un accident de barbecue. Il y a environ cinq ans. J’étais chirurgien avant.

— Vous n’opérez plus ?

— Non, mais je peux enseigner, consulter et je fais partie du conseil d’administration de l’AGBSE.

— L’AGBSE?

— L’Association des grands brûlés du Sud-Est. Nous comptons environ deux mille membres dans toute la région.

— J’ignorais qu’il existait un... club pour les gens comme nous.

— Eh oui. Nous proposons des conseils, de l’amitié, du partage. Nous dirigeons les grands brûlés et leur famille vers des groupes de soutien locaux. Nous avons aussi créé une newsletter sur les nouveaux traitements, les nouvelles thérapies, etc. Et nous organisons une conférence annuelle. Cette année, elle aura lieu à Asheville. À l’automne.

Il me dévisagea gentiment mais avec intensité.

— Vous serait-il possible d’y prononcer un discours?

J’inspirai par saccades. Thomas avait l’intention de me pousser au maximum dans mes retranchements.

— Je ne suis vraiment pas capable de... Enfin, pas devant un public, non. Je suis désolée si Thomas vous a donné l’impression que j’en serais capable.

— Oh ! Il m'a expliqué vos inquiétudes en toute franchise, je sais que vous avez peur d'être exploitée. Il m'a répété et répété que mes intentions avaient intérêt d'être pures.

— Il ne vous a pas fait fuir ?

— Au contraire. Je vous en prie, réfléchissez à ma proposition. Prenez votre temps.

Il me tendit une carte de visite.

— Tout ce que vous pourrez partager avec les autres sera apprécié. Les grands brûlés ont besoin de toute l'inspiration possible. Vous pourrez attirer l'attention sur les besoins des victimes, alerter le public sur les questions de sécurité, motiver les survivants pour qu'ils croient davantage en eux.

Je réprimai un rire étouffé. Moi ? L'icône de la confiance en soi ?

— Je ne suis la porte-parole de personne. Croyez-moi. Mais je serais heureuse de donner de l'argent à votre organisation.

— Je ne réclame pas d'argent, madame Deen. Je vous demande quelque chose de plus important : vous.

— Je ne pense pas avoir de message positif à transmettre, comme vous pourriez le présumer.

— Je vous demande simplement de garder la conférence dans un coin de votre esprit.

Il me salua et partit. Ma poitrine se serra et une vague inédite de panique déferla sur ma peau.

Parler ? En public ?

Pas question. Jamais.

— Tu peux prononcer ce discours. Tu en es capable, insista Thomas. Dis à Bartholomew que tu essaieras. C'est aussi simple. Tu disposes de plusieurs mois pour te préparer. Écoute, je suis désolé si je t'ai caché notre correspondance, mais je n'aurais jamais pu te convaincre de lui parler autrement.

Assis sous la véranda, nous contemplions le coucher du soleil au-dessus de Hog Back. J'étais furieuse contre Thomas. Nous avions envoyé Ivy et Cora au café de Molly afin qu'elles jouent avec ses petits-enfants et que nous puissions nous disputer en toute liberté.

Je secouai la tête.

— Je n'ai pas apprécié ton embuscade.

— L'aurais-tu rencontré de ton plein gré ?

— Non. Pourquoi ? Que puis-je dire à un public de grands brûlés ?

— Tu te moques de moi ? En quoi sont-ils différents de toi ?

— Ils n'ont pas été élus « La superstar la plus sexy du septième art » par le magazine *Vanity Fair* avant d'être défigurés à vie.

— Et alors ?
— Ils ont fait la paix avec leurs cicatrices. Pas moi. Je leur dis quoi, hein ? Vous vous en remettrez ! Comme moi ? C'est un peu ce qu'une personne brûlée doit faire, pas vrai ? S'en remettre. Pour citer l'expression préférée d'Ivy : belle connerie !

— Il n'y a pas si longtemps, Alberta m'a conseillé de te bousculer un peu plus. Je ne l'ai pas écoutée sur le moment, mais elle avait raison. Tu dois rencontrer le public. Ce discours sera un début idéal. Je te répète que tu dois participer à cette conférence.

— Pardon ? Tu demandes des conseils à Alberta maintenant ? Tu me dis comment agir ? Tu me donnes des ordres ? Personne ne me commande. Je ne suis pas une petite amie lambda que tu peux traiter avec arrogance. Je suis...

Je m'enrouai. Mon Dieu, réalisai-je soudain. C'était moi l'arrogante. J'avais oublié que je parlais à Thomas. Thomas...

Sa mâchoire se serra.

— OK. J'ai pigé. Tu es Cathryn Deen. Tu es spéciale. Le reste du monde peut donc aller se faire foutre pendant que tu agis à ta guise ? Pendant que tu continues à te fabriquer une vie de recluse sur la crête de l'Indomptée ? Même si tu blesses et déçois tous ceux qui t'aiment ? Moi compris.

Il se leva et entra dans la maison. Il claqua si fort la porte derrière lui que le vitrail de ma grand-mère en vibra. Je me pris la tête entre les mains.

Pas question de prononcer un discours en public, quand bien même il ne me le pardonnerait jamais.

Thomas

Je bousculai trop Cathy, je le savais. Nous nous réconciliâmes, fîmes l'amour, prétendîmes que cette conversation n'avait pas eu lieu. Fin avril, on aurait dit que nous n'avions jamais eu cette dispute au sujet de l'invitation de l'AGBSE. Néanmoins, je trouvai la carte de visite du Pr Bartholomew dans la poubelle à côté de ma planche à dessin, où Cathy l'avait jetée sciemment. Elle voulait s'assurer que le débat était clos. Je jouai le jeu. Je rongei mon frein et me tus – une mauvaise habitude acquise lors de mon mariage avec Sherryl. La tension demeura et supputa.

Hog Back et les Ten Sisters arboraient une dizaine de teintes vertes et miroitantes. Des rangées de légumes poussaient dans les grands jardins que Molly cultivait près du café. Les arbustes étaient en fleur. Les premi ères abeilles du printemps bourdonnaient lubriquement autour des étamines couvertes de pollen. Le café fourmillait de

visiteurs attirés par le beau temps, et le samedi soir, Alberta, Macy et des musiciens du coin improvisaient dans l'obscurité parfumée du porche. Les campeurs et les autochtones apportaient leurs chaises et leurs glacières à ces petits concerts. Un samedi soir, après le départ de l'assistance, Cathy, les filles et moi lanternions dans les ombres de la cour aux côtés de Molly, Pike, Dolores et le juge. Cathy se rendit sous le porche, emprunta le violon électrique de Macy et joua une surprenante reprise de *Blue Moon of Kentucky*. Quel ne fut pas notre étonnement !

— Eh bien ma fille ! Tu sais jouer du violon ! s'exclama Pike à la fin du morceau.

Alberta était sidérée. Macy souriait et applaudissait. Comme nous autres. Cathy esquissa une petite révérence sardonique avant de retourner à son fauteuil de jardin.

— Enfant, j'ai appris à jouer de quelques instruments à cordes.

Elle me lança un regard noir puis poursuivit :

— Tu vois ! Je suis heureuse de me produire en public, tant que je suis avec des gens que je connais et en qui j'ai confiance.

Je lui répondis par un léger hochement de tête.

Je continuai de m'occuper de l'extension de la maison et de la construction de bâtiments annexes. Je dessinaï des plans pour un poulailler de style Craftsman, chauffé, avec air conditionné et améliorai le confort de la grange pour Banger et son harem. Parfois, Cathy et moi faisions l'amour dans ce palace pour chèvres, parfois nous y baisions simplement. C'est fascinant de voir comment deux personnes peuvent s'aimer autant, se faire autant de bien et construire pourtant entre eux un mur aussi rapidement.

Je reconnus en moi cette blessure ouverte qui me poussait à contrôler la situation, construire des murs protecteurs autour de ceux que j'aimais. Même si Cathy et moi avions encore des problèmes à résoudre, n'était-il pas temps de nous préoccuper de l'avenir de Cora et Ivy ? Il ne faisait aucun doute que les filles souhaitaient rester avec nous, bien qu'Ivy fût souvent d'humeur morose et Cora répétait à ses amis imaginaires que nous ne les abandonnerions jamais.

C'était une question de confiance, mais Cathy et moi surmonterions cette épreuve comme nous avions passé celle de la conférence : en ignorant le problème. J'étais prêt à accepter la responsabilité formelle et « signez là en bas je vous prie » pour Cathy et les filles, à prouver que jamais je ne laisserais des terroristes s'approcher d'elles, un gratte-ciel s'effondrer sur elles. J'étais prêt à leur garantir une sécurité totale et absolue. Et dans mon esprit, la meilleure manière de le leur prouver était de demander Cathy en mariage.

Ce jour-là me parut parfait.

J'aurais dû deviner que Thomas me demanderait en mariage ce jour-là. Molly paraissait bien trop innocente quand elle invita Cora et Ivy au fast-food et au cinéma voir deux Disney au cinéma de Turtleville avec ses petits-enfants. Je pensais qu'elle voulait nous donner à Thomas et moi l'occasion de baptiser la première partie officiellement terminée de l'extension. La petite cuisine de Granny Nettie avec son merveilleux sol constellé et ses comptoirs carrelés faisait maintenant office d'entrée majestueuse à la nouvelle cuisine. Celle-ci possédait un sol en ardoise polie, des luminaires en cuivre et des vitraux géométriques – pur style Craftsman – qui réchauffaient l'ambiance le soir. Le grand évier en métal de Granny avait une place d'honneur sous un robinet moderne, contre un nouveau mur doté d'une large fenêtre et d'un grand rebord pour les herbes aromatiques.

J'adorais le vieil évier de Granny. Si les esprits vivent dans le bois, la pierre et le métal d'une maison, celui de Granny se déversait dans cette grande vasque. Je l'honorais comme un sanctuaire. Des fils électriques avaient été tendus, un chauffe-eau installé. Thomas, les filles et moi avions organisé une cérémonie la première fois où nous avions ouvert le robinet. Avec solennité, nous avions placé nos mains sous l'eau chaude.

À l'opposé, j'avais isolé le gros fourneau effrayant dans un recoin en pierre et l'avais entouré de placards en merisier, près d'un immense réfrigérateur et d'un congélateur. *Le froid l'emporte sur le chaud*, je pensais. À côté, nous avions disposé une longue table ancienne. Le chêne d'origine était si vieux que les planches mesuraient près de soixante centimètres de large. Nous avions entouré la table de jolies chaises en merisier aux sièges tapissés. La cuisine était magnifique, un repas architectural, l'équivalent rassurant et élégant d'un biscuit couvert de miel épais.

Tandis que j'attendais Thomas pour notre premier dîner en tête-à-tête ici, j'ouvris la porte du four, retirai ma dernière fournée de biscuits et contemplai leur croûte noircie. Et merde...

Quand la magie opérera-t-elle ? Cette cuisine sait que je ne suis bonne à rien. Elle sait que j'ai peur du fourneau, de l'avenir, du monde extérieur. Comme Thomas le sait.

Déçue, je jetai les biscuits, sirotai un verre de vin, remuai une soupe gluante de poireaux et pommes de terre, rinçai la salade, alignai sur la vieille table l'argenterie neuve sur les sets neufs. Puis je regardai Hog Back par les larges fenêtres. Même Thomas admettait que la maison était embellie par ce joli panorama et l'abondance de lumière.

Le pick-up de Thomas grommela dans la cour. Les chiots agitèrent la queue et se précipitèrent jusqu'à la porte d'entrée. En vitesse, je me

lissai les cheveux, me tapotai le corps – seins, ventre, fesses. Je portais un pull blanc à manches longues et une jupe ample de paysanne au crochet. Mon poulx s'accéléra, mon bassin se ramollit : mon corps anticipait sa venue. Peu importaient nos problèmes, je ne pouvais imaginer ma vie sans lui.

La porte d'entrée s'ouvrit, se referma. J'entendis le bruit de ses pas dans le vestibule, le trottement des chiots qui couraient autour de lui. Je posai avec grâce près de la table, comme si je venais de stopper là de manière décorative.

— Je cuisine pour toi ! chantonnai-je.

— Je sens la merveilleuse odeur de tes biscuits ! répliqua-t-il.

— Parce que j'ai oublié d'allumer le ventilateur au plafond et de passer du spray pour cacher l'odeur de charbon.

Quand il apparut sur le seuil, il portait un immense bouquet de fleurs printanières dans une main et un des pots à lait de sept litres de Granny dans l'autre. Il avait revêtu un jean délavé, un gros ceinturon, et une chemise de soirée blanche au col déboutonné. Il m'examina lentement de la tête aux pieds et s'avança vers le comptoir. Il déposa les fleurs dans le pot, le remplit d'eau à l'évier puis le mit sur la table entre nos deux sets. Il ne m'avait pas quittée des yeux une seule fois. Les mains sur les hanches, le menton levé, le dos à peine cambré, le cœur battant la chamade, je le dévisageai moi aussi.

Il s'approcha de moi, se plaça parallèlement à moi, ajusta son corps au mien sans me toucher, laissant un espace très fluide et très intense entre nous. Je tournai à peine la tête pour lui cacher le côté abîmé de mon visage, essayant de l'oublier, comme toujours. Je lui pris la main.

— Nous allons faire l'amour dans une vraie chambre. Dans un vrai lit.

Ses doigts se refermèrent doucement sur les miens. Il m'attira contre lui.

— Oh ! La vilaine fille !

Une sexualité épanouie donne toujours l'impression que la vie est simple. C'est là le danger. Nous étions allongés côte à côte, nus, dans mon lit froissé. Thomas faisait partie de ces rares hommes qui aiment parler après l'amour. D'habitude, j'appréciais ce trait chez lui, mais plus ces derniers temps. C'était trop risqué. Je préfèrai donc le distraire. Je cherchai mon vibromasseur sous le lit et fis courir son extrémité bulbeuse en plastique sur le ventre nu de Thomas.

— Je voudrais te montrer, dis-je en allumant l'appareil, un usage miraculeux de l'électricité moderne.

Il posa la main sur la mienne et m'arrêta dans mon élan.

— Habillons-nous et allons à Ruby Creek. C'est à moi de te montrer quelque chose.

— Quelque chose de plus excitant que ceci ?

Le regard coquin, j'agitai le vibromasseur tandis qu'un nœud se formait dans mon estomac.

— Bien plus encore...

Nous nous agenouillâmes près du ruisseau sous la lumière douce de ce soir de printemps, les batées peu profondes en fer-blanc apportées par Thomas à la main.

— Glisse ta batée dans le sable, là, me commanda-t-il. Ramasse un peu d'eau, fais-la pivoter, laisse l'eau s'écouler de l'autre côté. Doucement... et le sable s'en ira en laissant ce qu'on cherche derrière lui.

— Tu es sûr que nous trouverons des rubis et des saphirs ici ? Pourquoi là, d'ailleurs ?

— La physique est parfaite. J'ai calculé la courbe des courants, le volume d'eau en pourcentage, la force du fluide qui transporte le sable dans ces inclusions à la subsurface ici, la poussée hydraulique contre le tonnage métrique.

— Je comprends bien entendu tous ces termes techniques.

— Fais-moi confiance et creuse.

Je ramassai un peu de sable, remuai, vidai, aperçus quelques cailloux gris au fond de la batée, les jetai, soupirai et creusai à nouveau. Je recueillis quelque chose d'important dans ma batée.

— Hé ! J'ai trouvé un gros galet !

Je secouai, le sable fit place à une petite boîte noire. Une boîte de bijoutier.

— Thomas ! Qu'as-tu...

— Ouvre.

Les mains tremblantes, je posai ma batée par terre. La boîte dans ma paume gauche et intacte bien entendu, j'ouvris le couvercle. À l'intérieur brillait une bague en or et platine. Surmontés de plusieurs petits rubis autour d'un gros diamant, les rectangles s'entremêlaient avec une délicatesse infinie. Belle, unique, cette bague avait été dessinée par Thomas, je n'en doutais pas.

Thomas comprit que je n'accepterais pas dès qu'il vit mon regard. Il expira longuement. L'expression de ses yeux me brisa le cœur.

— J'attendrai autant qu'il le faudra, Cathy. Dis-moi juste ce qu'il nous arrive.

— Que se passera-t-il quand tu auras fini de me « restaurer » ? Et quand tu comprendras que mon visage, quoi que tu fasses, ne

ressemblera jamais plus à l'original ?

Luttant pour garder le contrôle, je tournai la tête.

Il s'approcha de moi.

— Tu crois vraiment que je passe mon temps à regretter que ton visage soit abîmé ? Ce serait ma manière de te voir ? De voir notre avenir ?

J'avais les larmes aux yeux.

— Ce n'est pas simplement mon visage. C'est moi. Dedans et dehors. Tu voudrais que je sois une femme forte et sûre d'elle, une femme qui s'adresse à la foule sans ciller. Je ne peux pas, Thomas. Peut-être resterai-je une recluse ? Peut-être deviendrai-je la folle de la crête de l'Indomptée ?

— Non. Je refuse de baisser les bras...

— Tu refuses ? Et si moi je décidais d'abandonner ? Que se passera-t-il si je ne peux pas changer, si tu ne peux pas me changer et qu'un jour, tu t'aperçois que tu es encore plus déçu qu'aujourd'hui. Oui, et si tu décidais que mes restrictions étouffent tes choix, ta vie, tes rêves ? Thomas, je ne veux pas te décevoir. Je ne veux pas décevoir Cora et Ivy.

— Je t'aime et tu fais de nos petits problèmes une affaire d'État.

— Affronter à nouveau un public n'est pas simple pour moi. J'adore être avec toi, les filles, les animaux, recluse ici sur la crête. Cela ne suffit-il pas ?

— Tu n'aimes pas vivre en recluse. Tu l'as accepté. Voilà la différence. Et je t'ai facilité la tâche en étant là tout le temps. C'est terminé. Je refuse de vivre dans la grange plus longtemps. Je retourne dans ma cabane la semaine prochaine.

— Thomas, grognai-je. Comment peux-tu me faire ça ? Comment peux-tu contrarier ainsi Ivy et Cora ?

— À ton avis, que se passe-t-il dans leur tête en ce moment ? Elles s'inquiètent sans arrêt, elles ont peur qu'on ne reste pas ensemble. Cathy ! Je vis dans la grange ! Elles savent que ce n'est pas normal ; je déteste faire semblant. Soit nous vivons ensemble, fondons une famille, nous marions. Soit nous cessons ce simulacre. Pas de demi-mesure. Quand on aime quelqu'un, il faut prendre des risques. J'ai retenu la leçon, bien malgré moi. À ton tour maintenant.

— Je suis d'accord avec toi. Je dois devenir plus forte, plus courageuse, meilleure. Mais c'est moi qui prends tous les risques.

— Dis-moi que tu prononceras ce discours à l'automne. Essaie ! C'est tout ce que je demande.

— Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! Je suis désolée.

Je me levai rapidement, il bondit sur ses pieds. Je pleurai des rivières. Lui aussi avait les larmes aux yeux. J'agrippai son bras avec férocité.

— Ne dis pas aux filles que tu déménages. Elles ne comprendront pas pourquoi. Ne leur dis pas tout de suite. Donne-moi quelques jours pour réfléchir. Trouver mes mots.

— D'accord, quelques jours.

Malheureux, nous retournâmes à la maison, côte à côte, sans nous toucher.

Cathy Au Crossroads Café

— Thomas et toi, vous aimez bien vous compliquer la vie, pas vrai ? remarqua Molly, tandis que je rosissais ses pommettes rebondies avec du blush. On dirait que tu as perdu ton meilleur ami. Thomas idem. Il ne veut pas m'en parler. C'est un homme, impossible de lui tirer les vers du nez. Par contre toi... Allez, accouche!

Je jetai mon pinceau dans ma trousse à maquillage avant de m'effondrer à côté d'elle dans l'une des chaises en paille. En ce lundi après-midi, jour de fermeture, le café était calme et désert. Molly avait emprunté le caméscope d'un de ses petits-enfants pour s'entraîner. Je l'avais convaincue d'auditionner pour la chaîne culinaire.

— Quand tu veux, se plaignit-elle, alors que je regardais par la fenêtre.

— Un orage arrive. Tu as vu ces nuages ? Ils ne présagent rien de bon.

Molly s'empara d'un crayon à sourcils dans ma trousse et l'agita telle une broche.

— Ne m'oblige pas à m'en servir.

Je me tassai sur ma chaise.

— Je l'aime. Je veux me marier avec lui, mais je ne veux pas qu'il me pousse si fort vers la « normalité ».

— Hé ! Si les gens attendaient d'être normaux pour se marier, personne ne se rendrait à l'autel !

— Il attend trop de moi. Quand tu épouses quelqu'un, tu promets d'être celle que ton mari espère. Je ne peux pas respecter ce serment maintenant. Ce serait mentir. Quand j'ai épousé Gerald, je ne croyais pas vraiment aux vœux que je prononçais. Ce n'était que des mots. Cette fois-ci, je veux avoir foi en eux.

Molly roula des yeux.

— Les gens mariés disent beaucoup de choses qu'ils ne pensent pas et qu'ils ne peuvent pas honorer, mais au moins, ils essaient. Bien sûr, ils se déçoivent l'un l'autre de temps en temps. Et alors ? Ce ne serait pas drôle si les couples mariés ne se chamaillaient pas, ne boudaient pas, ne s'inquiétaient pas et ne faisaient plus la paix ! Pour qu'un

mariage soit heureux, il faut continuer de changer, d'ajuster sa manière de voir l'autre. Tant que l'amour est là, tant que la personne est la bonne pour toi, au plus profond où rien ne change, alors le reste ce n'est que du beurre sur un biscuit.

Elle agita le crayon.

— Quelque chose d'autre ne va pas ? Ne me dis pas que tu regrettes Gerald, cette bite de mule ?

— Je t'en prie ! Je n'étais pas vraiment mariée à Gerald.

Je tapai un index sur mon cœur.

— Pas ici. Gerald n'a rien à voir dans l'histoire.

— Aurais-tu alors un sombre secret que Thomas ignorerait ? Tu te transformes en loup-garou les nuits de pleine lune ?

— Dans ce cas, je m'en serais prise à Banger et je l'aurais réduit en charpie. Je t'ai dit qu'il m'avait dévoré une paire de chaussures de marche la semaine dernière ? Il a même mangé les lacets.

— Ne change pas de sujet. Tu attends que la foudre tombe ? Que des moments magiques de bonheur te parcourent le corps de frisson ? Que tes cicatrices disparaissent par miracle ?

Je la dévisageai longuement avant de capituler.

— Bingo, la dernière.

— Oh cousine ! Tu sais que cela n'arrivera jamais. Maintenant, il faut que tu changes la manière dont tu te vois. Cesse d'être la Méchante Sorcière de l'Ouest et deviens Dorothée.

— Pardon ?

— Dorothée. Du *Magicien d'Oz*. Fais claquer les talons de tes souliers en rubis et dis...

Le tonnerre gronda au-dessus des Ten Sisters. Un sourire lugubre aux lèvres, je désignai les montagnes.

— Il ne faut pas manquer de respect à la Méchante Sorcière de l'Ouest.

Les yeux fermés, je croisai les mains sous le menton.

— OK. Je suis Dorothée. « Il n'y a pas meilleur endroit que chez soi, il n'y a pas de meilleur endroit que... »

— Non ! Voilà ce qu'il faut dire si tu veux retourner chez toi.

Molly joignit les mains, ferma les yeux et entonna :

— Il n'y a pas meilleur visage que le mien, il n'y a pas meilleur visage que le mien, il n'y a pas...

Je la regardai de travers.

— Ça ne veut rien dire !

Elle prit mon visage entre ses mains potelées et rougies par le travail.

— Sois fière de ce visage. Oublie celui d'hier. Regarde cette magnifique figure, avec ses cicatrices et tout le reste. Quand tu verras ce visage-là dans le miroir, tu seras rentrée chez toi.

J'inclinai la tête.

— Jamais je ne me verrai ainsi. Chaque fois que Thomas me regarde, jusqu'à la fin de nos jours, j'aurai le réflexe de tourner la tête un peu, de me cacher. Et il le sait. J'ai tout le temps un mouvement de recul, Molly. Il prétend qu'il s'en fiche, mais il finira par perdre patience. Il se lassera de mes tics. Je l'épouserai le jour où il pourra me regarder en face sans que je tressaille, où en le regardant, je me dirai à quel point je l'aime et non à quel point je suis laide.

J'ôtai ses mains de mon visage, les serrai dans les miennes puis me levai. Un éclair zébra le ciel.

— Je ferais mieux d'aller voir où les filles en sont avec les fleurs.

Molly poussa un long soupir.

Au même instant, Cora et Ivy entrèrent en courant dans la salle à manger. Elles avaient coupé les dernières azalées roses du café.

— Ça fiche la trouille dehors, s'exclama Cora, inquiète.

Ivy semblait perturbée, elle aussi.

— Les nuages se déplacent trop vite et certains ont la couleur d'ecchymoses. Sur Discovery Channel, ils ont dit que la plupart des tornades avaient lieu entre 15 et 21 heures, et de mars à mai. Il est 15 h 45 et nous sommes la première semaine de mai.

Molly chassa les statistiques et les forces de la nature d'un revers de la main.

— C'est juste un orage, mes trésors. Ces vieilles montagnes grondent comme des ours, parfois. Allons chercher des vases pour ces azalées.

Elle lissa sa tenue turquoise.

— Nous les disposerons sur le plateau de mon émission, ainsi ma cuisine aura l'air rose et fleurie !

Elle poussa les filles dans la cuisine où j'avais déjà installé la caméra sur un trépied. J'avais aussi disposé plusieurs lampes çà et là pour remplir les ombres et égayer l'atmosphère. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point je connaissais les bases du travail de scénographie. Je ne comptais pas concurrencer Martin Scorsese pour les Oscars, mais je serais capable de produire et de diriger l'enregistrement de l'audition de Molly pour cette émission de cuisine.

Tandis que je suivais les filles et Molly, un éclair aveuglant me fit sursauter. Le coup de tonnerre simultanément fit trembler le restaurant. Cora poussa un cri. Je regardai par la fenêtre. D'habitude, les orages ne m'effrayaient pas – je n'étais pas névrosée au point d'imaginer être frappée par la foudre – mais le brassage des nuages au-dessus des Ten Sisters me noua l'estomac. L'obscurité était telle sur le parking que la lumière automatique du panneau du café s'alluma soudain. De puissantes rafales secouaient les arbres.

Mon portable vibra. Thomas. Il installait de nouvelles clôtures dans les champs autour de la maison avec une équipe incluant Santa.

— Je viens tout de suite, annonça-t-il. Pike dit qu'une tornade a été repérée à l'ouest de Turtleville. Elle se dirige dans votre direction.

— Relax ! D'après Molly, la vallée n'est quasiment jamais touchée par les tornades. Les Ten Sisters et Hog Back forment un obstacle naturel. Les trombes se brisent dès qu'elles franchissent les montagnes.

— Dis ça à une tornade qui se fraye un chemin le long de Ruby Creek. Je serai là bientôt. Pendant ce temps, persuade Molly d'aller faire un petit tour à la cave.

— Seulement si tu restes sur la crête et emmènes nos ouvriers visiter la cave de Granny. Je t'interdis de nous rejoindre dans ta boîte de conserve.

— Ne critique pas mon pick-up. Descendez, ordonna-t-il. Maintenant.

Clic. Les sourcils froncés, je rangeai le téléphone dans la poche de mon jean puis sursautai à nouveau quand un éclair jaillit si près que l'air claqua. Boum ! Les fenêtres du café vibrèrent. Une tasse en émail cliqueta sur le sol quand elle tomba de son étagère. Dans un cri aigu, Cora se précipita vers moi. Je la soulevai dans mes bras et la serrai fort contre moi.

— Tout va bien, Corazon. Je suis là.

Molly apparut dans l'entrebâillement de la porte avec une lampe torche. À ses côtés, Ivy masquait mal son inquiétude.

— Qui veut voir où mon grand-père cachait son alambic ? demanda-t-elle sur un ton joyeux.

Nous la suivîmes le long d'un couloir jusqu'à la porte de la cave. À mi-chemin, le café se mit à trembler. La lumière s'éteignit. Les vieux calendriers encadrés et les représentations de scènes champêtres dansaient sur les murs. Et un grondement – oui, comme l'arrivée d'un train souvent décrite par les gens – nous emplit les oreilles.

— Aux toilettes !

Nous nous précipitâmes dans les toilettes intérieures du café, une petite pièce où trônaient un WC vert avocat et un vieux lavabo blanc parmi des photos encadrées des fans célèbres de Molly.

Je me trouvai nez à nez avec une photo dédicacée de Garth Brooks.

— Couchez-vous ! hurla Molly.

Nous nous blottîmes les unes contre les autres par terre. Je poussai Cora et Ivy sous le lavabo.

— Tout va bien se passer, promis-je aux filles en leur caressant la joue.

— Accrochez-vous ! cria Molly malgré le bruit.

Plongée dans l'obscurité, la maison tremblait. Soudain, je me retrouvai à bord de la Pontiac lancée à toute allure. La panique m'embrouilla l'esprit.

La porte des toilettes se ferma derrière moi. Le café hurla, grogna.

Molly criait elle aussi de douleur. Son café adoré, notre café adoré, souffrait le martyre. Les arbres étaient déracinés, les fils électriques se détachaient, les fenêtres volaient en éclats. Soudain, le couloir s'effondra contre la porte des toilettes ; ses vieux gonds robustes avancèrent de plusieurs centimètres. Le plafond commença à cracher du plâtre, puis des morceaux de bois. Je me jetai sur les filles et nous nous terrâmes sous le lavabo tandis que le gros plafonnier en heurtait le rebord. Des morceaux de verre jaillirent dans toutes les directions et la lourde base métallique du lustre rebondit sur mon épaule.

J'entendis Molly grommeler. Des frissons me parcoururent. Je tendis la main et agrippai le devant de son tailleur turquoise.

Elle ne bougea pas.

Puis il n'y eut plus un bruit.

Le train continua sa route, s'envola dans les nuages, prit la voie express vers l'oubli. Cora gémissait doucement, Ivy avait des difficultés à respirer. Il faisait sombre, chaud, et le café, du moins ce qu'il en restait, craquait et remuait autour de nous. Un courant d'air humide nous parvint depuis le plafond par un trou de trente centimètres, à l'emplacement du lustre.

— Tout va bien, c'est fini, m'entendis-je dire aux filles, pendant que je leur tapotais avec ferveur la tête et le visage.

Instinctivement, je cherchai la chaleur, la vie, priai pour ne pas palper de texture fluide comme du sang. Quand je trouvai à tâtons la tête de Molly, je n'eus pas autant de chance. Ma main était mouillée.

— Molly !

Elle remua un peu et marmonna :

— On dirait que... j'avais tort. Au sujet des tornades.

Je tâtonnai le sol et trouvai la lampe torche. Un clic du pouce et nous eûmes de la lumière. Une rapide inspection me montra que Cora et Ivy étaient terrorisées, mais indemnes. Puis je dirigeai le faisceau sur Molly. Elle était avachie contre un mur des toilettes et grimaçait de douleur. Un large filet de sang coulait sur le côté droit de son visage. J'approchai la lampe de son cuir chevelu, le tapotai d'un index tremblant et trouvai une petite entaille au centre d'une bosse.

— Je ne te maquille plus si tu persistes à saigner, la taquinerai-je.

Elle parvint à esquisser un sourire. Je me tournai vers les filles.

— Ivy, tu veux venir par là ?

Je déroulai un peu de papier toilette.

— Appuie ça sur sa coupure. Elle ira mieux. Et nous aussi.

Ivy se faufila jusqu'à Molly.

— Comment allons-nous sortir d'ici ?

— Je n'aime pas cet endroit, miaula Cora.

— Viens sur mes genoux, mon cœur. Il ne faut pas t'inquiéter. Thomas ne va pas tarder à arriver, d'accord ?

— D'accord.

— Tu peux me tenir la lampe ? Merci, trésor.

Je dégainai mon téléphone en bénissant le jour où il avait été inventé et commençai à taper le numéro raccourci de Thomas. Mais il m'avait devancée et le portable vibra.

— Dis-moi que tu vas bien !

J'entendis le grondement sourd du moteur du pick-up poussé à fond. Sa voix était trompeusement calme. Il avait mis ses peurs, ses souvenirs, ses pires cauchemars en sourdine. *Pitié, pas encore*, devait-il penser.

— Je vais bien, je te jure.

Ton de la conversation, détendu. Et les critiques disaient que je ne savais pas jouer la comédie. Ah ah !

— Et les filles ? Molly ?

— Elles vont bien aussi. Mais le café est en ruine.

— J'arrive dans cinq petites minutes. Santa m'accompagne. Jeb est en route lui aussi, avec Pike et tous ceux que Pike pourra rassembler.

— Molly a une égratignure à la tête, mais sa blessure ne m'a pas l'air sérieuse. Le seul problème, c'est que nous sommes coincées dans les toilettes. La porte est bloquée.

Je guidai la main flageolante de Cora vers le plafond qu'elle éclaira.

— Le plafonnier est tombé et on voit le grenier. Enfin, ce qu'il en reste. Molly, tes toilettes ont une lucarne maintenant. Avec une brise agréable.

Tandis que je dirigeais la lumière vers le trou, un détail me sauta aux yeux. Une volute grise. S'agissait-il d'un simple tourbillon de poussière ? Forcément. Ou le fruit de mon imagination. Pourquoi pas ?

Ma peau se glaça. Mon sang se réfugia dans mes os. La terreur suinta d'invisibles brûlures recouvertes par les cicatrices. Mon corps n'oublierait jamais ces blessures, il n'oublierait jamais l'effet du feu.

— Ça sent la fumée, murmura Ivy.

Exactement.

Thomas

Mon cœur s'arrêta de battre. Pas un incendie. Pas encore. Pas pour Cathy, Ivy, Cora, Molly. Pas pour Ethan, Sherryl ou l'enfant qui vivait en elle. Pas pour moi. Non, pas cette fois-ci. Jamais. Jamais plus.

— Appelle les pompiers, demandai-je à Santa, en lui jetant le téléphone pendant que je conduisais. Le service des forêts. Le premier qui possède un tuyau d'arrosage, un seau et une pelle pleine de sable. N'importe qui !

— Bordel de merde, grogna Joe en composant le numéro.

Mon vieux pick-up rugissait consciencieusement le long du sentier de Ruby Creek. Je contournai des arbres couchés. La tornade avait arraché d'immenses feuillus et résineux des berges du ruisseau. Je fis une embardée sur le goudron de la piste d'Asheville ; le pick-up zigzagua. Deux roues quittèrent la chaussée, mais mon antique et costaud cheval de labour ne me lâcha pas, il s'accrocha à la route comme à un ami. Il savait qu'il était encore respecté, qu'on avait besoin de lui. Il avait une mission à accomplir.

Pied au plancher, je penchai la voiture au maximum.

Dès que le café fut en vue, nous aperçûmes un léger panache de fumée qui s'élevait des ruines. J'eus un goût de bile dans la bouche. Je crachai par la vitre ouverte. Le vent nous apporta un bruit lointain de sirènes en provenance de Turtleville. Pike roulait à tombeau ouvert depuis l'autre extrémité du comté. Jeb et son équipe nous talonnaient.

Je fixai la fumée. *Cathy, il ne vous arrivera rien. Je vous le jure, à toi, aux filles et à Molly : je vous sauverai. Je vous le jure, Sherry, Ethan. Pitié...*

On aurait dit que le café avait été balayé du revers d'une énorme main. Tout le côté droit de la maison s'était effondré à l'intérieur, et cette extrémité du toit s'était éparpillée dans le champ au-delà des chênes. Dans un dérapage contrôlé, j'arrêtai le pick-up à quelques centimètres du porche latéral en miettes. Des Cabinets d'art moderne, il ne restait plus qu'une pile de débris de soixante centimètres. Aplatis.

— Je dois aller dans le grenier, criai-je à Santa. Je peux les sortir des toilettes par le plafond.

— Tu ne peux pas grimper dans ces décombres ! Tu ne peux pas monter là-haut. Attends que les gars de la brigade arrivent avec la grande échelle.

Je fis ronfler le moteur et visai un mur des cabinets penché sur les débris. Je m'en servais de rampe. Santa poussa des cris quand le pick-up escalada le tas à la manière d'un scarabée qui tituberait sur des brindilles. Finalement, l'essieu se coinça sur une poutre et le pick-up s'arrêta, le nez en l'air, les roues tournant dans le vide, mais la calandre gentiment posée contre les bords déchiquetés du plancher du grenier.

— Mon frère, souffla Joe. Tu viens de transformer cette vieille saloperie en une chèvre des montagnes Rocheuses.

Je sortis mon démonte-pneu de sous le siège, descendis de voiture, sautai par-dessus le capot et rampai sous les vestiges du toit.

De la fumée ondoyait autour de moi, s'abattait telle une couverture mortelle sur mes poumons. Je sentis la poussière de la tour nord du World Trade Center, je sentis l'impact de l'air plombé par la fatalité. *Bienvenue dans tes pires cauchemars*, me murmura-t-elle. *Cathy et toi me vaincrez-vous cette fois-ci ?*

Cathy

J'entendis du bruit à l'extérieur, mais j'étais trop paniquée pour les analyser. Chaud. Il faisait chaud dans cette petite pièce et l'air semblait déjà s'épaissir, prêt à nous étouffer, nous asphyxier.

— Plaquez-vous ça sur le nez, ordonnai-je à Molly et aux filles.

Je leur tendis des serviettes en papier que j'avais trempées dans le lavabo. J'aspergeai d'eau mon T-shirt et m'essuyai le visage. On ne pouvait plus ignorer la fumée âcre à présent. Des gouttes de sueur coulaient sur ma peau lorsque je grimpai sur les WC puis tapai telle une furie sur le trou laissé par le plafonnier avec le manche en bois de la balayette. Des morceaux de plafond et de bois dégringolèrent sur nous quatre.

Le trou d'une dizaine de centimètres s'élargit un peu. Le manche de la balayette se fendit en deux. Une fine écharde se planta dans ma paume. Je la remarquai à peine.

— C'est bon. Cora, grimpe ! Ivy, fais-lui la courte échelle. Je te soulèverai, Cora, et tu pourras passer par le trou au plafond. Il est assez large pour toi. Une fois que tu seras dehors, je l'élargirai un peu plus et Ivy te rejoindra. Allez, monte !

— J'ai peur du souffle du dragon, sanglota Cora.

De la fumée s'infiltrait par les fissures du plafond.

— Il ronfle, la rassura Molly qui tenait sa tête ensanglantée. Il ne te fera pas de mal. Allez, Cora, tu peux y arriver.

Ivy l'attrapa par les jambes et la souleva.

— Vas-y, Cora. Je te suis.

— J'ai trop peur !

Je la hissai de toutes mes forces, aussi haut que possible.

— Passe tes bras par le trou, Cora !

Elle poussa un cri aigu, ferma les yeux et plaça ses mains dans le grenier.

— Il fait chaud ! Le dragon souffle de l'air chaud ici !

Elle baissa les bras et fondit en larmes.

— Cora !

Je la descendis assez pour glisser un bras sous ses fesses et écarter ses cheveux moites de son visage pour que je puisse voir ses yeux.

— Regarde-moi !

Quand elle ouvrit les yeux, je lui souris.

— Dans les contes de fées, les princesses ont peur des dragons. Tu as le droit d'avoir peur, mais il faut continuer à se battre contre lui, tu comprends ?

En sanglots, elle hocha la tête. Je la soulevai à nouveau. Elle passa

les bras et la tête par le trou.

— J'ai beau regarder, je ne vois pas le dragon. On ferait mieux de se dépêcher.

— Maintenant, grimpe sur mes épaules, d'accord ?

— Il y a de la fumée, j'ai peur.

— Combats le dragon, Cora !

Elle se faufila un peu plus haut.

— Je suis coincée !

Oh mon Dieu ! Plus je poussais, plus elle hurlait. J'étais en nage à présent. Mes cicatrices palpaient à cause de la chaleur. Ma peau anticipait la suite. Nous étions piégées...

— N'abandonne pas, Cora ! la suppliai-je.

— Thomas ! Thomas est là !

Des pas lourds retentirent au-dessus de nous. Soudain, comme par magie, Cora fut tirée vers le haut.

— Je l'ai ! cria Thomas. Je la confie à Santa et je reviens !

Les pas s'éloignèrent en vitesse. Derrière moi, Ivy et Molly toussaient. Je tendis la main à Ivy.

— À ton tour ! Grimpe.

— Le trou est trop petit pour moi, tu le sais bien.

— Tant pis, on essaie quand même. Monte !

Elle grimpa sur les WC, puis sur le lavabo. J'attrapai sa main pendant que Molly la soulevait par les jambes. Nous levâmes les yeux vers le trou. Ivy me serra la main et secoua la tête.

— Je ne passerai pas, gémit-elle.

Elle avait raison. Nom de Dieu, le temps nous était compté.

— Couvrez-vous la tête, cria Thomas.

Il était de retour. La fumée tournoyait autour de son visage.

— Attention, je vais frapper le plafond avec mon démonte-pneu.

Nous nous accroupîmes pendant qu'il attaquait le bois qui pleuvait sur nous. Les planches se fendirent, les clous couinèrent. Le trou s'élargit peu à peu.

— Il est assez grand pour Ivy ! hurlai-je.

Il lâcha son outil et, pris d'une quinte de toux, il lui tendit les bras.

— Ivy, viens ! Je vais te hisser. Je t'avais promis que je ne laisserais jamais personne te faire du mal et je le pensais.

Elle leva les bras, il l'attrapa par les poignets.

— Je suis trop lourde..., commença-t-elle, mais son cri de protestation se termina en halètement quand Thomas la déposa dans le grenier.

— Emporte-la dehors, cria-t-il à quelqu'un, Jeb en l'occurrence.

— Tiens bon, maman, hurla Jeb. Papa vient de se garer dans la cour. Il arrive.

— Interdis à ton père de monter ici ! répliqua-t-elle. Il se démolira

encore le dos.

La fumée sortait en volutes d'une bouche d'aération dans le mur. Je me couvris le nez avec le pan de mon T-shirt détrempé. Une petite flamme orange apparut à travers la grille métallique. Telle la langue obscène d'un monstre souriant – un dragon, pourquoi pas ! – elle lécha l'air dans ma direction.

Cette fois-ci, tu ne t'en sortiras pas.

— Couvre-toi la tête, Cathy ! hurla Thomas.

Jeb lui tendit une tronçonneuse. Il tira sur le lanceur, le moteur bourdonna, la longue lame tournoya.

— On s'accroupit ! cria Molly qui m'attrapa par le bras.

Perchée sur les WC, je m'assis sur les talons. En toussant, Molly et moi nous blottîmes l'une contre l'autre, tandis que Thomas découpait une grande ouverture dans le plafond à l'aide de sa puissante machine. Dès qu'il eut fini, il tomba à plat ventre et tendit les bras vers moi.

— Cathy ! Vite !

Chaque cellule de mon cœur souhaitait fuir ces toilettes, même si cela signifiait abandonner Molly. Sortir la première. Toute ma vie, j'avais été la petite privilégiée qui passait avant les autres. Pas cette fois-ci. Je n'étais plus cette personne. Je devais penser à ma famille. Molly toussa violemment à mes côtés. Je sautai par terre.

— Molly d'abord ! Elle respire mal, elle est blessée.

— Cathy, laisse-moi te sortir de là. Ensuite...

— Pas cette fois-ci.

Je poussai Molly vers les WC.

— Vas-y, grimpe ! Tu peux y arriver.

Toussant si fort qu'elle ne pouvait protester, elle hissa son corps rondet sur le siège des toilettes. Je la poussai tel un remorqueur jusqu'à ce qu'elle se tienne debout sur le rebord. Elle leva les bras pour que Thomas l'attrape par les poignets. Il tira, je poussai. Dans un cri, Molly balança les pieds. Le temps que Thomas fasse passer sa tête et ses bras par le trou, Pike surgit dans le grenier et empoigna Molly sous les bras.

— Tu vas te casser le dos ! hurla-t-elle.

— Tu me crieras dessus plus tard, hurla-t-il à son tour.

Alors qu'il la soulevait, elle se débattit et se tourna vers moi.

— Cathy !

— Sauve-toi ! m'exclamai-je. Je t'aime, cousine.

— Je t'aime aussi, cousine !

Pike dut pratiquement la traîner à l'extérieur. Le visage barbouillé de suie, Thomas se jeta une nouvelle fois sur le sol. La fumée était si épaisse que parfois je ne le distinguais plus. Il me tendit les bras.

— Cathy ! Ici ! Ici ! Viens !

Tapie dans un coin des toilettes, je fixai la langue enflammée qui me

narguait à travers la bouche d'aération. Des flammèches jaillissaient dans toutes les directions, transformaient la grille métallique en une horrible fleur de feu. Chaque vrille affamée cherchait à atteindre le trou du plafond, ce délicieux conduit vers l'air libre. La flamme émit un léger *poof*, tel un bruitage de magicien.

Soudain, le feu encercla l'ouverture. Thomas portait son maillot des Giants. Sa manche gauche fuma avant de s'enflammer. La vue de son bras en feu me fit hurler comme jamais je n'avais hurlé de ma vie. Il éteignit la flamme avec la main droite, ôta son pull et me le jeta.

— Mouille-le et rends-le-moi !

Je plongeai le pull rembourré dans la cuvette, le ressortis dégoulinant, puis je lançai le paquet trempé à Thomas. Il noya les flammes d'un côté du plafond, s'allongea sur le matériau humide et me tendit à nouveau les bras.

— Maintenant !

Je bondis sur le siège des toilettes à quelques centimètres de la bouche d'aération. J'étais comme hypnotisé par cette mâchoire enflammée ; elle m'attirait, me tentait. Mes bras refusaient de se lever vers Thomas. Pour m'en sortir, je devais m'en approcher, au risque que la flamme me touche. J'en étais incapable.

— Va-t'en, Thomas ! Je ne veux pas que tu meures avec moi. Pars. Maintenant !

— Ne regarde pas ! Concentre-toi sur moi ! Putain, Cathy ! Regarde-moi !

Lentement, je tournai la tête vers lui. À travers la fumée, la peur, le désespoir croissant, je vis son visage clairement une petite seconde. Il me fixait, moi et mes cicatrices, avec une dévotion inébranlable. *Il s'élancera littéralement dans les flammes pour me sauver. Jamais il ne m'abandonnera.*

Thomas allongea le bras.

— Nous quittons ces lieux ensemble ou nous mourons ici ensemble. Tu décides ! Je périrai dans cet incendie ici avec toi si c'est ton choix !

Il ne bluffait pas. Il mourrait ici avec moi. Je fis à nouveau face au feu. *Je t'ai déjà tout donné. Tu n'auras plus le meilleur de moi. Je ne te laisserai pas me prendre Thomas.* Je levai les bras. La chaleur me lécha le bras au point que mes cicatrices en crièrent de douleur. Les yeux fermés, je priai. Les mains de Thomas se fermèrent autour de mes poignets. À genoux, il batailla pour me hisser. Tandis que je m'élevais vers lui, une atroce vrille envoya sa curieuse langue enflammée dans ma direction. Rebelle, j'ouvris les yeux. *Je vais vivre !*

Dans un ultime effort, Thomas me déposa sur le sol chaud et fumant du grenier. Je jetai un bras autour de sa taille et, ensemble, nous sortîmes en titubant.

Nous fûmes attrapés par les mains secourables de Jeb, Santa, du

juge et des autres. Jamais je ne lâchai Thomas et jamais il ne me lâcha. Nous descendîmes par le capot de son pauvre pick-up, agneau sacrificiel sur un bûcher incandescent. Tandis que nous regagnions la terre ferme, nous cherchâmes désespérément les filles du regard – elles étaient là, de l'autre côté de la route, désireuses de courir dans notre direction, mais retenues par Becka, Cleo et Dolores. Molly était elle aussi assise sur le bas-côté, en sécurité auprès de Pike. Parmi les sapeurs-pompiers volontaires, un ambulancier essayait de soigner sa blessure à la tête. Elle le chassa. Pourquoi panser une plaie quand votre cœur a été arraché ? Dès qu'elle nous vit, elle ferma les yeux en signe de gratitude, puis elle les rouvrit et contempla les vestiges fumants de son café adoré. Elle fondit en larmes.

Nous courûmes vers elle et les filles, et leur tombâmes dans les bras. Main dans la main, nous regardâmes ensemble l'adorable maison, le cœur de la vallée, la pierre de touche qui nous avait rassemblés.

Sous nos yeux effarés, le Crossroads Café se réduisit en cendres.

Thomas

Cette nuit-là, Cathy et moi nous réconciliâmes sur le canapé à la maison, comme des amants réunis après un siècle de séparation. Bien que sales, noirs de suée et de fumée, couverts de cloques, épuisés et tristes pour le café, nous ne pouvions nous empêcher de nous toucher. Ivy et Cora, après avoir été frottées, rassurées, nourries et câlinées, dormaient à poings fermés dans leur lit avec leurs animaux et leur confiance renouvelée. Tous leurs doutes s'étaient envolés. Cathy et moi ne les abandonnerions jamais. Elles n'auraient plus à s'inquiéter à notre sujet.

Je tournai la main et l'avant-bras de Cathy. De la gaze en couvrait le dedans, du coude au poignet. La peau avait été légèrement brûlée.

— Tu as mal ? demandai-je.

Elle hocha la tête puis me lança un regard émerveillé.

— Je guérirai. Je le sais maintenant. Je guérirai.

Je l'attirai contre moi. Elle me caressa le visage.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

— Je t'aime, lui répondis-je. Je t'ai toujours aimée.

Cathy se mit à genoux devant moi et prit mes mains dans les siennes. Pour la première fois depuis que je la connaissais, elle me regarda sans pencher la tête vers le côté intact de son visage. Plus de pose, plus de dissimulation.

— Aujourd'hui, j'ai enfin compris la signification du mot « confiance », chuchota-t-elle. Je te confie ma vie, mon amour et mon

avenir et je veux que tu me confies les tiens. Je te promets de me rendre à Asheville et de parler à la conférence à l'automne. Je te promets de ne plus me cacher du monde. Tant que tu me regarderas comme en cet instant, je peux affronter toutes les épreuves que le monde me fera subir. Thomas Mitternich, veux-tu m'épouser ?

Je glissai la main sous ma chemise et sortis une chaîne où pendait un anneau en rubis et diamant. J'enlevai la bague de la chaîne et la glissai à l'annulaire gauche de Cathy.

— T'ai-je dit récemment, demandai-je sur un ton bourru, que tu étais la plus belle femme du monde ?

Cette nuit-là, nous dormîmes en paix dans la maison magique de Mary Eve, en face d'une ouverture bâchée où un mur avait été abattu. Bientôt, la petite chambre intime donnerait sur un nouvel héritage, notre héritage. Nous fîmes l'amour au clair d'une lune de printemps qui miroitait derrière un vitrail enchâssé dans le bois par cette grand-mère aux doigts de fée.

Quand nous nous endormîmes, je rêvai que Cathy et moi mangions des biscuits au café. Il n'avait pas changé. Bon signe.

Comme nous, le café serait restauré.

Cathy

Le visage gonflé d'avoir pleuré, Molly se tenait devant les ruines carbonisées du café. Thomas et moi tendions le cou derrière la foule parmi laquelle le clan des Whittlespoon et la plupart des voisins de la vallée. Le visage consterné, les bras croisés sur la poitrine, Pike attendait sur le côté. Molly s'éclaircit la voix.

— Je vous ai tous conviés ici aujourd'hui pour vous annoncer une nouvelle difficile à entendre.

Sa voix tremblait. Quand elle chercha du réconfort auprès de Pike, il se renfroga davantage. Ainsi rembarée, elle prit une profonde inspiration, se calma et lança un regard lugubre à l'assistance.

— Ce vieil endroit ne sera plus jamais le même. Mon cœur est brisé en mille morceaux. Comment le Seigneur a-t-il pu me jouer un tour pareil ? Je ne reconstruirai pas le café. C'est inutile d'essayer de me convaincre.

Tandis que, bouche bée, nous échangeions des regards incrédules, Molly remonta en voiture l'allée menant à sa maison. Nous ne la revîmes pas pendant des jours et des jours.

Molly n'avait plus foi en ses biscuits.

Toute la région inonda Molly de messages de sympathie et d'encouragement. En vain. Le gouverneur appela, ainsi que divers maires et un sénateur. Des artistes vinrent pleurer et prendre des bribes sentimentales des Cabinets d'art moderne, promettant de décorer les prochains quand elle rebâtirait le café. Mais Molly resta cloîtrée chez elle, déterminée et inconsolable.

Les filles me tenaient la main pendant que nous contemplions les ruines.

— Cathy, tu as eu peur de nous voir mourir ? demanda Cora d'une petite voix.

Je secouai la tête.

— Non, je savais que Thomas viendrait et nous sauverait.

Ivy donna un coup dans l'épaule de sa sœur.

— Thomas tient ses promesses. Nous n'avons plus à nous inquiéter. Parce que nous avons Thomas.

Puis elle leva ses yeux luisants vers moi et ajouta :

— Et nous t'avons, toi.

L'émotion me serra la gorge. J'adorais ces fillettes, ces petites personnes qui avaient besoin de Thomas et moi autant que nous avions besoin d'elles. Nous étions une famille. Même Mme Ganza le reconnut. Elle nous envoya un e-mail juste après l'incendie.

Chère madame Deen, cher monsieur Mitternich,

J'avais tort. Vous êtes de bons parents. Quand vous remplirez les dossiers d'adoption, je vous donnerai mon approbation pleine et entière. En retour, quand le café rouvrira, j'espère que vous m'enverrez des biscuits.

Je n'avais pas l'intention de lui répondre que l'avenir du café n'était pas brillant.

Thomas s'approcha de nous. Il avait examiné son pick-up roussi qui avait été extrait des débris. Un grand sourire aux lèvres, il caressa la tête des filles.

— La bonne nouvelle, annonça-t-il, c'est que mon pick-up est en aussi mauvais état qu'avant. Je peux le réparer. En fait, en l'honneur de son héroïsme, j'ai décidé de lui restituer sa gloire ancienne. Il sera comme neuf !

J'esquissai un sourire empreint de nostalgie.

— Nous allons tous nous sentir mieux. Comme neufs ! Seulement Molly m'inquiète. Que pouvons-nous faire pour elle ?

Thomas passa un bras autour de mes épaules.

— Nous allons agir à sa manière : nous refuserons de la laisser

tomber.

Pike nous fit entrer dans la maison des Whittlespoon en cette chaude soirée de printemps. Il semblait usé et fatigué.

— Elle est dans son solarium. Vos arguments ont intérêt à être puissants. Comme je vous l'ai dit au téléphone, elle a l'intention de vendre le café afin qu'on arrête de la harceler et d'attendre qu'elle change d'avis. Elle dit qu'elle vendra tout ce qui pourra être sauvé ainsi que le terrain. Et les droits sur le nom. Le menu. Ses recettes. Même ses poêles, du moins ceux qui n'ont pas été abîmés par l'incendie. En gros, tout ce qu'une personne peut vendre.

Thomas secoua la tête.

— Elle n'est pas sérieuse.

— Si. Elle a vraiment le cœur brisé. Elle est convaincue que ce ne sera plus jamais un sanctuaire, qu'il n'y aura plus le même esprit. Elle s'était toujours sentie en sécurité dans ce café. Après la noyade de nos enfants, c'était devenu un lieu sacré à ses yeux, où aucun malheur ne pouvait arriver à ceux qu'elle aimait. Maintenant, Dieu lui a joué un sale tour et elle est tellement en colère après Lui qu'elle aimerait Lui cracher à la figure. Il a brûlé son restaurant ! Pourquoi ? Cleo ne cesse de lui citer des passages de la Bible pour l'apaiser. « Nous ne sommes pas censés comprendre Ses actes. Les voies du Seigneur sont impénétrables », etc. Mais Molly ne l'écoute pas. Elle est folle de rage contre Lui, alors elle ne cuisinera plus pour Ses ouailles.

Pike fronça les sourcils.

— Plus de nourriture pour l'âme.

— Je vais la raisonner, annonçai-je crânement.

Sur le chemin du solarium, je fis signe à Pike et Thomas de rester là pendant que je laissais opérer mon charme de star du cinéma/geisha/belle du Sud.

Allongée dans le noir sur l'un des canapés en osier, vêtue d'une vieille robe de chambre en tissu chenille avec deux tasses à café roses brodées sur la poitrine, Molly regardait dans le vide. Je m'assis sur le canapé voisin du sien.

— Salut, cousine ! Bouge tes fesses et prépare-moi des biscuits. Je suis en manque.

— Tu ne me feras pas changer d'avis.

— Si, parce que tu n'es pas du genre à baisser les bras.

Ses épaules s'affaissèrent.

— J'ai été élevée là. J'ai appris à cuisiner là. Mes deux premiers sont nés là. Après leur mort, j'ai cherché du réconfort et un gagne-pain dans cette maison. Quand je cuisinais, quand je servais de la nourriture aux gens, je nourrissais mes souvenirs. Bien sûr, je peux construire un autre café, mais je ne pourrai jamais reconstruire cette maison. Je n'ai pas le cœur à essayer.

— Tu es en train de me dire qu'on ne sert pas les restes ? Qu'il est inutile de sauver ce qui n'est plus parfait ? Que cette maison ne peut pas être merveilleuse d'une autre manière ?

Je désignai mon visage.

— Alors tu me menais en bateau quand tu disais que je devais croire en moi ?

Molly me foudroya du regard.

— Tu sais bien que non.

— Eh bien, explique-moi !

— Je me suis contentée de nourrir les gens et de m'immiscer dans leur vie. Je n'ai pas la preuve d'avoir changé la vie de quiconque. Les gens changent tout seuls. Tu n'as pas eu besoin de moi pour te dire comment vivre. Thomas non plus. Je vous ai nourris, c'est tout. Et maintenant, je ne peux même plus.

— Alors... ton intérêt pour moi n'était qu'un passe-temps ? Tu te montrais simplement gentille avec ta célèbre cousine ? Honnêtement, tu ne pensais pas que ma vie valait le coup d'être sauvée ou reconstruite ? Tu t'en fichais comme de ta première chemise que Thomas se suicide. Pour toi, nous n'étions que deux clients de plus.

— Arrête de m'aiguillonner avec ton bâton, je ne céderai pas ! J'en ai assez de m'occuper du café, je te l'ai dit. Ça me rend malade de le voir en cendres. Il est mort et on ne peut pas ressusciter les morts ! Laisse-moi tranquille !

Je me penchai vers elle.

— Tu m'as appris qu'il ne fallait jamais abandonner. Tu m'as rendu la vie, alors que je croyais ne plus en vouloir. Hier, un incendie a détruit ton image de toi, comme il a ravagé la mienne. Mon visage me servait de lien avec le monde. Toi, c'était le café. Un jour, tu as dit à Thomas que j'étais piégée dans un endroit sombre et qu'il devait être ma lumière. Aujourd'hui, mon tour est venu d'être ta lumière. Même contre ton gré.

— Je vends tout. Maintenant cesse de m'importuner et sors !

— D'accord, si tu insistes. Je t'achète le café. Dis ton prix.

Je cherchai mon sac à mes pieds, en sortis un carnet de chèques et un stylo et je signalai.

— Tiens. Tu le compléteras.

Je posai le chèque sur ses deux tasses roses.

— Je t'achète la propriété, le nom, le droit sur tes recettes et les ruines. Thomas a déjà dessiné un plan pour un bâtiment restauré de A à Z, avec une cuisine moderne et d'autres petites touches. Mais nous souhaitons utiliser autant de matériaux originaux que possible.

— Jamais vous ne parviendrez à faire revivre cet endroit, se moqua Molly. Tu ne sais même pas cuisiner des biscuits.

— Je n'aurai pas besoin de cuisiner. J'engagerai Becka et Cleo pour

s'occuper du restaurant. Même si leurs biscuits ne sont pas aussi bons que les tiens, ils feront l'affaire. Tu sais, la gestion d'un restaurant dépend essentiellement de l'image que tu véhicules. Les gens n'ont pas besoin de savoir que tu n'es plus derrière les fourneaux. Ils seront simplement contents de savoir que le café est rouvert et tourne à nouveau.

Elle me fixa.

— J'aimerais bien vous voir réussir. Allez-y. Marché conclu.

Je désespérai. Tant pis pour le numéro de charme. J'accrochai un sourire désinvolte sur mes lèvres et lui tendis la main, celle qui était abîmée.

— Marché conclu.

Nous nous serrâmes la main. Je pris mon sac et je sortis.

Pike faisait les cent pas sous le porche. Appuyé contre un poteau, Thomas s'était écarté du chemin. Tous deux me lancèrent un regard plein d'espoir.

— Tu as pu la raisonner ? s'enquit Pike.

— Non, mais j'ai acheté le café.

— Tu as quoi ?

— J'aurais dû deviner qu'on ne pouvait pas la bluffer. Maintenant, passons au plan B. Nous reconstruisons, nous allons de l'avant et nous espérons que Molly change d'avis. Thomas travaille déjà sur les plans.

Pike pivota vers Thomas.

— Tu peux y arriver, fiston ? Tu peux ramener cet endroit à la vie, comme avant ?

Thomas secoua la tête.

— Non, je peux seulement créer une illusion. Il faudra que Molly fasse le reste.

— Et si elle ne mord pas à l'hameçon ?

Je serrai Pike dans mes bras.

— Elle ne m'a jamais laissée tomber. Elle n'a jamais laissé tomber Thomas. À notre tour de lui rendre la monnaie de sa pièce. Et elle mordra.

Je dévisageai Thomas. Il acquiesça fermement pour Pike, mais, au fond de lui, il était rempli d'incertitude.

Le biscuit sacré de l'espoir était à présent entre nos mains.

SEPTIÈME PARTIE

« L'avenir appartient à ceux qui croient en la beauté de leurs rêves. »

Eleanor Roosevelt

« Quel bonheur de voir une jolie femme avec du caractère s'embellir. »

Mignon McLaughlin

« Le plus important se trouve sous le visage d'une femme, et non dessus. »

Claudette Colbert

Cathy

Tout le comté voulut participer à la reconstruction du café et à la restauration de la foi de Molly en ses biscuits. Alberta, Macy et leurs femmes au marteau collaborèrent dès le départ.

— Nous sommes là pour travailler, même si cela ne te plaît pas, grommela Alberta, apparemment désabusée que je possède le café. En plus, tu ne nous devras rien.

— Parfait, j'adore être injuriée gratuitement.

— Soyons sérieuses, tu n'envisages pas de t'occuper du restaurant quand il sera terminé. C'est une plaisanterie, hein ?

— Oh j'adore ta confiance absolue en mes capacités !

— Tu crois qu'avec un simple maquillage, Molly tombera dans le panneau ?

— Regarde-moi. Un bon maquillage peut changer la vie d'une femme.

Alberta me fusilla du regard.

— Tu n'as toujours pas dépassé ces conneries superficielles ? Le monde ne peut pas être réparé avec une nouvelle coupe de cheveux et la bonne teinte de fard à paupières. L'apparence ne fait pas tout. Tu n'as donc rien appris depuis que tu as cramé dans ta Pontiac ?

Je m'avançai si vite vers elle qu'elle cligna des yeux et recula d'un pas.

— L'image de soi n'est pas un concept frivole et le maquillage n'est pas un ennemi, sifflai-je. Certaines femmes acquièrent leur autonomie grâce à leur cerveau, d'autres leurs muscles et d'autres leur mascara. Je te conseille un eye-liner vert et un fond de teint beige qui masquera tes rougeurs. Un peu de maquillage n'ébranlera pas ton image de déesse des lesbiennes camionneuses.

— Tu peux lécher mon cul sans fond de teint, postillonna Alberta.

— Je suis sûre qu'il lui en faudrait à lui aussi. Avec de la crème anti-cellulite et une bonne épilation.

Persuadée qu'elle allait me frapper, je fermai le poing, prête à riposter. Soudain, il y eut un miracle. Un gloussement bouillonna dans sa bouche telle une indigestion. Il gonfla ses lèvres et, bien qu'elle le

combattît, il lui échappa. *Bouahahahaha.*

— Correction : déesse des lesbiennes emmerdeuses.

Macy qui était restée en retrait, parut soulagée. Je tendis ma main abîmée à Alberta.

— J'accepte tes excuses.

Son gloussement s'évapora.

— Pour quoi ?

— Oh non ! Ne m'oblige pas à t'établir toute la liste.

Elle fixa ma main droite. Plus de poignée de main maladroite et timide de la main gauche. Une vraie poignée de femme. Macy lui donna un coup de coude.

— OK, soupira Alberta. Tu es plus coriace que je ne le croyais. Pour une reine de beauté et une actrice hétérosexuelle de troisième zone. Mais sache que tu n'es pas Angelina Jolie.

— Ne m'oblige pas à t'attaquer avec une pince à épiler.

Nous nous serrâmes la main. Une sorte de bras de fer, mais c'était un début.

Thomas

Je savais que je pouvais reconstruire le café de manière à sauver son charme et son originalité. Cela ne m'inquiéta pas une seule seconde. Mais les gens voient ce qu'ils veulent dans les bâtiments, et oui, les vieilles maisons dégagent une impression que la plus méticuleuse des attentions aux détails ne peut restituer.

— Bien, voici ce que nous allons faire, annonçai-je à la foule réunie derrière Cathy et les filles.

Armés de vieux couteaux et de vieilles fourchettes, nous étions rassemblés autour d'un tas de planches neuves sur le parking du café.

— Donnez de petits coups dans ces morceaux de bois, raclez-les, martyrisez-les. Il faut que chacune de ces planches ait l'air d'avoir cent ans.

Le son des couverts frappant le bois emplît l'air. Tandis qu'elle frottait une planche avec un couteau à steak, Cathy me jeta un regard en biais.

— Tu es sûr que ces planches paraîtront usées avec style ou elles auront juste l'air « folles » ?

— Après un peu de peinture créative, elles ressembleront aux planches originelles du café, promis.

Je raclai le bois avec une fourchette dépolie et tordue.

— Le problème avec la restauration, poursuivis-je, c'est que la nouvelle version d'un vieux bâtiment se révèle trop parfaite, trop propre. Les cicatrices sont effacées. Le caractère a disparu. Sans

imperfections, l'attrait n'est que superficiel.

Cathy ne répondit pas. Son silence m'inquiéta. Quand je levai la tête, elle me regardait d'une manière qui me donna aussitôt une érection.

— Je sais que je te l'ai déjà demandé, murmura-t-elle. Mais veux-tu m'épouser ?

Les femmes ! Je n'ai jamais compris comment leur cerveau fonctionne. Offrez-leur un peu de philosophie architecturale et elles s'emballent.

Oh ! Je ne m'en plaignais pas.

— Bien sûr, répondis-je.

Comme la plupart des hommes, je ne fantasmais pas sur le mariage. J'étais incapable de dire à quoi servait ce rituel, pourquoi les petites demoiselles d'honneur devaient zigzaguer dans l'allée centrale comme une boule de flipper duveteuse, pourquoi le porteur de l'alliance devait être assez âgé pour porter une couche-culotte sous son minuscule smoking et être susceptible à tout moment de renverser le coussin aux alliances, pourquoi les femmes se torturaient l'esprit à sélectionner des fleurs parfaites pour les bouquets et à préparer un plan de table parfait pour la réception.

Pour moi, une chose était claire : je voulais épouser Cathy, faire un grand mariage avec elle, mais je devais reconstruire le café d'abord.

— Nous sommes donc d'accord : notre mariage aura lieu au café quand il rouvrira à l'automne.

Sentimental, l'endroit parfait, un décor évocateur, oui.

Merde... Il faudrait attendre l'automne.

Pendant ce temps, nous partageâmes nos journées entre la rénovation de la ferme et le chantier dans la vallée. Les filles se joignirent à cet emploi du temps chargé et nous coulâmes de nombreux jours heureux en famille. Nous préparions de copieux repas dans la nouvelle cuisine, écoutions le *Grand Ole Opry* via Internet sur l'ordinateur du salon le samedi soir. Nous marchions dans les bois et cherchions des pierres précieuses dans le ruisseau. Nous nous rendîmes chez un éleveur et achetâmes à Banger un harem de superbes chèvres du Cachemire, puis nous allâmes dans un poulailler où nous acquîmes pour Herman une dizaine de poules rouges de Rhode Island. Elles le dominaient dans la cour du nouveau poulailler fantaisie, telles de grosses femmes au foyer autour d'un mari maigrichon et borgne. Herman jubilait. Nous engageâmes un avocat de Turtleville pour enclencher le processus d'adoption et, un soir, nous assîmes avec Cora et Ivy dans le salon pour nous assurer qu'elles comprenaient.

— Ce sera permanent, commença Cathy. Nous serons une famille au sens large du terme. Vous vivrez avec nous de manière permanente et

vous direz à tout le monde que vous êtes nos filles. Si vous le souhaitez, vous pouvez dire que nous sommes votre maman et votre papa.

— Nous vous agripperons si fort, ajoutai-je, que parfois vous aimerez qu'on vous lâche un peu.

— Promis, maman ? demanda Cora.

— C'est cool, papa et maman, renchérit Ivy.

Simple comme bonjour. La plupart des décisions importantes le sont souvent.

Cette nuit-là, les filles une fois endormies, Cathy ouvrit un bon vin rouge et je sirotai dans son verre. Le démon toxique de la vodka avait disparu. Je gardais un goût inoffensif pour les grands crus.

— À nos filles et à notre vignoble ! trinqua Cathy.

— Nous aurons un vignoble et des filles ? Tu es décidée ?

— Oui. Tu aimes mon idée ?

Je réfléchis quelques instants. Raisin, vin, dégustations, fromage, biscuits salés, amis, famille, fertilité. Être un « vinqueur ». Avoir « vaincu ».

— Oui ! m'exclamai-je.

— J'ai pensé à un nom, poursuivit-elle. Pour notre étiquette. « L'Arbre de Vie ». Qu'en dis-tu ? En hommage à ton idole, Frank Lloyd Wright. Et si nous ajoutions une vue aérienne de ton treillage en forme d'arbre sur la brochure ? Nous utiliserions le logo sur les T-shirts, les tasses à café... Pense au merchandising !

Je me frottai la joue avec le dos de mes doigts.

— Et si nous l'appelions « La crête de l'Indomptée » ? Bonne allitération : « Vin de la crête de l'Indomptée. »

Elle sembla ravie.

— Et le logo ?

— Je pensais à une foldingue aux cheveux en feu qui chasserait un bouc en train de manger son portable.

Les yeux écarquillés, elle imagina la scène sous un angle un peu biaisé. Un instant, je craignis que ma blague sur le feu ne passe pas. Soudain, le fameux sourire mégawatt devenu rarissime illumina son visage.

— D'accord, on travaillera dessus.

Quelques jours plus tard, Cathy m'apporta un cadeau de mariage anticipé. Il arriva peu après l'achèvement de la chambre principale. Bert et Roland le récupérèrent à Asheville pour elle et le livrèrent sur le vieux camion plateau de Bert. Sur le trajet, la vue de plusieurs gros cartons étiquetés LIT dut divertir tout le comté de Jefferson.

— C'est un Stickley, déclara Cathy.

Inquiète, elle cherchait le moindre signe de mécontentement ou de rejet sur mon visage. Un homme ne peut pas mentir quand la femme

qu'il aime le regarde avec autant d'adoration.

— Une reproduction, parce que Gustav Stickley ne concevait pas de lit XXL à l'origine. Mais il provient de l'entreprise Stickley qui fabrique encore les plus beaux meubles Craftsman. Il est en merisier, de facture classique.

— J'adore ! répondis-je tandis que nous étudions les immenses boîtes éparpillées dans la chambre auparavant vide.

— Mais nous n'avons pas encore ouvert les paquets et assemblé les morceaux !

— Je sais que je vais l'adorer. Parce que c'est un Stickley, et parce que tu l'as choisi spécialement pour moi et parce que je suis content de dormir dans un lit, quel qu'il soit, tant que tu le partages avec moi.

— C'est trop facile !

Je la pris dans mes bras et appuyai son bassin contre moi.

— Et ça ? C'est facile ?

Elle sourit.

Le meilleur coït nous amène quelque part. Dans un endroit chaud et expansif, un paradis de désir et de bonheur. Le sexe devrait être un acte de communion avec quelque chose de plus grand que nous-mêmes. Les hommes baisent, les femmes font l'amour, dit-on. Mais nous les hommes, nous faisons l'amour quand nous baisons la femme que nous adorons. C'est la même chose ! Sincèrement. Il existait des endroits en moi que seule Cathy pouvait remplir avec son corps et je la rendais heureuse avec le mien plus que je ne l'aurais jamais cru.

Nus dans le lit neuf ce soir-là, nous regardâmes les étoiles par les grandes fenêtres que je commençais à apprécier. Elle me caressa les cuisses du bout des doigts.

— Un lit où il fait bon vivre, chuchota-t-elle.

— Je suis d'accord.

Cathy

Lors des premiers jours de la construction du café, Jeb et Bubba retirèrent un poêle ventripotent des gravats. Granny l'avait donné à Molly plusieurs décennies auparavant et il avait orné le coin de la salle à manger du café. Le Club de jardinage de Turtleville, dirigé par Toots Bailey, prit en charge le petit poêle et le fit rénover. Les méthodistes donnèrent six rocking-chairs faits maison pour le nouveau porche. Pour ne pas être en reste, les baptistes réparèrent le piano qui avait roussi dans la salle à manger latérale.

D'autres personnes apportèrent des souvenirs à accrocher aux murs, les présentant avec solennité à Pike, le porte-parole de Molly. Un panneau pour remplacer celui qui était couvert d'annonces – donne

chats, grande braderie, spectacles à l'école. De vieilles photos, d'antiques matériels de cuisine, des morceaux de corindon avec des particules de rubis et de saphir. Des lampes à pétrole, des moules à tarte, des cafetières en émail bleu. Des livres, des rideaux à carreaux vichy. Et même un jackalope, un lièvre cornu, pour remplacer celui qui avait vécu des années sur une étagère près de la caisse enregistreuse.

Bientôt, nous eûmes tous les ingrédients pour préparer une nouvelle tournée de café. Il ne nous manquait que la cuisinière et son repas de foi.

Mais celle-ci préféra rester dans sa maison, en deuil.

— Il faudrait un nouveau chevalet pour les patchworks ici, remarqua Thomas parmi le bourdonnement des scies et le bruit des marteaux.

Sous le nouveau porche latéral du café, nous examinions les plans avec Cleo, Becka et Jeb.

— Doux Jésus, mais tu as raison, on a failli oublier, s'exclama Cleo. Cette pièce serait incomplète sans un couvre-pied à moitié fini accroché au plafond.

— J'en fabriquerai un neuf, décréta Jeb.

Becka se tourna vers moi.

— Cathy, tu pourrais nous aider à trouver un motif ? Quelque chose de spécial, susceptible d'attirer Molly.

— Je devrai apprendre à coudre ?

Nous commençâmes le couvre-pied un soir au café, assises en cercle sur des chaises de jardin, des piles de petits carrés de tissu sur les genoux. J'étais entre Toots et Ivy, en face de Cleo, Becka, Dolores et plusieurs autres femmes. Papillons de nuit et chauves-souris voletaient entre les gros spots. Cora courait avec plusieurs enfants. Ils riaient, se pourchassaient. Tapis dans l'ombre, les ados du coin faisaient semblant de ne pas s'intéresser à nous. Thomas avait organisé une partie de poker sous les chênes. Des dizaines de voisins arrivèrent avec de la nourriture. Les assiettes furent alignées sur de longues tables, à côté de la bière froide et du thé glacé. Banger explorait les alentours, donnait des coups de corne affectueux aux arbres, aux tas de bois et aux gens. Nous l'avions amené avec nous afin qu'il revoie son ancienne maison.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda un enfant à Cora. Il désignait une pile de pâte émiettée et noire dans la gamelle de voyage de Banger.

— Les biscuits de Cathy, répondit Cora. Banger est le seul à pouvoir les manger.

— Molly ne viendra pas coudre avec les filles, ce soir ? demandai-je à Pike. Tu n'as pas pu la persuader de venir s'asseoir dans la cour et démarrer un nouveau patchwork dans la joie et la bonne humeur ?

L'air las, il secoua la tête.

— Elle a fait sa valise et elle est partie à Chattanooga ce matin. Elle rend visite à ma famille. Elle ne supporte pas de voir tout le monde faire comme si rien n'avait changé.

Molly voyagea beaucoup cet été-là. Elle ne vint jamais sur le chantier et, quand elle était obligée de rouler non loin, elle regardait de l'autre côté. Pike et elle emmenèrent même leurs petits-enfants en croisière dans les Caraïbes, même si Jeb nous confia que sa mère revivait souvent en cauchemar la noyade de ses enfants.

Ce soir-là, Alberta et Macy donnèrent un concert impromptu des Fendeuses de Bûches.

— Nous aimons penser que nous développons un son proche de celui des Dixie Chicks, annonça Alberta au micro. Juste un peu plus nerveux, et sans chansons d'amour dédiées aux hommes.

Je me mordis la langue et, sagement, ne fis aucun commentaire.

Becka lança le projet du nouveau couvre-pied ainsi :

— Nous pourrions nous montrer traditionnelles, mais je penche cette fois-ci pour quelque chose de différent. Par conséquent, je demande à tout le monde de coudre ses petits carrés ensemble selon son bon plaisir et nous les assemblerons en un immense patchwork. Il représentera chacune d'entre nous. Il sera unique, s'il n'est rien d'autre.

Dolores choisit du tissu jaune et vert.

— Que prépares-tu ? lui demandai-je.

— Des roses jaunes abstraites.

Toots organisa devant elle des éclaboussures vertes et roses.

— Et toi ?

— Un terrain de golf, me répondit-elle. Le quinzième trou des Masters, pour être plus précise. Le rose représente les azalées.

Ivy disposa aussitôt ses carrés en tas rangés par motifs et commença à tracer les contours d'une grande forme architecturale.

— Serait-ce le Vatican ? m'enquis-je.

— Le domaine Biltmore, m'expliqua-t-elle patiemment.

Thomas avait emmené les filles visiter la plus grande demeure privée des États-Unis, près d'Asheville. Ivy et Thomas avaient discuté architecture pendant des heures. Ivy regarda mes carrés en pagaille.

— Et toi, que fabriques-tu ?

— Je l'appellerai... « Nuit des Oscars ». Ce petit imprimé fuchsia représente le tapis rouge. Ces carrés bleu et or les gradins où sont assis les fans. Ce carré d'un violet criard ? Joan Collins.

— Ça te manque ? me demanda-t-elle. Être sur le tapis rouge et tout

le reste.

J'aurais pu lui mentir...

— Oui.

Plus tard, alors que j'étais penchée sur ma création, Thomas s'approcha de moi et posa doucement les mains sur mes épaules. Il examina mon œuvre.

— Pas de photographes sur ton tapis rouge ? s'enquit-il.

— Jamais.

Il enfonça les doigts dans mes muscles, me massa, essaya de chasser le souvenir du cruel objectif de l'appareil fatal.

Je frissonnai. Photographes, appareils photo, je devrais bientôt les affronter à nouveau. Le discours à Asheville n'était jamais bien loin dans mon esprit.

Cathy

Le café était terminé. Fermé, vide, mais terminé.

Thomas et moi programmâmes notre mariage pour octobre. Ce serait une petite cérémonie tendre avec les filles comme demoiselles d'honneur. Molly et John, le frère de Thomas, seraient nos témoins. John et Monica viendraient avec leurs garçons et rencontreraient leurs cousines pour la première fois.

— Et si nous attirions Molly au café en la menaçant d'engager un traiteur ? demandai-je à tout le monde. Jamais elle ne laissera un inconnu aux commandes de sa cuisine.

— Il ressemble au vieux café, en plus propre, proclama Pike. Bon boulot !

Les petites mains de Crossroads – dont Ivy et moi étions des membres régulières à présent – accrochèrent leur couvre-pied bizarroïde sur un mur de la nouvelle salle à manger. Le dessin du domaine Biltmore d'Ivy en impressionna plus d'un. Mon hommage à la nuit des Oscars ressemblait plus à un étrange jardin traversé par une allée rouge. Les gens me félicitèrent néanmoins poliment.

Thomas remit la clé de la nouvelle porte d'entrée du café à Molly. Assise à sa table en osier dans son solarium, elle faisait semblant de lire le journal.

— J'ai installé la vieille serrure sur la porte neuve, lui dit Thomas. Ceci est ta clé d'origine. Elle ouvre la porte comme avant.

Elle continua de lire son journal. En apparence.

— C'est votre resto, maintenant. Vous pouvez garder la clé. Je la glissai sous les feuilles.

— Non, c'est le tien. Pense aux possibilités.

Elle repoussa la clé.

— Je n'ai pas à y penser. Je suis à la retraite.

Je la poussai vers elle.

— Tu n'as que cinquante ans.

Elle la repoussa vers moi.

— Becka est à nouveau enceinte. J'aurai enfin le temps de jouer avec l'un de mes petits-enfants. Je n'aurai pas à le poser sur le

comptoir pendant que je salerais un ragoût.

— Après tout le temps que tu as passé à nous faire la morale à Thomas et à moi. N'abandonnez pas... Gardez la foi, gardez espoir... Nous t'avons crue. Nous avons reconstruit le café parce que nous étions persuadés que tu recouvrerais tes esprits. Si tu crois vraiment être capable de ne plus te soucier des autres, de ne plus nourrir les gens dans tous les sens du terme, alors cache-toi ici dans ton solarium jusqu'à la fin de tes jours. Mais si tu veux voir comment tu as changé ma vie, alors prends ceci.

Je glissai une carte pliée vers elle.

— Il s'agit d'une invitation à mon discours lors de la réunion de l'Association des grands brûlés à Asheville. Si tu ne viens pas me voir, je saurai que je n'ai jamais vraiment compté pour toi.

Et je sortis.

La terreur s'infiltrait dans mes os, se frayait un chemin dans mes veines, déposait des couches de glace sur ma peau. Tandis que Thomas garait le Hummer dans le parking du centre communautaire d'Asheville en cet après-midi froid d'automne, je révisai en silence mon discours, figée sur le siège passager. Je l'avais imprimé en gros caractères sur plusieurs feuilles. Je l'avais mémorisé, récité un millier de fois, prononcé devant les filles, Thomas, le chat, les chiots, les poules, les chèvres et tous les animaux sauvages de la crête.

Mais je ne l'avais pas lu devant des inconnus. En public. Armés d'appareils photo et de caméras. Ces derniers mois, chaque pas que j'avais fait en dehors du sanctuaire de la vallée avait été orchestré avec soin – visage couvert par des capuches, des foulards, puis des mèches de cheveux, public loyal composé d'amis et de voisins, de personnes qui ne prenaient pas de photos, ne parlaient pas aux journalistes, ne me jugeaient pas.

— On pourra aller au restaurant après ton discours, maman ? demanda Cora depuis la banquette arrière. Je veux une pizza. Papa a dit qu'on pourrait sortir et manger comme tout le monde après ce soir.

Ivy lui demanda de se taire.

— Maman se concentre. Il y a beaucoup de statistiques dans son discours. Il ne faut pas qu'elle se trompe. Alors du calme !

— C'est quoi, des statistiques ?

— Des nombres, mon cœur, répondit Thomas. Ta maman préfère les nombres aux anecdotes personnelles.

Marmonnant la dernière page de mon discours, je choisis d'ignorer son sous-entendu malhonnête. Cela ne m'intéressait pas de confesser des détails intimes de mon expérience à une salle remplie de badauds. J'avais prévu une prestation formelle, un numéro impersonnel. Tandis que je remâchais les mots, je penchai la tête, inclinai les épaules, levai puis baissai le menton, donnai à chaque mouvement une nuance

réglée au millimètre. J'avais préparé chaque inflexion, expression du visage, mouvement du corps, pour ces trente minutes de discours. Mon sujet ? *La culture de la beauté – une certaine image de soi vue de l'intérieur*. Thomas et Ivy m'avaient aidée à chercher toutes sortes d'études psychologiques et sociologiques sérieuses. Rempli de résumés d'opinions scientifiques, mon discours paraissait important, solennel, académique. *Regardez, la geisha sudiste connaît des mots de plusieurs syllabes et des pourcentages*. Oui, et l'actrice savait aussi vendre un discours ennuyeux qui ne révélait rien de sa douleur intérieure.

— En piste !

Thomas interrompit ma rêverie angoissée. Silencieux, le Hummer n'avancait plus. Nous nous étions garés. Les filles et lui me dévisageaient d'un air inquiet. Je pliai mon discours, le glissai dans mon sac, puis vérifiai mon visage dans le miroir. Écran de cheveux sur ma joue abîmée. Pull à col roulé confortable pour cacher mon cou strié. Tailleur pantalon pour masquer le bras et la jambe. Expression du visage agréable et neutre.

— En piste ! répétais-je une octave plus haut.

Tandis que nous entrions dans le centre communautaire, les filles trottaient près de Thomas et moi. Cora nous tenait la main et l'agitait joyeusement. Ivy coinça son bras sous le mien et tapota la manche de ma veste. Nous nous dirigeâmes vers une porte de service.

— Maman... Tu sais, c'est pas grave si tu vomis...

Je la serrai contre moi.

— J'espère que personne ne me filmera en train de cracher des morceaux. Je ne veux pas être la star d'un dégoûtage en soixante secondes sur le net.

L'air penaud, le Pr Bartholomew nous sourit depuis le hall du fond.

— Je suis sûr que vous avez l'habitude d'attirer les foules, mais nous sommes abasourdis par ce qui arrive.

— J'essaie de ne pas y penser.

L'été dernier, il m'avait promis une salle ordinaire. Trente, quarante personnes au maximum. Mais deux jours plus tard, l'Association des grands brûlés avait annoncé mon apparition dans sa newsletter en ligne, si bien que les organisateurs avaient été assaillis par les médias – *USA Today*, le *Los Angeles Times* pour n'en citer que deux, et tous les gros magazines comme *People*, *Star* et *Entertainment Tonight*. Plus une nuée de membres demandant à l'association d'être installés dans une plus grande salle. Le Dr Bartholomew avait donc programmé mon discours dans la salle de bal du centre qui pouvait accueillir une petite centaine de personnes. Par la suite, un tel nombre de journalistes réclamèrent des laissez-passer et un tel nombre de membres souhaitèrent un plus grand lieu de rendez-vous que le Dr Bartholomew me demanda la permission de changer une nouvelle fois de salle. Je

lui donnai mon accord avec crainte.

— Où exactement prononcerai-je mon petit discours? bafouillai-je.

Son sourire se transforma en une grimace emplie d'espoir.

— L'auditorium Thomas Wolfe.

— Ça me paraît grand.

— L'orchestre symphonique d'Asheville se produit là...

Pause.

— Deux mille cinq cents places.

Nouvelle pause. Bartholomew était rouge de confusion.

— L'auditorium est bondé.

Mes genoux se dérochèrent sous moi. Thomas me rattrapa par le coude.

— Elle a besoin d'une minute pour se faire à cette idée. Un endroit privé.

— Je comprends. Suivez-moi. Je vous conduis en coulisses.

L'air hébété, je laissai Thomas me traîner jusqu'à la salle de spectacle. Les filles couraient derrière nous, bouche bée.

— Attendez ici avec le Pr Bartholomew, leur demanda Thomas qui me fit entrer dans une loge et ferma la porte.

Il me prit par les épaules.

— Tu as joué devant des publics difficiles toute ta vie. Ces gens sont des grands brûlés et des professionnels de la médecine qui prennent soin d'eux. Ils sont de ton côté. Tu peux y arriver, Cathy. Tu peux y arriver.

Je commençai à arpenter la pièce, le dos voûté, me serrant le ventre de mes mains tremblantes.

— Les médias nationaux. Des dizaines de photographes. Tous désireux de prendre la première photo de moi et de mes cicatrices.

Thomas se posta devant moi, éloigna mes mains de mon nombril et les posa sur son torse.

— Tu es la femme qui n'a pas hurlé quand les infirmières lui raclaient la peau. Tu es la femme qui a traversé les montagnes pendant une tempête de neige pour trouver la maison de sa grand-mère et y camper sans chauffage, sans électricité, sans eau courante, seule. Tu es la femme qui a sauvé la vie de deux chiots sans défense. Tu es la femme qui a construit un foyer pour deux orphelines. Tu es la femme qui a assuré la sécurité des autres avant la sienne pendant l'incendie du café. Tu es la femme qui a refusé d'abandonner Molly.

Il m'embrassa les mains avant de poursuivre :

— Tu es la femme qui m'a sauvé la vie, qui m'a redonné le goût d'exister. Tu peux prononcer ce discours.

Je faiblissais à vue d'œil.

— J'y arriverai. D'une manière ou d'une autre, j'y arriverai, marmonnai-je.

Il m'embrassa sur le front à cause de mon maquillage.
— Nous t'encouragerons depuis le premier rang. Regarde-nous et oublie tout le reste.
Je poussai un long et lent soupir avant de me redresser.
— OK. OK.
Je répétais mon mantra : *Calme-toi, respire, concentre-toi.*
— Je t'aime.
— Je t'aime aussi.
Avant que Thomas ne passe la porte, je lui lançai :
— Thomas ? Cette liste... Je n'aurais rien pu faire sans toi.
Il me sourit.
— Et nous remporterons cette nouvelle épreuve ensemble.
La porte se referma doucement derrière lui.
Je fis face aux miroirs illuminés de la loge. Pour la première fois depuis cette fameuse journée au Four Seasons, près de dix-huit mois plus tôt, je faisais un pas vers le monde. À l'époque, j'avais vu dans le miroir des biscuits et une tragédie.
Cette fois-ci, je ne vis que ma peur.

Thomas

— Maman va bien ? demanda Cora tandis que nous nous installions au milieu du premier rang.
Elle examina les balcons bondés, la salle complète.
— Tous ces gens sont venus voir maman ? Mais elle ne veut pas les voir !
— C'est vrai, mais elle va s'en sortir.
Ivy me donna un coup de coude.
— Papa, regarde tous ces types avec des appareils photo devant la scène. Il doit y en avoir une centaine ! Elle va flipper, c'est sûr.
— Non. C'est une star. Vous verrez...
J'aurais aimé en être aussi sûr. Nous nous assîmes. À côté de moi, le fauteuil de Molly était vide. Je croisai les doigts.

Cathy

— Mesdames et messieurs, l'AGBSE a l'honneur d'accueillir Cathryn Deen !
Applaudissements. Le roulement puissant, la vague orgasmique. Autrefois, j'adorais ces salves, les sifflements, mon prénom crié à tue-tête.

Aujourd'hui, je devais m'obliger à mettre un pied devant l'autre, à sourire sur la scène éclairée avec élégance devant tous ces gens et tous ces appareils photo. Aveuglée, terrifiée. *Piégée. Je suis piégée ici, maintenant. Il ne me reste plus qu'à vomir, partir en courant ou m'effondrer. Quel spectacle pathétique, comme l'année dernière pendant l'accident. Je serai capturée et donnée en pâture aux curieux, aux mesquins, aux cupides, préservée dans les profondeurs indifférentes d'un ordinateur, dispersée en quelques secondes aux quatre coins de la planète.*

Je serrai la main du Pr Bartholomew. Il me fit signe d'avancer vers un spot. J'essayai de respirer normalement. En effet, le micro accroché à mon col roulé transmettrait le plus léger grognement d'horreur hyperventilée. L'air hébété, je me rendis vers un joli lutrin sur un podium et posai mes feuilles. Puis je regardai enfin les objectifs, les lumières aveuglantes, le public. Applaudissements. Croissants, décroissants. Mes mains tremblaient, je ne pouvais pas respirer. Si je ne me contrôlais pas, ma voix se briserait ; je couinerais au lieu de parler et ces gens, le monde entier, verraient à quel point j'étais faible. Je n'avais jamais craqué sur scène avant. Mon cœur battait si fort que le micro risquait de relayer son tambourinement staccato.

Enfin, le public se tut. Immobile, j'avais peur de parler. Lentement, je scrutai les visages face à moi. La plupart étaient couverts de cicatrices, déformés par le feu. Bien pires que le mien. Que pouvais-je dire à des personnes qui avaient souffert mille fois plus que moi ? Quelles statistiques, quelles remarques oiseuses pouvaient résumer les épreuves qu'elles avaient traversées, leur quotidien, et ce qu'elles comprenaient maintenant de la vie sans le vernis de la perfection physique ?

Je lançai des regards frénétiques vers le premier rang, derrière le mur d'objectifs. Thomas et les filles. Si seulement je pouvais les trouver... Là. Ils me regardaient avec tout leur amour. Thomas était assis au bord de son siège, apparemment calme, solidaire, décontracté, « pas grave si tu nous fais une crise de catatonie, mon chou ». En apparence seulement. Car il avait l'air très inquiet.

Il désirait tant que je réussisse. Je parvins à braquer mes yeux figés sur mon discours. Les mots étaient tapés en gros, en gras. Vitreux, ils m'attendaient. *Je voudrais remercier l'Association des grands brûlés du Sud-Est de m'avoir invitée ici aujourd'hui. Je suis venue vous parler de la signification de l'apparence personnelle dans la culture des États-Unis...*

J'ouvris la bouche. Aucun son ne sortit. Je déglutis, pris un verre d'eau, bus un peu, regardai les gouttes éclabousser mes pages tant ma main tremblait.

Je ne peux pas. C'est impossible. Je suis désolée, Thomas. Je n'y arriverai pas.

Les gens remuèrent un peu dans leur fauteuil, se dévisagèrent,

retinrent leur souffle. Il s'agissait de la pire impression qu'un artiste pouvait ressentir dans un théâtre : la vibration tant crainte d'un silence gêné. *Ignore-les. Regarde Thomas et les filles, rien qu'eux, essaie d'oublier le public et... dis quelque chose, n'importe quoi !* Prise de frénésie, je parcourus le premier rang du regard. Je me concentrai sur Thomas qui désigna sa gauche. Mes yeux suivirent son mouvement. Gauche. Sa gauche.

Molly !

Molly était venue. Elle avait les larmes aux yeux et la main sur la poitrine. Elle savait que je m'effondrais. Elle prit une grande assiette en plastique sur ses genoux, ôta le couvercle et souleva le plateau.

Des biscuits ! articula-t-elle.

Des biscuits ! Elle cuisinait à nouveau ! Notre symbole représentant le bien, l'espoir, ce en quoi il faut croire, ce pour quoi il faut se battre. Elle avait apporté des biscuits pour s'excuser d'avoir temporairement perdu la foi et pour me rappeler qui j'étais, et qui je serais toujours. La petite-fille de Mary Eve Nettie et la cousine de Molly Whittlespoon. L'héritière de la pâte sacrée.

Je regardai mon discours. *C'est maintenant ou jamais. Si tu veux que les gens te voient comme tu es, tu dois leur dire qui tu es vraiment. Au plus profond de toi. Dis-leur. Dis-leur.*

Je rassemblai mes feuilles, les brandis au-dessus de ma tête, et les déchirai à deux mains. Puis je déchirai les moitiés en deux, et encore en deux avant de jeter les morceaux en l'air, tels des confettis. Les flashes crépitèrent.

Le silence s'abattit sur l'auditorium. Le public resta bouche bée. J'avais au moins réussi à capter leur attention ! Sans dire un mot, je m'approchai du bord de la scène, contemplai la rangée de caméras puis la foule. J'ôtai ma veste. Mon col roulé ne possédait pas de manche. Je jetai ma veste derrière moi sur l'estrade, puis avec grâce, je levai le bras droit pour que tout le monde le voie. Telle une hôtesse de jeux télévisés magnifiant une machine à laver, je fis glisser ma main gauche le long de mon bras droit. *Voici le nouveau bras de Cathryn Deen, de l'épaule au bout des ongles, voyez le tissu cicatriciel d'un rose foncé sur le bras et la peau noueuse de la main. Vous pouvez le photographier à volonté, le scruter avec une pitié flagrante ou du dégoût. Entrée libre !*

Crépitement redoublé des flashes.

Ensuite, toujours sans un mot, je fis pivoter mon pied droit, le genou à peine plié, l'orteil en avant. Ma main longea ma jambe. *Abacadabra et voici la nouvelle jambe de Cathryn Deen !* Je remontai mon pantalon évasé jusqu'au-dessus du genou où il boudina. Les cicatrices tourbillonnaient le long de mon mollet, se terminaient par une grotesque vrille qui s'incurvait sur mon cou-de-pied.

Crépitements.

Je laissai retomber ma jambe de pantalon. Ensuite, je levai les mains, les paumes vers le haut, puis vers le bas, les doigts en éventail sur mon visage. *Et maintenant, le grand final !* Plongeant les doigts dans mon écran capillaire soigneusement coiffé, je l'ébouriffai et détruisis l'alchimie de mousse, de gel et de spray qui le cimentait. Enfin, j'écartai mes cheveux libres de mon visage, tournai la tête pour que tout le monde examine bien mes cicatrices, la naissance des cheveux en ruine, l'horrible oreille. Certaines personnes poussèrent un halètement.

Les appareils photo mitraillaient au maximum.

Je posais. Je leur donnais ce qu'ils voulaient. Non, cette fois-ci, je leur donnais ce que je voulais. Mon timing était impeccable. Je savais encore hypnotiser une foule. Que les photographes s'en donnent à cœur joie, que l'auditorium rempli de journalistes, de cameramans, de grands brûlés comme moi, de médecins, d'infirmières, de thérapeutes voient la réalité. Qu'ils s'en mettent plein les yeux.

Les seules personnes dont l'opinion comptait étaient assises au premier rang. Quand je les regardais avec calme, ils me souriaient tous. Les filles exultaient. Molly riait et pleurait, les bras serrés autour de son assiette de biscuits. Des larmes coulaient sur les joues de Thomas qui m'approuvait de la tête. *Oui, je te reconnais bien là et je t'aime pour ça.*

Je rejoignis le podium, pliai ma veste et posai les mains de chaque côté du lutrin. Je m'éclaircis la voix.

— Comme toutes les personnes ayant un corps loin d'être parfait dans cet auditorium ce soir, je ne suis pas une victime du feu. Je suis une survivante du feu. Il y a un an, chaque fois que je me regardais, je voulais mourir.

Je parlais d'une voix claire, forte et pleine de confiance.

— Mais aujourd'hui, honnêtement, si je pouvais remonter le temps et empêcher l'accident qui m'a défigurée, cela signifierait l'abandon des personnes qui font désormais partie de ma vie à cause de cet accident, des personnes que j'ai appris à aimer dans cette nouvelle vie, dans ce nouveau corps, des personnes qui m'aiment malgré ces cicatrices. Si je choisisais la beauté, je perdrais ces personnes. Alors je choisis mes cicatrices.

Le public devint hystérique. Les gens bondirent sur leurs pieds, m'applaudirent avec leurs mains abîmées, des larmes coulaient sur leurs joues ravagées. Pendant la demi-heure qui suivit, je leur racontai l'histoire de ces derniers dix-huit mois sans leur épargner les détails

– la douleur, les peurs, les échecs, mais aussi l'amour, les leçons, les victoires. Ils applaudissaient, encore et encore. À la fin de mon discours, leur ovation dura dix minutes.

Mais pour l'instant, je baignais dans le plaisir simple de mon propre courage, étonnée de me sentir aussi à l'aise devant mon public – oui, j'avais de nouveau un public ! Quand je croisai le regard amoureux de Thomas, je lui décochai mon plus beau sourire, celui de la star. Il secoua la tête puis éclata de rire.

À partir de là, la nuit fut sereine.

Thomas

Cathy gagna haut la main. Elle se réappropria son corps, récupéra son pouvoir magique, demanda au monde de la regarder selon ses conditions ou d'aller se faire foutre. Quelle nuit incroyable, enivrante, gaie et joyeuse. Molly en fut la clé. La sauce sur les biscuits ! Après le discours, Pike, qui n'avait pu obtenir de siège dans la salle bondée, nous rejoignit dans la salle de bal du centre communautaire, où les organisateurs de l'AGBSE avaient organisé une réception pour son public chaleureux. Pendant une heure, Cathy signa des autographes, posa pour des photos avec des grands brûlés et du personnel médical. Elle proposa de participer à des collectes de fonds pour la recherche sur les brûlures, ce qui rendit fous de joie le Pr Bartholomew et les autres membres de l'association.

— Ce soir, ils ont eu ce qu'ils voulaient en prenant ces photos de moi, expliqua-t-elle dans un haussement d'épaules. Ils s'en fichaient royalement de mon discours. Ils ont eu les photos.

Elle n'était pas amère, simplement pragmatique.

Puis nous partîmes.

— Nous avons des enfants à nourrir et nous allons dîner.

Priorités, priorités. Nous emmenâmes Molly et Pike dans une pizzeria où nous nous assîmes dans un coin, rîmes, mangeâmes et revécûmes cet extraordinaire discours pendant que les clients nous dévisageaient. Certains vinrent demander à une Cathy souriante un autographe, d'autres la prirent en photo. Puis Molly sortit de son sac à main le chèque du café déchiré en deux et le posa sur la table devant Cathy.

— Je décline ton offre. Il m'a juste fallu quelques mois pour me décider.

En larmes, Cathy et elle tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Nous portâmes un toast à la bière avant de commander une deuxième pizza. Sur le chemin du retour, Ivy et Cora s'endormirent à l'arrière du Hummer. À la maison, une fois les filles bordées, tandis qu'une nouvelle lune apparaissait au-dessus de la forêt d'automne rouge et or, nous enfîlâmes un jean et un maillot des Giants avant de nous asseoir sur les marches de la véranda, enroulés dans un plaid de Mary Eve.

Cathy plongea la main dans une poche de son peignoir et en sortit un petit paquet abîmé.

— C'est arrivé de New York il y a deux jours. Anthony l'a livré et Molly l'a intercepté. Je n'ai pas honte de te dire que je l'ai ouvert parce que c'est ta belle-sœur qui te l'envoie.

Fataliste, je pris l'enveloppe à bulles ouverte.

— J'aurais dû savoir que Rachel riposterait sans aucune pitié. Mais ne t'inquiète pas. Je suis en paix avec elle, que ce soit réciproque ou non.

— Regarde ce qu'elle t'a envoyé.

Je sortis un objet soigneusement enveloppé dans du papier bulle et qui tenait dans le creux de ma main.

La montre. La montre à gousset en argent que Sherryl m'avait offerte pour le dernier anniversaire d'Ethan. Je la tournai dans ma main avec tendresse.

— Il y avait un mot ?

— Non, je pense que la montre parle d'elle-même.

Avec un hochement de tête, je la rangeai dans ma poche de jean. Assez parlé. J'avais tous mes souvenirs.

— C'est la nouvelle lune, Cathy.

Pelotonnés l'un contre l'autre, nous la regardâmes se lever.

Thomas

Je portai une pelle et le petit paquet enveloppé dans l'un de mes maillots des Giants au cimetière des Nettie derrière la maison. C'était un beau matin, peu avant 9 heures le 11 septembre.

Le premier avion n'avait pas encore heurté les tours.

Je creusai une tombe profonde et étroite parmi celles de la famille de Cathy, ma famille à présent. Puis je m'agenouillai à côté, dépliai mon pull pour un dernier coup d'œil. Je caressai le camion d'Ethan, posai la main une dernière fois sur ce souvenir.

J'enterrai mon chagrin pour mon fils, pas mes souvenirs, seulement mon chagrin. Je pleurai. Puis je me relevai, m'essuyai le visage et, la pelle sur l'épaule, je longuai le chemin s'enfonçant dans les bois.

Cathy et les filles m'attendaient derrière la maison. Dès qu'elles m'aperçurent, Cathy leur tapota l'épaule. *Allez-y, courez le rejoindre.*

Les mains tendues, Cora et Ivy se précipitèrent à ma rencontre. Elles me dévisagèrent avec inquiétude et gentillesse.

— Ça va, papa ? s'enquit Ivy.

— Ça va, papa ? chuchota Cora.

En attendant que ma voix revienne, je leur pris la main et les serrai dans les miennes. Des larmes souriantes brillaient dans les yeux de

Cathy.

— Oui, je vais bien. Très bien.

Ce matin-là, nous rentrâmes à la maison ensemble, tous les quatre.

Cathy

— Maman ! Tu es sur CNN ! appela Ivy.

Cora et elle, suivies par le chat affolé et les chiots surexcités, se ruèrent dans la cuisine où j'attendais, stoïque, qu'une autre fournée de biscuits immangeables sortent du four. Assis à la table de la cuisine devant son portable, Thomas naviguait sur des sites d'information. Il hocha la tête.

— Votre mère est partout. Ils n'arrêtent pas de montrer des extraits de son discours sur le net. Je cite : « Une remarquable histoire de courage et d'inspiration. » Attention à ne pas prendre la grosse tête, mon cœur !

— J'ai des biscuits à surveiller. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent de moi. Leurs bla-bla ne feront pas brunir mes biscuits.

— Maman, tu es une star ! s'exclama Cora, enroulée autour de ma jambe. Nous sommes des stars, nous aussi, alors ?

— Absolument.

Préoccupée, je lui caressai les cheveux tout en regardant par la vitre du four. Saloperies de biscuits. Ils ne gonflaient pas ce matin. Jamais je n'y arriverais. Dans un soupir, je m'assis en face de Thomas. Les filles s'installèrent à nos côtés. Ivy posa mon téléphone portable sur la table.

— On l'allume et on regarde si tu as reçu des messages depuis hier soir ?

— Hum... Oui, d'accord.

J'avais éteint mon portable en revenant d'Asheville. Je savais que les journalistes appelleraient. Les embrouilles habituelles. Après l'avoir allumé, Ivy se pencha sur l'écran.

— Ouahhhh... Papa, regarde.

Thomas jeta un coup d'œil puis un autre.

— Disons que tu as quelques messages. En fait, le dernier indique que ton répondeur est saturé.

Dans un éclaircissement de voix, je me levai.

— La belle affaire ! J'ai des œufs de Rhode Island Reds à battre en attendant que ces biscuits finissent de jouer avec mes nerfs ce matin.

— Maman... me cajolèrent les filles.

— D'accord. Ivy, mets le haut-parleur, qu'on apprécie tous ensemble les questions les plus débiles. Je vous parie que les dix premiers appels proviennent de tabloïds voulant savoir si je lance ma ligne de crème

miracle pour réduire les cicatrices ou si j'attends un bébé extraterrestre hybride avec George Clooney.

Thomas fronça les sourcils.

Dans un grand sourire, je cassai les gros œufs de ferme marron dans l'une des grandes terrines de Granny. Ivy appuya sur une touche.

— C'est parti !

Bip. « Cathryn, salut ! C'est Brad Harris de Pro-Toon. Que penserais-tu de faire une voix dans notre prochain film d'animation avec Robin Williams ? Super discours hier soir. Tu as tout d'une lionne. »

Bip. « Cathryn, trésooor ! Marcia Steen Conklin à l'appareil. Directrice de casting. Tu ferais la mère idéale de Superman. La prochaine suite. *Flash-back* à *Smallville*. La jeune Mme Kent. On pourrait intégrer ton nouveau look dans le script. Sérieusement. Tu me rappelles? »

Bip. « Cathryn. Tu sais qui est au bout du fil. Ne m'oblige pas à te supplier. Appelle-moi. »

Tous trois me regardèrent.

— Qui était cette dame ? me demanda Ivy. Sa voix me dit quelque chose.

— Oprah Winfrey.

Les appels semblables s'enchaînèrent. Des offres, solides pour la plupart. Des « rappelle-moi » de gros bonnets, y compris des directeurs de studio. Mon agent laissa une dizaine de messages. Le premier disait : « Hé ! Je t'avais dit de te dégoter un type sympa, de te marier et d'avoir des gosses ! Mais je ne pensais pas que tu aurais un fiancé, deux filles, une ferme, un café, un vignoble, des animaux et une chèvre en un an. Écoute, oublie ce que je t'ai dit sur tes options. Un monde nouveau s'ouvre à toi après ce discours. Tu n'es plus une simple actrice, tu es une star. Un symbole. Un exemple. Et quand on a cette aura, on obtient de bons rôles. »

Et finalement, il y eut cet appel qui me stoppa net, alors que j'ouvrais le four.

« Gerald au téléphone, clama sa grosse voix pompeuse. Cathryn. Allez. Sois bonne joueuse. Reviens sur le devant de la scène. Je te propose une nouvelle campagne. Le visage de Perfection n'a pas à être parfait. Tu étais fabuleuse hier soir. Avec le bon éclairage, le ciel devient ta limite ! Je n'ai jamais douté de toi, tu sais. On peut encore faire affaire tous les deux. »

Clic.

Thomas et moi nous dévisageâmes. Il regarda le téléphone, la mâchoire serrée. Moi également. Une petite veine palpitait sur sa joue. Une plus grosse palpitait sur la mienne. Je m'emparai du téléphone.

— Je peux ?

Je sortis par la nouvelle porte de la cuisine, traversai la cour sur le

côté et me rendis vers la clôture neuve autour du champ des chèvres et de leur somptueux gîte. Thomas et les filles me suivirent. Banger et ses dames levèrent le nez de leur délicieux tas de foin. Je lui tendis le portable à travers la barrière.

— Une petite gourmandise pour toi. Celui-ci est saturé de flatteries à haute teneur calorifique. Tu le veux ?

— Bah ! répondit-il joyeusement avant de croquer l'appareil.

Quand je pivotai, la grimace de Thomas se transforma en sourire. Les filles nous examinaient, les sourcils froncés.

— Maman, tu ne vas accepter aucune de ces offres ? m'interrogea Ivy. Même pas la maman de Superman ?

— Nous ne déménageons pas à Hollywood, dis ? demanda Cora. Je ne crois pas que les poules seraient heureuses là-bas.

— Nous ne déménagerons pas, leur promis-je. Mais je risque d'accepter une bonne offre de temps en temps. Histoire de mettre du beurre dans les épinards ! Et de faire un peu de publicité au Vignoble de la crête de l'Indomptée. Hum ?

— Tu as tout d'une lionne, gloussa Thomas.

Ce qui n'était pas faux.

— Quelqu'un arrive, remarqua Ivy.

La voiture de patrouille de Pike ronfla dans la cour. Nous nous précipitâmes vers lui.

— Molly cuisine ! hurla-t-il. Venez au café. Elle est de retour à ses fourneaux !

— Attrapez vos manteaux, les filles, ordonna Thomas. Je nourris les chiots, le chat et...

— Mes biscuits sont encore dans le four, gémis-je en regagnant la maison en courant.

Ce serait la pire fournée du siècle. J'ouvris la porte en grand, jetai un œil à l'intérieur tout en enfilant une paire de maniques.

Et là je stoppai net.

— Saindoux, priez pour nous ! murmurai-je.

La nouvelle se répandit tel le parfum d'un mets succulent. Le Crossroads Café rouvrit ce matin-là sans publicité et, pourtant, le parking était déjà rempli à notre arrivée. Thomas et moi nous rendîmes dans la nouvelle cuisine en passant par la porte de derrière.

— Fris-moi un peu plus ce jambon ! ordonna une Molly joyeuse. Monte cette plaque de cuisson à la bonne température. Et je vous en prie, que quelqu'un ajoute du beurre dans ce gruau.

Becka, Cleo, Jeb, Bubba, Alberta, Macy, Dolores et le juge couraient dans tous les sens. Thomas et moi nous réfugiâmes dans un coin

tranquille. Molly pivota et nous vit.

— Rendez-vous utiles !

Je m'approchai d'elle, telle une paysanne apportant un cadeau à sa reine. Je lui tendis une panier à pain enveloppée dans l'un des torchons brodés de ma grand-mère.

— J'ai réussi, chuchotai-je.

D'un geste ample, Thomas souleva le torchon. Une petite montagne de biscuits dorés attendait en dessous. Molly éclata de rire et applaudit.

— Qu'est-ce que j'avais dit ? Ton cœur est prêt ! Ils m'ont l'air parfait !

— Et le plus important, leur goût est parfait !

Elle en prit un, l'étudia tel un amateur de vin étudierait un grand cabernet, puis le rompit.

— Feuilleté, une bonne odeur de beurre, impeccable, chantonna-t-elle.

Lentement, elle en porta un morceau à sa bouche, ferma les yeux, mâcha et avala. Les yeux brillants, elle rit aux éclats et me tendit les bras.

— Cousine, tu sais faire les biscuits maintenant.

Je la serrai dans mes bras.

— Ça te dirait de rencontrer Oprah ?

— Bien sûr, un de ces quatre. Et la reine d'Angleterre, Dolly Parton...

Elle croyait que je plaisantais. Je laissai courir, pour l'instant. On avait le temps de discuter de mes projets d'émission culinaire. Adieu *Cuisine* +. Nous produirions et vendrions nos propres vidéos. *Je cuisine au Crossroads avec Molly*, ou un titre accrocheur dans ce genre.

Molly prit mes biscuits et les posa sur le chauffe-plat.

— Servez-vous ! lança-t-elle à son gang. Les biscuits ne sont pas là pour être admirés, mais pour nourrir les âmes blessées et les cœurs meurtris.

Mes biscuits furent apportés dans la nouvelle salle à manger. Ce matin-là, je ravitaillai pour la première fois les âmes nécessiteuses, je partageai avec elles mes connaissances de la croûte dorée. Thomas m'embrassa.

— Feuilleté, impeccable.

J'éclatai de rire.

— On peut vous donner un coup de main ? demandai-je à Molly.

Elle désigna une cagette de pommes.

— Épluchez et coupez. Ça sent la tourte aux pommes dans le coin.

Armés d'économes, Thomas et moi nous installâmes sous les chênes devant un baquet, sous le soleil automnal. Chaque détail de notre vie nous conduit où nous sommes censés aller. Ce n'est pas toujours facile

de voir notre destination au milieu du voyage. Thomas avait perdu son fils, mais il nous avait trouvées, les filles et moi. J'avais perdu ma beauté, du moins sa première version, mais j'avais trouvé Thomas, les filles, Molly et le café.

Jamais je ne les échangerais contre un visage parfait. Jamais.

Je contemplais les montagnes panoramiques à couper le souffle, entendais les rires de Cora et Ivy qui jouaient avec leurs amis à l'arrière du café, pensais à nos animaux à la maison, repus et en sécurité, inspirais les odeurs de cuisine, pensais à la chaleur et à l'amitié des années à venir. L'air satisfait, Thomas travaillait à côté de moi. Des décennies heureuses nous attendaient. Des années remplies de biscuits. Faits maison, nourrissants, débordants d'amour. Je posai la main sur mon cœur.

Voilà le secret pour se sentir belle.